COLLECTION MICHEL LÉVY

LE

DOCTEUR AMÉRICAIN

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LE

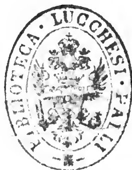
DOCTEUR AMÉRICAIN

— SOUVENIRS D'UN MÉDECIN —

TRADUIT ET ARRANGÉ PAR

B. H. RÉVOIL

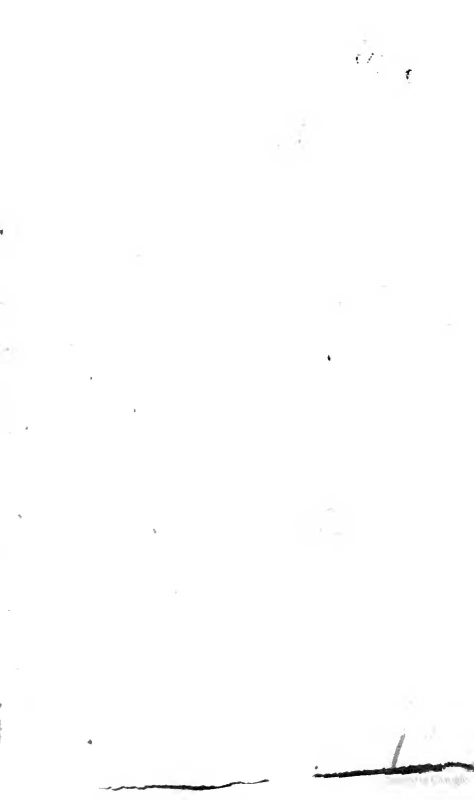




PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860





A MADAME

LA COMTESSE DE CHOISEUL

C'est à vous que je dédie ce travail en vous suppliant de daigner excuser la liberté que je prends de vous offrir ce livre, faible témoignage de ma reconnaissance pour votre haute protection.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Madame la Comtesse,

BÉNÉDICT HENRY RÉVOIL.

Paris, 20 octobre 1859.

AVANT-PROPOS

Un soir, pendant les premières années de mon séjour aux Etats-Unis, je me sentis assez gravement indisposé pour être forcé d'envoyer chercher un médecin. Le domestique noir qui était à mon service ne comprit pas le nom du docteur Bodinier, mon esculape ordinaire, et je le vis revenir un quart d'heure après avec un médecin américain qui s'excusa de m'avoir fait attendre et se mit tout à mon service.

J'avais d'abord été fort contrarié de la bévue de mon serviteur, mais le mal qui me torturait, aussi bien que le regard placide, la contenance distinguée du nouveau venu m'engagèrent à accepter ses services.

J'ajouterai, pour être bref, que le docteur Jacques W... me guérit en peu de jours et se lia avec moi de telle sorte qu'à la fin de ma convalescence j'étais devenu son ami.

Un jour, il m'invita à diner et me présenta dans toutes les règles à Mistress Susanne W..., sa femme, charmante lady qui m'accueillit avec toute la bonne grâce d'une bonne

ménagère et d'une femme parfaitement élevée. Avant la fin du repas Mistress W..., familiarisée avec son hôte, causait avec moi comme une femme instruite peut le faire avec un homme de lettres, et j'appris de sa bouche même que son mari avait écrit des mémoires, relatant les faits les plus curieux qui lui étaient survenus pendant le cours de sa pratique médicale.

Le docteur se défendit d'abord de toute prétention littéraire; il gronda doucement sa moitié de son indiscrétion, et finit en me donnant sa parole de me léguer son manuscrit si jamais il venait à mourir.

Je revins en France, en 1849, après avoir pris congé du bon docteur et de sa famille. Un jour, il y a deux ans, le facteur de la poste me remit un paquet volumineux, port payé, contenant avec un manuscrit très-lisible une lettre de Mistress W... qui m'annonçait la mort de son mari bienaimé, et me faisait tenir l'accomplissement de la promesse du défunt.

Ce livre le voici, fidèlement transcrit sur le texte anglais. J'ose espérer qu'il intéressera mes lecteurs autant qu'il m'a intéressé moi-même.

B. H. Révoil.

LE

DOCTEUR AMÉRICAIN

I

Quelques mots sur mes parents et sur mon éducation; histoire de ma jeunesse.

Je suis né vers la fin du dernier siècle, et je m'enorgueillis de ma patrie, la Nouvelle-Angleterre. Les provinces de ce pays doivent leur célébrité aux grands hommes qu'elles ont vus naître, célébrité incontestée, bien que la grandeur et la renommée de ces hommes se soient formées ailleurs. Rarement un Ecossais des Hébrides qui a fait fortune sous les climats du Sud retourne-t-il au milieu des bruyères du Nord, son berceau, pour s'y établir à demeure. Le doux souvenir des montagnes, des vallons, des sources et des cascades de la vieille Ecosse, quelque vif qu'il soit, n'a pas le pouvoir de le ramener sous les ailes qui avaient abrité son enfance. Il en est de même des enfants de la Nouvelle-Angleterre. Ils sont attachés de cœur et d'affection aux montagnes, aux vallées, au sol stérile et aux sites romantiques de leur patrie. Le vieillard qui revoit les lieux où se passèrent les premières années de son enfance, rajeunit en quelque sorte en présence de tous ces souvenirs du passé. Le sang d'une jeunesse re-

naissante semble bouillonner encore une fois dans ses veines; mais il arrive rarement qu'il passe le reste de ses jours dans son pays natal, et qu'il partage le tombeau de ses ancêtres. Je reviens à mon sujet.

Mon père, fermier du New-Hampsire, homme robuste et carré, avait fait bravement son devoir pendant les guerres de la révolution américaine. Son plus beau titre de gloire était celui de colonel, dont il avait exercé les fonctions sous Washington. Chargé par cet illustre patriote, surnommé le père de la patrie, de la mission, aussi honorable que périlleuse, de défendre une redoute, il avait été atteint par une balle à l'épaule. Ma mère était la fille d'un paysan aisé de la Nouvelle-Angleterre, qui était glorieusement tombé sur le champ de bataille. Sa mort avait précédé d'environ un an le mariage de sa fille, et je vis le jour dix ans après cette union.

L'auteur de mes jours était un homme fort honnête, très-loyal et infiniment laborieux; mais une nombreuse famille, et le peu de fertilité du sol qu'il cultivait, ne lui permirent pas d'amasser une grande fortune. Toutefois, grâce au concours de ma mère, excellente ménagère, et à celui de mon frère aîné, qui, à l'époque de ma naissance, s'était rendu très-utile dans la maison, il réussissait à joindre les deux bouts à la fin de l'année : à force d'économie, il put donner à ses enfants une éducation ordinaire, quoique sérieuse et solide, faire une aumône modique au pauvre, et offrir à un ami une place à sa modeste table.

Semblable à tant d'hommes dont l'éducation n'a pas reçu tout le développement nécessaire, mon père mettait un grand prix à la science acquise dans les écoles, et ma mère, par un orgueil très-pardonnable, était flattée de voir un jour un gentleman dans la personne d'un de ses fils. Douce et pieuse, c'est l'Eglise qu'elle aurait choisie de préférence pour son enfant; mais mon père était d'avis qu'un homme de robe

avait plus de chances pour faire son chemin dans le monde. Il est probable qu'ils avaient eu ensemble plus d'une consultation sur ce sujet avant de prendre une décision. Quoi qu'il en soit, la nuit du onzième anniversaire de ma naissance je fus instruit du parti pris à mon sujet. J'étais couché dans une petite chambre séparée par une cloison de la cuisine, où se tenaient ordinairement mon père et ma mère, quand il n'y avait pas d'étranger à la maison. Soit que je me fusse un peu trop bourré d'un gâteau de raisin de ménage que ma mère avait fait pour la circonstance de ma fête, soit que j'eusse bu un peu de vin de groseille, il m'était impossible de m'endormir. Je me sentais dans une agitation inaccoutumée depuis plus d'une heure, tandis que l'un de mes frères, qui couchait avec moi, à en juger par sa respiration et par les sons de trombonne qui sortaient de sa poitrine, reposait depuis longtemps.

Mon père et ma mère devisaient de choses et d'autres, assis devant un grand feu de bois, car nous nous trouvions en plein hiver. Je ne prêtais aucune attention à leur conversation, lorsque j'entendis prononcer mon nom. Aussitôt je soulevai ma tête, l'oreille au guet, et, me penchant sur le coude, je cherchai à saisir le sens de leur conversation.

— « Ruben, dit ma mère, êtes-vous fixé sur le sujet dont » nous nous sommes entretenus la nuit dernière? Jacques a » onze ans, et il n'a pas la force et la vigueur de ses frères. » Il serait peut-être temps de donner suite au projet que » nous avons débattu et de le mettre dans un collége plus » élevé que celui où nous l'avons placé jusqu'ici. C'est un » écolier laborieux et très-capable; il aime beaucoup les » livres; il me semble donc qu'il pourrait devenir ministre » d'une église. Si nous allions trouver M. Pearson? Qu'en » pensez-vous? L'argent provenant de ma dernière vente de » beurre suffirait à défrayer une année de pension. »

Mon père répondit d'une voix contenue, mais solennelle :

« — Je connais par moi-même les inconvénients qui sont » le résultat d'une éducation et d'une instruction insuffi- » sante. Je verrais certainement avec le plus grand plaisir » un de mes fils élevé de manière à pouvoir occuper une » position meilleure que celle de son père ; mais Isaac, notre » quatrième fils, est mieux taillé que Jacques pour faire » figure dans le monde ; celui-ci n'est qu'un chétif mirmi- » don, à côté de ses frères. J'aurais désiré faire un homme » de lettres de Joel, mon aîné ; mais nous n'étions pas en » mesure d'agir en temps utile ; et aujourd'hui il est trop tard. » D'un autre côté, c'est lui qui devra bientôt me succéder » dans les travaux du fermier. Il ne faut pas que Jacques » devienne ministre ; je désire qu'il soit homme de robe, » si nous avons à cœur de le voir faire son chemin dans le » monde. »

« — J'aimerais beaucoup mieux, Ruben, qu'il suivît les » cours nécessaires pour devenir ministre, dit ma mère. Je » serais fière de voir un de mes fils pérorant dans une chaire. » Mais si vous pensez qu'il soit préférable d'en faire un » homme de loi, je ne m'y opposerai pas. Toutefois, considé- » rez, mon ami, que la santé de Jacques est faible et déli- » cate, et qu'il a toujours témoigné une grande aversion » pour la vie de fermier, tandis que ses frères se sont tou- » jours prêtés de la meilleure grâce du monde à vos tra- » vaux. Je connais les aptitudes et le caractère de nos gar- » çons mieux que ne saurait le faire un père : Isaac, votre » favori, comme il est aussi l'orgueil de sa mère, est plus » propre à s'occuper d'économie rurale qu'à faire toute autre » chose, tandis que Jacques ne se trouve à son aise que » quand il a le nez dans ses livres. »

« — Vous avez peut-être raison, répondit mon père. Que » Jacques devienne donc homme de lettres. J'irai trouver » demain M. Pearson ; assez donc à ce sujet et là-dessus » allons dormir. »

Je n'avais pas perdu un mot de cette conversation. Je restai éveillé dans mon lit pendant la première partie de la nuit, occupé tout entier du changement projeté de ma carrière. Cependant, ni mon père ni ma mère ne me demandèrent avis sur le choix de l'état que je devais embrasser : ils décidèrent la question sans tenir compte du consentement du tiers le plus intéressé. Ce que ma mère avait dit de ma passion pour les livres était l'exacte vérité, et, sans avoir soupçonné jusqu'alors la possibilité de suivre mon inclination, je me sentais constamment entraîné vers les études savantes. J'aspirais instinctivement au savoir couronné par un bonnet de docteur. C'est aussi sous l'influence de cette pensée que j'avais fait avec soin une collection de tous les vieux livres de médecine que je pouvais trouver; je les avais serrés dans mon coffre, et je n'étais jamais plus heureux que lorsqu'un jour de congé extraordinaire m'offrait l'occasion inespérée de les feuilleter et d'en parcourir les pages mystérieuses. Vers le matin seulement de cette même nuit, je parvins à m'endormir. Je rêvai que j'exerçais la médecine dans mon village natal, que tous nos voisins étaient malades, que j'étais la seule personne qui pût les délivrer de leurs maux, et autres balivernes du même genre.

Ni l'un ni l'autre de mes parents ne me dirent rien le lendemain matin; mais, vers midi, je vis mon père et M. Pearson revenir des champs vers la maison, paraissant engagés dans une sérieuse conversation. Ils entrèrent et s'enfermèrent avec ma mère dans une chambre, où ils restèrent tous les trois pendant une demi-heure. Quant à moi, on m'avait engagé... à aller me promener.

M. Pearson était le ministre épiscopal de la paroisse, et mon père et ma mère faisaient partie de ses ouailles. C'était un homme fort respectable et très-instruit, et, bien que son traitement fût modique, et qu'il eût peu d'or ou d'argent à donner, il était toujours prêt à faire une bonne action, ou à

distribuer des paroles de conciliation. Cette conduite lui avait attiré l'estime générale, et on avait recours dans toutes les occasions importantes à ses conseils, toujours sages et fort bienveillants. Je fus bientôt mandé devant mon père, ma mère et le digne ecclésiastique réunis.

— « Jacques, mon cher enfant, me dit mon père, une » triste expérience m'a appris qu'une plus grande instruc- » tion que celle que j'ai reçue, est indispensable à un » homme. Vos frères sont devenus assez grands et assez » forts pour vaquer aux travaux de la ferme : avec leur » aide je suis à même de gagner un peu plus que je n'ai fait » jusqu'ici. Mon intention est donc de vous envoyer à l'école, » et peut-être au collége, où vous pourrez faire les études » nécessaires pour devenir légiste; peut-être quelque jour » serez-vous homme d'État, et élèverez-vous ainsi votre fa- » mille à un plus haut rang. M. Pearson donne toute son » approbation à mon plan; demain vous irez à Concord, à » l'école de M. Longworth, où vous suivrez un cours d'études » préparatoire pour entrer au bout d'un an dans un collége. »

« — Mais, répondis-je à mon père, je ne me soucie pas de suivre la carrière du barreau! »

« — Comment? » reprit mon père d'un ton brusque.

Ma mère l'interrompit aussitôt en disant :

« — Je le savais bien; vous voudriez être ecclésiastique, » comme M. Pearson, n'est-il pas vrai, Jacques? »

« — Non, ma mère : j'ai la conviction intime qu'il me se- » rait impossible de faire jamais un bon ministre, » ajoutai-je en regardant la respectable femme.

Mon père et ma mère furent frappés d'étonnement en entendant cette réponse; M. Pearson me regarda fixement, comme s'il eût voulu s'assurer si j'étais bien dans mon bon sens : son regard me fit rougir de confusion.

« — Je veux être médecin, » dis-je avec vivacité; et je fondis en larmes.

M. Pearson fut le premier à chercher à me calmer. Ma mère et lui chuchotèrent ensemble : elle lui parla de ma passion pour les livres de médecine et de chirurgie. Quand mon père eut appris que j'avais un goût décidé pour cette science, il acquiesça sans peine au désir que j'avais exprimé.

« Je suis bien loin, dit-il, de vouloir forcer l'inclination » de mon enfant, et comme Jacques a montré un goût très- » précoce pour l'art de la médecine, je renonce à mon idée » favorite de faire de lui un légiste. » Ma mère consentit à mon désir avec la même grâce; M. Pearson corrobora mes parents dans leurs bonnes dispositions, et le lendemain je fus envoyé chez un bon professeur demeurant à Concord, où je devais me préparer à entrer à l'université de Harvard. Mon bon père et ma bonne mère avaient à peine une idée de ce que c'est qu'un collége ou une université, autrement ils se seraient bien gardés de dire que douze mois de préparation suffiraient pour me mettre en état d'entrer dans cette institution, l'une des premières du monde. A vrai dire, mon professeur de Concord, au moment où ma mère lui exprima le lendemain sa naïve prétention, ne se gêna pas pour lui répondre en souriant qu'elle allait trop vite en besogne.

Ma mère se rendit aux raisons du professeur. Mon père, qui était avec nous, mais qui, en homme sage, s'en était remis de tous ces arrangements à ma mère, car il s'abstenait presque toujours de parler dans une conversation étrangère à l'économie rurale, en fit autant. Cependant, chemin faisant, tandis que nous retournions à la ferme, je le surpris deux ou trois fois plongé dans un soliloque qui l'absorbait tout entier. Il calculait dans sa tête combien il lui faudrait vendre et sacrifier de récoltes de navets pour payer ma brillante éducation.

Je n'ai nulle envie de fatiguer le lecteur par des détails qui l'intéresseraient peu. Je passerai donc sous silence les

quelques années qui suivirent mon entrée à l'école de Concord ; je me bornerai à dire qu'après quatre années passées avec mon maître, je fus admis en qualité d'étudiant au collége. A l'âge de dix-neuf ans j'étais gradué, après avoir remporté deux ou trois prix, avec tous les honneurs universitaires. Enfin, mon diplôme de médecin me fut délivré avec des témoignages écrits de capacité signés de tous les professeurs, et un certificat général de moralité, de probité et de bonne conduite me fut octroyé par l'autorité supérieure.

Me voilà donc armé de pied en cap pour pratiquer l'art difficile de la médecine! Mais, avant de mettre le pied à l'étrier, je voulus revoir ma famille, mon village natal. Elle fut vraiment orgueilleuse et fière, ma bonne mère, quand, le soir de mon retour, elle trouva dans son fils un monsieur, un gentleman accompli, aux manières et au ton fashionables de la ville, l'objet de l'admiration de toutes les beautés rustiques du village, le point de mire de tous les regards. Les anciens du village ne purent dissimuler leur surprise à la vue d'un jeune homme revêtu de tous les grades universitaires.

Telle était la simplicité de mœurs des habitants de la Nouvelle-Angleterre il y a trente ans !

Mon père, tout en déguisant ses véritables sentiments, ne put s'empêcher de joindre indirectement ses éloges à ceux dont son fils était l'objet.

Aussitôt qu'une heureuse repartie ou une fine plaisanterie m'échappait, accueillie avec une admiration bruyante et flatteuse, je voyais les yeux de mon bon vieux père, en dépit de son apparente insouciance, étinceler d'aise et d'orgueil ; les muscles de son visage palpitaient et se gonflaient aux éloges prodigués au savoir, au goût, à l'esprit de son fils par les anciens du village.

J'ai déjà mentionné l'invitation qui avait été faite à la

plupart des beautés du village de passer la soirée à la maison le jour de mon arrivée, afin de célébrer mon retour. De toutes les jeunes filles réunies chez mon père, aucune ne me paraissait réunir la moitié des charmes qui étaient répandus sur la personne de Susanne White, la fille d'un fermier du voisinage. Susanne n'était pas ce qu'on appellerait à la ville une beauté, ni même une belle fille : ses traits n'étaient nullement réguliers; son teint n'était pas ce que l'on est convenu d'appeler un teint de lis et de roses; mais il y avait dans l'expression de son visage tant de candeur et de pureté; toute sa personne respirait tant de santé, ses yeux grands et bleus lançaient une si grande quantité d'étincelles que mon cœur fut subjugué au premier assaut. Du reste, ami lecteur, ce n'est pas un roman d'amour que j'ai l'intention d'écrire. Je raconterai seulement que je restai trois mois à la maison paternelle, et qu'au bout de ce temps, comme des arrangements avaient été pris pour que je commençasse sans délai à exercer la médecine, Susanne et moi nous étions mariés.

J'achetai une maison confortable dans la ville voisine. Mon père et moi nous étions d'avis que la demeure d'un médecin devait frapper les regards par une apparence brillante. En conséquence nous fîmes peindre les briques de ma résideuce d'un rouge très-foncé et les jalousies du vert le plus éclatant que la peinture en bâtiment puisse offrir. Tout l'argent que mon père put réunir fut prodigué à meubler la maison. J'étais moi-même fort préoccupé pour trouver sur la façade une place apparente où faire inscrire en grosses lettres, visibles à cent pieds de distance, ces mots magnifiques : *Jacques W.*, *chirurgien*, *etc...* Ce fut là, selon moi, le coup de maître. Je passais à chaque instant de l'autre côté de la rue pour admirer l'effet magnifique que produirait cette inscription, et, à peine descendu dans la rue, je tournais court après quelques pas pour examiner à diverses distances si la plaque

était capable d'attirer les regards des personnes qui cherchent un médecin.

Pendant quelque temps, ma femme et moi nous jouîmes d'un bonheur véritable, vivant d'amour et d'espérance, deux éléments qui ont leur importance dans la vie, mais insuffisants pourtant à assurer à la longue le bien-être de deux époux. Plusieurs mois s'écoulèrent sans que mes services fussent réclamés par un seul malade. Une fois pourtant, j'eus à faire une opération chirurgicale. Il s'agissait d'arracher une double dent à la mâchoire d'une vieille dame qui demeurait à deux lieues de ma résidence ; on m'offrit un quart de dollar pour ma peine ; et, lorsque je réclamai un dollar entier, en disant que c'était le prix qu'on me donnait en général, la dame me répondit impérativement qu'elle s'était déjà fait extraire deux dents, et qu'elle n'avait jamais payé plus de vingt-cinq cents.

Au bout de quatre mois, m'apercevant que la clientèle ne venait pas, je commençai à perdre patience. Et pourtant je suis d'un tempérament flegmatique et je ne jette pas facilement le manche après la cognée. La bourse que mon père m'avait remise le jour de mon mariage était presque vide, et je savais que, chargé comme il l'était, d'une nombreuse famille, il pouvait difficilement venir à mon secours. Je continuai donc à avoir l'air riant et enjoué avec ma femme pour lui cacher soigneusement le triste état de nos finances ; aux espérances qu'elle m'exprimait d'une brillante réputation médicale, je répondais par des paroles où le doute et la confiance se croisaient et se neutralisaient tour à tour.

Peu à peu, cependant, ma condition empirait, et le moment de la crise arriva un beau jour. Mes finances étaient réduites à leur plus simple expression — six pences ! Que faire ! Aller demander un emprunt à mon père ou à mes frères ? Mon amour-propre s'y refusait. « Serai-je un fardeau inutile à ma famille, qui a déjà fait tant de dépenses pour moi ? Non, »

me dis-je avec assurance, « loin de moi le désespoir! Le hasard est grand !... » Et je m'acheminai pensif vers la maison, afin de trouver un adoucissement à mon chagrin dans la voix douce et le sourire enchanteur de ma femme. Je la trouvai beaucoup plus animée qu'à l'ordinaire.

— « Mon cher Jacques, dit-elle, sortons ce soir, faisons » une promenade, la lune est si belle! Vous savez, mon ami, » que je n'ai pas des goûts extravagants; mais vous devriez » bien m'acheter le joli chapeau qui est à la fenêtre de » M. Dudridge; il coûte seulement quatre dollars. »

Quatre dollars! et je n'avais pas quatre cents en ma possession. Il me fut impossible de me décider à décourager ma femme, dont la confiance était si naïve.

— « Je vous achèterai cela dans quelques jours, ma chère » enfant, lui répondis-je; je viens de dépenser tout l'argent » que j'avais sur moi. Faisons notre promenade. Qui peut » prévoir, pensai-je en moi-même, les effets du hasard, de » l'imprévu! C'est là la boite de Pandore des malheureux! » Qui peut prévoir? expression aussi vague que fréquente dans la vie humaine! Cette promenade amena un de ces événements...; l'histoire de mon premier malade se trouvera dans le chapitre suivant.

II

Une famille de fous. — En trouvant un malade je deviens l'un des personnages d'un tableau vivant dont le dénoûment est tragique.

La soirée, au dire de ma femme, était délicieuse, et pourtant elle me causait des impressions toutes différentes. Le

souffle doux et embaumé des zéphyrs qui caressait mes joues et rafraîchissait mon front brûlant n'avait d'autre effet que de me jeter dans une plus grande perplexité. Mon esprit était le foyer de mille pensées qui se croisaient et se choquaient sans produire une étincelle. Je finis toutefois par devenir un peu plus calme, et je cherchai à trouver en moi-même des motifs d'encouragement. J'essayai de me persuader qu'il était aussi lâche qu'inutile de se laisser aller au désespoir, que tant qu'il me restait la santé et la force physique, il serait trop tôt de jeter le manche après la cognée; que dans tous les cas la corde était trop tendue pour que l'arc ne se brisât, ou du moins ne se détendît.

Ma femme, de son côté, était de la plus belle humeur; elle donnait carrière à son imagination pour trouver des termes correspondants à la beauté de la scène que nous avions devant les yeux. A vrai dire, le spectacle était fait pour verser le baume du calme et du repos dans l'âme la plus agitée. Je ne pouvais me défendre d'éprouver cette influence bienfaisante, quand je prêtais l'oreille à la douce voix de ma compagne qui appelait mon atteution sur les troupeaux retournant tranquillement à leurs étables, sur la sonnerie harmonieuse qui frappait agréablement nos oreilles, et sur le joyeux ramage des oiseaux modulant leur chant du soir en reconnaissance des bienfaits du jour. Je nourrissais la douce espérance que la Providence, qui veillait avec tant de soin à l'existence de tous ces animaux privés de raison, ne nous abandonnerait pas, moi et ma femme. J'éprouvais une sorte de soulagement indicible à me livrer à ces douces inspirations. Mais je n'en étais pas moins préoccupé des moyens que je pourrais mettre en pratique pour donner à ma femme le chapeau dont elle avait envie. Il n'y avait peut-être pas là de quoi faire perdre la tête à un esprit solide, mais, je le demande à tout mari jeune et amoureux de sa femme, la situation où je me trouvais n'était-elle pas faite pour me

troubler profondément? Quel est le vieux célibataire ou le vieillard marié qui ne se sent porté à m'accorder sa sympathie, dût-il même rire de ma perplexité? C'était la première fois que ma femme m'adressait une pareille demande, soit avant mon mariage, soit depuis.

N'ayant jamais eu le courage de lui avouer le fin mot de ma position financière, je craignais de la blesser et de la mal disposer pour moi, si je prenais occasion de sa demande pour lui faire un aveu humiliant. Du reste, tout me commandait de contenir cet aveu, prêt à échapper de mes lèvres, et je faisais les derniers efforts pour en bannir l'idée de mon esprit. Pour dire toute la vérité, j'aurais donné la moitié de la perspective que j'avais d'exercer fructueusement la médecine l'année suivante, si, par un moyen quelconque, j'eusse pu évoquer les quatre dollars en question. Je résolus donc en moi-même de me défaire de ma chaîne de ma montre: je cherchai à persuader à ma femme qu'un ruban noir aurait meilleure grâce. C'était là l'artifice dont je m'étais avisé pour acquérir à tout hasard le beau chapeau dont elle raffolait.

Cette première difficulté se trouvant ainsi écartée, mon esprit se sentait plus à l'aise. Nous avions dirigé notre promenade jusqu'à deux lieues de la ville, quand l'obscurité de la nuit tombante nous avertit qu'il était temps de songer au retour.

Nous revînmes par un autre sentier, et nous cheminions déjà depuis une demi-heure, lorsque nous vînmes à passer devant une maison qui avait une apparence à la fois étrange et imposante. Cette maison m'avait d'autant plus frappé qu'une sorte de mystère enveloppait le personnage qui en était le propriétaire; on le disait riche, on ajoutait même qu'il vivait dans une retraite absolue en compagnie d'une jeune dame que l'on supposait être sa fille, et d'un vieux serviteur, son économe. Ils n'avaient, ni les uns ni les au-

tres, aucune relation avec les habitants de la ville, et ils quittaient à peine leur résidence. Quand il leur arrivait de le faire, on les voyait traverser la ville dans une voiture de forme antique, conduite par un homme qui était tout à la fois le jardinier et le concierge de la famille. Mais cet homme n'habitait pas lui-même la maison de ses maîtres, et on assurait qu'il n'en avait jamais visité l'intérieur. Tous les ordres qu'il avait à exécuter lui étaient communiqués par l'économe. Il affirmait qu'il ne connaissait pas le nom de cette famille ; et comme celle-ci tirait périodiquement ses provisions de Boston, j'hésite à croire que son nom fût connu d'un habitant quelconque de Concord.

Il n'en fallait pas davantage pour faire naître une foule de soupçons et d'idées superstitieuses parmi les faiseurs de cancans de la ville et du voisinage. On ne pouvait pas concevoir que ces personnes pussent ainsi vivre dans un état d'isolement absolu ; on regardait cet isolement volontaire comme un crime impardonnable. Il résulta de tout cela que, sans motif légitime et raisonnable, cette famille était généralement mal famée et odieuse aux bavards de la ville, qui n'avaient peut-être jamais vu un de ses membres. Je donnai tous ces détails à ma femme pendant que nous passions près de la maison. Saisie d'une crainte superstitieuse trop commune à son sexe, elle s'approchait plus près de moi, s'attachant à mon bras, et me priant d'une voix tremblotante de hâter notre marche, parce que, disait-elle, il commençait à faire froid.

Nous avancions ainsi d'un pas plus rapide, quand mon attention fut éveillée par une voix grêle qui donnait des ordres à un domestique, et lui disait de courir en toute hâte à la ville pour chercher le premier médecin qu'il trouverait. Je n'entendis pas distinctement la conclusion des paroles qui lui étaient adressées; mais, un instant après, le vieux domestique sortit des broussailles qui entouraient la maison,

et se dirigea à pas précipités vers la ville. Tout aussitôt, je songeai à cette question que je m'étais adressée au commencement de la promenade pour refouler mon désespoir : « Qui peut prévoir ? Le hasard est grand ! » En réalité, toutes les apparences militaient dans cette circonstance en faveur de l'exactitude de mon dicton. J'appelai le messager, qui s'arrêta et me demanda d'un ton d'humeur ce que je lui voulais.

— Je vous demande pardon, lui dis-je ; n'ai-je pas entendu une dame qui exprimait le désir d'avoir au plus vite un médecin ?

— Oui, eh bien ! après ? répondit l'homme d'une voix presque sauvage. Tant mieux, si vous n'avez entendu que cela : rarement les curieux ont à s'applaudir de ce qu'ils entendent.

— Je n'étais pas aux écoutes, lui dis-je; je passais tout simplement avec ma femme en revenant de la promenade, lorsque j'ai entendu donner les ordres dont je vous parle.

— Ce n'est point là un sentier que l'on prend la nuit pour faire une promenade, me répondit-il, d'un ton bourru.

Ma femme, évidemment effrayée du langage rude et de l'aspect étrange de cet homme, dont le visage était caché sous une longue barbe inculte et touffue, murmura ces mots à l'oreille :

— Allons-nous-en, Jacques. J'ai peur du regard de cet individu.

Mais il n'était pas facile de me faire lâcher prise. Je sentais qu'il pouvait y avoir là quelque chose à faire pour relever ma fortune présente et mon avenir. Le vieux proverbe dit : « Celui qui se noie, s'attache à un brin de paille, » et je n'étais pas en position de me laisser arrêter par si peu de chose. En outre, je dois l'avouer, la curiosité générale dont les habitants de cette maison étaient l'objet agit sur moi d'une manière tellement contagieuse que j'éprouvai un désir

irrésistible, surtout à cette heure, qu'il se présentait quelque chance de le satisfaire, de voir face à face les singuliers hôtes dont la demeure était sous mes yeux.

Je m'adressai donc encore une fois à cet homme, l'assurant que j'étais médecin, et je lui dis que je pourrais peut-être faire ce que l'on demandait, en lui épargnant la fatigue d'une course inutile : je lui fis observer que ma proposition méritait d'autant plus d'être prise en considération, qu'un temps précieux s'écoulerait pendant l'aller et le retour d'une excursion de trois lieues et même plus, sans compter les retards imprévus. Le messager resta là pendant quelques instants indécis; à la fin pourtant il me répondit :

— Comment puis-je savoir que vous dites vrai? Vous n'êtes peut-être qu'un voleur.

A ces paroles injurieuses, le rouge me monta au visage, et je pus à peine comprimer mon indignation : mais je n'étais pas à même de me venger, car le gars était armé d'un bâton noueux, et était lui-même assez robuste pour m'étrangler entre ses poignets. De plus, je sentais le bras de ma femme qui tremblait en pressant le mien, et qui s'attachait à moi dans sa terreur. Je modérai donc ma colère, et je répondis d'une voix douce :

— J'aurais pensé, monsieur, que l'aspect de mon visage, pour ne pas parler de celui de cette dame, qui est ma femme et qui m'accompagne, devait suffire pour me mettre à l'abri de soupçons aussi offensants et aussi injustes. Je vous le répète : je suis médecin, établi depuis peu dans la ville de Concord. J'ai entendu par hasard qu'on demandait le ministère d'un docteur, et comme je sais toute l'importance de la promptitude en pareil cas, je vous ai offert mes services et je me suis mis à votre disposition pour qu'on use de moi jusqu'à ce qu'on ait trouvé mieux. Si dans cette maison il se trouve un blessé ou un malade, je ne doute pas qu'on ne soit bien aise de mettre à contribution mes services temporaires.

Le messager hésita encore un moment; puis enfin, ne doutant probablement plus de la véracité de mes paroles, il me dit d'un ton moins arrogant :

— Eh bien, soit! si vous êtes médecin, je ne vois pas pourquoi j'irais faire une course inutile à Concord; et pourtant, si je vous amène à la maison, je ne crois pas que le vieux économe vous laisse entrer. Essayons toujours.

En disant cela il prit le chemin de la demeure mystérieuse.

— Voudriez-vous me dire quelle est la personne malade? lui demandai-je. Est-ce un membre de la famille ou un domestique? En supposant que je sois agréé, il importe jusqu'à un certain point que je sache à qui j'aurais à parler et à prodiguer mes soins.

— Je ne sais rien ni de la famille ni des domestiques, fit le vieillard, qui reprit sa mine refrognée et son air rude, on vous dira qui vous aurez à traiter, quand vos services seront agréés.

Comprenant qu'il n'y avait rien à tirer de cet homme, je le suivis tranquillement jusqu'à la porte de la maison, où, après avoir sonné, je me trouvai en présence de la femme de l'économe.

— Eh quoi! Thomas, s'écria-t-elle, en s'adressant au domestique qui m'avait amené, vous êtes déjà de retour? Est-il possible? Et, regardant à la pendule, elle ajouta : Vous avez donc été enlevé sur les ailes du vent?

A première vue, il me sembla apercevoir dans l'expression de son visage un étrange égarement dont je ne pus me rendre compte.

— Ah! mon Dieu, continua la femme, ceci me rappelle un passage de l'Écriture : « Si j'avais les ailes de la co» lombe, je m'envolerais, et je chercherais un lieu de repos. » Cette sphère sublunaire est le théâtre de phénomènes incroyables. Mais, avez-vous amené le docteur?

— Le voici, madame, ajouta le messager, qui s'appelait Thomas, je l'ai rencontré en route.

— C'est ainsi que nous découvrons souvent des trésors là où nous les soupçonnions le moins, répliqua la dame. Entrez, mon bon monsieur; je vous prie de faire une visite à mon frère; vous allez voir ce qu'il sera possible de faire pour améliorer son état mental. Attendez, je vous demanderai dans les termes de l'immortel Shakspeare : pouvez-vous guérir un cœur malade? Si cela est, soyez doublement le bienvenu. Lavinia, montrez au docteur l'appartement de votre tuteur. Mais que vois-je, dit-elle, en jetant un regard étonné et presque furieux sur ma femme, je n'ai pas demandé de dame pour la mettre de moitié dans ma confidence. C'est bien assez du poids de mes chagrins, du déchirement de mon cœur. Sortez, madame, sortez, et ne souillez pas cette demeure par votre présence impure.

— Je ne pouvais pas encore qualifier l'état de la personne que j'avais devant moi, et qui m'avait été désignée comme étant la sœur du maître de la maison; mais ce qui ne faisait aucun doute à mes yeux, c'est qu'elle avait, pour ne rien dire de plus, la cervelle un peu dérangée. Sa maladie ne rentrait donc pas directement dans le domaine de mon art. Néanmoins, la curiosité de voir la tournure que prendrait cette visite me décida à rester et à tenir bon, malgré les regards colères de ma femme.

— Cette dame, dis-je, est ma femme. Nous étions par hasard en promenade dans ces parages, lorsque j'ai entendu dire qu'on avait besoin du ministère d'un médecin : comme je professe l'art médical, je croyais qu'il était de mon devoir de chercher à rendre service, autant que cela dépendait de moi. Rien ne vous empêchera, du reste, d'envoyer aux informations à Concord.

— Cher monsieur, il n'est pas besoin de cela, fit la matrone, qui paraissait avoir environ quarante ans; vos paroles

prouvent, du reste, que vous dites vrai. Allez voir mon frère, examinez son état, prodiguez-lui vos soins : pendant ce temps, les dames, votre femme et moi, nous échangerons nos idées et nos sentiments dans un commerce délicieux, commerce des beaux esprits qui se rencontrent et sympathisent. Comprenez-vous ce que je dis? Mais non, vous autres hommes, vous êtes d'une nature trop grossière. Lavinia, ma chère enfant, conduisez le docteur chez votre tuteur, et dites-lui que le dîner sera prêt à huit heures précises.

Bien, dis-je en moi-même, le hasard est grand, la vérité de mon dicton pourrait fort bien être confirmée aujourd'hui par cette singulière aventure. La dame qui a l'air d'être la maîtresse de la maison est aussi folle qu'un lièvre au mois de mars; mais heureusement elle est en tous points inoffensive. Chère Susanne, dis-je à l'oreille de ma femme, qui réussissait à peine à cacher son émotion, restez ici avec madame, pendant que je monterai là-haut visiter le malade.

Ma femme s'exécuta de la meilleure grâce du monde ; et suivit la dame au salon; je gravis l'escalier, précédé par la jeune personne que je venais d'entendre nommer Lavinia.

C'était une jeune fille de la plus grande beauté, âgée au plus de dix-huit ans, ayant un air de mélancolie qui contrastait avec sa jeunesse et son extérieur. Elle me conduisit, sans dire un mot, à l'appartement de son tuteur, et, arrivée là, elle me laissa en me faisant signe d'entrer, puis elle descendit l'escalier avec la légèreté et la grâce d'une fée.

Je me trouvais dans une position vraiment très-étrange, ne connaissant ni mon malade, ni le mal que je devais guérir, et je commençai à ouvrir les yeux sur la précipitation avec laquelle je m'étais aventuré; je sentais combien j'avais eu tort de ne pas recueillir plus de données pour résoudre le problème que j'avais abordé d'une manière aussi irréfléchie.

Toutefois, puisque j'étais arrivé à la porte de la chambre du malade, mes regrets étaient trop tardifs, et je frappai résolûment, quoique fort doucement, à la porte. Une voix d'homme, mais d'un homme parfaitement élevé et très-poli, me cria d'entrer. En répondant à l'invitation, je tournai le bouton et m'avançai d'un pas léger au milieu de la chambre, croyant entrer dans celle d'un malade. Quel fut mon étonnement quand, au lieu d'un homme infirme, couché dans son lit ou étendu sur un lit de repos, j'aperçus un monsieur d'un certain âge, de la meilleure mine, la tête ombragée par une chevelure argentée, assis au milieu de la chambre devant une glace de toilette, occupé à savonner sa figure. Il me salua d'un signe de tête et dit :

— Vous avez été longtemps à venir, docteur. Ma patience était à bout, et je me suis déterminé à me raser moi-même. Vous n'avez qu'à continuer.

Je tombai des nues. Bien qu'il me fût facile de distinguer les traits généraux de la figure du vieillard, je ne pus en saisir ni l'ensemble ni l'expression : la partie inférieure du visage était toute couverte de mousse de savon, et la bougie qui brûlait solitairement sur la cheminée ne jetait qu'une lueur blafarde. Je commençai à croire que le vieillard était plongé dans un état d'aliénation mentale aussi bien que sa jeune sœur ; mais j'aurais voulu m'en convaincre en voyant mieux l'expression de ses yeux, car un fou armé d'un rasoir n'est pas un compagnon bien rassurant pour un homme sans défense.

Le vieillard reprit :

— Eh bien! Pourquoi ne commencez-vous pas, docteur? vous n'avez donc pas apporté vos instruments?

— En vérité, mon cher monsieur, je crains que vous ne soyez dans l'erreur : je ne suis pas barbier, je suis médecin.

— Très-bien; ce que vous dites me fait souvenir qu'autrefois les deux professions étaient réunies, et, pour ma part, je

regrette qu'elles aient été séparées. Mais pour vous dire vrai, docteur, je suis victime d'une conspiration. Le vieil homme que j'ai envoyé vous chercher à Concord me rasait d'habitude; j'ai découvert qu'il était le suppôt payé d'une société composée de tous les banquiers de l'Etat. Il s'est engagé par serment à me couper le cou à la première occasion favorable, dans le but de s'emparer d'une ordonnance secrète à laquelle il a fallu travailler des années pour la rendre parfaite et qui aura pour effet immanquable la ruine du trafic honteux de tous ces charlatans. Vous voyez qu'il y a au moins huit jours que je n'ai pas été rasé. Je ne pouvais me confier à mon domestique, car je ne voulais pas qu'il vînt ici un barbier à la distance d'une lieue à la ronde. C'est pour cela que j'ai songé à envoyer chercher un homme de votre art. A l'œuvre donc, docteur.

Je ne doutai plus de l'état mental du vieillard, et je jugeai que le meilleur moyen d'en venir à bout, c'était de faire chorus avec lui. En même temps je n'étais pas sans inquiétude sur ma femme, qui était restée avec une autre aliénée de son sexe. Une seule pensée me consolait, c'était de savoir que ma moitié se trouvait dans la compagnie de l'aimable jeune fille qui m'avait conduit chez le malade. Ce qui m'intriguait fort, c'était la présence de cette belle et intéressante créature, placée sous la tutelle d'un fou et d'une sœur également folle. Comment était-elle venue là? Comment se faisait-il qu'elle restât avec eux? Enfin, j'avais hâte de sortir de la position où je me trouvais; je me mis donc à faucher le champ de poils frisés qui, selon l'expression pittoresque du vieillard, « était le cru d'au moins une semaine. » C'était chose fort hasardeuse d'entreprendre une opération dont je n'avais pas l'habitude; j'avais une peur effrayante de balafrer la figure de mon patient. Mais je finis par me rassurer et par me convaincre qu'eu égard à la faiblesse de la lumière et à mon inexpérience, j'avais réussi tant bien que mal. Au moment

où je retirai le bassin placé sous le menton du vieillard, je le prévins que l'affaire était faite.

Il se leva alors vivement de sa chaise, et, passant ses doigts amaigris sur sa figure, il me serra cordialement la main en me déclarant que j'étais son ami pour la vie. — Sous votre rasoir, me dit-il d'un ton inspiré, je serai à l'abri des machinations de mes ennemis. Voici vos honoraires, docteur.

En disant ces paroles, il me glissa dans la main cinq pièces d'or de cinq dollars chacune ; puis il m'accompagna gracieusement jusqu'à la porte en me priant au sortir de ne pas révéler son secret, lequel, par parenthèse, il ne m'avait pas communiqué.

J'eus d'abord quelques scrupules à recevoir ces honoraires, et, dans toute autre circonstance, je les aurais nettement refusés; mais je me rappelai la gêne de ma position, et le fantôme du chapeau, objet des désirs de ma femme, se dressa menaçant devant mes yeux. J'acceptai donc ce salaire, aussi exagéré que peu honorable ; mais cependant je considérai que, tout en ayant fait une opération indigne d'un médecin, je n'en avais pas été moins appelé pour exercer mon art : cette réflexion fit taire tous mes scrupules. Au pied de l'escalier je rencontrai la jeune fille dont j'ai parlé plus haut. Quelque pressé que je fusse de retourner près de ma femme, la curiosité l'emporta : je m'arrêtai et je lui adressai la parole, dans l'espérance d'apprendre le nom, l'état et la position de fortune de son tuteur, et en même temps la cause qui l'avait placée dans une tutelle aussi étrange. C'était une chose délicate que de demander ces détails à une étrangère, et, qui plus est, à une personne jeune et brillante de beauté. Je craignais qu'elle ne me soupçonnât de vouloir me mêler de ce qui ne me regardait pas ; mais elle me prévint et coupa court à toutes mes hésitations en ouvrant d'elle-même la conversation : elle me demanda avec anxiété dans quel état j'avais laissé son tu-

teur, et si je pensais que les mines d'or fussent une bonne spéculation. Je tombai de surprise en surprise. Serait-il possible, me dis-je, que cette jeune et belle créature fût affligée de la même maladie que son tuteur et que sa tante? Je la regardai attentivement, et je crus découvrir un égarement étrange et sombre dans ses yeux bleus.

— J'ai laissé votre tuteur en très-bon état, lui dis-je; mais on ne m'a pas parlé des mines d'or.

— Alors je respire plus librement, dit-elle. Savez-vous que je craignais que vous ne fussiez un émissaire du roi de Siam, qui porte une haine mortelle à mon oncle. Celui-ci exige la restitution de très-riches mines d'or situées dans ses Etats, et qui sont ma propriété : je suis heureux de voir que mes craintes étaient chimériques; je vois que vous ne portez ni turban ni barbe. Mais peut-être, ajouta-t-elle vivement, êtes-vous barbier; si cela est ainsi, mon pauvre tuteur est perdu.

— Je ne suis pas barbier, répondis-je en souriant, et cependant, pour dire la vérité, je viens de faire une opération de Figaro qui a bien son prix.

Je voulais faire allusion aux vingt-cinq dollars.

— Ah! grand Dieu! Dans ce cas tout est perdu. Il y a du sang à votre main.

Une goutte de sang provenant d'une légère égratignure avait taché un de mes doigts.

— Thomas, Thomas, cria-t-elle, cet homme a coupé la gorge à votre maître; lâchez les chiens sur lui. A l'assassin! à l'assassin!

Je cherchai à calmer la jeune fille. Au bout de quelques instants, un énorme mâtin vint se précipitant dans la salle, en grognant et en aboyant d'une manière effrayante. Ce ne fut que grâce aux efforts les plus inouïs, en faisant usage d'un vigoureux bâton, que je parvins, enfin, à maîtriser l'animal. Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Pendant

que j'étais ainsi engagé dans une lutte à outrance avec le chien, je vis entrer le terrible Thomas, portant un énorme mousqueton, chargé jusqu'à la gueule, qu'il dirigea sur moi. Au même instant, j'aperçus, entrant par une porte latérale, la sœur folle que Thomas avait appelée, et qui traînait ma femme tremblante derrière elle, en criant à tue-tête qu'elle était complice de voleurs et d'assassins, qui avaient conspiré pour dévaliser la maison et en assassiner les locataires.

C'était vraiment un beau prélude à mes fonctions de docteur que cette scène où figurait un disciple d'Esculape à son premier essai! Il est facile de prévoir quelle aurait été l'issue de cette lutte, si rien n'était venu y mettre un terme. J'aurais été infailliblement ou tué d'un coup de feu ou déchiré à belles dents par un chien qui paraissait aussi fou que ses maîtres, si le chef de la maison ne fût intervenu. *Deus ex machina!* Au bruit infernal qui remplissait toute la maison, il était descendu en robe de chambre et en pantoufles, et, prenant un ton et une attitude qui ne trahissaient aucun indice de folie, il chassa l'homme et le chien. Il m'exprima en même temps, dans les termes les plus polis, ses regrets de cette méprise. Une jolie méprise, ma foi! et, me souhaitant le bonsoir, il recommanda à Thomas de me montrer la porte qui conduisait dans la forêt, et de la fermer derrière moi lorsque je serais sorti.

Le grand air ranima ma pauvre femme, qui était dans une agitation effrayante. En quittant la maison, le domestique nous avertit mystérieusement de ne pas ébruiter, sous peine de la vie, le secret de l'élixir.

On peut se figurer la joie que j'éprouvai d'avoir échappé à ces insensés. Les vingt-cinq dollars que je venais de gagner me firent oublier le péril qu'avait couru ma vie. Lorsque nous fûmes arrivés à la ville, j'achetai ce soir-là même le chapeau, et je le présentai à ma femme.

Que devais-je faire à l'égard de cette mystérieuse famille?

c'est ce que je ne savais pas. Ce qu'il y avait de certain et d'incontestable, c'est que tous étaient fous, le maître, la maîtresse sa sœur, la jeune fille, le domestique, et le chien par-dessus le marché. Mais il y avait une autre question à résoudre : Devais-je divulguer ou non ce que j'avais vu et entendu?

Je fis insérer dans les journaux un avis conçu dans des termes tels que des amis de la famille pussent seuls comprendre facilement ce dont il s'agissait, et je m'en remis au hasard pour la découverte du sens de mon avertissement ou de la réponse qu'on devait y faire. Cette réponse à mon insertion ne se fit pas longtemps attendre.

Je reçus bientôt de la Nouvelle-Orléans une lettre par laquelle on me demandait des détails plus circonstanciés. Je communiquai tout ce que je savais, et cette correspondance leva un coin du voile qui couvrait le mystère. Le vieillard et la vieille dame étaient frère et sœur, et la jeune personne était la fille du premier. Ils étaient tous atteints de folie : Cette maladie était héréditaire dans la famille, originaire de l'île de la Jamaïque, où le vieillard, après avoir cultivé de riches plantations, ayant eu vent que son cousin, son plus proche héritier, avait pris des mesures pour que les biens de son parent ne lui échappassent point, avait disposé en secret de toute sa fortune, de la valeur de plusieurs millions. Puis ensuite il avait, avec le même secret, réussi à gagner les États-Unis avec sa fille et sa sœur. C'est là qu'il s'était caché avec ses trésors, dans cette maison solitaire, où il avait échappé pendant plusieurs années à toutes les recherches. Thomas, vieux serviteur de la famille, pour s'être constamment trouvé en contact avec son maître et avoir condescendu à toutes ses lubies, avait contracté par contagion la même maladie.

Le parent intéressé prit ses mesures pour s'emparer des personnes de cette malheureuse famille; il m'exprima

toute sa gratitude pour le concours que je lui avais prêté, et offrit de rémunérer le service que je lui avais rendu; mais, vu les circonstances, je crus devoir refuser son offre. Je regrette d'avoir à dire que toute cette aventure eut un dénoûment tragique. Le cousin du vieillard vint à Concord pour faire main basse sur le riche héritage. L'idée fixe d'une conspiration ourdie contre lui agit sur l'esprit du fou avec une violence telle qu'il entra dans une violente fureur; rien au monde ne fut capable de lui ôter la conviction d'un complot tramé contre lui. On prit les plus minutieuses précautions pour enlever toute arme dangereuse; mais il avait réussi à garder un pistolet à l'insu de tout le monde, et le jour même où il devait partir pour le Midi, afin d'y respirer un meilleur air, il se fit sauter la cervelle dans sa chambre. Thomas fut congédié avec une pension que lui fit l'héritier de son maître. La fortune que le cousin recueillit, toute en espèces serrées dans une caisse de fer, se montait à six cent mille dollars. Les deux malheureuses femmes furent placées dans une maison de santé de l'Amérique du Sud.

Telle fut la conclusion de ma première tentative de pratique en médecine, et, au bout de quelques semaines, je me trouvai tout aussi dénué de fonds que le jour de la mémorable promenade, harcelé par mes créanciers et mes fournisseurs de toute espèce : point d'argent, aucune espérance de m'en procurer. Quelle perspective! Je m'étais adressé à mon père, qui m'avait aidé selon la mesure de ses moyens, et tant qu'il avait pu. Je songeai sérieusement à aller tenter la fortune à New-York, et je l'aurais fait sans attendre un jour de plus, si j'avais eu les moyens nécessaires. Le désespoir s'avançait à grands pas et allait m'étreindre de ses bras de fer, lorsque l'imprévu, le hasard, décocha de son carquois une flèche à la pointe acérée qui vint siffler à mes oreilles.

III

Le matelot. — Un ami dans l'embarras. — Le retour d'un fils longtemps cru perdu sert à assurer mon succès dans la pratique de ma profession.

La position, je l'ai dit, allait en empirant. Les choses en étaient venues à un tel point que je ne pouvais pas plus longtemps les dissimuler à ma femme. Cette nouvelle n'abattit point son âme; au contraire, elle montra plus de gaieté que jamais, du moins en ma présence. Quant à moi, j'étais dans la consternation. Je passais tous les jours à marcher avec une rapidité calculée d'une rue à l'autre de la petite ville, pour faire croire au public que j'avais de la peine à visiter ma nombreuse clientèle. Dans ces courses je croyais toujours voir les gens me montrer du doigt et prendre en pitié mon empressement simulé. Une fois rentré à la maison, j'étais accueilli par un sourire de ma femme, et cela jetait un baume de consolation indicible dans mon âme.

Je prêtais l'oreille à ses paroles de foi et de confiance, et je ne doutais pas que celui qui nourrit les oiseaux du ciel pût nous laisser périr, si nous acceptions sans murmure ses décrets impénétrables, mais toujours miséricordieux; il fallait donc attendre avec humilité et sans se plaindre l'aurore de jours meilleurs. Aussi est-ce aux beaux sentiments de ma femme que je dus la première chance heureuse qui m'arriva. L'époque où je débutai dans la médecine pratique coïncida avec la dernière guerre de l'Amérique contre la Grande-Bretagne. Le bruit de cette guerre fit écho à Concord

et dans les villages environnants; car beaucoup de familles comptaient un grand nombre de leurs membres, les uns actuellement engagés dans la lutte, les autres susceptibles d'être appelés sous les drapeaux.

De ce nombre était une veuve dont le fils, capitaine et armateur d'un navire, faisait le commerce de la Méditerranée. Le jeune homme était le seul soutien de sa mère et de sa sœur. Cette famille avait été quelques années auparavant une des plus opulentes de Boston; mais des spéculations malheureuses avaient ruiné le père, qui faisait en grand le commerce de Smyrne. La castastrophe qui engloutit sa fortune l'affecta tellement qu'il mourut bientôt, laissant sa veuve sans ressource. Son fils avait rempli l'office de second dans la marine de l'Etat, mais, à la mort de son père, il avait quitté le service, dans l'espérance qu'en entrant dans la marine marchande il obtiendrait plus tôt le commandement d'un navire, et qu'il pourrait ainsi venir en aide à sa mère et à sa sœur.

Grâce à son activité, à son exactitude et à sa probité, unies à une grande expérience de son métier, il avait obtenu son passage en qualité de contre-maître sur la jonque d'un Indien, et, après quelques voyages, en avait été nommé capitaine. C'est en cette qualité qu'il avait fait trois ou quatre voyages aux Indes orientales, et il avait fait de si bonnes spéculations qu'il avait ramassé assez d'argent pour acheter un petit bâtiment à son propre compte. C'est avec ce navire qu'il avait trafiqué sur la côte de la Méditerranée, où son père avait fait autrefois de si brillantes affaires. Sa famille était venue habiter Concord; le calme et l'abondance régnaient de nouveau dans la maison et dans le cœur de la veuve et de sa fille; car le fils avait les moyens de leur procurer de l'aisance, et même du luxe. Mais la guerre vint à éclater, et une année s'était écoulée sans que la veuve, qui s'appelait mistress Margetts, eût rien appris, ni sur le sort

de son fils, ni sur celui de son bâtiment. Le brick avait-il sombré par un coup de vent? S'était-il brisé contre un écueil? Avait-il été capturé ou détruit par les pirates? Son fils était-il prisonnier en Angleterre, ou avait-il trouvé son tombeau dans les abîmes de la mer, sort ordinaire des marins? Telles étaient les questions que se faisait la veuve, mais tout cela était inutile. Il arrivait seulement de loin en loin dans les ports américains quelques vaisseaux venant de la Méditerranée; car les croiseurs anglais faisaient bonne garde vers l'étroit passage de Gibraltar. Hélas! aucun de ces vaisseaux n'apportait des nouvelles à la mère éplorée. L'incertitude est pire que la connaissance certaine du plus grand malheur. La santé de la pauvre dame déclinait sensiblement, et à la maladie vint s'ajouter, pour surcroît de malheur, la pauvreté et son lugubre cortége. Sa fille, jeune personne intéressante de vingt-deux ans, était alors l'unique soutien de sa mère.

Il serait inutile de nous appesantir ici sur la pénible destinée et le produit presque nul du travail des femmes qui ne sont pas habituées à la fatigue, et qui, déclassées par un coup soudain du sort, se trouvent réduites à vivre de leur propre industrie. Miss Ellen Margetts était musicienne; mais à cette époque il n'y avait pas de pianos dans chaque maison, comme de nos jours; peu de personnes se souciaient d'apprendre la musique.

Le dessin n'était pas davantage en faveur, et pourtant la jeune fille excellait dans cet art. Les amateurs s'extasiaient en sa présence sur son talent, et, dès qu'elle avait tourné le dos, ils disaient tous que ces dessins étaient un affreux barbouillage indigne de figurer dans leurs portefeuilles. Bref, ils s'en allaient comme ils étaient venus, sans demander ni offrir de prix, eux qui auraient donné à miss Ellen sans marchander ce qu'elle aurait demandé du temps où elle dessinait encore en amateur. L'aiguille devint alors la dernière et unique ressource de la pauvre enfant, et c'est du mince

produit de ses travaux que vivaient, ou plutôt que mouraient, Ellen Margetts et sa mère.

Ma femme avait employé miss Margetts pour l'aider à faire sa robe de mariage, et les deux jeunes personnes s'étaient liées d'une grande amitié; mais nous ne l'avions plus vue depuis plusieurs mois. Elle, ma femme et moi, nous luttions aussi contre la pauvreté, et le poëte exprime une profonde vérité quand il dit :

> **Le cœur humain, brisé par son propre malheur,**
> **Dédaigne son semblable en proie à la douleur.**

Cependant, certain soir je revins d'assez bonne heure à la maison, après avoir fait ma ronde habituelle, hélas! et toujours infructueuse. J'avais reçu, le même jour, quelques dollars de mon père; et comme Susanne et moi nous avions vécu d'économie pendant fort longtemps, il fut décidé que nous nous régalerions le lendemain à quelque prix que ce fût. Je sortis donc dès le matin trouver le marchand de volailles et je lui achetai, en le payant aussitôt, une paire de poulets que je le priai de m'envoyer. J'allai ensuite au marché me procurer les autres accessoires nécessaires pour faire un bon repas.

J'avais été frappé de la pâleur des joues de ma femme et je craignais qu'elle ne souffrît des privations qu'elle endurait, malgré les précautions qu'elle prenait pour me cacher son chagrin; j'entrai donc chez l'épicier, où je demandai en la payant encore une bouteille d'excellent vin de Porto. Je sais que, dans ma position, j'agissais avec extravagance, et qu'un plat de porc et de haricots, arrosé d'un pot de cidre au plus, aurait été plus proportionné à l'état de mes finances; mais, je le confesse, j'ai toujours aimé un verre de bon vin. En entrant chez l'épicier, je vis le moment où il allait m'exhiber une note que je lui devais pour du sucre, du savon, des bougies et autres articles de ménage; mais le timbre

inaccoutumé des espèces qui se faisait entendre dans ma poche semblait nous rassurer l'un et l'autre au même degré, et il ne fit pas la plus légère allusion à la note qui faisait sur moi l'effet d'un cauchemar, bien qu'il l'eût envoyée au moins trois fois pendant le cours de la semaine précédente. A dire vrai j'étais vivement tenté de le prier d'ajouter le coût du vin à la note que je lui devais, afin de sauver ainsi deux dollars pour le moment; mais la hardiesse me fit défaut. Du reste, j'étais à peu près sûr que cette fois, s'il n'y avait point d'argent, il n'y aurait point de vin.

Le soir, en arrivant à la maison, je fus fort étonné de voir que, sur deux poulets, il n'y en avait qu'un de rôti. Comme ils étaient fort petits, j'avais prévu et calculé qu'il m'en faudrait au moins un tout entier à moi seul. Heureusement qu'il y avait autre chose que le poulet. Je me rabattis donc sur les autres plats, résolu de ne pas discuter le sage proverbe :

Ce que femme veut, Dieu le veut.

Quand j'eus assouvi mon appétit, je songeai au vin. La table ayant été débarrassée des plats et des assiettes, je dis à ma femme :

— Eh bien ! Susanne, où est le vin ? Est-ce que Simkins n'a pas envoyé une bouteille de Porto ?

— Si fait, si fait, fit-elle.

— Donnez-la-moi, et apportez aussi le tire-bouchon.

— Le bouchon est tiré, dit ma femme en me présentant une bouteille à moitié vide.

— Diable ! allais-je dire, mais je m'arrêtai à temps. Qu'est-ce à dire ? Serait-ce Simkins qui m'aurait joué ce mauvais tour ? S'il a eu cette imprudence, je l'étr.... A ce moment un petit papier, portant le chiffre 46 dollars 75 cents, vint s'interposer entre moi et la bouteille, objet de mon indignation, et interrompit le cours de mes invectives.

— Simkins a bien envoyé le vin; c'est moi qui ai ouvert la bouteille et qui ai pris ce qui y manque. Vous m'aviez toujours dit que vous seriez charmé de me procurer quelque petit plaisir. C'est sur la foi de cette assurance que j'ai prélevé ma part de vin. Vous voyez qu'il reste encore la moitié de la bouteille : Est-ce qu'il n'y en a pas assez pour vous ce soir? ajouta-t-elle, en passant ses doigts dans ma chevelure.

Je regardai ma bonne Susanne avec étonnement.

— J'ai employé la moitié de la bouteille? ma part de vin? Quel langage! J'avais toujours été partisan de la communauté de biens entre homme et femme, et j'étais toujours disposé à faire la plus belle part au beau sexe; mais les liqueurs et le vin, bien que je n'eusse pas jusqu'alors songé beaucoup à cela, m'avaient toujours paru, en matière de régal et de luxe, des liquides destinés aux hommes. Quelle déception pour moi, qui m'étais déjà adjugé à l'avance les trois quarts de la bouteille! Je me disais : Serait-il possible que Susanne eût bu la moitié d'une bouteille de vin? Je regardai ensuite sa figure souriante et radieuse, et je m'en voulus d'avoir conçu un soupçon aussi injurieux.

— Vous ne m'en voudrez pas, dit-elle, en mettant son bras autour de mon cou, si je vous dis quel usage j'ai fait du vin?

— Certainement non, lui répondis-je avec douceur; car vous ne savez pas faire un mauvais usage de quoi que ce soit. En même temps j'approchai le sopha du feu, et mettant la bouteille à moitié vide devant moi sur la table, je tirai doucement ma femme par le bras. Après lui avoir pris la main, j'attendis l'explication du mystère.

— Vous rappelez-vous la pauvre Ellen Margetts, dit-elle, qui a travaillé pour moi dans une circonstance qui était également intéressante pour vous et pour moi? — Tout en parlant ainsi, un sourire tout à la fois gracieux et malin se jouait sur

ses lèvres, car elle faisait allusion à notre mariage. Je ne pus m'empêcher d'imprimer un baiser sur son front. — Eh bien ! mon ami, j'ai rencontré cette brave fille aujourd'hui ; elle était si pâle, si défaite, si différente de ce qu'elle était, il y a trois mois, quand je l'ai vue pour la dernière fois, que je ne l'aurais pas reconnue la première. Elle était si faible, si débile que j'ai cru devoir la forcer en quelque sorte à accepter mon bras pour la ramener chez elle. Hélas ! quelle pauvreté ! quelle misère ! Elle se trahit partout, quelques soins que l'infortunée ait mis à la cacher. C'est à fendre le cœur ! J'ai appris par la bouche d'Ellen qu'elle s'était épuisée à force de travailler, et qu'en rapportant un ouvrage à une pratique à une heure avancée de la nuit, elle avait pris un violent rhume, qui, négligé, s'était porté, craignait elle, sur les poumons. Depuis plusieurs semaines la pauvre fille était incapable de se livrer à un travail quelconque, et sa mère et elle se mouraient de faim, car elles sont l'une et l'autre pauvres honteuses que rien ne pourrait décider à faire l'aveu de leur position. Qui plus est, la bonne vieille mère est en proie au plus violent chagrin au sujet de son fils, car elle commence à désespérer de revoir jamais. C'était un spectacle navrant, bien fait pour briser le cœur, et que je n'oublierai pas facilement. Je leur offris donc de leur porter ma part de Porto, car la vieille dame avait dit, dans le cours de sa conversation, que le médecin avait recommandé à sa fille de boire un peu de vin. Voyons ! Jacques, n'ai-je pas bien fait ? Mais ce n'est pas tout, j'ai encore autre chose à vous dire.

— Ma chère amie, répondis-je, ce n'est pas la moitié de la bouteille, c'est la bouteille tout entière que vous eussiez dû leur porter : vous auriez dû au moins me fournir l'occasion de faire un aussi bel usage de ma part à moi. Je devine le reste de l'histoire. Le poulet qui est absent de la table...

— A pris le même chemin, interrompit ma femme, de même que la moitié du morceau de porc.

Voilà, dis-je en moi-même, le mot de l'énigme, voilà ce qui explique la diminution que le morceau de viande a subie.

— Mon histoire n'est pas finie, reprit ma femme. Vous m'avez donné ce matin trois dollars pour mes menus plaisirs sur ce que vous aviez reçu de votre père. Je vous disais que vous étiez trop généreux. Eh bien! j'ai prié Ellen de les accepter à titre d'emprunt, car autrement elle aurait refusé. Vous voyez que je n'ai donné que ce qui m'appartenait. Approuvez-vous ma conduite?

— Si j'approuve votre conduite, ma chère Susanne! j'y applaudis de tout mon cœur! J'ai lieu d'être fier d'avoir une femme animée d'aussi beaux sentiments. Le manque d'argent où je suis est la chose qui m'est le plus sensible; car les pauvres femmes en ont un plus grand besoin que nous. Quel que soit mon désir de vous tenir compte de votre délicate générosité, ma belle enfant, je dois vous prier d'attendre que j'aie les moyens de vous en donner encore; car, pour le moment, il me serait difficile de le faire. Quelques dettes criardes et les dépenses qu'a entraînées le petit repas d'aujourd'hui, ont mis ma bourse à sec.

— Notre pauvreté m'afflige, sans doute, dit ma femme; mais je ne regrette nullement d'avoir disposé de la petite somme que vous m'aviez donnée, et je suis heureuse de pouvoir faire du bien dans ma position, d'autant plus que cela m'apprend l'abnégation de moi-même. Mais maintenant, autre chose, mon cher ami. Miss Margetts n'a pas de médecin qui lui donne des soins réguliers, et je suis sûre qu'elle a besoin de soins. Je lui ai promis que vous iriez la voir et que vous lui prodigueriez vos services. Serez-vous assez obligeant pour le faire? mais pourquoi vous demander cela, je suis sûre que vous irez. Il est vrai que vous n'aurez pas la perspective de recevoir des honoraires; peut-être perdrez-vous votre peine en soignant une malade aussi pauvre que l'est miss Ellen;

mais le sentiment d'avoir consolé une veuve et d'avoir sauvé la vie de sa fille vous rémunèrera au centuple.

J'embrassai ma femme dès qu'elle eut fini de parler, et je condescendis immédiatement à ses désirs en lui promettant d'aller voir miss Margetts dès le lendemain matin.

— Maintenant, ma chère amie, lui dis-je, donnez-moi de l'eau et du sucre ; je vais faire du vin chaud pour vous, car je veux que vous buviez encore votre part du vin qui reste.

Ma femme sourit et fit ce que je lui demandais. Nous restâmes ensemble jusqu'à une heure avancée de la nuit, conversant et combinant les moyens à prendre pour améliorer notre position et pour venir en aide à la pauvre veuve et à sa fille. Enfin nous nous retirâmes, et le lendemain matin, dès que j'eus fini mon frugal déjeuner, je sortis pour faire une visite à mistress Margetts et à sa fille.

Leur chambre était située à l'étage le plus élevé de la maison. Bien qu'un air de propreté se fît remarquer partout, l'absence des meubles même les plus indispensables était visible et causait une impression des plus pénibles. Mon ameublement, quelque modeste qu'il fût, était luxueux à côté du leur.

Je trouvai la vieille dame plongée dans le plus profond chagrin à cause de l'absence prolongée et incompréhensible de son fils, et des craintes qu'elle avait pour les jours de sa fille. Quant à celle-ci, je me convainquis, par les symptômes dont on me rendait compte, que ce n'était pas une maladie de consomption qui mettait ses jours en péril ; la malheureuse se mourait de faim. Elle se privait de la nourriture qui lui eût été nécessaire pour entretenir le souffle de la vie, afin que sa mère ne manquât point du nécessaire. Voilà ce qui conduisait miss Margetts au tombeau. Je m'applaudis d'avoir deviné la cause de la maladie, car il était facile de trouver un remède pour conjurer le mal.

Pendant que j'étais là, assis dans la chambre, occupé à

consoler la mère affligée, et sa fille, qui, avec une vertu de Spartiate, s'était dévouée elle-même à la mort afin d'épargner à sa mère les horreurs de la faim, une jeune femme pénétra dans l'appartement, après avoir doucement frappé à la porte, en disant ces mots : Puis-je entrer?

Elle était vêtue pauvrement; ses habits étaient faits d'étoffes grossières, mais il y avait dans sa personne et dans ses manières quelque chose qui décélait la demoiselle de bonne éducation. Elle avait un air plein d'amabilité, malgré la pauvreté de ses vêtements, et elle m'intéressa doublement quand je sus qu'elle était la fiancée, ou plutôt la veuve de ce fils depuis si longtemps absent, de cet homme que l'on croyait mort. Fille d'un courtier ruiné qui avait autrefois brillé dans les rangs de la plus haute société, mais que la guerre avait appauvri au plus suprême degré, la pauvre enfant, dont le père, terrassé par les assauts de la fortune, habitait une maison de santé, avait perdu sa mère, qui n'avait échappé aux étreintes de la misère, doublement écrasante pour ceux qui ont vécu dans l'opulence, qu'en tombant dans les bras moins hideux de la mort.

Eléanor Sandford — tel était le nom de la jeune fille, — était fiancée au jeune Margetts, qui l'avait connue et aimée dans des jours plus heureux. Lors de son dernier départ, il avait été convenu et arrêté que leur mariage aurait lieu à son retour; mais hélas! le fiancé ne revenait point, et les rêves brillants, les espérances et les projets de bonheur de la fiancée constante et dévouée s'éclipsaient peu à peu dans la douleur. C'était pour remplir un devoir à la fois triste et terrible qu'Eléanor était venue chez sa mère adoptive. Mistress Margetts avait fini par s'arrêter à la conclusion pénible de la mort de son fils, et elle désirait porter le deuil, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de la rappeler d'un monde qui n'était pour elle qu'un séjour d'amères douleurs. Eléanor, la fiancée-veuve, avait donc acheté, avec les pauvres ressources de

son avoir, hélas! bien restreint, des habits de deuil pour sa belle-mère, pour sa belle-sœur, et pour elle-même.

Après quelques paroles échangées avec la bonne vieille et sa fille, paroles de consolation prodiguées à leur affliction, je pris congé de ces dames, et je revins chez moi.

Ce même soir, ma femme et moi, nous tînmes conseil sur la manière dont nous pourrions alléger la position de ces malheureuses dames. Tout pauvres que nous étions, nous ne perdions pas l'espoir de les secourir efficacement. Je crus devoir faire connaître leur état à mes amis. Il m'eût été impossible de solliciter pour moi-même. Le sentiment de ma dignité ne le permettait pas; mais je n'hésitai pas à le faire pour soulager le malheur d'autrui poussé à de telles extrémités. Joignant l'action à la parole, je fis une quête qui fut assez abondante pour mettre mes protégées jusqu'à un certain point à l'abri du besoin le plus pressant. La jeune fille renaissait à vue d'œil, grâce au secours de la médecine, et en peu de temps la mère et la fille furent assez bien rétablies pour pouvoir se rendre à notre église, que la maladie et le manque de vêtements décents les avait empêchées de fréquenter depuis plusieurs mois.

C'était un spectacle pénible, et qui faisait venir les larmes aux yeux de plus d'un spectateur, que celui de cette dame âgée et de sa jeune fille débile, toutes deux vêtues d'habits de deuil, le visage accablé de douleur, suivies d'Eléanor Sandford, triste et vêtue comme elles, s'avançant le long du sentier qui conduisait au porche de la petite église. Pendant plusieurs semaines, elles attirèrent les regards de toute la congrégation, et furent l'objet de la sympathie et de la compassion universelle.

Le temps se passait et ma position empirait, c'est-à-dire que chaque jour voyait augmenter le nombre de mes dettes, et que chaque jour j'avais de moins en moins la perspective de pouvoir les payer. Les gens de Concord ne voulaient plus

tomber malades, ou bien, si, par hasard, ils l'étaient, ce dont je doute beaucoup, ils s'adressaient à tout autre médecin que moi pour se faire tuer ou pour guérir; ce qui m'affectait le plus, c'est que tous les médecins employés par eux étaient étrangers à la localité. Les habitants n'avaient aucune confiance en mon talent. Tant il est vrai que nul n'est prophète dans son pays!

Le mal était devenu si grand que personne ne m'aurait donné du pain à crédit.

Par une soirée pluvieuse, j'étais assis avec ma femme dans la chambre : nous cherchions à nous deux un plan pour avoir à déjeuner le lendemain, — car nous nous voyions condamnés à mourir d'inanition. — lorsque nous entendîmes une voiture rouler dans la rue, et s'arrêter en face de la maison. Un instant après on sonna à la porte. Ma femme courut ouvrir, tandis que moi je me composais un air de dignité grave, car je m'attendais pour le moins à ce qu'on vînt me demander pour un malade.

— Est-ce ici que reste monsieur ...? disait une voix qui paraissait être celle d'un homme de bonnes manières.

— Oui, monsieur, dit ma femme.

— Pourrais-je lui parler?

— Donnez-vous la peine d'entrer dans son cabinet, ajouta ma femme, et au même moment un étranger de haute stature et de belle apparence, couvert d'un surtout grossier sur lequel brillaient des gouttes de pluie pareilles à des diamants, pénétra dans la chambre.

— Est-ce à monsieur W. que j'ai l'honneur de parler? dit l'étranger, en me tendant sa main et en prenant la mienne qu'il secoua d'une manière qui ne laissait aucun doute sur sa force physique.

— Oui, monsieur, répondis-je; mais je n'ai point l'honneur de vous connaître.

— Désormais, vous me connaitrez, mon cher docteur, dit-

il, si ce que j'ai appris est vrai. Je m'appelle Alfred Margetts; il y a à peine un quart d'heure que je suis arrivé de Boston; j'ai demandé où se trouvaient ma mère et ma sœur, et... une autre personne. On m'a instruit de l'intérêt que vous leur avez témoigné dans leur détresse; et je me suis permis de venir vous demander leur adresse; car on m'a dit que vous la saviez.

Ma femme et moi nous demeurâmes interdits en entendant ces paroles, et pendant quelques moments nous fûmes muets d'étonnement. Peu à peu je me remis de mon émotion, et j'eus bientôt recouvré l'usage de mes sens de manière à pouvoir lui exprimer ma joie et ma surprise de son retour.

— Veuillez vous asseoir, cher monsieur, dis-je à Alfred Margetts.

— Non, docteur, non; revêtez votre redingote, car si un homme de mer comme moi juge la nuit trop orageuse pour craindre pour sa peau, à plus forte raison un homme de terre doit-il prendre ses précautions. Mais épargnez-moi les questions pour le moment : je ne peux répondre à rien que je n'aie vu ma mère et ma sœur. Attendez, docteur : Encore un mot. Connaissez-vous Eléanor Sandford?

— Certainement, répondis-je, en souriant malgré moi à la vivacité avec laquelle le marin avait prononcé ces paroles.

— Ah! elle existe encore! se porte-t-elle bien?

— Très-bien, comme vous le dites, et elle est à Concord.

— Elle n'est pas mariée, docteur, pas mariée, dites?

— Non, pas encore, ajoutai-je; et il n'y a pas d'apparence qu'elle se marie jamais, à moins qu'un jeune marin du nom d'Alfred Margetts, qu'elle croit mort depuis longtemps, et à qui elle a juré une fidélité inviolable, ne revienne l'épouser.

— Grâces en soient rendues à Dieu, fit le jeune homme. Docteur, vous êtes un galant homme; venez; il pleuvrait maintenant des hallebardes que rien ne me retiendrait.

Nous sortîmes ensemble de la maison, et bientôt nous arrivâmes devant celle où résidaient mesdames Margetts. Arrivé à la porte, je pris congé du jeune homme, pour le laisser entrer seul dans la demeure de sa mère et de sa sœur. J'aurais cru commettre un sacrilége en me mêlant comme un intrus à une scène qui devait être aussi solennelle que pleine de tendresse et d'émotion.

Je revins chez moi où le retour du frère, du fils et du fiancé que l'on croyait mort forma le sujet de la conversation entre ma femme et moi pendant tout le reste de la soirée. Le lendemain, je reçus la visite du jeune Margetts et de sa sœur : celle-ci, à ce que j'appris plus tard, avait parlé de moi à son frère dans les termes les plus chaleureux. Je sus alors la suite des aventures du jeune marin.

Il n'avait point été, comme nous le supposions, fait prisonnier par les Anglais; mais son navire avait été capturé par des corsaires des Etats barbaresques, et il avait langui à Alger dans une longue et cruelle captivité. Parvenu, en courant les plus grands dangers, à s'échapper de son cachot, et s'emparant d'une barque qu'il avait trouvée abandonnée, il s'y était aventuré et avait heureusement atteint les rivages de la France. De là il s'était rendu à Smyrne, où il avait des amis, dans l'espérance de s'y créer des ressources pour retourner dans sa patrie. Là, enfin, la fortune, qui lui avait si longtemps tourné le dos, consentit à lui sourire. Il apprit que l'agent de son père avait injustement dépouillé cet honnête négociant de ses biens, et qu'à son lit de mort, éprouvant des scrupules et des terreurs de conscience, il avait laissé une fortune très-considérable aux héritiers de son ancien chef. C'est ainsi que le jeune Margetts, se trouvant, contre toute attente, possesseur de biens immenses, s'était hâté de retourner dans son pays. Le bâtiment sur lequel il avait pris passage avait été assez heureux pour tromper la vigilance des croiseurs anglais, et, comme on l'a vu,

il était arrivé sain et sauf à Boston, d'où il s'était rendu en toute hâte à Concord.

Le dimanche suivant la veuve entrait sous le porche de l'église, mais elle ne portait plus les insignes de deuil; car le fils qu'elle avait cru perdu était retrouvé. Elle marchait, appuyant sa vieillesse sur les bras vigoureux du marin et précédée de deux jeunes filles, se rendant vers le banc du sanctuaire où elle avait tant de fois invoqué le nom du Seigneur. Les jeunes filles aussi, Fanny Margetts et Eléanor Sandford, avaient dépouillé leur robe de douleur.

Deux jours après, le jeune marin revint me voir, et s'informa de ma position, avec autant de franchise que de délicatesse, en me disant qu'il avait appris qu'elle n'était pas des plus brillantes. Je lui racontai tout, et il me répondit d'une voix cordiale :

— Cher docteur, il faut que vous alliez à New-York : Concord est une trop petite localité pour que vous puissiez vous y créer jamais une nombreuse clientèle. Permettez-moi de vous avancer les fonds nécessaires pour vous créer un établissement confortable; je peux vous faire un petit prêt, ajouta-t-il en voyant mon hésitation, un prêt dont vous me rembourserez le montant quand vous serez devenu riche, ce qui vous arrivera certainement un jour. Souvenez-vous que c'est moi qui vousle prédis. Je n'ajoute plus qu'une seule chose : je vous prie de rester ici jusqu'après mon mariage avec Eléanor : notre union aura lieu dans huit jours, et je vous invite, vous et votre excellente femme, à honorer la cérémonie de votre présence. »

Je promis; le mariage fut célébré au jour fixé, et tout le monde reconnut que le jeune Margetts et sa belle femme étaient les plus beaux jeunes gens qui, depuis nombreuses années, eussent été unis l'un à l'autre dans le sanctuaire de l'église de Concord.

IV

La misère à New-York, il y a quarante ans. — Faux en écriture privée dans la clause d'un testament.

Je quittai donc Concord pour me rendre à New-York et je me hâtai, en arrivant, de louer une maison près de la Batterie, promenade fréquentée, à cette époque, par toute la gent fashionable du pays.

Du jour où j'eus quitté mon pays pour aller m'établir à New-York, tout me réussit à souhait : autant la fortune avait été inconstante et capricieuse, autant elle me devint fidèle et dévouée. Ce qui confirme une fois de plus ce dicton populaire que l'*homme s'agite et que Dieu le mène.*

Grâce à la générosité de mon ami le marin, je conquis rapidement une belle clientèle, qui me mit, sinon dans l'opulence, du moins dans une honnête aisance. Du reste, mon avenir devenait plus brillant de jour en jour. Je me borne à extraire des *feuilles égarées de mon journal* les faits et les épisodes les plus intéressants.

Un jour froid de décembre 1830 je revenais le soir de visiter un malade qui habitait une villa à la campagne. Je hâtais le pas à travers les rues glissantes de la ville, pour échapper à la neige et à la pluie qui me fouettaient le visage, lorsque je fus abordé par un enfant qui, d'une voix douloureuse, me demandait une pièce de monnaie pour sa mère malade.

Le vent était si glacial qu'il me coupait presque la respiration; il avait suffi d'interrompre pendant quelques mi-

nutes la marche et le mouvement du corps pour qu'il en résultât à l'instant une stagnation totale du sang. Je m'arrêtai pour ainsi dire involontairement, et, mettant la main dans la poche où j'avais l'habitude de mettre en réserve le tribut de la pauvreté, j'en tirai trois ou quatre pièces de petite monnaie. J'allais les placer dans la main de l'enfant et passer outre, lorsque je réfléchis sur l'étrangeté du phénomène dont j'étais témoin. Quelle est la misère assez profonde pour obliger un enfant de cet âge à se tenir dans la rue par une nuit aussi affreuse, dans le seul but de recueillir quelques pièces de monnaie? J'examinai de plus près l'enfant qui demandait la charité, et, à la lueur du réverbère, je vis que le petit mendiant était une petite fille qui pouvait avoir tout au plus dix ou douze ans. Je pus à peine distinguer les traits de sa figure; mais il me semblait voir, malgré les hardes qui couvraient son corps amaigri, un enfant d'une rare beauté. Elle tenait dans ses mains glacées un balai de bouleau dont elle balayait la rue pour se frayer un sentier à travers la neige, mais tous ses efforts étaient inutiles, car le vent soufflait avec intensité, et à peine avait-elle conquis un pied sur son puissant adversaire, qu'un tourbillon venait aussitôt détruire son ouvrage. Ses vêtements étaient assez propres, autant que je pouvais en juger à la lueur blafarde du réverbère; mais, tout complets qu'ils fussent, ils étaient rapiécés et composés de morceaux disparates. Qui plus est, chose horrible à dire, elle marchait nu-pieds.

Je ne me crois pas doué d'une plus forte dose de sensibilité que les autres hommes, et cette nuit était bien faite pour me faire vivement regretter de n'être point assis au coin de mon feu; cependant je ne pus m'empêcher de rester encore un instant et de demander à la petite enfant ce qui la tenait encore dans la rue à cette heure de la nuit, par un temps aussi affreux.

— Ma mère est malade dans son lit, répondit-elle d'une

voix tremblante, et ses dents claquaient quand elle essayait de parler : son émotion était telle qu'elle fondit en larmes. Ma mère est malade dans son lit ; elle n'a rien mangé de la journée, et je n'ai pu me résoudre à retourner à la maison sans avoir quelque chose à lui porter, car elle meurt de faim : la monnaie que vous m'avez donnée est tout ce que j'ai reçu aujourd'hui.

— Dieu du ciel ! m'écriai-je ; un enfant aussi jeune dans la rue, par une telle nuit et pour une cause aussi triste ! Quel âge avez-vous, petite fille ?

— J'ai onze ans, monsieur, répondit-elle.

— Et où demeure votre mère ?

— Rue de l'Orange. Elle a une chambre dans un galetas ; mais le propriétaire nous menace de nous mettre à la porte, à moins qu'elle ne paie son loyer ; si ce malheur arrive, elle mourra. Et les pleurs étouffèrent la voix de la pauvre enfant.

Je ne pouvais douter de l'exactitude de ses assertions, et, tout en prévoyant combien ma femme serait alarmée en ne me voyant pas revenir à l'heure ordinaire, je cédai au mouvement qui me poussait à aller avec la petite fille au logement de sa mère. Je saisis la pauvre créature dans mes bras, et enveloppant ses pieds à moitié gelés dans les plis de mon manteau, je pris la direction de la rue de l'Orange. L'enfant sanglotait amèrement sur mes épaules.

Je n'étais encore parvenu qu'à une petite distance du point de départ, lorsque, guidé par la petite fille, j'entrai dans un labyrinthe de rues sombres, étroites et boueuses, dont j'avais ignoré jusqu'alors l'existence. Des ouvertures de quelques-unes des maisons suspectes et sinistres devant lesquelles je passais, s'élançaient de violents cris de joie sauvage, mêlés de jurements et d'imprécations de toutes sortes, horribles blasphèmes qui me frappèrent de terreur, et causèrent à la pauvre enfant que je portais une peur telle qu'elle plaça sa main sur ma poitrine et se serra plus étroi-

tement contre moi. Par quel coup du sort, me demandai-je, une enfant aussi débile et aussi belle a-t-elle pu être forcée à demeurer dans un pareil repaire?

D'autres habitations, dont les portes et les fenêtres étaient brisées, comme si un tremblement de terre venait d'en ébranler les fondations, nous envoyaient des cris de douleur déchirants, mêlés à des clameurs de femmes et à des vagissements d'enfants. Un vent d'un froid pénétrant soufflait à travers les sombres ruelles, et à chaque moment des rafales de neige et de pluie, entrant par quelque ouverture latérale, venaient tomber sur moi comme autant d'aiguilles piquantes et m'aveuglaient presque en assaillant mes paupières à moitié fermées. Enfin, arrivé devant une misérable bicoque située à la jonction de la rue de l'Orange et de celle des Cinq-Pointes, je déposai mon fardeau et je priai la chère fillette de me conduire chez sa mère malade.

Nous gravîmes un escalier glissant et à moitié effondré jusqu'à l'étage le plus élevé; la maison paraissait habitée par une population nombreuse, car, comme nous passions aux portes de ces chambres, des curieux montraient leur figure sinistre et repoussante, et leurs guenilles, hommes, femmes et enfants à moitié nus, pour voir quel était le singulier étranger qui passait. Quelques-unes de ces figures avaient un air horrible et si brutal que je me sentais presque mal à mon aise, et que j'avais peur d'être assailli et assassiné. Dans le cas où cette appréhension se serait malheureusement réalisée, personne n'aurait jamais su ce que j'étais devenu. Enfin, nous nous arrêtâmes à la porte d'une petite chambre où pénétra la petite fille, en me priant de la suivre. Elle frappa doucement à la porte, en disant :

— C'est moi, ma mère : je suis avec un monsieur bien bon, qui m'a promis de nous donner quelque chose à manger.

Jamais je n'avais vu un spectacle aussi navrant, aussi ca-

pable de frapper d'horreur le cœur le plus insensible. Il n'y avait dans la chambre ni lumière ni feu. La neige, chassée par le vent du faîte des maisons, réflétait une pâle clarté à la faveur de laquelle je pus distinguer un tas de couvertures dans un coin de l'étroite chambre; mais mes yeux cherchaient en vain un autre meuble. J'entrevis à peine une espèce de débris qui semblait être une chaise cassée.

La première chose que je demandai, fut une lumière. Il n'y en avait point. J'envoyai donc la pauvre enfant acheter une chandelle de deux sous, qu'elle alluma en revenant.

C'est alors qu'apparut à mes regards toute l'horreur de la scène que je n'avais fait qu'entrevoir.

Ce que j'avais pris pour un matelas ou une paillasse, c'était le corps d'une femme, visiblement arrivée au dernier degré d'inanition. Elle était étendue sur une claie faite de nattes grossières, et couverte d'un tas de sacs rapiécés. Une chaise de jonc était réellement le seul objet qui meublât la pièce. Les murs, moisis et tachés d'humidité, étaient sillonnés de crevasses livrant un libre passage à la neige et à la pluie, qui, fouettées par le vent, découlaient sur le plancher. Plusieurs vitres de la fenêtre étaient brisées et les trous en avaient été bouchés avec des guenilles.

Mon attention était absorbée par l'aspect désolant de cette femme qui était dans un état complet de prostration. On voyait percer, à travers son dénûment et sa misère, les restes d'une insigne beauté, et quand elle essaya, d'une voix affaiblie, de me remercier de ma visite, elle le fit avec un accent qui contrastait avec la voix rauque des femmes de mauvaise vie. Tandis que j'étais ainsi tout occupé de la manière dont je pourrais soulager tant de misère, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement. Un homme d'une figure patibulaire entra et demanda d'un son de voix grossier la redevance de son loyer. La petite fille répondit qu'elle avait couru toute la journée, et qu'elle n'avait

recueilli que trois ou quatre petites pièces de monnaie.

— Alors, déguerpissez à l'instant, répondit le monstre; quiconque veut rester ici, doit payer son loyer. Allez! il est inutile de pleurer. C'est comme si vous m'appeliez « mon cœur. » Ne me dites pas que vous n'avez pas fait une assez bonne recette cette semaine pour payer le loyer de votre chambre. Ce n'est pas à moi que vous feriez croire cela.

— Ma pauvre enfant n'a pas seulement gagné de quoi fournir à sa propre subsistance, dit d'une voix mourante la mère malade.

— Cela ne me regarde pas, répondit ce brutal : mourez de faim, si vous voulez, il me faut mon loyer. Quel est cet homme? dit-il, en me regardant d'un air terrible; un ministre? bien; que le ministre paie, ou je vous ferai tous déloger à l'instant.

— A combien se monte ce loyer? demandai-je.

— A cinquante *cents*. Elles me doivent deux semaines, fit-il.

— C'est bien. Voilà votre loyer, et maintenant que vous êtes payé, ne pourriez-vous pas apporter un peu de feu dans cette chambre, tandis que la pauvre enfant irait chercher quelque nourriture? dis-je, en mettant la main dans ma poche.

— Le feu coûte de l'argent, dit-il, et ceux qui n'ont pas le sou font bien de se passer de feu.

— Pour l'amour de Dieu, allez chercher du feu, dis-je, en donnant à ce drôle une pièce d'argent qu'il s'empressa d'empocher, en me disant :

— Eh! monsieur le ministre, vous avez donc exploité une mine d'or? Avez-vous beaucoup de ces lingots-là?

— Allez chercher du feu : vous êtes payé, et le reste doit peu vous importer.

Il sortit enfin de la chambre, tout en roulant ses yeux pans leurs orbites, et au bout de quelques minutes, il re-

vint portant une grande pelle chargée de charbons allumés, qu'il renversa sur une petite grille rouillée placée au mur, laquelle, à la regarder, n'avait pas vu le feu depuis longtemps.

Pendant ce temps-là, j'avais envoyé la petite fille chercher du pain et d'autres provisions, avec une bouteille de vin. A son retour, je permis à la chère enfant de s'en donner à cœur joie, et je servis à la malade une portion d'aliments qu'elle pût manger sans être exposée à en souffrir.

Je restai avec ces deux personnes encore environ une heure ; puis après je songeai à retourner chez moi, en leur laissant quelque argent pour subvenir à leurs besoins les plus pressés. J'avais déjà appris de la bouche de la femme malade l'histoire succincte de ses malheurs ; car elle n'avait pas plutôt goûté un verre d'eau rougie et un peu de nourriture que je lui avais donnée, qu'il lui fut possible de parler plus librement. Douze ans auparavant, la pauvre femme s'était amourachée d'un professeur de musique ! Elle avait à peine seize ans à cette époque. Le professeur venait lui donner des leçons dans la maison de son tuteur, car elle était encore enfant quand elle avait perdu ses parents, et, en vertu d'une clause du testament de son père, si elle se mariait avant vingt-deux ans sans le consentement de son tuteur, la fortune de son père était dévolue à celui-ci.

Avec l'insouciance d'une jeune fille aveuglée par le sentiment de l'amour, elle n'avait pas tenu compte de cette disposition fatale ; et son tuteur, par des raisons qu'il est facile de deviner, n'avait rien fait pour l'empêcher de suivre les penchants de son cœur.

Elle se maria donc, et son tuteur inhumain revendiqua la fortune de son père.

Pendant quelque temps tout alla à souhait. Tant qu'elle eut de quoi subvenir à son existence avec l'homme auquel

elle avait voué ses affections, elle fit bon marché de la fortune dont elle avait été frustrée, mais les mauvais jours vinrent, hélas! trop vite : le mari tomba malade et mourut. Se trouvant veuve avec un enfant d'un an, elle alla se jeter aux pieds de son tuteur et implorer son secours.

Celui-ci la repoussa durement, et lui défendit de remettre jamais les pieds dans sa maison.

Elle eut alors recours à des travaux d'aiguille, qui étaient sa seule ressource pour vivre elle-même et pour faire vivre son enfant. Pendant quelques années elle gagna suffisamment pour avoir une existence convenable ; mais elle fut ensuite atteinte d'une maladie de langueur, et finit par ne plus pouvoir travailler. De jour en jour son affaiblissement prenait des proportions plus grandes, et elle se crut encore heureuse à la fin de trouver un asile dans une maison à la vue de laquelle elle aurait reculé d'effroi quelques mois auparavant.

— Quel est le nom du négociant, votre tuteur? lui demandai-je.

— M. Nélis, répondit-elle.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, je lui ai fait visite aujourd'hui même dans sa propre maison. Il est mourant et je crains bien qu'il ne passe pas la nuit. A peine avais-je dit cela, que je me précipitai hors de la maison. Je racontai toute l'histoire à ma femme : elle fut immédiatement d'avis qu'il fallait faire venir chez nous la femme malade et sa fille. Dès le lendemain, ces pauvres femmes quittèrent leur séjour infâme.

Le même jour, je fis une visite à mon malade le négociant, et je le trouvai, comme je m'y attendais, à toute extrémité. Il jouissait encore de toutes ses facultés, et je compris facilement qu'il avait un remords qui étouffait son cœur. Dans le cours de la conversation, j'amenai sur le tapis l'histoire pénible de la veille. Quand j'eus raconté sommairement

toute l'aventure, le moribond se dressa sur son lit comme s'il venait d'être pourvu d'une force surnaturelle, et il me regarda avec des yeux effarés.

—Comment, s'écria-t-il, Marie Nélis est mourante! Elle que j'ai si injustement dépouillée de sa succession? Docteur, c'est moi qui ai interposé cette clause dans le testament de son père, et c'est moi qui suis cause de sa mort; mais elle est vengée! Quel fruit ai-je recueilli de cet héritage volé? Mon fils, à l'intention duquel j'ai commis cette infamie, mon fils est dans une maison d'aliénés; moi-même j'ai été frappé par le bras d'un Dieu vengeur, au sein de l'opulence et d'une fortune brillante, hélas, injustement acquise. Vite, docteur, ouvrez ce bureau — c'est là qu'est le testament. — Vite, je meurs.

J'ouvris le meuble indiqué; il y avait là deux exemplaires de testament identiques et conformes, écrits sur parchemin, avec cette seule différence que l'un des deux ne portait point la clause ajoutée. Je revins vivement près du lit du malade, qui, épuisé, était retombé sur son chevet. Il eut encore justement la force de balbutier ces mots : Docteur, faites en sorte que mon injustice soit réparée; je meurs.

Il plaça en même temps le doigt sur la clause; il proféra encore ces seules syllabes : Mon Dieu, je vais mourir, ce faux!... et il expira.

Il n'était pas difficile d'agir, de telle sorte que justice fût rendue à qui de droit; car le malheureux négociant n'avait d'autre héritier que son fils atteint de folie.

Le mal dont souffrait la pauvre Marie avait jeté de trop profondes racines pour que les efforts combinés de l'art et de la nature pussent en triompher. Elle mourut dans ma maison environ un mois après les événements que je viens de raconter, laissant sa fille à ma tutelle. La belle enfant grandit. Les charmes naissants dont la nature l'avait douée prirent avec le temps les proportions d'une beauté

de premier ordre. Elle épousa un officier supérieur de l'armée anglaise, et devint l'heureuse mère d'une nombreuse postérité.

V

Le mariage et la mort de notre première servante.

Quand ma femme et moi nous nous mîmes en ménage, nous avions engagé à notre service une fille à tout faire qui était venue de la campagne ; c'était une jeune paysanne forte, vigoureuse, bien portante et ayant le caractère très-bien fait. Elle resta deux ans à la maison, et aurait pu demeurer avec nous jusqu'à la fin de sa vie. Nous étions tellement satisfaits de son service, qu'à l'époque où elle quitta notre maison, ma femme songeait à lui adjoindre une seconde fille pour la grosse besogne du ménage. Mais Hellen Dawson, tout en convenant qu'elle était heureuse dans notre maison et qu'il ne lui manquait rien, pensait, comme tant d'autres jeunes filles, qu'elle serait plus heureuse, si elle échangeait le nom de sa famille contre celui d'une autre, et si, au lieu de rester servante comme elle était, elle devenait maîtresse de maison. Pour tout dire, en un mot, Hellen s'amouracha d'un marchand de lait, jeune homme plein de santé et de vigueur, qui avait l'habitude de stationner tous les matins avec sa charrette en face de notre porte.

Henry Thornby était âgé de vingt-deux ans, et propriétaire de quelques acres de terre à New-Jersey, à quelque distance de la ville. Il y entretenait une douzaine de vaches, les plus belles et les meilleures laitières de la contrée. Du produit

de leur lait et de celui des légumes qu'il plantait dans sa petite ferme, il gagnait facilement de quoi vivre. Son père était mort quand il n'était encore qu'enfant, et sa mère vivait avec lui à la ferme, où elle surveillait le ménage. Mais comme elle était devenue vieille, son fils avait à remplir un devoir en cherchant une femme, pour alléger le fardeau qui pesait sur sa mère, et se rendre à lui-même l'existence plus agréable.

Henry avait du bon sens, et il pensait avec raison qu'une femme habituée aux soins du ménage et dont toute la personne respirait la santé et la gaieté, convenait mieux à sa position qu'une de ces femmes ternes et étiolées, qui aiment mieux s'enterrer dans des chambres closes et privées d'air et y traîner une existence misérable, que de gâter leurs mains délicates par un travail sain et fortifiant. Il songea donc à choisir une des jeunes femmes qui venaient assidûment lui acheter chaque matin du lait pour les familles qu'elles servaient. Il en trouva une qui était à son goût, et, abordant la question sans préambule, il lui demanda si elle voulait de lui. Comme c'était un jeune homme de bonne mine, et dont la perspective d'avenir n'était pas fondée sur le sable, il aurait pu aspirer à un parti plus élevé.

Par exemple, miss Jenkins, la première modiste de Jersey, n'aurait pas mieux demandé que d'unir, par une association pour la vie, sa boutique à la ferme, en se donnant elle-même par-dessus le marché ; mais elle avait beau adresser les sourires les plus doux et les plus gracieux à Henry lorsqu'il arrêtait sa charrette à sa porte, et lui souhaiter le bonjour d'un ton de voix très-séduisant, miss Jenkins ne produisait aucune impression sur le cœur du jeune fermier. Ce n'était pas, de sa part, faute de deviner où elle voulait en venir ; bien au contraire, il le voyait ; mais il disait à sa mère que miss Jenkins était trop petite-maîtresse pour lui convenir, et qu'en outre elle avait l'air de vouloir faire elle-même la

cour, toutes choses qui n'étaient pas de son goût. Il y avait ensuite mistress Wells, la confiseuse, qui était visiblement amourachée du jeune homme ; c'était une dame d'une petite figure délicate, gentille et pleine de jeunesse.

Henry reconnaissait toutes ces qualités; mais il faisait à ceux qui lui parlaient d'elle une objection invincible. Mistress Wells était veuve. Aussi, après avoir bien examiné toutes les demoiselles que son commerce de lait amenait sur son chemin, il arrêta enfin son choix sur Hellen et ne tarda pas à lui offrir sa main, qu'Hellen accepta avec empressement.

Le mariage eut lieu bientôt après, et l'heureuse Hellen quitta notre service, au grand regret de ma femme, pour devenir mistress Thornby, propriétaire et surintendante de la laiterie de la ferme de Cowslip, dans le New-Jersey. Plusieurs années se passèrent. Pendant cet espace de temps, c'est à peine si nous voyions Hellen plus d'une fois tous les six mois : c'était quand elle venait à New-York, dans la carriole de son mari, pour acheter des objets de toilette et autres, et alors elle ne manquait jamais de venir faire une visite à ma femme. Mais nous avions souvent de ses nouvelles par son mari, qui continuait toujours à vendre du lait. A la naissance de son premier enfant, Hellen pria ma femme d'être marraine, ce qu'elle fit avec plaisir. Dans l'espace de cinq ans, Hellen donna à son mari quatre enfants, deux filles et deux garçons; l'aîné était une fille. M. Thornby faisait des affaires, sinon brillantes, au moins satisfaisantes, sans rien mettre de côté ; mais, en revanche, il vivait avec sa famille, qui s'accroissait périodiquement, dans une aisance honnête et confortable. Sa mère était morte environ deux ans après son mariage.

Nous avions quitté notre quartier, ma femme et moi, pour aller demeurer dans le haut de la ville. Là nous étions servis par un autre marchand de lait, et pendant quelque temps

nous n'entendîmes plus parler d'Hellen, qui, ignorant probablement où nous avions déménagé, cessa de nous faire visite quand elle venait à la ville.

Un jour, — c'était environ six ans après le mariage d'Hellen, — je fus appelé de très-grand matin à donner mes soins à un malade qui demeurait dans notre ancien quartier, et, en quittant la maison où j'étais appelé, je vis une carriole de marchand de lait qui stationnait à la porte ; je crus reconnaître celle de M. Thornby. J'examinai le cheval, et c'était, à mon avis, celui du laitier. Mais un étranger occupait le siége de M. Thornby. Ma première impression fut que, par suite, de l'extension de son commerce, il avait pris un aide et un chariot de plus. Je m'arrêtai, et je demandai des nouvelles de Thornby et de sa famille. L'étranger me répondit, à ma grande surprise :

— M. Thornby est mort depuis six mois. J'ai acheté le cheval et la charrette à la vente à l'enchère qui a été faite de ses biens ; mais je ne suis point propriétaire de sa ferme, et je sais très-peu de chose sur sa femme et ses enfants.

— Comment, M. Thornby est mort ? m'écriai-je, un jeune homme si vigoureux, si plein de santé ! Ce que vous me dites là est bien surprenant ! De quelle maladie est-il mort ?

— Oh, monsieur ! c'est une histoire bien triste, et pour dire la vérité, je ne connais pas les détails ; mais on m'a dit qu'il y a un an environ M. Thornby s'était fait caution pour un de ses cousins, qui peu de temps après prit la fuite, laissant son parent se tirer d'affaire avec ses créanciers. Les dettes s'élevaient au-dessus de la valeur de la fortune du débiteur, de sorte que M. Thornby a été obligé de vendre une grande partie de ses biens pour satisfaire les créanciers. C'est ainsi qu'une famille qui avait vécu jusque là dans l'aisance se trouva réduite à la misère. Pour comble de malheur, M. Thornby, qui avait été jusque là un homme très-sobre,

fut tellement bouleversé par la perte qu'il venait d'éprouver, qu'il s'adonna à la boisson. Un jour, il y a environ six mois, conduisant une charretée de légumes au marché, et ayant pris un verre de trop, il est tombé du haut de la charrette, et les deux roues lui ont passé sur le corps. Il est mort peu de jours après. Après son enterrement on a découvert que la valeur de ses biens ne pouvait pas couvrir la somme dont il s'était porté caution, et les créanciers ont vendu sa ferme à l'enchère.

—Et mistress Thornby, la veuve, dis-je en l'interrompant, qu'est-elle devenue avec ses enfants? Il y avait quatre enfants, je me le rappelle.

— Il y en avait cinq, répondit-il. Le cinquième était venu au monde environ un mois avant la mort de Thornby. Je crois que la veuve s'est rendue à Philadelphie, où elle a des amis, et où elle espérait trouver les moyens de pourvoir à sa subsistance par le travail de l'aiguille. Voilà tout ce que je sais, ajouta-t-il en faisant avancer sa charrette tout contre la maison voisine.

Lorsque je fus revenu à la maison, je racontai à ma femme ce que je venais d'apprendre. Elle exprima sa compassion et sa sympathie à la nouvelle des malheurs de la pauvre Hellen. Si nous avions su alors où elle était, nous aurions cherché à adoucir sa position; mais comme nous l'ignorions, il ne fut plus question d'elle.

J'arrive maintenant à la page de mon journal qui me rappelle ce souvenir. Voici ce que j'y lis.

« 7 avril 1840. A ma grande surprise et à mon grand chagrin, j'ai appris qu'Hellen Thoruby, autrefois excellente domestique, était malade, et réduite à la dernière misère à Philadelphie. A la prière de ma femme, je me suis rendu dans cette ville, et, après les recherches les plus longues et les plus difficiles, je l'ai trouvée dans un misérable logement au milieu du Spring-Garden. Son état était désespéré et sans

ressource; j'ai cherché à la soulager suivant la mesure de mes moyens scientifiques et pécuniaires.

» 11 avril. Hellen décline sensiblement; c'est à peine si elle passera la journée. Je lui ai administré quelques excitants. Elle a eu le cœur brisé à la vue de ses pauvres enfants mourant de faim et pleurant autour du lit de leur mère qui s'éteignait.

» 12 avril. Hellen Thornby est morte aujourd'hui vers midi par suite d'une débilitation générale, causée par une longue privation de la nourriture nécessaire. »

Voilà tout ce que porte mon journal; mais ce peu de mots est éloquent, et me rappelle de tristes souvenirs: car j'avais vu Hellen brillante de santé et de bonheur; je connaissais les causes qui avaient amené la fatale catastrophe, et je me rappelais toujours la vue de ces pauvres enfants orphelins fondant en larmes, lorsque je leur annonçai la nouvelle de la mort de leur mère.

J'appris de la manière suivante le malheur de la pauvre Hellen Thornby.

Un jour ma femme lisait un journal de Philadelphie qu'elle avait trouvé autour d'un paquet, lorsque tout à coup elle poussa un cri de surprise, et me tendit la feuille de papier en me priant de lire le paragraphe suivant:

« Aux âmes charitables:

» Nous avons appris, par hasard, un cas de misère affreuse que nous voulons raconter à nos lecteurs, car nous savons qu'il est exact, et nous serions heureux d'appeler l'attention des cœurs compatissants sur une pauvre famille souffrante. Une mère, veuve d'un homme nommé Thornby, qui, il y a à peine quelques années, était un fermier opulent du pays et mourut des suites d'un accident, est étendue sur un grabat, dans un grenier de South-Street, dans Spring-Garden. Dénuée de tout, affaiblie par la maladie, elle est réduite à cet état par le manque de nourriture et par le

froid enduré l'hiver passé, sans feu ni vêtements pour se couvrir et se réchauffer. Cette infortunée a cinq enfants dont l'aînée est une fille âgée de neuf ans, et tous ces malheureux êtres souffrent des mêmes causes qui ont amené leur mère aux portes du tombeau. Les cœurs charitables et philanthropiques de notre ville feront, selon nous, un acte méritoire en allant secourir cette intéressante famille. La pauvre veuve est, dit-on, une femme de la plus grande vertu; qui a travaillé avec courage, tant qu'elle a conservé sa force et sa santé. C'est une attaque de rhumatisme qui l'a réduite dans l'état où elle se trouve. Qui donne promptement donne deux fois. »

Tel était l'article du journal; je le lus à ma femme qui en fut profondément affectée, et me dit :

— Allons, il faut que nous la secourions immédiatement.

— Oh! certainement, répondis-je.

— Jacques, vous allez partir sur-le-champ pour Philadelphie, et vous y chercherez la pauvre Hellen, ajouta ma femme.

— Mais, cela ne se peut pas, ma chère amie, répondis-je; le général Jones est dangereusement malade; j'ai plusieurs autres malades que je ne peux pas abandonner. J'allais faire l'énumération de tous mes patients, quand ma femme reprit tranquillement :

— N'importe; malgré tout cela, il faut que vous partiez; vous vous ferez remplacer par un de vos confrères pendant quelques jours. »

Je résolus donc d'aller à Philadelphie et je partis aussitôt. Ma femme m'aurait accompagné; mais il y avait une raison particulière qui l'empêchait de le faire.

Ce n'était pas une chose facile que de parvenir à l'endroit indiqué dans le journal. Quand j'eus trouvé la rue et la maison où devait être la femme signalée, je pus augurer que l'état de misère dépeint dans les colonnes de la *Gazette* n'é-

tait point exagéré; car il était évident qu'aucun être humain, à moins qu'il ne fût réduit à la dernière extrémité, n'eût pu se résoudre à chercher un abri aussi hideux contre l'inclémence des éléments. A en juger par l'aspect des lieux et par les imprécations qui venaient résonner à mes oreilles, tandis que je montais l'escalier, je jugeai qu'il aurait mieux valu braver la rigueur la plus intense de l'hiver et les tempêtes les plus violentes plutôt que de respirer un air aussi impur que celui qui circulait entre ces murailles.

Je passai devant une longue série de chambres habitées par des familles qui évidemment s'abandonnaient à tous les excès de l'ivrognerie et de la débauche, et qui portaient les traces visibles de la dernière dégradation. Ils avaient tous l'air de cadavres déterrés, et il était facile de s'imaginer qu'ils éprouvaient par avance toutes les horreurs de l'enfer où ils s'acheminaient à grands pas. Je me sentais accablé par le spectacle qui se déroulait à mes yeux à mesure que j'avançais; j'arrivai enfin au galetas occupé par mistress Thornby. Je frappai à la porte; mais cette précaution n'était pas nécessaire; car je la trouvai ouverte. Je la poussai, et aussitôt s'étala à mes yeux, dans toute sa hideur, le spectacle le plus affreux que l'imagination puisse enfanter. Sur une machine à forme indécise, dont on avait voulu peut-être faire autrefois un bois de lit, mais dont les deux pieds visibles étaient remplacés par des briques, le tout couvert d'une couche de paille souillée, gisait un corps, qui paraissait être celui d'une femme mourante.

Son visage cadavérique était tourné vers moi, mais ses yeux étaient clos. Il me fut impossible de trouver dans ces traits la moindre ressemblance avec Hellen, notre ancienne servante, si pleine de vigueur et de santé. Cette vue me perça le cœur; j'espérais presque m'être trompé, et je regardai autour de moi. Outre le simulacre de lit que je viens de mentionner, il n'y avait dans la chambre d'autre meuble qu'une

vieille caisse de sapin sans couvercle. Au-dessus de cette caisse étaient placées deux planches, longues chacune d'environ trois pieds, pour servir soit de table, soit de chaise, selon le besoin. Les murs, le plancher, le plafond et ce qui restait de la fenêtre, tout était également barbouillé et noirci par la fumée. Autour du lit se tenaient quatre enfants, pleurant tous amèrement; mais le plus jeune, dont la faim était telle qu'elle ne pouvait pas même être amortie par le chagrin et la douleur, mâchait, en poussant des soupirs et des sanglots, un morceau de pain que lui avait donné une main compatissante. Sur le lit même, à côté de sa mère mourante, gisait un petit enfant qui dormait, et dont les membres exténués et décharnés étaient couverts d'une peau si pâle et si transparente, que tous les tendons et les ligaments étaient visibles; et pourtant, malgré cette maciété, ses traits délicats, quoique étiolés, et sa longue chevelure blonde, étaient beaux à voir dans son sommeil. Ils formaient aux yeux du spectateur un contraste pénible avec l'idée de la beauté et de l'amabilité qui auraient brillé sur sa figure juvénile, si sa destinée eût été plus heureuse.

Il y avait encore dans ce séjour de misère et de douleur une autre personne dont je n'ai pas encore parlé, mais dont l'extérieur doux, modeste, maternel, angélique, contrastait hautement avec les autres habitants de ces lieux. C'était une dame qui paraissait être âgée de trente à trente-cinq ans, vêtue à la manière des membres de la Société des Amis. Son attention charitable avait été sans doute éveillée par l'appel inséré dans le journal, et elle m'avait de beaucoup devancé dans l'œuvre de la charité. Cette dame, qui avait suivi l'inspiration du sentiment de la philanthropie, et qui n'était pas comme moi conviée, par les devoirs de sa profession, à être témoin des hideuses plaies de l'humanité, n'avait pas craint de s'aventurer seule dans le séjour de la misère et contemplait les scènes que j'ai faiblement esquis-

sées. Elle était là, penchée sur la couche de la souffrante, étouffant tous les sentiments d'aversion et de dégoût; le seul sentiment de la douleur et de la compassion était visible sur ses beaux traits, tandis que moi j'éprouvais des nausées telles que je fus forcé de quitter la scène que je n'avais encore qu'entrevue, et d'envoyer à ma place un voisin pour me faire remplacer dans l'acte de charité que j'étais venu accomplir en personne. Mais lorsque je vis cette dame déployer un tel courage dans l'œuvre de la charité, je sentis combien étaient égoïstes et vils les sentiments que j'avais laissés entrer dans mon cœur, et je résolus de les chasser à jamais. Je rentrai donc dans la chambre sans bruit et sans être aperçu. La dame tenait la main de la malheureuse.

— Combien y a-t-il de temps que tu es malade, pauvre femme? lui disait-elle, à la façon des quakers.

La malade leva ses yeux accablés, et lui répondit d'une voix basse et à peine intelligible :

— Il y a longtemps, bien longtemps! Mais je ne saurais vous dire depuis quelle époque.

Au même instant, lorsque je vis ses yeux, je la reconnus pour être effectivement la veuve Thornby; mais elle ne m'avait pas remarqué, et je restai toujours aux écoutes.

— N'as-tu personne qui t'aide, personne qui te donne de la nourriture? reprit la belle quakeresse.

— Personne que ces enfants.

— Ta mère a-t-elle reçu la visite d'un médecin? demanda la dame à l'aînée des enfants.

— Non, madame, répondit la petite fille.

— Depuis quand souffre-t-elle de son rhumatisme?

— Depuis huit ou neuf mois, madame.

— Mais, mes pauvres enfants, vous n'êtes pas seuls avec elle, je pense?

— Nous demeurons seuls ici, du moins dans cette chambre, répondit l'enfant. C'est moi qui soigne ma mère.

— Tu n'es pas assez forte pour soigner ta mère, lors même qu'elle aurait à sa disposition toutes les choses que son état réclame.

Il y eut alors quelques moments de silence; après quoi la belle questionneuse continua :

— Je crains que tu ne sois gravement malade, pauvre femme, et je ne sais comment te secourir efficacement. Je pourrais bien te donner de l'argent; mais il n'y a personne ici qui puisse l'employer utilement pour te guérir.

— De l'argent! s'écria la pauvre femme de son lit de paille. De l'argent! Vous pourriez donner de l'argent! Oh! donnez, donnez vite, donnez-en vite, donnez-le à elle, à cette enfant; elle sait ce que c'est; elle sait ce qu'il faut en faire, elle sait que je meurs parce que je n'en ai pas. Cet argent ne me sauvera plus; mais donnez-le toujours, donnez-le à mes enfants, et que Dieu vous...

Ici les forces l'abandonnèrent; ses yeux se fermèrent, et il me sembla qu'elle n'était plus qu'un cadavre.

— Oh! c'est affreux, s'écria la dame en se tordant les mains de désespoir; et en même temps elle tourna les yeux vers la porte au milieu de laquelle je me tenais debout.

Elle tressaillit de surprise, mais elle se remit à l'intant même, puis elle s'adressa à moi d'un ton familier, — car la scène dont nous venions d'être témoins dispensait de toute formule de politesse.

— Je te suis bien reconnaissante, fit-elle, d'être venu remplir le même devoir de miséricorde que moi. En vérité, j'ai eu tort de venir seule. J'aurais dû me faire accompagner par mon frère; mais je ne me faisais aucune idée de la misère dont je suis témoin. Tirant ensuite sa bourse de sa poche, elle mit un demi-dollar dans la main de l'aînée des enfants.

La petite fille regarda la pièce en s'écriant à mi-voix : Oh! ma mère! ma mère! et, grimpant aussitôt sur le lit;

elle plaça la pièce dans la main de la pauvre femme et pressa les doigts de celle-ci pour la fermer; puis, d'un ton d'interrogation, elle prononca cette parole: Du pain, n'est-ce pas? et elle vola plutôt qu'elle ne courut hors de la chambre.

La dame se tourna ensuite vers moi en me disant:

— Je ne sais pas qui tu es; mais je te regarde en ce moment comme mon frère de charité. Il faut que nous trouvions un médecin pour cette pauvre sœur.

— Je suis médecin, répondis-je, et j'ai connu cette pauvre femme dans des jours plus heureux. Je prêterai avec empressement tout secours dont je suis capable, mais hélas! je crains fort qu'elle ne puisse plus être sauvée par mes soins. Elle est mourante. Il lui sera difficile de recouvrer un reste de santé. Ses pauvres enfants ont un grand besoin de nourriture. »

Je m'approchai du lit, et je tâtai le pouls de la mourante. Il battait faiblement et très-irrégulièrement. A certains moments les pulsations n'étaient plus sensibles. Alors venait tout à coup un battement violent, comme si la vie quittait à regret un corps aussi dévasté que l'était celui de la pauvre Hellen.

Dans ce même moment la petite fille revint portant un énorme pain, qui fut presqu'aussitôt mis en morceaux par ces enfants faméliques. Ils divisèrent avec une sorte de fureur la nourriture qu'ils venaient de recevoir d'une manière si inattendue.

La dame avait l'air épouvanté en présence de ce spectacle; elle me demanda enfin, comme frappée d'une inspiration subite:

— Quelle est la maladie dont la pauvre mère est atteinte, et qui menace sa vie?

— Elle se meurt d'une débilitation générale, causée par la faim et le froid, et aggravée par la complication d'un rhumatisme négligé.

— Et tu crois qu'elle n'en reviendra pas?

— Elle est mourante, répondis-je. Elle peut encore vivre quelques jours, si elle est bien soignée ; mais elle ne saurait lutter plus longtemps. C'est à peine si elle vivra jusqu'à la fin de la semaine.

— Oh ! c'est affreux, répéta la dame. Il faut que nous nous mettions immédiatement en quête d'une garde-malade, et que nous fassions apporter une nourriture que la faiblesse de son estomac puisse digérer. Je ne veux pas sortir d'ici avant que tout cela ne soit fait. Docteur, veux-tu faire cet acte de charité? je t'attendrai au chevet de notre sœur souffrante. »

Je sortis, et, en parcourant les corridors de la maison, j'eus bientôt trouvé une garde-malade à laquelle je promis un bon gage; puis je fis une provision de nourriture telle que je la jugeai salutaire à la malade. Je rentrai alors dans le galetas. Je trouvai la dame agenouillée près du lit, et les enfants, qui avaient fini leur repas, pleurant amèrement. Le plus jeune de ces petits êtres s'était éveillé; il se traînait sur le cou de sa mère en couvrant de baisers sa pâle figure. Nous fîmes aussitôt prendre à la malade quelque chose de chaud, et elle fut sensiblement ranimée par la nourriture. Quelques instants après, elle s'endormit d'un sommeil calme et paisible, et nous nous retirâmes, la quakeresse et moi, en laissant Hellen aux soins de la femme.

J'accompagnai la dame jusqu'à sa demeure. Elle habitait une maison d'une apparence simple et propre, mais qui était évidemment le séjour de personnes riches et opulentes. Ma belle compagne m'engagea à entrer ; mais je la priai de m'excuser pour le moment, et je pris avec elle et son frère rendez-vous pour le lendemain dans la chambre de la pauvre femme. Tandis que nous avions cheminé ensemble, la dame et moi, nous nous étions entretenus de la scène douloureuse dont nous venions d'être témoins, et nous nous

étions appris l'un à l'autre la manière dont nous avions eu connaissance de la position de la malheureuse femme. La dame venait de lire ce jour-là même dans le journal l'avis qui avait paru deux jours auparavant.

Le lendemain, aux termes de notre promesse réciproque, je retrouvai la dame et son frère dans le galetas d'Hellen. Celle-ci était en état de se tenir sur son séant et de converser librement. Elle me reconnut, et me raconta d'une voix brisée l'histoire de sa vie, à partir du moment fatal où son mari s'était porté caution pour son cousin déloyal.

Jusqu'à ce moment elle avait joui, dit-elle, d'un bonheur que rien n'avait interrompu. Il est inutile de répéter cette histoire, le lectenr en connait toute la suite. En consultant mon journal, je me rappelle que je fis trois visites à la pauvre femme; c'est seulement à la troisième qu'elle rendit le dernier soupir, la tête appuyée sur l'épaule de la charitable quakeresse, qui, de concert avec moi, avait promis à cette pauvre mère mourante d'avoir soin de ses enfants. Je fis enterrer convenablement la pauvre Hellen et admettre ses deux fils dans une école. J'emmenai ensuite la fille aînée avec moi à New-York : quant aux deux autres filles, les plus jeunes des cinq enfants, elles furent adoptées par la bienfaisante famille des quakers.

Tous ces enfants réussirent et répondirent aux soins que l'on avait pris d'eux. Les garçons sont maintenant négociants et les filles sont mariées, l'aînée à un riche fermier de New-Jersey, les deux plus jeunes à deux frères de la Nouvelle-Orléans.

Après avoir pris congé de mes amis les quakers dont j'avais fait la connaissance dans de fort tristes circonstances, je revins à New-York, et fis pleurer ma femme en lui racontant le triste sort de son ancienne servante favorite. Hellen, la fillette que j'avais emmenée avec moi, fut admise à l'école, et, quand son éducation se trouva achevée,

je la plaçai comme institutrice. C'est dans cette position qu'elle se maria.

Douze ans après les événements que j'ai rapportés plus haut, je fus appelé à donner mes soins à un homme qui avait longtemps souffert d'une mauvaise santé, et qui, à ce qu'on soupçonnait, avait pris du laudanum dans l'intention de se suicider; mais le poison avait manqué son effet. Il vécut donc encore quelques semaines; mais sa constitution était tellement ébranlée, qu'à la longue la mort arriva, bien qu'avec plus de lenteur qu'il ne l'avait pensé. Je ne dirai pas le nom de cet homme, pour des raisons qu'il est facile de deviner.

Il était riche, et tout le monde se perdait en conjectures sur le motif qui avait pu le porter à attenter à ses jours. J'étais présent quand cet homme mourut. Quelques moments avant que celui-ci rendit le dernier soupir, il me mit dans la main un paquet cacheté qu'il avait tiré de dessous son chevet. « Ouvrez ce paquet, » me dit-il, « après ma mort; je vous livre le secret qu'il contient. » Et dès qu'il eut prononcé ces paroles, il retomba dans son lit et expira.

J'emportai le paquet chez moi et je l'ouvris en présence de ma femme seulement. Il contenait une lettre et une grosse somme en billets de banque, montant à plusieurs milliers de dollars. La lettre portait sur l'adresse : « Aux enfants de Henry Thornby, confiés aux soins du docteur, avec les billets ci-inclus, destinés à être employés par lui à leur bénéfice. »

Le corps de la lettre portait : « Restitution aux enfants de Henry et d'Hélène Thornby, faite par C.-C., tourmenté par le démon implacable du remords. »

Je fis de l'argent l'usage voulu; et je ne doute pas que celui qui faisait cette réparation tardive ne fût le cousin qui avait ruiné Henri Thornby et causé tout le malheur de cette famille. Mais les enfants n'apprirent jamais le nom de ce

cousin. Du reste, malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu réussir à découvrir les moindres traces de parenté entre M. C. et M. Thornby.

VI

Un mystère. — L'enlèvement incompréhensible. — Heureux dénoûment.

Par une nuit orageuse de février 1841, je fus éveillé dans mon profond sommeil par un vigoureux coup de sonnette tiré à la porte de ma maison. Je me levai aussitôt et je demandai par la fenêtre ce qu'on désirait.

— Monsieur W...... habite-t-il ici? me cria une voix d'homme qui me parut rogue et insolente.

— Oui, répondis-je; pourquoi le demande t-on?

— Une dame qui ne demeure pas loin d'ici est tombée plusieurs fois de suite en syncope, et nous nous sommes effrayés quand nous avons vu que tous les moyens que nous employions restaient sans résultat.

J'ouvris la porte, et me trouvai en présence d'un homme d'un aspect rude et grossier, couvert d'une large redingote blanche qui lui donnait un air étrange.

— Attendez quelques instants, lui dis-je; je vais revêtir un paletot qui me permette de braver le mauvais temps, et je vous accompagnerai chez la dame malade. Vous êtes sans doute un des domestiques de la famille? ajoutai-je, car la maison où cet homme m'avait dit que logeait la malade était un grand et bel hôtel de maître.

— Oh! pas précisément, répondit-il du même ton de voix

rogue qui m'avait déjà frappé : je suis le valet de pied du mari de la jeune dame.

Je conclus de cette réponse que la malade était une étrangère venue en visite dans la famille qui occupait la maison indiquée.

Je me hâtai d'endosser le vêtement nécessaire, mais avec une mauvaise humeur que je cherchais peu à dissimuler, —mauvaise humeur motivée par le trouble apporté au sommeil bienfaisant dont je jouissais,— et bientôt je me trouvai pataugeant dans la boue de la rue qui menait à la demeure de la malade. En entrant dans la maison, je fus reçu par une femme qui me pria de la suivre.

— Mais vous n'avez donc pas de lumière? lui dis-je, car l'obscurité était si profonde que je ne distinguais pas la personne qui me conduisait et n'entendais que le bruit de ses pas.

— Non, je n'ai pas de lumière, répondit-elle; suivez-moi de très-près et nous arriverons sans accident.

Après avoir gravi trois étages et parcouru une série interminable de corridors sombres, nous parvînmes à la porte d'une chambre à laquelle mon guide frappa.

— Entrez, fit-on à l'intérieur. Avez-vous amené le docteur?

Sans répondre un seul mot, la personne me poussa dans l'appartement et se retira.

La pièce était une petite chambre à coucher, presque sans ameublement. Dans un coin se trouvait un lit dans lequel était couchée une femme d'environ seize ans; un jeune homme qui paraissait être âgé de vingt ou vingt-et-un ans au plus, se trouvait avec elle. Tous deux étaient vêtus d'une manière simple et presque commune; mais il n'était pas difficile de voir au premier coup d'œil que le jeune homme appartenait à une classe plus élevée que celle que trahissaient ses vêtements. Je remarquai que ses mains étaient fines et délicates, bien que sa figure fût hâlée par le soleil; qui plus est, ses traits étaient distingués et dénotaient une

bonne éducation. Au petit doigt de sa main droite brillait une bague en diamants : le son de sa voix était à la fois doux, gracieux et tout à fait mâle.

— Je suis charmé de vous voir, docteur, me dit-il, bien que je vous doive des excuses ponr vous avoir mandé par une nuit aussi orageuse. Je vous serais obligé de vous occuper immédiatement de ma femme, et d'examiner ce que vous pourrez faire afin de lui rendre la santé. »

Il tremblait d'émotion en me parlant ainsi, tandis que je m'approchais de la malade.

Il n'était pas douteux pour moi que la dame eu pris aussi, par quelque raison mystérieuse, le masque d'une condition inférieure à la sienne; je voyais cela rien qu'à sa petite main blanche, et je ne pouvais douter qu'elle ne fût réellement la femme du jeune homme, en apercevant à son doigt l'anneau nuptial. Et pourtant à la voir telle qu'elle était couchée dans son lit, elle paraissait être un enfant.

— Avez-vous quelqu'un qu'on puisse envoyer chez moi? dis-je au jeune homme.

— Oui, reprit-il; la personne qui est allée vous chercher fera tout ce que vous voudrez.

— La jeune dame a besoin de cordiaux plus puissants que ceux que j'ai apportés. Je vais écrire quelques lignes : le messager portera le billet chez moi, et mon domestique lui donnera ce dont j'ai besoin. »

Le jeune homme tira de sa poche une carte; mais il la remit à l'instant à la place d'où il l'avait tirée, en proférant un jurement. Enfin pourtant, il trouva sur lui une lettre dont il déchira un morceau qu'il me donna pour écrire.

Je traçai quelques lignes, et pendant ce temps, le jeune homme appela le messager, qui partit aussitôt. Je voyais bien qu'il y avait là-dessous quelque mystère; mais je croyais qu'eu égard aux circonstances, il convenait de ne pas m'en apercevoir.

— Avez-vous lieu d'attribuer les évanouissements de votre femme à quelque cause particulière? demandai-je à voix basse au jeune homme quand le messager fut parti.

— Non pas que je sache, répliqua-t-il; nous avons fait un long trajet pendant les trois derniers jours qui viennent de s'écouler : la matinée d'aujourd'hui a été mauvaise et orageuse; et la pauvre Jeanne a été mouillée par la pluie.

En disant ces mots, il prit la main de la dame dans la sienne et parut ne pas se soucier de continuer la conversation. J'observai avec un intérêt pénible les traits pâles, mais pleins de beauté et presque enfantins de la malade, chez laquelle rien ne décelait le retour à la vie.

— Pauvre Jeanne, ajouta le jeune homme en regardant la jeune dame qu'il appelait sa femme, quoique rien ne justifiât cette assertion à mes yeux. Quel contre temps! demain ou après-demain nous aurions...

Il s'arrêta tout à coup, réfléchissant qu'il n'était pas seul, et il me regarda. Puis il se tut, en conservant toujours la main de la jeune fille dans la sienne.

Bientôt le messager revint avec les cordiaux que j'avais envoyé chercher, et je me mis aussitôt à les administrer à la malade à la grande satisfaction du jeune homme et à la mienne. Elle reprit ses sens, et bientôt il lui fut possible de se tenir sur son séant. Son premier mouvement fut celui du soupçon et de la peur, quand elle me vit près de son lit, et elle regarda autour d'elle comme pour recueillir ses souvenirs et s'orienter.

Le jeune homme lui adressa la parole, et aussitôt les traits de la jeune dame prirent un air de sérénité et de joie.

— Tout va bien, Frank? lui dit-elle.

— Oui, mon amour; mais vous avez été bien souffrante, reprit-il.

— Oh! demain matin, continua-t-elle en souriant, je me porterai assez bien, après quelques heures de repos. Je pour-

rai bien encore marcher une journée après en avoir marché trois sans interruption.

— Docteur, ma femme pourra-t-elle voyager demain? me demauda le jeune homme.

— Je ne vous conseillerais pas d'en agir ainsi, répondis-je ; il faut, de toute manière, prendre de grandes précautions contre le froid et la fatigue. Si j'étais à votre place, je différerais mon voyage de quarante-huit heures au moins.

— Si vous étiez à ma place, répondit-il, vous agiriez comme moi. Et maintenant, monsieur, si vous avez fait pour Jeanne tout ce qui vous est possible, voici vos honoraires, ajouta-t-il en me mettant dans la main un billet de banque d'une si grande valeur que j'hésitai à l'accepter.

— Prenez, docteur, prenez sans plus de façon, fit le jeune homme en serrant de force le billet dans ma main. Nous ne manquons pas de fonds. Vous avez déjà pu vous apercevoir que nous ne sommes pas ce que nous paraissons être d'après les habits que nous portons. Peut-être, quelque jour, vous expliquerai-je ce qui ne peut être aujourd'hui qu'un mystère pour vous. Mais, avant de partir, il faut que vous me donniez votre parole d'honneur que vous ne raconterez point à âme qui vive, d'ici à huit jours, ce dont vous avez été témoin cette nuit. »

J'hésitais; j'étais blessé du ton d'autorité qu'on prenait à mon égard, et je ne savais pas si je ferais bien de garder le secret.

— Il faut que vous me juriez de garder le silence sur ce livre, dit-il en prenant un évangile, ou vous ne sortirez pas vivant de cette chambre. »

Et en même temps il sortit un revolver de dessous son habit.

— Je ne veux pas perdre la partie après l'avoir si bien jouée jusqu'ici. »

J'étais seul et sans armes. Celui à qui j'avais affaire me

parlait d'un ton qui me faisait croire que son action répondrait à ses paroles, car, malgré son jeune âge, il était vigoureux et beaucoup plus fort que moi. Je songeai aussi à l'homme à la figure rébarbative que je savais être à la maison et qui aurait prêté main-forte au jeune homme. J'avais, en outre, lieu de supposer que ces personnes, avec la femme qui m'avait conduit, étaient les seuls habitants de ce logis. Je prêtai donc le serment demandé, et aussitôt le jeune homme me reconduisit jusqu'à la porte en me disant :

— N'ayez aucune crainte, docteur, il ne s'agit pas ici d'une mauvaise action. Il n'y a pas de crime commis, ni de crime à commettre. Vous pourrez peut-être un jour vous égayer avec moi de la plaisanterie. Bonsoir. »

Je regagnai mes foyers, tout préoccupé de cette aventure, qui ne m'avait pas du tout l'air d'une plaisanterie. Je gardai d'ailleurs religieusement le serment que j'avais prêté. A l'expiration du terme fixé, je pris des informations sur les habitants de la maison. Tout ce que je pus apprendre, c'est qu'elle venait d'être acquise par un étranger de l'Etat du Maine, et que la garde en avait été confiée à une femme, qu'elle-même était partie la semaine précédente, et n'avait pu être retrouvée malgré les plus actives recherches.

Peu à peu le souvenir de cette aventure, tout étrange qu'elle était, me sortit de l'esprit, et je n'y pensai plus que rarement.

Deux ans après, je me trouvais à Saratoga, et pendant mon séjour à l'hôtel, j'aperçus un homme en livrée que je crus avoir déjà vu quelque part, mais que je ne pouvais remettre. Ce qui est certain, c'est qu'il me reconnut, car il me regarda fixement à plusieurs reprises. Il monta ensuite l'escalier, revint près de moi et me demanda si je ne voulais pas le suivre chez son maître, qui désirait me parler.

Je me rendis à l'appartement désigné, et, quand j'y fus parvenu, la porte fut ouverte par un beau jeune homme

qui portait l'uniforme de lieutenant de vaisseau des Etats-Unis.

— Vous êtes le docteur W... de New-York?

— Oui, monsieur, répondis-je; je vous ai déjà vu quelque part, mais quand et où, c'est ce que je ne peux pas me rappeler. »

L'inconnu me serra cordialement la main.

— Connaissez-vous cette dame? Peut-être rassemblerez-vous vos souvenirs en la voyant, ajouta-t-il en me conduisant vers une jeune et belle femme qui tenait dans ses bras un enfant d'un an.

Je reconnus immédiatement la dame pour être la jeune fille que j'avais soignée pendant certaine nuit mystérieuse deux ans auparavant à New-York.

—Je m'appelle Ralph, dit le jeune homme. Je vous disais bien qu'un jour je vous donnerais des éclaircissements sur le mystère qui enveloppait votre première visite à Jeanne. Je vais tout vous expliquer en peu de mots.

— Je suis propriétaire de grandes plantations de coton dans la Caroline du Sud. Vous voyez à mon uniforme que je suis officier de marine au service des Etats-Unis. Je reviens précisément de mon dernier voyage en mer. Cette dame, qui est ma femme, est la fille d'un homme distingué qui habitait le Maine. Nous nous aimions dès notre enfance, et nous n'étions pas encore sortis de nos premières années, quand nous nous fiançâmes l'un à l'autre. Mes parents moururent peu de temps après mon embarquement. Mon père avait laissé un testament aux termes duquel mon oncle était chargé de ma tutelle. Une des clauses portait que, dans le cas où je contracterais mariage avant l'âge légal, sans le consentement de mon tuteur, je perdrais, par ce fait, une des plus belles plantations qu'avait possédées mon père, et que cette propriété appartiendrait par réversion à son frère, mon oncle. Celui-ci voulait me marier à une jeune fille qu'il

avait adoptée, mais Jeanne et moi — et en prononçant ces mots M. Ralph adressa un sourire à sa femme—nous ne trouvâmes pas ces arrangements de notre goût. Nous conspirâmes donc ensemble à l'effet de déjouer le plan de mon oncle, qui jura qu'il ferait valoir la clause du testament dans le cas où j'épouserais Jeanne avant l'âge voulu. Jeanne partit avec ses parents pour la Hollande, d'où elle revint au bout de quelques mois; de mon côté je me disposais alors à m'embarquer pour un voyage de deux ans. Notre intention n'était pas de différer aussi longtemps notre bonheur. D'autre part nous ne savions pas quels obstacles imprévus viendraient se mettre à la traverse de nos projets pendant cet intervalle, d'autant plus que les parents de Jeanne voulaient la marier à un bourgmestre hollandais vieux et riche, que, par parenthèse, elle n'avait jamais vu ni connu. Nous crûmes donc devoir prendre nos précautions en conséquence. Je vins la rejoindre à l'insu de tout le monde à la maison de son père, dans le Maine, et je la décidai à s'évader avec moi. Il me fallait encore neuf jours pour être majeur, et la prudence me commandait d'attendre ce temps pour me marier. Mais le lendemain du jour de ma majorité la frégate sur laquelle je commandais devait mettre à la voile pour se rendre dans la Méditerranée. Je résolus donc de me marier le jour même de ma majorité et de jouer un double tour aux deux vieillards. Ma frégate était à Norfolk, de sorte que nous n'avions pas de temps à perdre. La rapidité avec laquelle nous exécutâmes notre plan fut cause que Jeanne tomba malade à New-York. Nous n'étions pas encore mariés alors, bien qu'elle portât un anneau de mariage au doigt et que je vous aie assuré qu'elle était ma femme. La maison où nous nous étions arrêtés appartenait au père de Jeanne; la garde en était confiée à une vieille nourrice, notre confidente. Le lendemain matin, malgré la faiblesse de Jeanne, nous passâmes outre. J'emportais avec moi une somme im-

portante, et l'idée d'être deux ans éloigné de ma femme m'était insupportable. Il m'était impossible alors de quitter honorablement le service; je fis donc prendre passage à Jeanne sur un vaisseau marchand qui devait partir de New-York pour Toulon le lendemain même du départ de ma frégate, qui avait la même destination. Pendant mon séjour à Toulon, je vis souvent ma bien-aimée Jeanne. Le capitaine connaissait mon histoire; c'est moi-même qui l'en avais instruit, et il me donna un congé de quelques semaines pour faire un voyage. Ma femme repartit pour les Etats-Unis quinze jours avant que la frégate quittât sa station, et elle arriva deux jours après moi; de sorte que j'ai eu le bonheur de recevoir ma femme à son arrivée après un mois d'absence. Le motif qui nous avait décidés à nous déguiser était la crainte que le père de Jeanne ne vint à découvrir notre fuite et ne fit arrêter sa fille. Quant à exiger de vous le serment qui vous fut si pénible, j'avais peur de voir Jeanne poursuivie et tracassée avant son rétablissement. Du reste, le pistolet que je vous présentai n'était pas chargé. Il n'y avait donc rien à craindre. Pour finir mon histoire, les deux vieillards, voyant qu'il n'y avait plus de remède, s'exécutèrent devant le fait accompli; et je vous présente mon premier-né, docteur. N'est-ce pas un superbe enfant? Sa mère prétend que c'est l'image de son père; quant à moi je ne vois rien de cela. Et maintenant, docteur, voulez-vous bien dîner avec nous? Si jamais vous venez à Bay-Point dans la Caroline du Sud, vous serez reçu à bras ouverts dans ma maison.

Je dînai avec ces heureux époux et je passai dans leur compagnie une journée de vrai bonheur. Depuis, je suis allé leur faire visite dans la Caroline du Sud. Le jeune homme est aujourd'hui père de cinq enfants, et c'est un de mes amis les plus affectueux.

Quant au serviteur dont il a été question dans ce récit, c'était un vieux matelot de Charleston qui faisait partie de

l'équipage de l'officier de marine et lui était extrêmement dévoué.

VII

La fille du marchand, ou la récompense de la vertu.

Pendant l'été de 1842, j'eus occasion d'aller à Boston, et je fus invité par un médecin de mes amis à visiter l'hôpital de cette ville. Parmi les malades qui s'y trouvaient, j'aperçus une jeune femme au sort de laquelle je ne pus m'empêcher de m'intéresser vivement, tout étranger que je lui fusse. On devinait sur sa figure pleine d'intelligence, et dans ses yeux noirs et pétillants, surmontés d'un front large et proéminent, quelque chose qui gagnait invinciblement la sympathie. Mais ce qui attira surtout mon attention, ce fut le son doux et agréable de sa voix, car c'est là peut-être l'un des plus grands charmes de la femme. Mon ami lui demanda comment elle se portait.

— Je me sens mieux, répondit-elle; je me sens plus forte, docteur. Croiriez-vous que j'ai pu rester assise dans mon lit jusqu'à neuf heures du soir? Regardez par ici, continua-t-elle en montrant un chapeau presque fini qu'elle avait façonné, j'ai fait presque tout cet ouvrage cette nuit. Pour peu que cela continue, je pourrai bientôt quitter l'hôpital et retourner chez nous. Ma pauvre mère et mon petit frère doivent bien souffrir de mon absence, ajouta-t-elle en versant des larmes. Je ne sais pas comment ils feront pour vivre, si je reste plus longtemps ici.

— Ma chère demoiselle, répliqua mon ami, s'il vous prend de ces idées, aussitôt que vous vous sentez un peu mieux, je ne saurais vous faire espérer que vous puissiez quitter l'hôpital de sitôt. Vous éprouverez assurément une rechute qui aura pour résultat de vous rendre, pour le reste de votre vie, incapable de tout travail. Quant à votre mère et à votre frère, soyez sans inquiétude. Tant que vous serez confiée à mes soins, ils ne manqueront de rien.

— Mais, cher docteur, il est si humiliant pour ma pauvre mère, de devoir sa subsistance à la charité d'un étranger! Non pas que je ne sois reconnaissante de votre bonté et de celle de quelques autres personnes compatissantes; que Dieu me préserve d'une pareille ingratitude! mais je serais si heureuse que mon frère et ma mère ne dussent leur subsistance qu'à moi seule, à moi, qui ai des droits si naturels à ce bonheur!

— Vous avez raison, sans doute, miss Somerville, et c'est précisément votre amour filial qui a attiré tant de vrais amis près de vous. Votre noble indépendance d'esprit, le sentiment de votre propre dignité, sentiment qui vous honore, vous a rendue l'objet de l'admiration de tous ceux qui sont initiés à votre histoire, et ceux qui vous connaissent ne se bornent pas à avoir de la sympathie pour vous. En secourant votre mère pendant que vous êtes malade, loin de penser qu'ils accomplissent un acte de charité, ils sont persuadés qu'ils ne font que payer la dette chrétienne que nous devons tous à nos frères malheureux et affligés. Puis il ajouta avec bienveillance: Je vous ordonne positivement, miss Somerville, de ne plus travailler qu'une heure par jour, tout juste ce qu'il faut pour ne pas rouiller vos doigts et pour passer le temps, jusqu'à ce que j'en aie décidé autrement. Et quand ce joli chapeau sera fini, je viendrai vous demander la faveur de me le vendre. Vous me le céderez au prix que je fixerai moi-même. Vous autres, modistes, vous

vendez à des prix trop exorbitants! Je compte l'acheter pour ma petite fille. »

La pauvre enfant souriait; mais son sourire trahissait la peine qu'elle éprouvait, car une larme roulait dans ses yeux.

— Il faut bien faire ce que vous voulez, dit-elle; mais il est bien pénible d'être seule pendant les longues heures de la nuit et de ne pouvoir goûter le sommeil; c'est vraiment chose cruelle d'avoir sans cesse devant les yeux l'image des personnes qui nous sont chères, sans pouvoir les soulager.

— Sans doute, c'est chose pénible, miss Somerville, répondit le docteur; j'ai moi-même éprouvé les peines attachées à une pareille position; mais ce n'est pas une raison pour vous décourager et désespérer. Patience, ma bonne demoiselle, patience, et tout ira bien.

— Oui, je sais qu'on a tort de se décourager, fit-elle; c'est un péché de désespérer, surtout quand on a des amis aussi compatissants que vous. Aussi je tâche d'être reconnaissante envers Dieu de la bonté dont il me donne tant de preuves. Le mal aurait pu être plus grand. Si je n'avais pas appris, par manière d'amusement, les modes qui me font vivre, que seraient devenus ma mère et mon petit frère, lorsque le malheur est venu nous surprendre?

— Ayez donc bon courage, ma chère demoiselle; je vous promets qu'au bout de trois ou quatre semaines vous pourrez retourner chez vous. »

Et après ces paroles, le docteur continua le cours de sa visite.

— Quelle intéressante jeune fille, me dit-il, pendant que je marchais à ses côtés.

— Oui, vraiment, répondis-je; j'allais vous faire la même remarque. Quelle est cette demoiselle?

— Il serait trop long de vous raconter son histoire dans ce

moment, reprit-il ; attendez que j'aie fini ma tournée : chemin faisant, en revenant chez moi, je vous conterai tout. »

Une heure plus tard, nous quittions l'hôpital. Quand nous fûmes sortis de la ville, — mon ami demeurait à la campagne, — je lui rappelai sa promesse.

— Eh bien ! me dit-il, je vais vous raconter l'histoire de cette jeune et intéressante personne. Miss Somerville est la fille d'un homme qui fut autrefois l'un des négociants les plus riches d'une grande ville de l'ouest d'Amérique. Elle a à peu près vingt ans, et jusqu'à l'âge de quatorze ans, elle savait à peine ce que c'est que laver elle-même ses mains. Elle a été élevée dans le plus grand luxe. Quand j'appris à la connaître, — elle entrait dans sa treizième année, — c'était une des plus aimables jeunes filles que j'eusse jamais vues, une véritable petite sylphide. Elle avait un frère, qui aujourd'hui n'a pas plus de neuf ans, et qui était alors un bambin pouvant à peine marcher. Trois autres enfants, deux garçons et une fille, étaient morts en bas âge. Aussi, tout l'amour et toute la tendresse des parents se reportèrent sur cette fille qui leur était restée. Si elle n'eût pas été d'une excellente nature, elle fût devenue extrêmement gâtée ; car ses parents prévenaient ses moindres désirs ; mais lors de la crise commerciale de 1836, son père, qui s'était aventuré dans de vastes spéculations, fit faillite, bien qu'il passât pour millionnaire. Il avait si follement spéculé, que ses créanciers, exaspérés de son imprévoyance, firent déclarer la faillite frauduleuse.

A une époque où tout le monde luttait péniblement pour ne pas succomber aux atteintes de la crise, il rencontra peu de sympathie. Doué d'un tempérament nerveux et irritable, il ressentit profondément le coup qui le faisait passer, sans transition, de l'opulence à la misère ; mais ce qui l'affligeait le plus, c'était la perte de sa réputation. Il ne survécut pas longtemps à ce revers de fortune. Un jour il revint chez lui

plus animé que d'ordinaire, et apprit à sa femme et à sa fille qu'il avait été insulté en pleine rue : il se retira tout abattu dans sa chambre à coucher. Quand sa fille, la jeune personne que nous venons de quitter, alla, une heure après, l'appeler pour dîner, elle ne trouva plus qu'un cadavre. Le malheureux avait avalé de l'acide prussique.

Je n'essaierai pas de décrire la position de la famille; je vous ferai remarquer seulement que sa malheureuse femme ne voulut pas vivre plus longtemps dans une ville où elle avait marché de pair avec la société la plus élevée. Elle vendit le reste de ses meubles et vint à Boston, dans l'intention d'y fonder une école de jeunes filles. Mais elle n'avait pas assez d'énergie pour lutter contre l'adversité, car cet esprit faible ne se plaisait qu'aux frivolités du grand monde et aux divertissements dont elle avait été l'ordonnatrice avant ses malheurs. Pauvre femme! Il n'y avait peut-être pas de sa faute. Ses parents étaient blâmables pour avoir oublié que l'homme le plus riche et le plus heureux peut être appelé un jour ou l'autre à poser ses lèvres sur la coupe de l'adversité. L'école qu'elle avait voulu fonder ne prospéra point, par la raison toute simple que mistress Somerville n'entendait rien à la tenue d'une classe; aussi, au bout d'un an, se trouva-t-elle dans une situation pire que lorsqu'elle avait quitté l'Ohio; toutes ses élèves l'avaient abandonnée, et elle s'était considérablement endettée. Sans asile, sans moyens d'existence, elle n'avait d'autre perspective que celle de mourir de faim. Ce fut dans ce moment que se révéla l'âme noble et généreuse de sa fille. Pauvre enfant! Toute jeune qu'elle était, c'est elle qui, pendant douze mois, tint l'école de sa mère, et qui, au moment de la chute de l'établissement, eut recours à la profession de modiste, pour laquelle elle possède un rare talent. Elle avait appris les modes qu'elle était encore fort jeune. On aurait dit qu'elle avait le pressentiment de la ressource qu'elle trouverait un jour dans ce

travail. Depuis ce moment, elle avait réussi à faire vivre sa mère d'une manière convenable, et même aisée. Toujours aimable, elle s'était fait de nombreux amis; elle payait l'éducation de son petit frère, placé dans une des meilleures écoles de la ville, et pourtant, malgré tout cela, elle ne passait jamais à côté d'un pauvre, digne de recevoir la charité, sans lui donner quelque monnaie, en accompagnant toujours son aumône d'une parole de consolation et d'un regard de sympathie, plus précieux aux yeux du malheureux qu'une petite pièce de monnaie. En outre, notre jeune fille fut encore cruellement éprouvée. Le caractère de sa mère s'était aigri par le malheur, et il était très-difficile de vivre avec elle. La malheureuse femme s'imagine que tout le monde s'acharne à la tourmenter et à lui rendre la vie insupportable; et l'affront dont elle se croit l'objet, elle le fait retomber sur sa fille par des récriminations amères, tandis que cette enfant dévouée s'efforce d'autant plus de contenter sa mère, qu'elle voit celle-ci plus chagrine et plus malheureuse. Une des amies de la jeune fille, qui venait d'entendre quelques observations pleines de fiel de la mère, lui dit un jour que si elle était à sa place et que sa mère la traitât ainsi, au lieu de se tuer à force de travail pour pourvoir à sa subsistance, elle la laisserait se tirer d'affaire comme elle pourrait.

La jeune fille répondit simplement à ces paroles :

« Réfléchissez aux obstacles de toute nature contre lesquels ma mère a eu à lutter. L'infortune a changé son caractère. Quand j'étais petite, elle m'adorait et prévenait tous mes désirs; voudriez-vous que je ne cherchasse pas maintenant à lui rendre les bontés qu'elle a eues pour moi? Je lui ai donné assez de mal autrefois, comme font tous les enfants. J'espère aussi que mon frère ne se trouvera pas toujours dans une situation aussi précaire que celle dans laquelle il est aujourd'hui, le pauvre enfant! Il

aura eu au moins une bonne éducation, et peut-être un jour pourra-t-il payer à sa sœur les soins qu'elle aura pris de lui. »

— Je ne vous ai pas encore dit tous les chagrins que cette aimable jeune fille a eu à supporter. Elle avait à peine atteint sa quatorzième année, qu'un jeune homme plus âgé qu'elle de sept ou huit ans, fils d'un des habitants les plus riches de la ville, s'enamoura d'elle. Comme les deux familles étaient très-liées, le jeune homme l'avait connue dès son enfance. Il était donc convenu qu'à l'époque du dix-huitième anniversaire de sa naissance, elle épouserait George Milton. Sur ces entrefaites, le jeune homme avait été envoyé par son père à la Nouvelle-Orléans, chez un oncle riche et sans enfants, qui aimait beaucoup son neveu, auquel il avait l'intention de laisser toute sa fortune. Quand M. Somerville tomba en faillite, il entraîna dans ce naufrage une grande partie de la fortune de son ami Milton. Six mois environ après la catastrophe, Mary reçut, à sa grande surprise et à sa grande douleur, une lettre de Georges Milton, qui lui annonçait que par suite du malheureux événement qui venait d'arriver, son père et sa mère voulaient rompre l'engagement pris envers elle, et que dorénavant aucune correspondance ne devrait plus être échangée entre eux deux. La pauvre Mary, en lisant cette lettre, fut frappée comme d'un coup de foudre, car la précédente missive de Georges, arrivée peu de temps auparavant, lui avait apporté des témoignages affectueux; Georges exprimait le chagrin qu'il éprouvait du malheur dont elle était frappée, en assurant que cette circonstance ne changeait rien à ses sentiments envers elle : il terminait par des paroles qui respiraient un inaltérable amour. Pauvre jeune fille! le coup était foudroyant; mais elle avait trop de fierté pour demander une explication à Georges Milton, et depuis ce moment elle n'a jamais parlé de lui, ni fait la moindre allusion à l'affection qu'elle lui portait et

qu'elle lui porte encore, j'en suis sûr; car, si je ne me trompe, j'ai vu une fois le portrait de Georges suspendu à son cou. La chère créature le contemplait avec douleur, et des larmes coulaient de ses yeux. Elle s'empressa de le cacher dans les plis de sa robe, et, quoiqu'elle eût rougi en me voyant, elle ne fit pas la moindre allusion à ce sujet. Elle a travaillé nuit et jour pendant plusieurs années dans le but dont je vous ai parlé. Il y a quelques mois à peine, elle a commencé à ressentir les effets de ce travail excessif. Des symptômes d'une maladie, dont le siége est à l'épine dorsale, se sont alors développés et ils devinrent bientôt si alarmants, qu'elle a dû renoncer à ses occupations ordinaires. Je la fis alors entrer à l'hôpital, où il était possible de lui donner des soins mieux entendus que chez sa mère; quelques-uns de mes amis et moi, nous prenons soin de celle-ci et nous avons fait admettre son frère dans une école jusqu'à ce que sa sœur ait recouvré la santé. Heureusement, sa maladie n'est pas d'une nature chronique; j'ai donc l'espoir qu'elle sera bientôt rétablie. En attendant, mes amis et moi, nous nous sommes cotisés pour lui monter un petit établissement à son propre compte; elle se fatiguera moins et elle sera moins exposée à tomber une seconde fois malade. Mais vous avez pu voir, ajouta-t-il, qu'elle souffre cruellement de voir sa mère et son frère devoir leur subsistance à des étrangers. »

Cette histoire me toucha vivement, et toutes mes sympathies furent dès ce moment acquises à cette jeune fille, qui se montrait animée d'un si beau sentiment filial. Quelques années après, mon ami de Boston vint me voir à New-York et passa plusieurs jours avec moi. Dans le cours de la conversation, je me rappelai l'intéressante malade de Boston et je priai mon ami de me donner de ses nouvelles.

— Oh ! répondit-il, j'ai à vous raconter des choses bien intéressantes à son sujet. Mary Somerville a recouvré la

santé peu de temps après votre départ. Nous l'avions établie dans un petit magasin de modes, où elle faisait d'excellentes affaires; elle serait aujourd'hui à la tête d'un des meilleurs établissements de son genre à Boston; mais...

— Mais quoi? répétai-je en l'interrompant; j'aime à croire que la pauvre fille n'est pas morte?

— Non, ajouta-t-il en souriant, elle n'est pas morte. Si vous étiez plus jeune et encore garçon, je croirais presque que vous êtes amoureux d'elle. Où m'avez-vous donc interrompu? Ah! Elle allait donc réussir merveilleusement dans son commerce, lorsqu'un jour elle vit entrer dans son magasin Georges Milton, qui, avant que Mary eût eu le temps de le reconnaître, la couvrit de baisers comme un fou. Dès que Mary fut un peu revenue de sa surprise, elle s'efforça d'échapper à ses étreintes et le repoussa avec dignité.

— Georges, s'écria-t-elle d'une voix qui trahissait l'indignation, Georges Milton, après la manière dont vous vous êtes conduit à mon égard, après la lettre que vous m'avez écrite, je ne devais pas m'attendre à une nouvelle offense. Après avoir repoussé mon amour avec une cruauté aussi froide, pourquoi venir encore m'insulter dans l'humble position où je me trouve aujourd'hui?

— Moi, vous insulter! ma chère Mary, dit Georges. Tout ce qui a été fait est le résultat d'une méprise, ma bien-aimée. Je ne vous ai jamais écrit de lettre pour repousser votre amour; c'est vous qui m'avez envoyé un billet cruel.

— Moi! Mais je n'ai pas répondu à votre lettre, répliqua Mary.

— Impossible! voici votre écriture, dit-il, en tirant de son portefeuille un papier chiffonné qu'il lui présenta. N'est-ce point votre main qui a tracé ces mots?

— Cela ressemble effectivement à mon écriture, fit Mary; mais je déclare solennellement n'avoir jamais écrit une seule syllable de cette lettre.

— Je suis convaincu aujourd'hui que vous ne l'avez pas écrite, ma chère Mary, et je ne vous ai point non plus répondu dans le sens que vous venez de dire. Les deux lettres étaient contrefaites et fausses. Il y a à peu près un an, mon oncle est mort, en me laissant seul héritier de sa fortune; et, lors d'une visite que j'ai faite dernièrement à mon père, j'ai été amené à soupçonner qu'une méchante personne s'était amusée à nos dépens. J'ai fait part de mes soupçons à mon père, et je lui ai dit qu'à tout hasard j'irais à la recherche de Mary pour apprendre la vérité de sa bouche. Quand il a vu que ma détermination était bien arrêtée, il a fini par avouer que mon oncle et lui avaient concerté ensemble une fraude, et qu'ils avaient intercepté toutes nos lettres. Je suis parti aussitôt, et si vous m'avez gardé la foi jurée, rien ne s'oppose à ce que nous donnions suite au projet de notre union. »

La pauvre Mary croyait rêver, tant étaient grands son étonnement, sa joie et sa reconnaissance !

— Et ils se sont mariés, dis-je à mon ami, en l'interrompant encore.

— Que vous êtes curieux ! s'écria-t-il. Oui, certes ! Ils se sont mariés la même semaine. Mary Somerville est devenue madame Milton.

— Demeurent-ils toujours à Boston? demandai-je.

— Non, répondit-il, le jeune Milton a conduit sa jeune femme, sa belle-mère et son beau-frère à la Nouvelle-Orléans, où est située sa propriété; c'est là qu'ils résident maintenant.

— Et la vieille dame, est-elle toujours aussi acariâtre?

— Oh non ! Le retour de la fortune a dissipé les nuages de son esprit, et on m'assurait l'autre jour qu'elle est aujourd'hui une des dames les plus gaies du beau monde de la Nouvelle-Orléans ; car la mère de Mary est loin d'être vieille, comme vous l'appelez. Mary est mère, et elle m'a annoncé

cette bonne nouvelle dans sa dernière lettre. Son enfant est la plus jolie créature qui soit au monde, s'il faut l'en croire. Quoi qu'il en soit, si le fils ressemble au père et à sa femme, il doit être charmant.

— Très-bien, observai-je à mon ami, j'éprouve une certaine consolation d'apprendre qu'après tant de misère la vertu a obtenu sa récompense.

VIII

La belle aux cheveux d'or. — Le lieutenant de marine. — L'oubli. La lettre d'adieu. — La folie. — Fatal dénoûment.

Je voudrais pouvoir effacer de mes souvenirs l'épisode que je vais raconter, épisode qui me fait frissonner toutes les fois que j'y pense, tant toutes les circonstances qui s'y rattachent sont profondément gravées dans ma mémoire.

Agnès Guilfoyle, l'héroïne de mon récit, était Irlandaise, née de parents pauvres, qui avaient émigré de Limerick aux Etats-Unis à l'époque où elle était encore enfant.

Sa famille appartenait à la basse classe des émigrants, et, suivant l'usage de ces gens, son père, après avoir débarqué sur le sol américain, gagna sa vie en servant d'aide aux maçons. Sa femme faisait le blanchissage et tout autre ouvrage qui pouvait lui procurer le moyen de subsister. Ils commençaient tous deux à vieillir à l'époque où je les connus; et bien qu'à force d'industrie et d'économie ils eussent amassé une somme suffisante pour pouvoir paraître conve-

nablement dans le monde, ils n'en conservaient pas moins religieusement les manières rudes et grossières, les habitudes sociales qu'ils avaient apportées en mettant le pied sur les côtes des Etats-Unis. Sans compter Agnès, ils avaient encore plusieurs enfants qui ressemblaient plus ou moins aux auteurs de leurs jours; mais Agnès, la fille aînée, était, à l'époque où j'appris à la connaître, — elle avait alors environ dix-sept ans, — toute différente de ses frères et de ses sœurs. C'était une des jeunes personnes les plus gracieuses que j'eusse jamais vues. On pouvait à peine se persuader qu'elle était la fille de Patrick et de Bridget Guilfoyle, et cependant je n'ai aucune raison pour mettre en doute sa légitimité, si ce n'est son peu de ressemblance avec le reste de sa famille. Elle était grande et svelte: toute sa personne était gracieuse, et elle avait le port noble comme une fille de l'Orient.

Ses parents demeuraient non loin de ma maison, et j'avais souvent l'occasion de voir la jeune fille quand elle passait dans la rue, devant mon habitation. Longtemps avant que je susse qui elle était, j'avais appelé sur elle l'attention de ma femme, tant j'étais frappé de sa rare beauté. Peu de personnes la rencontraient dans la rue, qui passassent sans se retourner et sans la suivre des yeux. Malgré cela elle paraissait n'avoir nullement conscience des attraits qui la faisaient remarquer. Son teint, d'une délicatesse exquise, sa figure, d'une forme ovale, ses traits, qui retraçaient ceux du type grec le plus pur, étaient ombragés par une chevelure très-épaisse et très-soyeuse, de la nuance que les anciens poëtes appellent couleur d'or, nuance fort rare et fort belle, qui n'est ni brune ni jaune, mais qui change selon le jour où est placée la personne. Elle avait de grands beaux yeux bleus, surmontés par un front de l'albâtre le plus pur et ombragés par des sourcils bruns et fortement arqués.

Je ne suis pas très-habile peintre de portraits de femme, et j'aurais beau écrire des pages entières, que je réussirais peu

à donner à mes lecteurs une idée exacte de la beauté et des charmes de mon héroïne.

Certain matin je fus appelé par le père d'Agnès à donner mes soins à sa femme, qui souffrait d'un rhumatisme aigu. Je me rendis à cette invitation sans me douter que j'allais chez le père de l'idéal de la beauté féminine dont j'ai essayé d'esquisser les traits. Patrick Guilfoyle habitait une petite chaumière à l'extrémité de la rue où je demeurais. D'aide maçon qu'il avait été à son arrivée en Amérique, il était devenu, dans l'espace de quelques années, maître maçon à son propre compte. Décidé à avancer toujours dans la carrière de la fortune, il avait, après avoir amassé un petit capital, tourné ses vues vers la fourniture des briques et du mortier. Ses spéculations avaient été couronnées d'un plein succès.

Je trouvai la vieille femme de Patrick couchée dans son lit, la figure et les bras enveloppés de flanelle, et, à ma grande surprise, j'aperçus près d'elle la jeune personne aux cheveux d'or, prodiguant ses soins à la malade. Elle avait l'air si distigué, si différent de celui des autres personnes de la famille, que ma première impression fut qu'elle appartenait à quelque riche famille du voisinage, et qu'elle était un de ces anges de charité qui consacrent leurs heures de loisir à visiter les malades et à assister les pauvres à l'heure de l'affliction. Je ne revins pas de ma surprise quand la vieille femme me la présenta comme sa fille aînée.

Je prodiguai à la pauvre malade des soins réguliers pendant quelques semaines, jusqu'au moment où la température étant devenue plus belle, mistress Guilfoyle eut entièrement recouvré la santé. J'étais devenu très-familier avec la jeune fille, et j'étais tellement charmé de son intelligence, de sa modestie, de ses manières distinguées, que je la présentai à ma femme. Il résulta de ce fait qu'Agnès venait nous voir souvent à la maison; car, bien que ma femme devinât mon admiration pour elle, je puis assurer mes lec-

teurs qu'elle ne concevait aucun sentiment de jalousie. A vrai dire, ma femme s'extasiait snr les charmes d'Agnès avec encore plus d'enthousiasme que moi.

Quelques semaines après les événements que je viens de raconter, je remarquai un jeune homme, vêtu de l'uniforme d'officier de marine, qui passait fréquemment devant ma maison. J'appris bientôt de ma femme qu'il faisait des visites à la famille Guilfoyle, et qu'il était le prétendu agréé d'Agnès. Il était frère de l'une des amies de pension de celle-ci, et ce fut par l'entremise de sa sœur que le jeune homme fit la connaissance d'Agnès. Les vieux parents de la belle fille aux cheveux d'or étaient justement fières de la beauté et de l'amabilité de leur fille aînée. Ils l'avaient fait élever dans une école fréquentée par des jeunes personnes d'une condition beaucoup plus élevée que la sienne. En effet, la seule chose que je trouvasse à redire à ce mariage, c'était la différence de position sociale des deux jeunes gens. Edouard Turner, le fils d'un riche colon du Sud, était alors lieutenant dans la marine des Etats-Unis. Il avait vu, pour la première fois, Agnès en allant visiter sa sœur à sa pension environ un an auparavant, tandis que la frégate sur laquelle il était embarqué était radoubée dans le port de Brooklyn.

Agnès le présenta à ma femme. Nous fûmes charmés de ses manières distinguées, du respect et de l'affection qu'il paraissait porter à la jeune fille. C'était un beau jeune homme, à l'air martial et sérieux, et plus d'une fois ma femme me fit remarquer que les deux jeunes gens feraient un couple magnifique.

Environ trois mois après, le jeune lieutenant fit voile pour la Méditerranée, et j'appris par ma femme, qui était devenue la confidente d'Agnès, qu'une correspondance active et régulière avait lieu entre les deux amants. Ils s'écrivaient des lettres qui respiraient l'amour le plus tendre, en se promettant la fidélité la plus inébranlable. Le bâtiment était

parti depuis deux ans, lorsque, au grand chagrin d'Agnès, les lettres de son amant devinrent plus courtes et moins fréquentes. Toutefois, elle ne changea point de sentiment à son égard. Son affection était acquise à jamais au jeune lieutenant, et il avait été convenu qu'à son retour il quitterait le service pour épouser Agnès et se retirer dans la propriété de son père.

Un matin Agnès vint nous voir, et ma femme devina bientôt que la jeune fille était abattue et avait les nerfs très-agités; aussi finit-elle par lui dire :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Agnès? Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles? Vous avez l'air triste et abattu.

La pauvre jeune fille fondit en larmes et resta quelques instants sans répondre. Elle présenta enfin à ma femme un journal, en lui montrant du doigt la colonne des *Nouvelles maritimes*.

Ma femme jeta les yeux sur cet imprimé. Le journal portait que la frégate *Alert* était arrivée depuis quatre jours à Norfolk, et il y avait en outre une liste complète des officiers du bord, parmi lesquels on citait le lieutenant Turner.

— Il ne m'a pas écrit pour m'informer de son arrivée, s'écria la pauvre Agnès en sanglotant; sa dernière lettre, datée de La Spezzla, et qui remonte à deux mois, ne parle pas du retour plus ou moins rapproché de son bâtiment. De plus, cette même lettre, fort concise, toute remplie qu'elle est de tendresse et d'affection, a quelque chose que je ne peux pas définir. Elle est écrite dans un style singulier qui me fait voir qu'il n'éprouve plus pour moi l'amour qu'il ressentait autrefois. »

Ma femme chercha à rassurer la belle créature, bien qu'elle ne partageât pas au fond les sentiments qu'elle s'efforçait de lui inspirer. Pendant assez longtemps ses efforts échouèrent.

— Il est impossible qu'il m'aime comme autrefois, disait la jeune fille; sans cela il m'aurait écrit, ou il serait déjà arrivé à New-York. Certes, je n'aurais pas gardé un pareil silence si j'avais été aussi longtemps séparée de lui et que je fusse revenue! Oh! non, jamais je n'aurais agi de la sorte. Il y a longtemps que je pressens ce qui va m'arriver. Je cherchais à chasser cette idée de ma tête et à me persuader que cela n'avait pas de sens.

— Peut-être, répondit ma femme, tout en partageant les craintes de la jeune fille, peut-être Edouard veut-il vous surprendre, ne sachant pas que vous avez appris l'arrivée de son bâtiment. A votre place je lui écrirais à Norfolk.

— Oh! non! Il sait bien que je lis tous les jours les nouvelles maritimes du *New-York Herald*. Il ne doit pas ignorer que j'attends avec anxiété le retour de sa frégate.

—N'importe, je lui écrirais, si j'étais à votre place, » ajouta ma femme; et elle finit par persuader la jeune fille.

Agnès écrivit le lendemain; mais quinze jours se passèrent sans qu'elle reçût de réponse. La jeune fille ne se fit pas plus longtemps illusion, et ses vieux parents maudirent la perfidie du jeune homme.

Au bout de quinze jours, Agnès Guilfoyle reçut une lettre qu'elle apporta immédiatement à ma femme. Pauvre jeune fille! Elle l'avait attendue si longtemps cette lettre, et maintenant qu'elle était arrivée, elle n'osait pas l'ouvrir! Elle augurait mal du contenu et tenait la lettre d'une main tremblante.

—Je ne peux pas, je n'ose pas décacheter la lettre, dit-elle enfin. Ouvrez-la, madame, dit-elle, en la donnant à ma femme.

— Voulez-vous que je la lise, Agnès? lui dit celle-ci en l'ouvrant.

— Non, non; ne la lisez pas, dit-elle. Le cachet est brisé; donnez-la-moi. Je me sens mieux maintenant, je veux la

lire moi-même. Peut-être ai-je été trop prompte à blâmer mon cher Edouard.

Elle lut la lettre sans proférer une parole.

Ma femme cherchait à deviner dans ses regards et dans ses traits. Tout à coup la jeune fille pâlit, et se mordit les lèvres au point que le sang en jaillit. Ensuite elle laissa tomber ses mains sur ses genoux.

— Ce que je craignais est arrivé, dit-elle d'une voix altérée : il m'abandonne. »

Ses traits se contractèrent au point que ma femme en fut alarmée. Elle lui adressa la parole, mais n'obtint aucune réponse. Ses yeux étaient perdus dans le vide.

— Agnès, ma chère enfant, lui dit ma femme, parlez-moi. Qu'avez-vous? Vous ne me reconnaissez pas? »

La malheureuse jeune fille tenait ses regards fixés sur ma femme comme si elle eût été une étrangère : mais elle n'ouvrit pas la bouche. Nous essayâmes inutilement de lui arracher la lettre; Agnès la tenait avec une force qui défiait tous nos efforts. Ses doigts étaient glacés et roides comme ceux d'un cadavre.

Au bout de quelques instants la pauvre fille revint à elle et s'abandonna à sa douleur en versant un torrent de larmes. Elle donna la lettre à lire à ma femme. Il y était dit que le père d'Edouard avait appris que son fils était fiancée à Agnès, et que celui-ci avait reçu l'ordre formel de rompre son engagement, mais qu'il n'avait pas osé le faire jusqu'alors. Son père désirait qu'il épousât une jeune personne dont les parents demeuraient dans le voisinage de sa maison, et qui était la fille d'un riche colon, ami de la famille. Comme Georges dépendait entièrement de son père, qui l'avait déjà menacé de le déshériter en cas de désobéissance, il terminait sa lettre en priant Agnès de lui pardonner et de l'oublier.

A partir de ce moment, Agnès commença à montrer des

symptômes de folie; son organisation était très-délicate, et le coup qui venait de la frapper était trop violent pour qu'elle pût le supporter.

Son unique consolation fut désormais de lire tous les journaux arrivant du Sud qu'elle pouvait se procurer, pour voir si elle y découvrirait l'annonce du mariage de son perfide fiancé. D'abord les parents de la malheureuse firent tout leur possible pour l'empêcher de lire ces journaux; mais ils reconnurent bientôt qu'il valait mieux la laisser faire ce qu'elle désirait.

Quand on l'empêchait de les lire, elle avait des attaques de nerfs qui amenaient le délire.

Un jour, la nouvelle que nous redoutions depuis si longtemps arriva à New-York. Agnès apprit, par la lecture d'une feuille publique, le mariage d'Edouard avec la demoiselle dont j'ai déjà parlé. Le papier lui échappa des mains, et elle murmura ces mots : « Enfin! ce malheur est arrivé; » puis elle poussa un cri perçant et tomba sans connaissance à la renverse.

L'infortunée resta plusieurs heures dans cet état, et quand elle reprit ses sens, elle était folle, folle inoffensive, à la vérité, mais que nul remède ne put jamais guérir. Elle était plus heureuse dans cet état que si elle avait conservé sa raison; car elle répétait toujours : « Demain, demain, Edouard viendra, et je me marierai. » Hélas! que de mortels, qui, sans être frappés comme elle, rêvent des lendemains de bonheur qui ne viennent jamais!

Peu de temps après, il fut décidé qu'elle serait envoyée dans une maison d'aliénés, où un grand nombre de fous avaient déjà été guéris. C'est à moi et à sa pauvre mère qu'était réservée la triste mission de la conduire dans cet asile de la douleur. Nous nous fixâmes pendant quelque temps dans le voisinage pour veiller à ce qu'elle fût convenablement soignée, et pendant ce temps nous la visitâmes tous les jours.

Pendant une de ces visites, je rencontrai trois jeunes gens qui étaient venus visiter l'établissement. Je crus reconnaître l'un d'eux; mais comme il avait le dos tourné de mon côté, il me fut impossible de distinguer ses traits. Ces trois visiteurs marchaient devant moi, et nous entrâmes tous les quatre ensemble dans la chambre où était confinée la pauvre Agnès. Elle était assise dans l'attitude triste et mélancolique qu'elle avait contractée. Au bruit de nos pas, elle leva la tête, et, à ma grande surprise, elle se précipita vers l'un des trois personnages, en s'écriant dans un transport de joie : « Mon Edouard est enfin venu ! le voilà !... Cher Edouard, comment as-tu pu rester aussi longtemps absent ? »

Je reconnus alors Edouard Turner dans la personne du jeune homme vers lequel Agnès avait étendu ses bras et je n'oublierai de ma vie la terreur peinte sur la figure du jeune homme.

— Mon cher Edouard ! mon cher Edouard ! murmurait la jeune fille, tandis que le jeune homme restait immobile comme une statue, sans faire le moindre effort pour se dégager de ses embrassements.

Les amis qui se trouvaient avec lui étaient comme pétrifiés.

Peu à peu Agnès parut revenir à elle-même. Ses traits, quoique pâles et défaits, reprirent jusqu'à un certain point leur forme première. Elle tenait ses regards attachés sur le perfide, et lui dit d'un ton de voix qui perçait les cœurs de tous les assistants :

— Maintenant je me rappelle tout : J'ai été folle. Edouard, vous m'avez abandonnée. Docteur, dit-elle, s'adressant à moi, où suis-je? La tête me tourne! Mon Dieu! pardonnez-lui et pardonnez-moi! »

Et elle tomba inanimée aux pieds de celui qui, après avoir conquis son amour, l'avait abandonnée et était ainsi cause de sa folie et de sa mort. Il était immobile devant le cadavre de la jeune fille, belle encore même après la mort! Heureuse-

ment la mère de l'infortunée n'avait pas été témoin de ce déchirant spectacle.

Le corps de la défunte fut enterré à New-York par les soins de la famille éplorée. Les amis du jeune homme le transportèrent hors de l'hôpital des fous, évanoui, éperdu, et pendant plusieurs semaines il demeura alité, atteint par une fièvre ardente, dont on croyait qu'il ne guérirait jamais. Il avait conduit, comme je l'appris plus tard, sa femme visiter l'hospice pendant un voyage de plaisir, sans se douter du spectacle qui l'y attendait. Du reste, il ne recouvra jamais entièrement sa première santé. L'image de la jeune fille qu'il avait si honteusement délaissée se présentait sans cesse à son imagination. Sa femme qui apprit plus tard sa conduite perfide, se sépara de lui, et Turner finit par reprendre sa vie de marin. Une nuit, tandis que sa frégate était à l'ancre dans la rade de Gibraltar, il sortit de sa cabine, et, avant que personne pût deviner son projet, il se précipita dans les flots. On mit sur-le-champ les chaloupes à la mer, mais il fut impossible de retrouver son corps. Le traître avait été amené par le sentiment de son crime, dont le remords l'avait poursuivi sans relâche jusqu'alors, à se débarrasser de la vie par un suicide.

IX

Une somnambule extraordinaire. — Vols nombreux. — Soupçons erronés. — Découverte bizarre. — Une guérison de la plus grande simplicité.

Un matin, au moment où je montais en voiture pour aller faire mes visites ordinaires, le facteur me remit une

petite lettre écrite d'une main délicate et qui portait le timbre de la poste de New-York. Je l'ouvris.

On me priait de passer dans la journée dans une maison qu'on m'indiquait. La lettre était sans signature.

Après avoir fait toutes mes visites, j'allai frapper, dans le courant de l'après-dîner, à la porte de la maison indiquée. C'était une habitation d'une belle apparence et d'un aspect confortable ; tout attestait qu'elle était le séjour de personnes aisées, sinon riches.

Reçu par une domestique qui avait l'air de m'attendre, je fus conduit dans une pièce meublée avec un grand luxe et prié de m'asseoir jusqu'à ce que la maîtresse fût descendue. J'attendis quelques minutes, et je m'amusai dans cet intervalle à contempler les tableaux suspendus à la muraille. Au-dessus de la cheminée se trouvait le portrait de grandeur mi-naturelle d'un homme qu'à son visage bronzé on devinait être un marin. Du côté opposé j'aperçus le portrait d'une dame légèrement pâle, mais d'une beauté remarquable. On avait placé sur la cheminée des globes de verre sous lesquels étaient enfermés des oiseaux étrangers empaillés, des morceaux de corail, des plantes de mer, pétrifiées, et d'autres curiosités qui prouvaient, du reste, que la maison était le séjour d'un ancien marin. Au bout de quelques minutes, la dame de la maison arriva. Il ne me fut pas difficile de reconnaître dans sa personne l'original du portrait de femme dont je viens de parler, bien que ce portrait me parût avoir été fait dix ou quinze ans auparavant. Le temps avait un peu altéré les traits de la dame, mais il avait encore laissé subsister de fort beaux restes. Elle était vêtue de noir, et à en juger par tout son extérieur, je conclus qu'elle était veuve. Ce fut elle qui entama la conversation. Tout en entrant elle s'excusa de m'avoir fait attendre.

— Si je ne me trompe, ajouta-t-elle, c'est vous, mon-

sieur, qui êtes le médecin de la famille Bristed qui habite dans cette rue?

— Oui, madame, lui répondis-je.

— Je vous ai adressé ce matin quelques lignes, docteur, reprit-elle, pour vous prier de passer ici dans le courant de la journée. Je n'ai pas signé ma lettre, parce que je savais que vous ignoriez mon nom. Je vous remercie de votre empressement. Je suis la veuve de M. Simons capitaine d'un paquebot, lequel, vous vous le rappelez peut-être, a péri, corps et biens, il y a environ trois ans, en revenant de Liverpool. Ce n'est pas pour moi que je vous ai prié de venir. J'ai un fils, capitaine d'un paquebot qui fait le commerce entre le port de cette ville et le Havre, et une fille de seize ans qui vient d'achever son éducation à Baltimore. Depuis son retour, la pauvre enfant est affligée d'un mal dont les symptômes me remplissent d'inquiétude. Sans aucune apparence de maladie, elle a toujours l'air fatigué, a perdu l'appétit et éprouve une envie de dormir continuelle. Je désirerais que vous la vissiez pour me dire votre opinion sur son compte, mais il ne faudrait pas qu'elle s'aperçût que vous êtes médecin ; car elle est très-sensible, et elle a déjà refusé, à plusieurs reprises, de consulter un de vos confrères, disant que, n'étant pas malade, elle n'avait pas besoin de soins. Si vous pouviez venir demain soir, j'aurai à la maison plusieurs amis, et je vous serais extrêmement obligée. »

Je promis, et, souhaitant le bonjour à la dame, je la quittai, me dirigeant vers la maison de mon ami qui demeurait dans la même rue et était un de ceux dont la dame venait de me décliner les noms. J'y allai dans l'intention de me procurer quelques renseignements sur elle. Il confirma le récit que la dame m'avait déjà fait, en ajoutant que la famille était très-aisée et très-respectable : c'était tout ce que je voulais savoir.

Le lendemain, je fis, comme il était convenu, ma visite à la jeune malade. Je fus conduit par la dame dans le salon, où je trouvai plusieurs personnes dont je connaissais le plus grand nombre et qui écoutaient la jeune personne assise au piano. Au bout de quelques minutes elle cessa de jouer, et je me mis à converser avec elle. Je ne pus découvrir aucun signe de mauvaise santé, si ce n'est quelques symptômes de fatigue du genre de ceux qui se manifestent à la suite d'un travail inaccoutumé. Dans le cours de la conversation, que j'avais placée avec intention sur ce point, je lui fis observer qu'elle paraissait fatiguée.

— Oui, dit-elle, je suis fatiguée comme je l'étais quelquefois à la pension quand, les jours de congé, j'avais parcouru les champs et grimpé sur les montagnes pour faire de la botanique. Ce malaise est passé chez moi à l'état chronique, et je cherche en vain à me l'expliquer. Moi qui avais autrefois un si bon appétit, je ne trouve plus de goût à aucun mets, et cependant je ne peux pas dire que je sois malade. Maman s'alarme de mon état, et elle insiste pour que je consulte un docteur ; mais il y aurait de la folie à moi de le faire, car je ne pourrais signaler au médecin aucun symptôme sérieux.

L'occasion me parut favorable, et je la saisis pour lui dire que j'étais médecin.

— Je m'en étais doutée, répondit-elle, j'ai entendu tout à l'heure quelqu'un vous donner ce titre.

— Bien, alors permettez-moi de vous soigner comme un ami, et non comme un médecin qui ferait profession de son art.

— En vérité, reprit-elle, je n'ai rien à vous dire. Je ne suis nullement malade. Tenez, tâtez mon pouls, ajouta-t-elle en me tendant les mains. Il est aussi régulier que le mouvement d'une pendule.

Je dois avouer que le cas était suffisant pour me décon-

certer, car il était impossible de découvrir le moindre symptôme de maladie.

A partir de ce jour, j'allai encore de temps à autre chez madame Simons ordonnant à sa fille es remèdes qui me paraissaient les plus salutaires, remèdes qui n'amenèrent pas le moindre résultat.

Il n'y avait pas longtemps que je connaissais la famille, quand je découvris que mademoiselle Simons dont le prénom était Emily, recevait les visites d'un jeune homme du nom de Douglas, qui lui faisait la cour. M. Douglas, âgé d'environ vingt-huit ou trente ans, était un avocat de manières très-distinguées, ce qui prévenait tout le monde en sa faveur. Il avait un beau revenu, et exerçait la profession d'avocat, plutôt par manière de passe-temps, pour avoir une occupation, que pour augmenter son revenu. En un mot, d'après tout ce que je voyais et entendais, le jeune homme aurait été un parti fort avantageux pour miss Emily. Celle-ci avait encore autour d'elle d'autres prétendants; car elle était aussi belle qu'accomplie ; mais M. Douglas était celui qu'elle préférait à tous les autres.

Un jour M. Simons, le fils de la veuve, revint de son voyage sur mer. J'aimais beaucoup ce jeune homme; car, à la franche urbanité du marin, il joignait les manières d'un parfait gentleman. Le seul défaut que je pus découvrir en lui, c'était un caractère très-violent et trop emporté ; mais il avait le cœur aussi généreux qu'affectueux, et il se montrait entièrement dévoué à sa mère et à sa sœur.

Il faisait la cour à la fille du voisin, mon ami, M. Bristed.

Le jeune homme resta plus longtemps avec sa mère que d'ordinaire, car le vaisseau qu'il commandait avait besoin de réparation ; ma femme et moi, nous allions quelquefois visiter la famille chez elle. Un soir, nous parlions de l'énorme quantité d'olives consommée par les paysans du midi de la France, lorsque M. Simons se tourna vers moi en me disant :

— Aimez-vous les olives, docteur ?

— Je les trouve délicieuses, répondis-je.

— Dans ce cas, faites-moi le plaisir d'en accepter un bocal. J'en ai apporté quelques-uns de Marseille, et ils contiennent peut-être les plus belles que j'aie jamais vues dans mes voyages. »

Il alla chercher le bocal et me le donna. S'adressant ensuite à sa mère, il lui dit :

— Ma mère, Martha devrait bien ne pas entamer une seconde bouteille d'olives avant que la première ne fût vidée. Toutes les neuf bouteilles renfermées dans le buffet sonl ouvertes et en partie vides. Celle que je viens d'apporter est la seule dont le cachet ne soit point brisé. L'air pénètre de cette manière dans l'intérieur du verre et fait gâter le fruit.

— Mais, mon cher Edouard, tu m'as confié les bouteilles à ton arrivée. Je les ai placées dans ta chambre. Il n'y a que toi qui aies pu y toucher.

— Non, ma mère, ce n'est pas moi ; c'est une autre personne, répondit-il.

— Alors il faut que ce soit Marthe ou Bridget, — dit madame Simons. Cela me fait souvenir que je me suis aperçue, il y a quelque temps, qu'il manquait à la cuisine des viandes, des gâteaux, des pâtés, des confitures, etc. Je n'ai pas voulu vous en parler, parce que ces deux filles sont depuis longtemps à la maison. Si ces messieurs veulent bien m'excuser, ajouta-t-elle en s'adressant à la compagnie, je vais tirer l'affaire au clair. »

En même temps elle sonna et les deux domestiques arrivèrent.

— M. Edouard m'apprend que les bouteilles d'olives placées dans sa chambre ont été ouvertes ; laquelle de vous deux a fait cela? »

Les deux filles protestèrent qu'aucune d'elles ne se serait permis une pareille liberté, et comme il n'y avait pas de

preuves contre elles, on ne les inquiéta pas davantage. Les choses en restèrent là. Mais une fois que les soupçons furent éveillés, la quantité des choses qui disparaissaient tous les jours parut prodigieuse; et c'était toujours la nuit que ces objets étaient enlevés. Ce n'étaient pas seulement des gâteaux, des confitures et d'autres friandises de ce genre qui disparaissaient du soir au matin; c'étaient les choses les plus ordinaires et les moins faites pour tenter un voleur au milieu de l'abondance qui régnait à la cuisine; c'était du pain, du fromage, du beurre, du savon, de la viande, etc. Tout cela fit planer de nouveaux soupçons sur les servantes. Madame Simons ne voulut point les renvoyer, car elles étaient filles d'un ancien intendant de son mari, et elle avait promis à leur vieux père mourant de les garder toujours. Cependant, il s'agissait de mettre un terme à tous ces vols. Telle était la question qu'il s'agissait de résoudre.

Le jeune Simons se mit en faction, mais il avait beau passer des nuits entières à son poste, aucun voleur ne se présentait, et il fut bientôt fatigué de monter ainsi inutilement la garde. Quelque temps après, les servantes furent, à leur propre demande, enfermées dans la maison, et un garde reçut la mission particulière de veiller à ce que personne n'entrât dans la chambre des deux bonnes. Mistress Simons en gardait elle-même la clef, les accompagnait elle-même le soir au moment où elles allaient se coucher, et leur ouvrait le matin immédiatement après leur lever. Malgré toutes ces précautions, les vols, loin de se ralentir, ne faisaient qu'augmenter et prendre des proportions effrayantes. Mistress Simons commença à croire que sa maison était hantée par quelques mauvais esprits et elle éprouvait les plus grandes erreurs.

Douglas et le jeune marin étaient extrêmement liés. Celui-ci confia au premier les mystérieux phénomènes dont la maison de sa mère était le théâtre.

— Fort bien, dit Douglas, puisque vous ne réussissez pas à découvrir le voleur, voulez-vous me laisser monter la garde? Il faudrait seulement que personne n'en sût rien dans la maison. Je parie de découvrir le misérable qui vous dévalise.

— Je le veux bien, répondit Simons : que ces visiteurs nocturnes soient des êtres de chair et d'os, ou que ce soient des esprits, je souhaite que vous ayez plus de chance que moi.

La nuit suivante, Douglas, à l'insu de tout le monde, à l'exception d'Edouard, se rendit à la maison vers onze heures. Il ne voulut pas que son ami veillât avec lui, et s'asseyant dans la cuisine près du poêle, il alluma un cigare et attendit les événements.

L'horloge sonna une heure, et réveilla Douglas, qui s'était abandonné à l'influence d'un léger assoupissement. Tandis qu'il s'étirait pour se dégourdir et qu'il frottait ses yeux, quel ne fut pas son étonnement d'entendre le pas léger d'une personne qui descendait l'escalier! Il n'avait pas de lumière; il se blottit donc rapidement derrière le poêle pour attendre le résultat. Le bruit des pas s'approchait de plus en plus, et il entendit le frôlement d'une robe. Quelques instants après, une femme à la tournure svelte, en négligé du soir et couverte d'un manteau, entra dans la cuisine.

Quelle était cette visiteuse? C'est ce que Douglas ne put découvrir; car elle avait sur la tête un chapeau. Un voile épais cachait ses traits, comme le manteau cachait sa taille. Hésitant cependant à croire que ce ne fût pas une des servantes, il voulut la suivre sans donner l'alarme, et faire le lendemain matin un rapport fidèle de tout ce qui se serait passé. A son grand étonnement, l'étrange visiteuse nocturne alluma une bougie, et, s'avançant vers le buffet, tira de sa poche un trousseau de clefs, ouvrit la porte, sortit une certaine quantité de provisions, et se hâta de remonter l'escalier en emportant

son butin. Douglas prêta l'oreille au bruit de ses pas jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à destination, et, satisfait d'avoir découvert la cause de ces mystérieuses disparitions, il se mit à son aise pour passer le reste de la nuit. A peine s'était-il rangé sur sa chaise, qu'il entendit le même léger bruit de pas d'une personne descendant avec précaution l'escalier. Elle regardait soigneusement de tous les côtés pour voir si elle n'était pas surveillée; mais cette fois elle était encore plus enveloppée d'habits que lors de sa première visite. Elle entra dans le jardin derrière la maison, passa de là dans une chambre au-dessus de l'écurie, où couchait le jardinier, espèce de groom, domestique mâle destiné à tout faire dans la maison, garçon alerte, très-intelligent, et qui aimait beaucoup sa jeune maîtresse, miss Emily. Elle y resta environ une demi-heure; après quoi elle sortit doucement et avec précaution, en fermant la porte sans bruit. Elle se rendit à l'écurie, où elle sella un poney, que mistresse Simons avait acheté pour être monté par Emily, mais dont celle-ci faisait rarement usage, par suite de l'ennui incessant dont elle était accablée.

La curiosité de Douglas était excitée au plus haut degré, et il résolut à tout hasard de regarder quelle était celle qui faisait des choses aussi étranges pendant la nuit; mais la mystérieuse visiteuse avait les mouvements trop vifs pour qu'il pût la reconnaître d'un seul coup d'œil. Elle monta à cheval, lança le poney au galop, et, suivant une ruelle derrière la maison, disparut dans la direction des champs. Deux heures se passèrent. Il entendit alors le bruit des sabots du cheval qui revenait; l'amazone pénétra dans le jardin par la porte de derrière, à pied, et conduisit le poney à l'écurie. Elle le dessella et le brossa; après quoi elle retourna dans la chambre du groom, où elle ne resta qu'un moment, et rentra dans la maison. Elle paraissait avoir très-chaud et transpirer beaucoup, par suite de sa pro-

menade à cheval et des soins qu'elle venait de donner au poney. Elle écarta enfin son voile, et découvrit aux yeux ébahis du seul témoin de ces faits étranges les traits de miss Emily.

Douglas fut comme frappé d'un coup de foudre. Enfin, au moment où elle fermait la porte, il s'écria à haute voix : — Est-il possible, c'est miss Simons ?

Emily se retourna, sans montrer la moindre émotion ; mais, mettant ses doigts sur sa bouche, comme si elle priait qu'on observât le plus profond silence, elle se retira dans sa chambre.

Le lendemain matin, Edouard demanda à son ami ce qu'il avait découvert ; mais celui-ci lui fit une réponse évasive.

— Alors j'ai lieu de croire que vous n'avez pas été plus heureux que moi.

Douglas ne répondit pas, et on passa à un autre sujet de conversation.

Notre double mariage aura lieu la semaine prochaine, fit Edouard, après quelques moments de silence. Louise Bristed ne restera pas longtemps avec son mari ; car on vient de m'informer que le *Washington* sera complétement radoubé dans quelques jours, et alors il faudra que je prenne la mer. Je vous porte presqu'envie, Douglas ; vous qui avez le bonheur de pouvoir rester à terre, de jouir de la lune de miel, et de je ne sais combien d'autres lunes, en compagnie de votre femme. Je puis dire, sans flatterie, que vous épousez une excellente jeune fille; quand elle sera mariée, l'ennui qu'elle éprouve maintenant sera dissipé : nous serons tous deux unis le même jour.

Douglas ne répondit pas.

— Qu'avez vous donc? fit Edouard. Pourquoi cet air si triste?

— Oh ! ce n'est rien; mais je ne suis pas préparé à

changer de condition dans un aussi bref délai. Je ne pense pas, Edouard, que mon mariage avec votre sœur se fasse la semaine prochaine.

— Pourquoi non? demanda Edouard. Tous les arrangements ne sont-ils pas faits?

—C'est vrai ; mais certaines choses se sont passées depuis, qui m'ont fait changer d'avis, répondit Douglas.

— Votre mère et votre sœur savent-elles votre intention?

— Je ne pense pas.

— Qu'est-ce à dire? répliqua le jeune Simons avec feu. Je demande une explication!

— Je refuse toute explication quant à présent, répondit Douglas.

— Infâme! s'écria Edouard, qui, comme nous l'avons déjà remarqué, était d'un caractère emporté. Vous refuseriez d'épouser ma sœur, vous? Non, cela ne sera pas! Il ajouta en même temps, en frappant Douglas à la figure, si vous n'êtes pas aussi lâche que déloyal, vous me demanderez satisfaction!

— Vous avez rendu inutile toute explication, répliqua Douglas avec calme. Il n'y a plus qu'une chose à faire : trouvez-vous ce soir seul dans les champs près du cottage au coin du bois. Nous n'avons pas besoin de témoins.

— Comme vous voudrez, répondit Edouard d'une voix féroce. Je vois avec plaisir que vous n'êtes pas aussi couard que vous êtes infâme. Je serai exact. Des pistolets, cela va sans dire? ajouta-t-il.

— Sans doute, reprit Douglas.

Et les deux champions se séparèrent.

Ils se trouvèrent au rendez-vous convenu : Édouard fut gravement blessé : la balle du pistolet de Douglas était allée se loger dans son épaule.

— C'est vous qui êtes le vainqueur, dit-il à Douglas, qui essayait d'arrêter l'hémorragie, car le sang coulait comme un torrent de la blessure.

Douglas ne répondit pas. Par bonheur une voiture de fermier vint à passer; il la fit arrêter, et mettant quelques pièces d'argent dans la main du conducteur, il le pria de l'aider à placer le blessé dans la voiture, afin de le conduire chez lui. Je fus appelé à lui donner mes soins, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que je réussis à sonder la plaie pour extraire la balle. Toutefois, je fus assez heureux pour me convaincre qu'à moins d'une inflammation, la blessure, quelque profonde qu'elle fût n'était pas mortelle. Je recommandai d'éloigner d'Edouard tout ce qui pouvait exciter son tempérament irritable, et je promis, à la demande de Douglas, de raconter les détails de cette malheureuse affaire à la mère et à la sœur d'Edouard. Douglas me raconta au long toute l'histoire. C'est alors que je pénétrai tout le mystère, la cause de la fatigue et de l'absence d'appétit de miss Emily. L'infortunée jeune fille était somnambule.

J'eus la peine la plus grande à faire comprendre à Douglas la cause et les effets de cette maladie. Il n'en avait jamais entendu parler, et n'en avait pas même la moindre idée.

J'expliquai alors tout le mystère à mistress Simons et à son fils; elle fut frappée d'étonnement, et sa consternation fut à peine diminuée par la perspective que je lui ouvrais en lui faisant espérer que la cause du mal étant découverte, il serait facile d'en prévenir le renouvellement. J'instruisis aussi la bonne dame de ce qui était arrivé à son fils, l'assurant qu'à la faveur de mes soins il serait bientôt entièrement rétabli.

— Mais ma fille, dit la veuve, n'a jamais pu consommer les provisions qui manquaient.

— Une des particularités de cette maladie nerveuse, dis-je, c'est précisément l'ignorance complète où est le malade de tout ce qu'il fait dans l'état de somnambulisme. Il est

probable qu'en cherchant dans l'appartement de votre fille on trouverait une grande partie des objets enlevés.

En effet, dans un vieux coffre vermoulu, placé dans un petit cabinet, où personne n'aurait songé à regarder, on trouva un amas de toutes sortes de mets moisis et presque pourris. Miss Emily, après avoir satisfait son appétit, plaçait probablement chaque fois les restes dans ce coffre et les oubliait ensuite.

Nous avons raconté comment la jeune fille entrait dans la chambre du domestique. C'était pour y chercher et y reporter ensuite une partie du harnachement du poney. Quant aux soins qu'elle avait donnés au cheval, je me les expliquai aisément; car je savais que ceux qui sont sujets à cette singulière maladie, cherchent à couvrir leurs manœuvres du secret le plus profond; je savais, d'un autre côté, qu'Emily, quand elle n'était encore qu'enfant, aimait passionnément les chevaux.

On pourra s'étonner de ce que le groom ne se fût point éveillé, quand sa maîtresse était entrée à deux reprises différentes dans sa chambre; mais il avait le sommeil tellement profond, qu'un coup de canon tiré à ses oreilles aurait à peine suffi pour lui faire ouvrir les yeux avant l'heure ordinaire.

Comme je l'avais prévu, la rencontre que la somnambule avait faite d'un homme à son retour de la premenade à cheval eut pour effet de l'empêcher désormais de se lever la nuit et de recommencer ses déprédations. Edouard reconnut ses torts, et demanda excuse à Douglas. Quant au mariage, il fut remis à une époque ultérieure, lorsque la jeune femme serait complétement guérie. Je n'eus pour cela qu'à prendre miss Emily à part et lui raconter sans préambule les faits dont elle s'était rendue coupable. La commotion de cette nouvelle suffit pour la guérir à tout jamais.

Sur ces entrefaites, le bâtiment que commandait Edouard mit à la voile; le jeune homme revint peu de mois après,

ayant monté en grade, car il était à la fois capitaine et armateur. Les deux mariages furent célébrés, et jamais, dans la suite, Emily n'eut la moindre atteinte de somnambulisme.

X

L'acteur malheureux. — L'ivresse pour oublier l'amour. — Folie et suicide.

George Harley avait été le compagnon des premières années de ma jeunesse. Je m'étais lié avec lui à la première pension où j'avais été envoyé. Il y demeura encore après moi, quand j'en sortis pour entrer au collége. D'après les souvenirs que j'ai gardés de mon camarade, il se faisait fort peu remarquer par son application, car il était presque toujours le dernier de sa classe. Ce n'est point qu'il manquât de capacités; bien au contraire, il avait l'esprit aussi éveillé qu'on peut l'avoir à son âge, et il se distinguait par la vivacité qu'il mettait dans tous les jeux. Du reste, il était d'une paresse incroyable, ou plutôt il avait une antipathie insurmontable pour l'étude aride de la grammaire, des mathématiques, de la géographie, etc. Hors de cela, il était infatigable lorsqu'il s'agissait d'écrire des ouvrages d'imagination, des pièces de théâtre, des tragédies, des comédies et des mélodrames. Il quittait bien souvent une partie de jeu commencée pour aller continuer une composition dramatique. Il s'emparait des bouts de bougie, et, trompant la vigilance des surveillants, passait la plus grande partie de la nuit à écrire. Il possédait encore à un haut degré un autre talent; c'était celui de faire

des contes. Souvent, quand il n'avait pas réussi à dérober la bougie ou à s'en faire donner par les domestiques, il éveillait ses camarades de chambre au milieu de la nuit pour leur raconter de longues histoires, créations de son imagination enfantine. Quelquefois il était puni, parce qu'on avait trouvé dans le nombre de ses livres, des romans, genre de littérature absolument défendu par le règlement de la maison; mais, ni les punitions, ni les réprimandes n'avaient le pouvoir de guérir George de sa passion pour ces sortes d'ouvrages.

J'ai dit que je l'avais laissé à l'école, lorsque j'étais parti pour le collége. Pendant plusieurs années de suite, je n'entendis plus parler de lui.

Un jour, peu après mon déménagement de Concord à New-York, je voulus nous procurer, à ma femme et à moi, le plaisir rare d'une soirée au théâtre. Je ne me rappelle plus quelle était la pièce que l'on jouait; mais parmi les acteurs, il y en avait un dont je croyais reconnaître la voix, bien que je ne pusse me rappeler en quel endroit je l'avais entendue. Nous étions assis dans une loge qui donnait sur la scène, et je pus facilement distinguer les traits de l'acteur dont le timbre de voix me paraissait familier. Je croyais voir dans l'ensemble de sa figure et dans ses manières quelque chose qui me retracait un ami d'enfance; mais en jetant les yeux sur le programme du spectacle je n'y pus rien trouver qui vînt en aide à ma mémoire. L'acteur qui m'occupait y était désigné sous le nom de De Moulins. Aucun de mes amis ou connaissances n'avait jamais porté ce nom; mais je savais en même temps que ceux qui se destinent au théâtre prennent tous des noms de guerre. L'acteur fit, pourtant, à une certaine partie de la représentation, un geste si marqué et si frappant que je le reconnus, et qu'à la grande surprise de ma femme et des personnes qui étaient dans la même loge que nous, je prononçai tout haut ces paroles :

— Je ne me trompe pas : c'est Georges Harley.

A l'instant même tous mes anciens souvenirs me revinrent. J'expliquai en peu de mots à ma femme la cause de ma surprise, et je suivis avec un intérêt redoublé le jeu et les gestes de cet ancien camarade d'école. C'était alors la morte-saison pour les médecins, et la moitié de mon temps se passait en visites faites aux pauvres. Il m'était donc facile de réserver une heure ou deux par jour à mes amusements.

Le lendemain j'allai trouver la personne qui louait les loges, et je lui demandai si elle ne pourrait pas me donner l'adresse de M. De Moulins.

— Je ne sais pas où il demeure, répondit-elle, mais voici l'heure où quelques-uns des acteurs viennent d'habitude à l'hôtel voisin pour fumer, causer et lire les journaux : il serait bien possible que M. De Moulins fût du nombre.

Je me transportai immédiatement à l'hôtel indiqué, situé à deux pas de là, et en entrant dans la salle, j'y trouvai mon ami George Harley. Autant il m'aurait été difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnaître George la veille, dans son costume de théâtre, avec ses fausses moustaches et son visage fardé, autant il me fut facile de le reconnaître dans son habit bourgeois. Malgré les années qui s'étaient écoulées depuis que nous nous étions perdus de vue, ses traits étaient à peine altérés ; seulement, il avait l'air maigre et hagard, ce qui formait un contraste pénible avec sa jeunesse. Je mettais cette maigreur sur le compte de ses habitudes d'intempérance. Il était assis à une table, lisant le journal et fumant un cigare. Certain que personne ne nous entendait, je m'assis à côté de lui ; puis le regardant en face et lui tendant la main.

— Ne me trompé-je pas? lui dis-je, c'est bien vous, George Harley?

Il me regarda un instant avec un air d'hésitation, comme

s'il eût été tenté de renier son nom; mais en me reconnaissant, il répondit :

— Eh quoi! c'est vous, Jacques! D'où venez-vous, mon cher ami?

Et il me secoua chaleureusement la main.

— Je suis médecin dans cette ville, dis-je, c'est-à-dire que je fais de la médecine quand je trouve des malades, ce qui n'est pas toujours aisé. Mais vous, Harley, comment êtes-vous entré au théâtre? Cette profession jure avec les idées puritaines de votre père, qui, je m'en souviens, était un des principaux marguilliers de l'église de Concord.

— Motus! cher ami, dit-il en regardant avec précaution autour de lui; je ne suis connu ici que sous le nom d'Albert De Moulins; n'allez pas m'appeler Harley; autrement vous me mettriez dans un cruel embarras. Quant aux circonstances qui m'ont amené au théâtre, il faut attribuer l'entraînement qui m'a fait embrasser cette carrière à ce vieux penchant auquel je n'ai jamais pu résister. Le ciel, la terre et les enfers se seraient ligués pour me détourner de ma vocation, que je ne l'en aurais pas moins suivie. Telle était ma destinée, Jacques, et j'aurais en vain lutté contre elle. Mon père voulait me faire suivre les cours du collége. Il avait l'intention de faire de moi un avocat; mais je combattis cette idée de toutes mes forces. Il voulait ensuite faire de moi un fermier. Soit, pensai-je, cela me délivre du moins de mon cauchemar d'école; mais bientôt je trouvai que la vie de fermier était trop dure et trop monotone; et, au lieu de labourer la terre, je m'amusai avec une demi-douzaine d'acteurs nomades à jouer les pièces de Shakspeare. Mon père, voyant que tout allait de mal en pis à la ferme, me mit dans un magasin de commerce à Boston; ma nouvelle position m'ennuyait encore plus que la première. Toutefois, j'y restai un an ou deux, remplissant de mon mieux mes devoirs de commis. Au bout de ce temps, mon père mourut

et je fus rappelé à la maison. Les affaires de famille une fois arrangées, je me mis en route pour retourner à Boston. Chemin faisant, je fis la rencontre de deux bons vivants se rendant à New-York, et de là à Philadelphie, où ils étaient engagés comme acteurs à un théâtre. En peu de temps nous devînmes si intimes que je me décidai à les accompagner dans la première de ces deux villes. Par leur entremise, j'obtins facilement une place de surnuméraire dans la troupe dont ils faisaient partie. Ce fut alors que j'échangeai mon nom de famille contre celui de De Moulins. Depuis ce moment j'ai joué, et, je puis dire hardiment, avec succès, dans la plupart des villes de l'Union. J'en suis maintenant à mon quatrième engagement, et vous êtes la première personne, parmi mes anciens amis, qui m'ait reconnu. Ma mère et mon frère ne savent pas ce que je suis devenu, et, comme je reste toujours dans un petit cercle d'amis de ma profession, je crains peu d'être découvert. Si jamais la fortune se prend à verser ses faveurs sur moi, je retournerai sur-le-champ chez moi demander à ma mère pardon et oubli de ma conduite; alors si je peux m'y résoudre, je quitterai le théâtre. Cela dit, mon cher ami, je suis charmé de vous serrer la main ; venez, nous allons vider ensemble un verre de vin, et ce soir, vous reviendrez me voir au théâtre : Voulez-vous ? »

Je déclinai l'offre qu'il me faisait de boire d'aussi bonne heure, — il n'était pas dix heures du matin; — mais je promis d'aller au spectacle le soir.

— Vous êtes bien difficile, me dit-il; pour moi, je ne pourrais rien faire de bon sans le stimulant que donne le vin. Et il fit venir un grand verre, qu'il vida d'un seul trait.

Puis reprenant la parole, il ajouta :

— Etes-vous marié?

— Oui, je le suis, lui répondis-je.

— Je m'en doutais bien, dit-il; vous montriez de tous temps des dispositions très-décidées pour le mariage et la vie ca-

sanière. Quand vous viendrez ce soir au spectacle, — on jouera *Othello*, où je remplirai un rôle ; — faites attention à une jeune dame qui jouera le rôle de Desdemona ; vous conviendrez avec moi que c'est la plus belle personne que vous ayez jamais vue ; elle s'appelle miss Paola. Je lui fais la cour ; mais elle est si coquette que je suis tenté de jouer le rôle du More jaloux au naturel. Si j'étais assez heureux pour en faire ma femme, je me sentirais presque la force de renoncer au vin.

— Si elle est aussi coquette que vous le dites, son affection, lors même qu'elle serait durable, serait payée trop cher par la peine qu'on se donnerait pour la garder. Le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Suivez mon conseil, George ; renoncez à la boisson ; parole de vieil ami, l'influence de cette habitude sur votre constitution est déjà très-visible. Se marier et s'établir, c'est à quoi il faut, selon moi, aspirer de toutes ses forces ; mais il faut prendre une femme qui ait des qualités sociales, des vertus qui soutiennent l'épreuve.

— Mon ami, vos paroles sont excellentes ; mais autant en emporte le vent. Il faut qu'elle devienne ma femme ; cela sera, je le jure ; celui qui me la ravira périra de ma main, ou moi de la sienne. »

Je vis bien qu'il était inutile de chercher à lui faire entendre raison. D'un autre côté, je pensais que la coquetterie de miss Paola n'existait peut-être que dans l'imagination du jeune homme ; je pris congé de lui, et j'allai faire quelques visites.

Le soir, je me rendis de nouveau au théâtre avec ma femme, en ayant soin de prendre les mêmes places que la veille. J'avais déjà été frappé de la beauté de miss Paola et j'avais appelé sur elle l'attention de ma femme ; mais, préoccupé de l'idée d'avoir rencontré mon ancien camarade, je l'avais perdue de vue pour le moment.

C'était, en effet, une femme d'une beauté remarquable, et

je m'aperçus que George perdait plus d'une fois la mémoire, tant il était épris d'elle. Il la suivait des yeux quand son rôle la faisait s'adresser à d'autres acteurs; toute la contenance de ce pauvre garçon trahissait le charme qu'elle exerçait sur lui : il était comme fasciné par ses attraits. Le spectateur rapproché de la scène pouvait lire dans les yeux de l'actrice que le jeune acteur ne lui était pas non plus indifférent; mais la coquetterie était peinte dans ses traits aussi distinctement que si ce mot eût été écrit en toutes lettres sur son front.

Je vis plusieurs fois George pendant son séjour à New-York, et chaque fois il ramenait la conversation sur miss Paola. Celle-ci était devenue, pour ainsi dire, l'âme de son imagination, à tel point que quand il s'était enivré, ce qu'il faisait d'habitude avant de monter en scène, on le voyait quelquefois sur le point de commettre quelque acte téméraire. Il me presenta à miss Paola. Je trouvai que tout ce que George m'avait dit d'elle était exact, et que moi-même je ne m'étais point trompé dans mon jugement à son égard. Je m'expliquai très-bien alors l'idolâtrie qu'il professait pour elle, car cette actrice était en vérité l'idéal de la beauté la plus capable de fasciner un homme, quelque froid qu'il fût : mais l'enchanteresse paraissait aussi se plaire à enlacer dans ses filets celui qui cherchait à faire sa conquête.

La troupe dont George faisait partie quitta New-York, mais elle y revint six mois après. Un ou deux jours après son retour, j'allai faire une visite à Harley; on me dit qu'il était indisposé : comme il dormait, je ne montai pas dans sa chambre. Dans le courant de la journée, je reçus de lui le billet suivant :

« Mon cher Jacques, je suis malade, très-malade. Venez me voir ce soir. Il me sera impossible de jouer. Elle seule sera sur la scène. Apportez-moi quelque stimulant qui me donne de la force pour une heure. Votre ami, De Moulins. »

Je me hâtai d'aller le voir. Il était étendu sur un sopha, et

ne se leva pas lorsque j'entrai. Il étendit la main pour prendre la mienne. Je fus effrayé à la vue des ravages que l'intempérance avait exercés sur ce malheureux pendant le court espace de temps qui s'était écoulé de son départ à son retour.

— Pouvez-vous, cher ami, me donner quelque remède au moyen duquel je puisse me lever pour aller ce soir au théâtre? me dit-il, dès que je fus entré. Il faut que je parle à Paola ce soir; autrement je deviendrai fou. Je ne l'ai pas vue depuis que je suis malade. Regardez, je peux marcher. »

Il essaya en même temps de se lever, mais il retomba à l'instant.

— Oui, ajouta-t-il d'une voix qui attestait la plus profonde douleur, je suis faible, très-faible; mais mon cher ami, je vous en conjure, donnez-moi quelque chose qui me rende assez de force pour pouvoir me rendre ce soir au foyer des acteurs.

Un instant après, un garçon de l'hôtel entra avec une bouteille de vin : il la plaça sur une table près du sopha, à portée de George, qui y porta aussitôt une main tremblante.

— George, êtes-vous fou? lui dis-je, en lui enlevant le verre des mains. Vous vous tuerez vous-même. Vous avez tous les symptômes d'une fièvre ardente; si vous buvez ce vin, je ne répondrai pas des suites.

— Fou! dit-il, oui, je suis fou. Il n'y a que le vin qui puisse me soutenir... Voilà le sixième verre que je vide aujourd'hui. Tout en parlant ainsi, il saisit le vase, et avant que j'eusse pu le retenir, il avala le contenu jusqu'à la dernière goutte. Le verre lui échappa des mains et se brisa sur le plancher; le malade tomba à la renverse, en prononçant des paroles inintelligibles et incohérentes. Pendant quelques moments il demeura plongé dans une sorte d'engourdissement, privé de toute sensibilité. J'appelai au secours; on plaça le malade sur son lit, et je lui appliquai de la glace sur les tempes. Peu

à peu il revint à lui et ouvrit les yeux. Il paraissait ne reconnaître personne, et il répétait le nom de Paola. Je lui administrai une dose d'opium, et il s'endormit. Je partis avec l'intention de revenir le lendemain matin.

Je le trouvai, comme je l'avais craint, agité d'une fièvre ardente et en plein délire. Pendant trois jours de suite, il resta dans cet état; le quatrième enfin, la fièvre s'apaisa, et il me reconnut, ainsi que d'autres personnes qui étaient là.

— Où est Paola, Jacques? me dit-il. C'est singulier, elle n'est pas venue me voir ce matin, bien qu'elle ne m'ait pas quitté un instant ces jours derniers. Depuis combien de temps suis-je malade, et quelle est la maladie dont je suis atteint? Comme j'ai mal à la tête! Jamais je ne serai en état de jouer mon rôle. Donnez-moi du vin, du vin! des femmes et du vin! Une vie courte et joyeuse! »

En même temps il essaya de chanter le refrain d'une chanson bachique bien connue. J'étais intimement convaincu qu'il ne reviendrait pas de cette maladie, et comme je connaissais l'adresse de sa mère, j'écrivis immédiatement à cette dame de venir sans délai, si elle voulait encore voir son fils.

J'allai trouver aussi Miss Paola, et lui appris le danger où était M. De Moulins. Au moment où je l'abordai, elle riait et minaudait dans le foyer avec quelques-uns de ses admirateurs. A la nouvelle que je lui portai, elle pâlit et manqua de tomber évanouie. Cependant elle revint à elle, et quitta la salle avec moi, en s'informant de l'état de son adorateur. Je lui dis tout, lui racontant que dans son délire il n'avait parlé que d'elle; que j'avais écrit à sa mère, et que, s'il venait à montrer quelques symptômes de retour à la connaissance, une visite de sa part pourrait produire un effet très-bienfaisant sur lui; j'ajoutai du reste que je le préparerais à cette visite. L'actrice parut profondément affectée, à tel point qu'elle versa des larmes.

« J'irai le voir, docteur, me dit-elle, aujourd'hui, à l'instant même, au moment où vous le jugerez à propos. Pauvre Albert!

Je la quittai. Plusieurs jours se passèrent, pendant lesquels le malade fut assez tranquille ; mais en même temps, il était très-faible et trop sensible pour que je jugeasse prudent de lui parler d'elle. Il se trouvait dans une prostration totale, et murmurait des paroles inintelligibles. Une ou deux fois, je l'entendis pourtant prononcer le nom de sa mère. Ce que je craignais, c'est qu'il ne vécût pas assez longtemps pour revoir la bonne dame, obtenir son pardon et sa bénédiction. Quant à une guérison, il était impossible de l'espérer. Enfin, la pauvre mère arriva dans ma maison. Ce même jour, le malade était d'autant plus tranquille que je lui avais parlé de miss Paola et que je lui avais annoncé sa visite. J'informai celle-ci que le malade était préparé à la recevoir. Elle vint à l'heure convenue. — Je dois dire qu'elle n'avait plus paru à la scène depuis le moment où je lui avais fait part de la dangereuse position de George. — Je conduisis de mon côté et à la même heure mistress Harley dans l'appartement de son fils. Celui-ci reconnut à la fois l'une et l'autre de ces visiteuses et pleura amèrement. Tous ceux qui étaient présents fondaient en larmes ; et la pauvre mère, qui, après avoir si longtemps perdu son fils, le retrouvait étendu sur un lit de mort, se montrait inconsolable. George demanda à sa mère un pardon qu'elle lui accorda sans condition, en demandant au ciel une seule grâce, celle de sauver la vie de son fils.

Miss Paola était à genoux près du lit, et sanglotait d'une manière convulsive, au point que je craignais de tant d'émotions un effet fatal pour le mourant. Je réussis difficilement à faire sortir les deux dames de la chambre : la mère m'adressa un regard suppliant, en me demandant si réellement il n'y avait plus moyen de le sauver. Je ne crus pas pouvoir faire

luire à ses yeux un espoir trompeur, et je la priai de ne pas augmenter le danger par sa présence ; elle le promit, en me demandant pour toute condition de passer la nuit dans la chambre voisine. J'y consentis ; j'allai aussitôt retrouver le malade, auquel j'administrai une dose d'opium, et j'attendis qu'il fût endormi pour le quitter.

Je sortis avec miss Paola, qui paraissait aussi émue et aussi affectée de la scène à laquelle elle venait d'assister, que la pauvre mère elle-même.

Le lendemain matin je revins trouver Harley : je craignais que le sommeil paisible où il était plongé la veille à mon départ ne devînt le sommeil de la mort, tant son abattement avait été grand. En entrant dans la maison, je vis que tout le monde était dans une grande agitation.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je. M. De Moulins serait-il mort?

— Il est mort, me répondit en tremblant la servante ; hélas ! il est mort de sa propre main.

— Grand Dieu ! m'écriai-je ; que dites-vous ?

— M. De Moulins s'est suicidé. »

C'est tout ce que la pauvre femme pût me dire, et je montai en courant l'escalier, pour savoir si la nouvelle était réellement vraie.

Elle ne l'était que trop. Un délire violent avait pendant la nuit repris le malade. Avec cette force singulière que les malades de son espèce retrouvent parfois, il s'était levé de son lit, avait pris une paire de pistolets dans un tiroir où personne ne les soupçonnait. Sa mère, au bruit de ses pas, était entrée dans sa chambre juste à temps pour le voir appliquer l'arme meurtrière sur le front et tomber.

Depuis ce moment affreux, elle avait eu plusieurs syncopes successives. Pendant quelques heures je craignis pour sa vie. Peu à peu son agitation se calma. Tout ce que je pouvais faire, c'était de lui prodiguer des paroles de consolation. Je fis ensuite les démarches pour faire enterrer con-

venablement le mort. Sa mère le suivit à sa dernière demeure avant de retourner dans son pays.

Miss Paola, qui était en réalité la cause de la mort du malheureux George, parut inconsolable. Elle ne monta plus sur la scène à New-York, et, quelques jours après les funérailles, elle se rendit à Baltimore pour voir ses amis. Je n'entendis plus parler d'elle; mais trois ou quatre mois après, je lus dans un journal de Baltimore, aux faits divers:

« La belle mistress Paola, si remplie de talent, qui, dans ces derniers mois, a tant charmé nos concitoyens par son admirable jeu au théâtre de notre ville, vient de changer de nom. Elle s'est mariée à Charleston lundi dernier, avec M. Smith, riche planteur de notre Etat. On nous assure que d'après une des clauses du contrat de mariage, elle ne doit plus paraître sur la scène. Tout en nous associant à la joie qu'elle doit éprouver de sa haute fortune, nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer ici le regret que cette perte irréparable cause au public qui fréquente le théâtre. »

La lecture de cet article remplit mon âme de dégoût.

Telle est la réalité des sentiments d'amour dont le cœur d'une coquette est capable!

J'augurai que l'homme qu'elle venait d'épouser ne serait pas moins malheureux que celui qu'elle avait si vite oublié.

XI

Histoire d'une actrice.

Un jour de décembre 1840, à une heure avancée de l'après-dinée, je sortais de la maison d'un riche malade, lorsque je

fus abordé par une petite fille qui paraissait avoir environ douze ans.

— Je vous demande pardon, monsieur, me dit-elle ; êtes-vous le docteur W... ?

— Oui, c'est moi ; que désirez-vous, ma petite fille ?

— Ma mère, qui est très-malade et qui demeure tout près d'ici, reprit-elle, m'a envoyée vous prier de venir la voir, si vous en avez le temps. On m'a dit chez vous que vous étiez allé chez mistress Beals. Je pensais que je serais peut-être assez heureuse pour vous y trouver, et que vous auriez la bonté de vous rendre avec moi chez ma mère. C'est si loin de chez vous jusque là !

— C'est vrai, ma chère petite, dis-je ; le chemin est long et pénible par un jour comme celui d'aujourd'hui ; mais il a dû être beaucoup plus long et plus pénible encore pour vous, qui l'avez fait en marchant dans la boue, la neige et les flaques d'eau. Venez, que je vous place dans ma voiture ; je vais vous conduire chez votre mère. »

Je fis monter la chère petite dans ma voiture, et bientôt après nous arrivâmes dans Fulton-street, où la petite fille me fit arrêter à la porte d'une maison habitée par plusieurs locataires.

— C'est ici que demeure ma mère, dit-elle ; au troisième, sur le derrière. Elle est très-malade ; elle sera bien heureuse de voir que vous êtes venu si vite.

Je descendis dans mes bras la petite fille de la voiture, et elle me conduisit par un escalier étroit et tortueux à la chambre occupée par sa mère. La malade était couchée sur un sopha qui occupait toute la largeur de la petite pièce ; vers le côté opposé était placé un petit bois de lit ; un tapis déteint et fané couvrait le plancher, et formait, avec deux chaises, tout l'ameublement de la chambre. Un peu de cendres chaudes dans une petite grille de fer encaissée dans une ouverture du mur renvoyaient une chaleur à peine sen-

sible. Tout était net, propre, mais passé et flétri, dans cette chambre; et il était facile de voir que c'étaient là les débris d'une fortune déchue.

Aux murailles étaient appendus plusieurs tableaux représentant principalement des paysages et des scènes de la vie domestique. A première vue, on les aurait pris pour des gravures; mais, en regardant de plus près, je m'assurai que c'étaient des dessins faits au crayon avec une délicatesse et un fini parfaits. Entre ces tableaux étaient jetées çà et là, avec symétrie, des aquarelles d'un goût exquis; et sur l'étroite croisée était placé un pot de mignonnettes, dont l'odeur balsamique parfumait le petit intérieur.

— Monsieur a été assez bon pour venir avec moi, maman, dit l'enfant, en fermant la porte, et en courant vers sa mère, qu'elle embrassa tendrement.

La dame — car c'était une femme comme il faut, malgré sa pauvreté, — se souleva, et me reçut en m'adressant des remerciements pleins d'effusion, exprimés d'un ton de voix doux et harmonieux, pour l'empressement que j'avais mis à venir la voir. Elle me pria de m'asseoir; puis s'adressant à l'enfant, elle lui dit:

— Pauvre Annie! Tu as fait une course bien fatigante. Mets-toi près du feu et sèche tes pieds. J'ai eu tort de t'envoyer chez Monsieur par un aussi mauvais temps; la crainte que j'éprouvais de devenir plus malade a été trop grande.

— Voulez-vous me dire, madame, quels sont les symptômes de votre maladie?

— Je ne saurais le faire que d'une manière très-générale, docteur, répondit la malade; et il me serait bien difficile de vous donner aucun détail. J'éprouve une prostration qui s'étend à tous les membres, une lassitude qui ne me permet pas de faire le moindre effort, et je crains parfois, ajouta-t-elle après une pause, d'avoir une affection du foie, triste avant-coureur d'une maladie de consomption; j'espère pourtant qu'il n'en

sera rien! car, si je mourais, que deviendrait ma pauvre enfant? »

Pour dire la vérité, ma première impression en entrant dans la chambre avait été que la malade était lentement minée par la phthisie: en effet, la rougeur subite qui avait coloré ses joues lorsqu'elle m'adressa la parole, ses traits déprimés, ses yeux cernés, et, par cela même, plus étincelants; la pâleur de sa figure, ses longs doigts amincis et son teint transparent, tout cela me paraissait constituer les symptômes sinistres d'une maladie dont le caractère trompeur, mais fatal, est trop connu des médecins.

Je lui tâtai le pouls, et je m'enquis des autres circonstances qui pouvaient éclairer ma conscience: je prescrivis ensuite une médecine simple et inoffensive, jusqu'à plus ample informé, et promis de revenir le lendemain pour apporter les médicaments qui me paraissaient le mieux convenir à la malade. Au moment où j'allais sortir, elle me retint par ces paroles:

— Je crains, docteur, de ne pouvoir espérer que vous me fassiez des visites régulières comme à une de vos malades ordinaires, car — elle hésita un moment et rougit — je ne peux pas vous dissimuler que je n'ai pas les moyens de payer les visites d'un médecin. Veuillez me faire une prescription générale que je puisse suivre toute seule; et si, dans vos visites, vous passiez par hasard dans cette rue, je vous serais obligée de monter chez moi et de me donner quelques soins. En disant cela, elle voulut me mettre dans la main un petit morceau de papier qui se trouvait être un billet de banque de deux dollars.

Je voulus le lui rendre immédiatement; mais elle ajouta:

— Je sais, docteur, que je vous offre des honoraires trop infimes; mais, en vérité, c'est tout ce que je peux donner.

— Chère madame, lui dis-je, nous parlerons d'honoraires une autre fois; pour le moment, reprenez votre billet. De

plus, je vous promets de venir vous voir tous les jours, aussi longtemps que je le jugerai nécessaire. J'abaisserai mes prétentions au niveau de votre position, et je tiendrai compte des circonstances ultérieures. Serait-ce de ma part une indiscrétion de vous demander votre nom?

— Je m'appelle mistress Silas, dit-elle ; je ne croyais pas utile de vous le dire, car je n'aurais pas voulu être reconnue; mais puisque vous voulez bien être pour moi le bon Samaritain, je ne peux pas espérer garder longtemps l'incognito. Et, au fond, je ne vois pas pourquoi je rougirais de me faire connaître à vous. C'est un travers ridicule de la nature humaine qui nous fait craindre d'être connus de ceux qui nous ont vus dans la prospérité; car, du moment où notre pauvreté ne provient ni de la paresse ni du crime, il n'y a qu'une fausse honte qui puisse nous induire à penser que la pauvreté soit un vice.

— Êtes-vous mistress Silas de Cambridge? » lui dis-je avec un profond étonnement.

J'examinai de plus près ses traits, et je crus reconnaître dans sa personne, malgré les ravages de la maladie, des années et des peines morales, une femme que j'avais connue autrefois. Elle était alors la plus belle jeune fille, et fut plus tard la plus gracieuse et la plus attrayante femme que j'eusse jamais vue. Lorsque je l'eus reconnue, je m'écriai donc :

— Est-il possible que ce soit vous ? vous que je vois dans cet état? A la vérité, j'aurais pu deviner, à la manière dont vous m'avez reçu, et en vous entendant prononcer, sans hésitation, mon nom, que nous nous étions déjà connus. Allons, ajoutai-je en souriant, trêve à toutes les excuses : vous allez maintenant, puisque vous êtes malade, vous livrer à ma discrétion et suivre mes ordonnances, quelles qu'elles puissent être. Attendez-vous, dès à présent, à me voir passer régulièrement chez vous, comme chez mes autres malades ; car.....

Je m'arrêtai. J'étais sur le point d'adresser à la pauvre malade une question qui aurait pu lui paraître par trop indiscrète : J'étais tenté de lui demander ce qui l'avait mise dans cet état de pauvreté. Elle devina ma pensée.

— Vous êtes sans doute étonné, dit-elle, de me voir plongée dans la plus grande misère. Je trouve votre surprise toute naturelle ; mais je ne pourrais en ce moment vous faire le récit de ma vie depuis l'époque où j'ai quitté Cambridge, ville où j'ai passé plusieurs années de bonheur. Je vous ferai ma biographie une autre fois ; la sympathie d'un ami qui m'a connue dans de meilleurs jours sera un baume à mes douleurs. Je vous dirai seulement pour le moment, que dans les dernières années j'ai bu à longs traits au calice des peines et des tribulations, après avoir été, aussi longtemps que vécut mon pauvre Alfred, la femme la plus heureuse qui eût jamais existé. Adieu, cher docteur, et, en même temps, elle me tendit sa main maigre et décharnée, que je baisai avec attendrissement.

Le lendemain, je retournai chez mistress Silas ; je la trouvai à peu près dans le même état, peut-être un peu plus abattue ; mais j'attribuai ce léger abattement à l'action de la médecine que je lui avais ordonnée. Elle et ma femme s'étaient un peu connues avant mon mariage ; mais mistresse Silas appartenait à une famille plus riche et même plus élevée. Il y a donc pour moi un motif de plus de ne pas blesser sa délicatesse naturelle, rendue plus susceptible encore par le souvenir du passé. Elle se trouvait dans la position d'une personne obligée par ceux qui avaient autrefois occupé une position sociale inférieure à la sienne. Sa pauvreté était telle que je m'aperçus souvent qu'elle ne s'était point procuré les médicaments prescrits. Je devais en conclure qu'elle n'avait pas l'argent nécessaire pour les acheter.

Je résolus donc de raconter cette histoire à ma femme,

et de lui faire la proposition de visiter avec moi, le lendemain, la pauvre dame. Nous nous y rendîmes tous deux; bientôt, prétextant des affaires pressantes, je les laissai ensemble et je sortis. Il avait été convenu auparavant, avec ma femme, qu'elle essaierait de lui offrir, en y mettant toute la délicatesse possible, les différents secours dont elle avait besoin. Au bout d'une heure, je revins prendre Susanne, et nous retournâmes à la maison. Ma femme était on ne peut plus charmée des manières distinguées et de la touchante résignation de la pauvre dame, et, à dater de ce jour, il s'établit entre elles une intimité qui ne finit qu'avec la vie de mistress Silas.

Susanne allait la voir presque tous les jours, et bientôt elle fut pour la malade un meilleur médecin qne moi-même. Au bout de quelque temps, mistress Silas fut assez bien rétablie pour pouvoir monter à cheval; et alors elle vint nous visiter souvent. A la vérité, le mal dont elle était atteinte avait jeté de trop profondes racines pour qu'elle pût être entièrement guérie; mais il y avait toute apparence qu'elle pourrait encore vivre au moins un an, et peut-être même plus, et prodiguer ses soins maternels à son intéressante petite fille. Un soir — c'était l'anniversaire de son mariage — nous étions assis tous les trois dans notre salon. J'étais curieux de savoir par quelle série de causes fatales la pauvre dame avait été réduite à sa triste position; je ramenai donc la conversation sur l'époque où je l'avais vue à Cambridge. Ce souvenir l'affecta d'abord visiblement, puis, surmontant son émotion, elle me parla de la sorte :

— Mon cher monsieur, je rends justice à l'intérêt qui vous porte à connaître l'histoire de mes infortunes et l'enchaînement de malheurs qui m'a réduite à la dernière misère. Alfred Silas mon mari était, vous le savez, le fils d'un riche négociant de Boston. Il avait reçu une éducation savante, car il devait embrasser la carrière d'avocat, mais il n'exerça ja-

mais. Seul héritier de la fortune de son père, il ne voulait point se livrer à une profession laborieuse pour laquelle il ne se sentait d'alleurs aucun goût. Après notre mariage, nous partîmes en voyage. Nous parcourûmes la plus grande partie des Etats-Unis, puis nous nous rendîmes en Europe, où nous passâmes trois ou quatre ans, particulièrement en Angleterre et en France. Oh! les heureuses années que celles que j'ai passées à faire ces voyages! Alfred était le meilleur des maris, il prévenait tous mes désirs. On aurait dit qu'il avait le don de deviner mes pensées et mes sentiments. A notre retour aux Etats-Unis, nous allâmes demeurer dans le Massachussetts, près Sprinfield, où mon beau-père s'était retiré, après avoir quitté les affaires. Pendant trois ans, ma vie ne fut qu'un bonheur non interrompu, bonheur si grand qu'il eût été téméraire d'espérer en jouir indéfiniment.

Le premier malheur qui nous frappa, ce fut la mort de notre premier-né, enfant charmant, qui nous fut ravi à l'âge de quatre ans. La douleur que j'en éprouvai était profonde; car jusque là l'idée de la mort ne m'avait point atteinte. Cependant, j'avais encore une enfant qui souriait à mon amour; c'est cette pauvre petite fille que vous connaissez, aujourd'hui la seule consolation de sa mère ici-bas. Mon chagrin s'adoucit par degrés, grâce aux consolations et aux tendres soins dont j'étais l'objet de la part de mon mari. Peu de mois après la perte de mon enfant chéri, la santé de mon beau-père commença à décliner; un chagrin secret pesait visiblement sur son cœur. Lui et mon mari avaient ensemble de fréquentes conférences, et les traits d'Alfred se couvraient parfois d'un nuage dont je cherchais en vain l'explication. Malgré cela, il était toujours aimable avec moi, et j'étais trop heureuse de le voir sourire pour oser m'informer du motif de son chagrin.

Enfin, le père d'Alfred vint à mourir. A peine fut-il enterré, que je m'aperçus qu'un sujet grave et sérieux occu-

pait l'esprit d'Alfred. Il s'enfermait pendant des journées entières avec des personnes qui m'étaient étrangères; c'était la première fois depuis notre mariage que je me voyais négligée par lui. Un jour Alfred était plus abattu qu'à l'ordinaire, et moi, après avoir vainement cherché à l'égayer, je me jetai dans ses bras, en le conjurant, par l'amour qu'il portait à sa femme, de me dire la cause d'un chagrin que je voulais partager avec lui. Il me regarda pendant quelques instants, triste et silencieux, et me dit ensuite, d'une voix grave et aimante qui me perça le cœur :

— Chère Agnès, pouvez-vous aimer votre mari pauvre et malheureux, comme vous l'avez aimé riche et heureux? Pouvez-vous m'entendre avouer que je suis réduit à la mendicité, sans cesser de me donner les marques de tendresse que vous me prodiguez dans ce moment?

— Oui, mon cher Alfred, répondis-je, je le peux, et je vous aimerai encore davantage, si c'est possible. Quoi! votre femme ne partagerait pas vos malheurs, après avoir partagé votre prospérité? N'ai-je donc pas promis solennellement à Dieu, devant ses autels, d'être toujours à vous, dans les bons comme dans les mauvais jours? Et je trahirais ces vœux sacrés à la première atteinte de l'adversité? Jamais, cher Alfred, jamais! Je suis votre femme, je suis à vous à la vie et à la mort! »

Il m'embrassa en versant des larmes. Puis il ajouta :

— Je n'attendais pas moins de vous, ma chère amie. Puisqu'il en est ainsi, le poids de mes chagrins est allégé de moitié. Oui! Agnès, moi qui, il y a un ou deux mois, me croyais fort riche, je suis aujourd'hui réduit à la misère. Désormais notre existence dépendra uniquement de mes moyens personnels et de mon travail; et ce qui met le comble à mon chagrin, c'est que vous allez être obligée de quitter ce brillant hôtel, et de renoncer au luxe auquel vous êtes habituée, pour supporter une partie des peines qui pè-

seront sur moi. Encore une fois, Agnès, vous sentez-vous la force de faire ce sacrifice, et de me conserver en même temps votre affection ?

— Je me sens la force de tout sacrifier, répondis-je, excepté mon mari et mon enfant, et je ne les en aimerai que davantage ; c'est à eux seuls que je consacrerai tous les jours de ma vie. »

Ce traité fut scellé par les épanchements de la plus tendre affection. Mon mari me fit ensuite le récit détaillé des malheurs que son père avait éprouvés. Mon beau-père, en se retirant des affaires, s'était associé avec un de ses amis et s'était jeté dans des spéculations aussi vastes que hasardées. Des circonstances imprévues et indépendantes de sa volonté firent échouer son entreprise et le forcèrent à déposer son bilan. Bien qu'il ne fût responsable, en droit, que de la moitié des opérations, il avait supporté la plus grande partie des pertes, qui s'élevaient plus haut que sa fortune, de sorte qu'il laissa encore un déficit considérable.

Notre premier soin fut d'aviser à un moyen de pourvoir à la subsistance de notre famille. Je lui proposai d'exercer la profession qu'il avait apprise ; mais il me répondit que les habitudes qu'il avait contractées ne lui permettaient pas d'espérer réussir dans la profession d'avocat, et que d'un autre côté il y avait plus d'avocats que de causes.

Il était allé, antérieurement à notre mariage, en Angleterre, où il avait fait la connaissance de deux ou trois acteurs distingués. Cette liaison s'était bientôt changée en intimité, et il avait pris goût à leur métier. Il était donc, certain soir, monté sur un théâtre d'amateurs, où il avait joué avec un succès qui le flattait. Décidé à tenir cachée à ses compatriotes l'infortune qui venait de le frapper, il voulut écrire à ses anciens amis d'Angleterre pour leur demander si, à leur avis, il ne pourrait pas faire sa profession de ce qu'il avait autrefois considéré comme un amusement ; mais

aucun de ces individus ne lui répondit. Mon mari prit alors le peu d'argent qui lui restait; il partit pour Londres, et, grâce à l'influence de John Kemble et de quelques autres, il fut engagé dans une troupe d'une grande ville de province. Mais il ne tarda pas à faire la cruelle expérience que c'est tout autre chose de jouer en amateur pour amuser ses amis, ou de jouer dans le but de gagner son pain devant un public malicieux et porté à la critique. Si Alfred fût monté sur la scène dès son jeune âge, il serait probablement devenu un acteur distingué; mais à l'époque où il débutait sérieusement il était trop âgé, et avait en outre trop de fierté pour pouvoir supporter les rires et les sifflets d'un public très-peu indulgent envers les acteurs. C'est alors que je me décidai à monter moi-même sur les planches; mais, hélas! je ne réussis pas mieux que lui! Bref, le courage et la santé de mon pauvre mari succombèrent à tant de secousses; il fut pris d'une fièvre ardente, de laquelle il mourut, en me laissant veuve dans un pays étranger. »

Arrivée à ce point de son histoire, la pauvre dame était tellement émue, qu'elle fut obligée pendant quelques instants de garder le silence.

— Après la mort d'Alfred, dit-elle en continuant, le public peut-être touché de compassion par mon malheur, commença à me témoigner moins de défaveur. Peu à peu mon jeu fut goûté jusqu'à un certain point, et j'aurais peut-être acquis quelque renommée, si ma santé eût été meilleure; mais une maladie de consomption vint m'enlever cette perspective, et je me vis obligée de quitter la scène. J'avais réussi à sauver quelqu'argent du naufrage. Cette épargne me servit à retourner aux Etats-Unis, où j'espérais que le changement de climat opérerait une diversion favorable à ma santé; mon état n'a fait qu'empirer jusqu'au moment où je me suis adressée à vous. Le peu d'argent que j'avais apporté avait bientôt été dépensé; pour pourvoir à notre existence, je

cherchai à tirer parti d'un certain talent naturel que j'avais pour le dessin. Annie portait mes esquisses chez les marchands de tableaux, afin de les vendre ; mais le produit suffisait à peine à nous donner le pain quotidien et le logement le plus humble. Telle est mon histoire !

— Est-il possible, mistress Silas ? m'écriai-je. C'est donc vous qui étiez mistress Bennitta, cette actrice d'un si grand talent, à laquelle les journaux prodiguaient leurs applaudissements ?

— Hélas ! oui, répondit-elle avec tristesse ; les applaudissements n'avaient pas la vertu de consoler mon cœur brisé.

Mistress Silas vécut encore à peu près un an ; mes amis et moi nous achetions ses dessins pour qu'elle et sa petite fille pussent vivre ; et à la mort de la mère, nous mîmes la petite Annie en pension.

Cette charmante enfant a répondu aux soins dont elle a été l'objet. Elle a grandi en sagesse et en beauté et est aujourd'hui mariée à un avocat, qu'une nombreuse clientèle met en état de faire honneur à ses affaires.

XII

Le prodigue. — Le mariage excentrique. — La misère. — La chute. Le faux. — Une mort terrible.

J'avais été le camarade de classe d'Edouard Marsden à l'université d'Harvard. Nous étions de vrais amis, et nous partagions également nos études et nos plaisirs. Toutefois, lorsqu'il s'agissait de plaisirs, il m'était impossible de lutter

avec lui; car son père, riche négociant retiré des affaires, lui donnait les moyens de se procurer maintes jouissances dont j'étais obligé de me passer, moi, simple fils d'un fermier d'une modeste aisance et chargé d'une nombreuse famille. Edouard était un esprit singulier et vagabond; tout le monde l'aimait cependant; les anciens du collége et les pères et mères du voisinage le considéraient comme le type du caractère insouciant, et auraient vu avec regret leurs fils imiter sa conduite. Les jeunes filles se trouvaient charmées de sa compagnie; mais aucune des familles dans lesquelles il était admis n'aurait consenti à lui donner son enfant en mariage, bien que l'on sût qu'à la mort de son père il serait à la tête d'une fortune considérable. On ne le voyait jamais étudier aux heures régulières, et cependant il figurait toujours aux premiers rangs de sa classe. J'appris plus tard qu'après avoir passé la journée entière à des occupations frivoles, à pêcher, à tirer à la cible ou à monter à cheval, il s'enfermait dans sa chambre, le soir, quand tout le monde était couché, et qu'il passait la nuit à travailler à la lumière. Le jour venu, il se jetait pendant une couple d'heures sur son lit, se levait, se baignait à l'eau froide, et se présentait dans notre classe, frais, dispos et préparé à répondre à toutes les questions. Edouard étudiait la médecine plutôt pour son plaisir que dans un but sérieux. Il avait déjà voulu passer son examen de droit quelque temps auparavant; mais il avait renoncé à ces études, qu'il trouvait arides et trop ennuyeuses; c'était, disait-il, un état de chicane qui ne convient pas à un honnête homme. Il avait ensuite voulu apprendre la chimie, qu'il étudia sérieusement pendant un an, lorsque, sous je ne sais plus quel prétexte frivole, il abandonna aussi ce travail. Pendant qu'il cultivait la littérature classique, il dépensait son temps à mettre en ordre et à retoucher un recueil de poésies fugitives qu'il était sur le point, disait-il, de publier. Ce travail toutefois ne vit jamais

le jour, probablement parce qu'il ne trouva pas d'éditeur qui voulût se charger des frais d'impression.

Dépité de ces contre-temps, un jour qu'il avait absorbé une trop forte dose de gin, il fit de tous ses manuscrits un auto-da-fé mélodramatique, en dépit des efforts que je faisais pour l'empêcher d'accomplir son œuvre de destruction. Il avait d'ailleurs un talent naturel très-décidé pour le dessin; aussi, après avoir livré aux flammes les fruits de son inspiration poétique, il jura qu'il quitterait le collége et se ferait artiste. Il partit donc pour son pays, où il resta environ six mois. Au bout de ce temps, tout à coup, un matin, il fit irruption dans ma chambre, avant même que je ne fusse levé, en m'annonçant qu'il était revenu à ses premières amours — la médecine. Il continua en effet ses études médicales jusqu'à la mort de son père, que sa mère avait précédé de quelques années. Il venait d'atteindre l'âge de majorité. Bien que son père, en mourant, n'eût pas laissé une fortune aussi considérable qu'on l'avait supposé, le patrimoine échu à Edouard était encore assez beau pour qu'il eût pu vivre commodément dans le monde. Il avait été très-affecté de la mort de son père, et à partir de l'époque où il m'avait quitté, je demeurai sans nouvelles de lui pendant plusieurs mois. Enfin il revint visiter ses amis de collége. Pendant son séjour dans notre ville, il invita toute la corporation des étudiants à un brillant festival, où les premiers honneurs furent pour le dieu Bacchus. Il se passa à cette fête des scènes d'une nature assez peu convenable. La plupart des convives tombèrent sous les tables pour y cuver leur vin au milieu des bouteilles vidées et des verres brisés, tandis que d'autres parcouraient en chantant les rues de Boston, injuriant les gens de la police et commettant d'autres délits, par suite desquels quelques-uns furent mis en prison et d'autres expulsés du collége.

Après plusieurs incartades, le jeune Marsden se rendit à

New-York, où je le trouvai quelques mois après mon établissement dans cette ville. Il m'invita à venir le voir dans son appartement à l'hôtel de la Batterie. Il menait grand train comme tout jeune homme riche et ami du luxe. Arrivé chez lui à une heure avancée de la soirée, je le trouvai nonchalamment couché sur un divan, dans un appartement meublé avec un luxe oriental, fumant un hookah plongé dans une eau aromatique. Un domestique nègre servait le fourneau de sa pipe, et le remplissait du tabac oriental le plus fin et le plus suave. Il portait une robe persane, un turban, et des babouches à pointes recourbées d'un travail magnifique. Son appartement était parfumé de l'odeur de pastilles du sérail qui brûlaient sur un réchaud, et un lustre éclatant répandait sa lumière sur des meubles dignes d'exciter l'envie d'un prince indien.

— Vous voyez, me dit-il, lorsque j'entrai, vous voyez que je vis grandement : personne ne peut vous montrer rien de semblable dans cette ville. Jouir de la vie présente, cueillir les plaisirs du jour, voilà ma devise, mon cher ami. Je suis épicurien ! »

Je lui demandai s'il exerçait sa professon de docteur.

— Dieu m'en garde ! dit-il; au diable la médecine, je ne dis pas ceux qui l'exercent. Shakspeare, le grand Shakspeare, voilà mon homme, voilà mon modèle !

Je me mis à sourire, et je lui demandai, sur la foi de notre vieille amitié, combien de temps il croyait pouvoir faire face à d'aussi extravagantes dépenses.

— Je l'ignore, répondit-il avec insouciance. En vérité, je ne sais pas quelle somme d'argent j'ai chez mon banquier. Je prends ce qu'il me faut et tant qu'il y en a; quand je serai ruiné, eh bien, ce sera fini. Alors je vendrai mes meubles, mes chevaux et ma voiture ; puis j'entreprendrai quelque chose, je ne sais quoi; seulement, ce ne sera pas la médecine. Du reste, je ne vivrai peut-être pas jusqu'à l'entier

épuisement de ma fortune. Mais il s'agit d'autre chose pour le moment. Je vais épouser une riche héritière, une excellente femme, déjà un peu âgée, mais encore belle et d'une bonne prestance. C'est une veuve; qu'en dites-vous? Elle a vingt mille dollars; ce sera une bonne fortune pour moi, quand mes trente mille dollars seront éventés.

— Vous plaisantez sans doute, lui répondis-je; quel âge avez-vous donc?

— Quel âge? ma foi je ne le sais pas, à un an près. Je crois être dans ma vingt-cinquième année.

— Allons, tout ceci n'est pas sérieux, surtout quand vous dites que vous voulez épouser une femme de quarante ans, lui dis-je.

— Mon cher docteur, répondit-il, je crois que je ne me trompe pas, en vous disant que ma future frise la cinquantaine; mais qu'est-ce que cela me fait? Elle sera tout à la fois ma mère et ma femme. Du reste, c'est de l'argent qu'il me faut, et j'en aurai d'une manière ou d'une autre.

— Mais, si vous continuez le train de vie que vous menez, combien vous dureront vos vingt mille dollars?

— Pas longtemps, répondit-il, si je continue; mais j' renoncerai à Satan et à ses œuvres, quand j'aurai à ma disposition les joies du mariage. Du reste, mon cher docteur, vous vous exagerez l'extravagance de ma vie actuelle. Je ne suis ni joueur, ni buveur, ni débauché. Je ne prends que des plaisirs raffinés et dignes d'un homme bien élevé. Je me pique d'être un gourmet en mon genre. L'argent, si vite qu'il se dépense, me dure de cette manière deux fois plus longtemps qui si je m'abandonnais à des excès. Je ne me marierai pas plus tard que la semaine prochaine, et je vous enverrai une invitation pour la célébration de mon mariage. J'espère que vous me ferez l'honneur d'y assister. Mais en voilà assez sur ce chapitre. Prenez un cigare et buvez un verre de vin. Je vais commander un poulet rôti; vous reste-

rez avec moi pour prendre votre part, et nous parlerons du temps passé. »

Je vis bien qu'il était impossible de raisonner avec mon prodigue et j'obtempérai à ses désirs : puis après avoir passé une heure à causer de notre vie de collége et de nos anciens amis, je m'en retournai chez moi. La semaine suivante je reçus une invitation pour assister à son mariage; je m'empressai de m'y rendre avec ma femme. Ce fut une fête de la plus grande magnificence; on ne parlait dans toute la ville que du luxe qui était déployé dans cette occasion et de la disproportion d'âge des deux époux. Comme Marsden me l'avait dit, la mariée touchait de près à la cinquantaine; elle avait dû être belle dans sa jeunesse. Les restes qu'elle avait conservés le prouvaient suffisamment encore. Tout démontrait qu'elle aimait passionnément son mari. Marsden faisait tous ses efforts pour paraître également épris d'elle; mais, après tout, il était facile de voir que l'amour n'existait que d'un côté. A peine le mariage conclu, Marsden recommença une nouvelle vie d'extravances. A dater de cette époque, je le vis peu. Les habitudes qu'il venait de reprendre me faisaient un devoir de l'éviter. J'aurais peut-être même pu perdre mes amis sérieux, si je m'étais lié intimement avec lui. Environ deux ans après, j'appris avec plus de chagrin que d'étonnement que M. et mistress Marsden étaient séparés. La femme, ruinée et sans ressource, était retournée dans sa famille; car elle avait été assez imprévoyante pour ne pas garder par devers elle son douaire, et toute sa fortune y avait passé. M. Marsden avait rassemblé dans sa mémoire tout ce qu'il avait appris de médecine, et il avait réussi à se faire admettre comme chirurgien à bord d'un vaisseau qui allait de Boston aux Indes.

Deux ou trois ans se passèrent sans que j'entendisse parler de lui. Quand le vaisseau fut revenu à Boston, j'eus la curiosité d'écrire au capitaine pour savoir si Marsden était

aussi de retour. On me répondit que pendant que le bâtiment était à l'ancre dans l'Inde, Marsden avait fait une excursion à quelques lieues du rivage dans l'intérieur, et que, malgré toutes les recherches, on n'avait pas pu découvrir ce qu'il était devenu. Quelques années plus tard, j'appris qu'un armateur de Boston, qui faisait le commerce des Indes, l'avait rencontré dans la maison d'un riche Parsi, dont il instruisait les enfants dans la langue anglaise, mais il avait été bientôt remercié par le père, qui avait trouvé que le maître enseignait fort mal les principes... de la grammaire. Plus tard, je fis un voyage à Philadelphie, où certaines affaires m'avaient appelé. En passant dans Market-street, j'entendis une voix qui m'était familière et qui invitait les passants à monter dans un coche qui se dirigeait vers le quartier des quakers, —il n'y avait pas encore d'omnibus à cette époque.—Je tournai la tête. Qui aperçus-je ? ni plus ni moins que mon ancien ami de collége, Edouard Marsden, perché sur le siége et débattant le prix d'une course avec des personnes qui voulaient monter dans sa voiture. Le fait me parut tellement étrange que, sans avoir nul besoin d'une voiture, je louai le fiacre. Sans laisser à Marsden le temps de me reconnaître, je montai vivement, et je lui désignai d'une voix feinte une localité située hors de la ville, où il devait me conduire.

Arrivé dans le village, je descendis de voiture. Je demandai une chambre particulière à la taverne, et je priai l'aubergiste de m'envoyer le cocher, en ayant l'air de vouloir lui payer sa course, ou de lui donner des ordres pour mon retour à la ville. Le cocher entra dans la chambre; j'allai aussitôt au-devant de lui, et je le pris par la main.

— Non, ce n'est pas possible, lui dis-je. Est-ce bien Edouard Marsden que je revois ? »

Le malheureux rougit jusqu'à la confusion; il murmura quelques mots inintelligibles.

— Oui, c'est moi, dit-il enfin, et vous êtes le docteur W.

Je vous ai déjà vu hier et vous ai reconnu ; mais je n'ai eu garde de vous aborder pour des raisons que vous devinez facilement.

— Mais enfin, lui dis-je, comment se fait-il que vous soyez dans cette position? Quel homme, avec tant de talents et de connaissances que vous, dût-il même avoir éprouvé tous les caprices de la fortune, ne se relèverait pas, ne reconquerrait pas une position plus conforme à son éducation et à ses premières habitudes?

— Me relever, après être tombé si bas! fit-il avec un ricanement sardonique qui contractait tous ses traits et communiquait une expression sinistre à sa figure empourprée et couperosée par l'intempérance; me relever! Comment peut-on se relever, quand on a tout perdu, sentiments de dignité, d'honneur, bonne réputation, sympathie de ses amis, quand on se voit un homme déclassé? Comment se relever, quand toutes les puissances de la terre, du ciel et de l'enfer conspirent ensemble pour vous accabler, vous écraser, et faire de vous un reptile malfaisant, au lieu d'une créature à l'image de Dieu, comme disent ironiquement nos ministres? Comment se relever, quand on est à bout d'espoir, et que l'on ne peut plus échapper aux étreintes de la faim qu'en travaillant depuis le lever du soleil jusqu'à minuit, afin de gagner quelques sous qui suffisent à peine à traîner une misérable existence, et qu'on est ensuite réduit, pour prendre quelques heures de repos, à se réfugier dans le séjour de la pauvreté et du vice? Me relever, Jacques! c'est impossible! La vie m'est à charge; j'éprouve les remords les plus cruels en songeant à ce que j'ai été, à ce que j'aurais pu devenir, à ce que je suis, à ce que je deviendrai! Me relever! Satan, dont nous parlent les prêtres, peut-il remonter de l'abîme des enfers où il a été précipité? Tâchez de trouver une autre voiture pour vous ramener à Philadelphie; moi, je m'en vais. »

Je ne permis point à Marsden de me quitter ainsi, et, après beaucoup d'efforts, je réussis à me faire écouter de lui. Peu à peu, un reste de bons sentiments prévalut chez ce malheureux, et il se laissa persuader à m'accompagner à New-York, où je promis de lui procurer une occupation plus conforme à son éducation et à ses capacités naturelles.

— Je ne suis plus capable de rien, me dit-il chemin faisant pour New-York, toutes mes facultés sont anéanties; depuis de nombreuses années je n'ai plus ouvert un livre, je n'ai pas tenu une plume. L'eau-de-vie est ma seule consolation, c'est le seul ami qui me reste. Je n'oublie un seul instant ma position que lorsque les fumées de l'alcool me font tourner la tête.

Nous arrivâmes à New-York. A sa demande je tins sa présence cachée à tout le monde, même à ma famille. Je l'établis dans un logement convenable, et lui prodiguai mes soins de médecin jusqu'à ce que sa constitution fût rétablie autant qu'elle pouvait l'être; car la réaction amenée par le nouveau genre de vie où il venait d'entrer lui avait causé une fièvre si violente, que je doutai pendant quelques jours de son retour à la santé. Peu à peu son état s'améliora, et on pouvait espérer qu'à force de soins il recouvrerait assez de forces pour vivre encore des années; car il était très-jeune. Lorsqu'il fut capable de travailler, je lui procurai une place de commis dans un magasin. Pendant plusieurs semaines, il se conduisit aussi bien que possible; mais les vices qu'il avait contractés étaient devenus chez lui une seconde nature, et, pour les détruire, il aurait fallu pouvoir s'y prendre beaucoup plus tôt. Il était resté à peu près six semaines dans le magasin, quand un soir mon domestique vint me dire :

— Monsieur, il y a quelqu'un qui désire vous parler en particulier.

— Qui est-ce? demandai-je.

—La personne ne veut pas dire son nom, reprit le domestique; et paraît extrêmement agitée. M'est avis qu'il est fou ou ivre.»

J'hésitai d'abord à recevoir l'inconnu qu'on venait de m'annoncer. Je dis enfin au domestique de le conduire dans mon cabinet, où je me rendis immédiatement.

C'était Edouard Marsden. Il était dans un état d'ivresse pénible à voir, et dans une exaltation difficile à décrire.

— Voilà, Jacques, dit-il, dès que j'eus fermé la porte, voilà la manière dont je suis reconnaissant de vos bontés. Vous n'avez pas gagné à m'obliger. Je ne suis plus chez M. King; j'ai reçu mon congé. Je viens vous faire mes adieux et je m'en vais au diable! Ne me suivez pas, ne me recherchez pas, je vous prie; autrement vous pourriez avoir à vous en repentir, ajouta-t-il d'un air menaçant.

— Qu'est-il donc arrivé? demandai-je; car je voyais qu'il était inutile de l'exaspérer, ou de lui faire des reproches.

— Il est arrivé ce que vous saurez plus tard. Je suis un malade condamné sans appel. Adieu. Vous avez rendu un beau service au vieux King en l'engageant à mettre sa confiance en moi. »

Il me fut impossible d'obtenir d'autres explications, et, après avoir prononcé encore quelques paroles incohérentes, — car la liqueur commençait à produire son effet, — il partit. Je le suivis de loin, et, l'ayant vu entrer dans son logement, je revins chez moi.

Le lendemain, dans le cours de mes visites, j'entrai chez M. King, le négociant qui, à ma recommandation, avait employé Marsden, pour apprendre ce qui était arrivé.

Le vieillard me reçut très-mal d'abord; mais il finit pourtant par s'adoucir.

— Marsden, me dit-il, s'est remis à boire, trois semaines après être entré chez moi. Avant-hier, je l'ai surveillé et je me suis assuré qu'il avait dérobé plusieurs petites sommes dans mon coffre-fort. Il les a dépensées à satisfaire sa passion

pour les liqueurs fortes. Je ne l'ai pas fait arrêter, uniquement par égard pour vous ; mais je l'ai renvoyé immédiatement en lui retenant ses gages. »

Une fois de retour chez moi, je trouvai une lettre de la propriétaire de Marsden, auprès de qui je m'étais rendu caution pour la pension et le logement. Elle m'apprenait que Marsden était dans son lit en proie à un violent délire, et me priait d'aller voir immédiatement le malade. J'y courus, et je vis que ce qu'on venait de m'écrire n'était que trop vrai. Edouard était dans un délire violent, et, eu égard à l'affaiblissement extrême de son corps, je prévis que l'issue en serait fatale. Il avait perdu toute connaissance de lui-même ; tantôt il était couché dans son lit, tantôt il s'arrachait les cheveux et prononçait les blasphèmes les plus révoltants ; tantôt il se promenait dans sa chambre, en chantant et en riant d'une manière sauvage.

— Etes-vous un agent de la police? me dit-il. Allons, vous ne me tenez pas encore; » et en même temps il saisit le fourgon du poêle et prit une attitude menaçante.

Je savais qu'il faut abonder dans le sens de ceux qui sont atteints de cette sorte de maladie, et je répondis :

— Vous ne me reconnaissez donc pas, Edouard ? Je suis votre vieil ami Jacques. Quelle plaisanterie de me prendre pour un agent de police !

— Fou que je suis ! fit-il en s'avançant vers moi et en mettant sa main tremblante et brûlante dans la mienne. Mais les agents vont venir. Vous m'aiderez à les expulser. Je vous jure qu'ils ne me prendront pas vivant. »

Je réussis à le calmer un peu. Je lui administrai un peu de laudanum, et il tomba dans un profond sommeil. J'étais assis près de son lit et sur le point de m'en aller, après avoir recommandé à la propriétaire de m'appeler s'il arrivait la moindre chose, lorsque j'entendis un bruit de pas sur l'escalier, et bientôt un coup sec fut frappé à la porte de la chambre.

J'ouvris aussitôt, et deux officiers de police se présentèrent.

— Nous avons affaire à Edouard Marsden, dit l'un d'eux. Nous sommes porteurs d'un mandat d'arrêt pour crime de faux.

— Pour faux? Envers qui s'est-il rendu coupable d'une pareille infamie?

— Il s'est approprié à l'aide d'un faux une forte somme d'argent, appartenant à M. Rogers. L'accusé va nous suivre au dépôt.

— Mais vous ne pouvez pas l'emmener en cet état : ce serait le tuer à l'instant même. Je donne caution pour lui.

Nous ne sommes pas autorisés à recevoir caution, reprit l'officier ; mais si vous voulez donner à mon compagnon un certificat portant que l'accusé est dans un état qui ne permet aucun déplacement, il portera ce papier au magistrat ; et moi, je resterai ici jusqu'au jour. »

J'acceptai cette proposition, et j'étais déjà occupé à écrire le certificat, lorsque Marsden s'éveilla du sommeil agité dans lequel il était plongé. A la vue des agents de police, il sauta hors de son lit ; et, avant qu'on pût se douter de son projet, il avait ouvert la fenêtre et s'était précipité dans la rue de la hauteur d'un troisième étage. Il se tua sur le coup.

Le malheureux avait réellement commis le crime dont il était accusé ; on trouva dans sa malle l'argent qu'il avait soustrait. Il avait eu sans doute le projet de s'enfuir cette même nuit ; mais le démon de l'ivrognerie l'avait empêché de s'éloigner à temps, et c'est ce qui avait causé sa mort tragique.

Telle fut la fin d'un homme qui, doué de talents naturels unis à une bonne éducation, aurait pu fournir une carrière aussi honorable que brillante, s'il avait réprimé dans sa jeunesse le penchant funeste qui le faisait sans cesse dévier de la bonne voie.

XIII

Un excentrique. — Le vieillard bibliomane. — Un mariage à soixante ans.

A l'époque où je demeurais près de la Batterie, dans les premières années de ma carrière médicale, j'avais souvent remarqué un vieillard dont toute l'occupation semblait se réduire à feuilleter les vieux livres d'un étalage tenu par un bouquiniste écossais. Quelle que fût la température, que le temps fût beau ou mauvais, je le trouvais presque toujours à son poste quand je passais le matin pour aller à mes occupations. Il était là armé d'une paire de vieilles lunettes et parcourant avec avidité les pages de vieux livres, œuvres vénérables et ravagées des génies du temps passé. Ce magasin en plein air jouissait d'un renom universel. L'étalagiste, nommé Mac-Tavish, portait avec orgueil le titre pompeux d'antiquaire, et si l'on avait besoin de quelque vieux bouquin oublié du monde, on était sûr de le trouver chez lui. Je m'arrêtais quelquefois en passant, et j'ouvrais un ou deux de ces vieux ouvrages par simple curiosité. Peu à peu il s'établit entre le vieillard et moi une sorte de connaissance due à notre rencontre quotidienne. En arrivant à l'étalage je lui souhaitais le bonjour; mais le vieux bibliomane répondait à mon salut par un grognement qui ne ressemblait pas mal à celui d'un ours mal léché.

C'était du reste un homme fort bizarre, portant des vêtements de forme ancienne, une perruque poudrée, un cha-

peau à cornes, des culottes, des bas chinés, une paire de souliers à boucles; mais ce qui était le plus remarquable, chez ce bibliomane, c'était son visage aux traits anguleux, sa bouche voltairienne et ses yeux brillants comme des escarboucles.

Un jour je fis l'emplette d'un vieux volume, et voyant que le bibliomane, contre son habitude, n'était pas à sa place ordinaire, je demandai au marchand qui était cette personne que je voyais toujours à sa boutique, et si c'était une bonne pratique.

— Je ne le connais pas plus que vous, répondit-il; tout ce que j'en sais, c'est qu'il vient presque tous les jours près de mon étalage, qu'il passe la journée à examiner tous les volumes, et qu'il lit souvent des pages entières, quand il y trouve quelque chose qui l'intéresse. C'est une assez bonne pratique; il achète surtout quand je reçois des envois de vieux livres de mon frère. Quelquefois il lui est arrivé d'acheter tout l'étalage; mais bien souvent, il se borne à feuilleter sans acheter. J'imagine qu'il doit savoir par cœur le contenu de tous mes bouquins.

Le lendemain matin je retrouvai le bibliophile devant l'étalage. Il avait le menton et le cou soigneusement enveloppés d'un mouchoir ou d'un cache-nez, et en passant je l'entendis tousser, ce qui m'expliqua le changement qui était survenu dans sa toilette. Pendant plusieurs jours de suite il ne parut plus à son poste habituel; puis il revint, et je l'entendis encore tousser, d'une manière sèche, enrouée, saccadée. Je m'avisai de l'interpeller à ce sujet. Il faisait humide et très-mauvais, surtout pour un vieillard sorti de chez lui d'aussi bon matin et venant stationner pendant des heures entières à la même place.

— Vous paraissez avoir une toux bien invétérée? lui dis-je d'un ton d'interrogation.

— Hem! fit-il.

Je pris ce grognement pour une affirmation.

— Le temps d'aujourd'hui n'est pas bon pour les gens enrhumés comme vous, lui dis-je.

— Qui est-ce qui vous a autorisé à me dire qu'il fait un mauvais temps pour mon rhume? répondit-il; qui êtes-vous?

— Je croyais pouvoir vous faire cette question, observai-je; car il y a à peu près deux ans que nous nous saluons tous les matins devant cet étalage, et c'est la première fois que nous avons ensemble une aussi longue conversation. Je suis médecin : je demeure dans le voisinage, et en vertu de ma profession, je me crois capable de juger si le temps est favorable ou non à la sortie d'un homme indisposé.

— Hem! médecin. Je m'en doutais, et vous désireriez me donner vos soins, n'est-il pas vrai? Je n'aime pas les médecins. La médecine n'est que du charlatanisme; ce sont les médecins qui peuplent les cimetières. »

A ces mots, le vieillard plongea plus profondément les yeux dans son livre, et je m'en allai.

Pendant quelque temps, après cette rencontre, le bibliophile demeura plus souvent absent que de coutume, et quand je le trouvais à sa place ordinaire, je m'apercevais que la toux l'incommodait toujours; je crus même qu'il en était quelque peu alarmé; car il jetait de temps à autre un coup d'œil furtif sur moi, et je compris qu'il ne demandait pas mieux que de me parler, mais qu'il ne voulait pas rompre la glace.

Mais j'avais essuyé une si désagréable rebuffade quand je m'étais aventuré à lui adresser la parole une première fois, que je résolus de le laisser venir, quitte à ne pas avoir de conversation avec lui.

Un jour, après une quinte des plus violentes, il s'approcha de moi en me disant :

— Vous paraissez n'exercer votre profession que depuis peu de temps, et vous ne connaissez pas encore le charlata-

nisme de ceux qui sont plus vieux que vous dans votre métier. Vous m'obligeriez en venant chez moi, si vous le voulez, demain matin à dix heures. Vous pourrez peut-être me donner quelque chose qui me guérira de cette méchante toux, la seule indisposition que j'aie eue de ma vie. Tout en parlant ainsi il prit dans sa poche un portefeuille qui paraissait aussi antique que le plus ancien volume du bouquiniste Tavish; il y écrivit son nom et son adresse sur un feuillet blanc qu'il arracha et qu'il me donna.

Pour ne pas contrarier le vieux bourru, je pris le papier sans faire semblant de rien, malgré la manière peu convenable dont il m'avait été offert. Je lui souhaitai le bonjour et je partis.

Tout en cheminant je regardai le morceau de papier et je reconnus, au nom, que j'avais affaire à un des habitants les plus riches de la ville. C'était un vieux célibataire qui avait des habitudes singulières et excentriques et qui vivait retiré et séquestré de toute société. Il n'avait avec lui qu'une ménagère qui passait pour être aussi originale et aussi bizarre que son maître. Le lendemain je me présentai chez mon original à l'heure dite. La maison qu'il habitait était un vieux bâtiment affaissé, qui n'annonçait ni richesse ni confort.

La porte me fut ouverte par une femme à l'air morose et rogue. Je lui demandai si c'était là que demeurait M. West?

Elle me répondit par cette autre question : Qui êtes-vous ?

— Je suis médecin, répondis-je; je viens ici à la demande de M West que j'ai vu hier.

— Entrez, répondit-elle.

Et elle me laissa dans le corridor pour aller sans doute parler à son maître dans son cabinet. On me fit attendre au moins dix minutes; je commençais déjà à trouver le temps long, quand la vieille ménagère, se penchant sur la balustrade, me cria d'une voix grêle :

— Vous pouvez monter, mais essuyez vos pieds sur la natte et ne salissez pas les escaliers. »

Je gravis l'antique escalier, en remarquant que tous les meubles devaient au moins avoir un siècle d'existence. Je fus conduit par la femme dans une chambre sombre et à peu près propre ; et je me trouvai aussitôt en présence de mon homme, assis près du feu, lisant avidement un vieux volume moisi et rongé par les vers. Je reconnus le bouquin pour l'un de ceux tout récemment achetés chez le marchand Tavish.

— Vous voilà, me dit le vieillard,— au lieu de me saluer et en regardant à une vieille et grosse montre dont la forme était celle d'un navet, montre qui aurait passé pour une curiosité dans un musée.— Dix minutes après l'heure ! j'aime à voir les jeunes gens exacts. C'est ce qu'ils étaient de mon temps.

Je lui représentai qu'on m'avait fait attendre au bas de l'escalier ces dix minutes entières, pendant que la ménagère allait m'annoncer, l'assurant que l'horloge avait sonné dix heures au moment où j'avais frappé à la porte.

— Eh, reprit-il, les femmes ne sont bonnes que pour bavarder. Pourquoi attendiez-vous en bas comme un nigaud ? Je vous ai fait venir pour me guérir de la toux, si vous le pouvez. Asseyez-vous donc et causons.

Ce procédé excentrique du vieillard m'amusait, j'en conviens, malgré sa grossièreté, et je pris un siége. Après lui avoir fait quelques questions auxquelles il répondit avec humeur, je fus bientôt convaincu que sa toux céderait facilement, si elle était bien traitée ; d'autant plus qu'elle eût été guérie depuis longtemps, si le vieillard avait eu la prudence de ne pas braver le mauvais temps.

Je causai pendant quelques minutes, ou plutôt j'essayai de faire causer mon malade, mais je n'y pus réussir. Dès qu'il eut répondu à mes questions, il remit le nez dans son livre.

Je remarquai que les murs de l'appartement étaient couverts de tablettes chargées de vieux volumes qui s'accordaient parfaitement avec le sombre ameublement de la chambre ; une teinte de vétusté régnait dans toute la maison. Aux grosses lettres dorées et demi-effacées du dos du livre que tenait le bibliomane, je reconnus que c'était un traité sur le mariage, œuvre surannée de quelque savant du seizième siècle. Ce qui me paraissait étrange, c'est qu'un ouvrage de cette nature pût intéresser un homme de l'âge de mon patient. Je me levai, en lui promettant de lui envoyer une potion qui le débarrasserait bientôt de sa toux.

Je retournai le surlendemain chez lui. Sans attendre qu'on m'annonçât, je montai immédiatement à la chambre de M. West; je frappai doucement à la porte, et sa voix grondeuse me répondit : « Entrez ! »

En me voyant il ajouta : « Ah ! c'est vous? n'apportez plus ici de votre orviétan ; jetez votre thériaque par la fenêtre, si vous en avez sur vous. »

Je fus vraiment étonné, moins de cet accueil singulier que du peu d'effet qu'avait produit la médecine ; car je vis bien que la toux n'avait en rien diminué.

— Je regrette, lui dis-je, que le sirop contre la toux que je vous ai envoyé ne vous ait pas soulagé.

— Est-ce que les drogues des médecins ont jamais fait du bien à un malade? répliqua-t-il d'un ton rogue.

A cela je répondis seulement ces paroles :

— Avez-vous pris la médecine dans une infusion de graine de lin, suivant l'ordonnance?

— Infusion de graine de lin ! Et quand je l'aurais fait? Drogues que tout cela ! Je me suis bien gardé de toucher à votre orviétan. Voilà vos bouteilles. Si vous ne les emportez pas, on les videra dans le baquet aux eaux grasses.

Quelque contrarié que je fusse de l'obstination du vieillard et de la manière sommaire dont il avait condamné ma méde-

cine, je ne pus m'empêcher de sourire à l'idée du mécontentement qu'il venait de manifester de ce qu'une médecine non employée n'avait pas produit d'effet. Bien que son état ne m'inspirât actuellement aucune crainte sérieuse, je prévoyais que la toux pourrait devenir dangereuse, pour peu qu'elle fût négligée. Je prisdonc le parti de chercher à dompter mon malade par la peur, et je lui déclarai nettement que je ne répondrais pas des suites, dans le cas où il refuserait obstinément de suivre mes conseils, et de prendre les remèdes que je lui prescrirais.

— Quoi? dit-il, les suites! quelles suites? Je n'ai qu'une toux. Où est le danger? Je me porte bien du reste. Je suis à peine âgé de soixante ans, et je n'ai jamais eu une heure d'indisposition.

— Assurément, il n'y a pas de danger quant à présent, répondis-je; votre toux cédera à un traitement convenable. Mais c'est précisement votre bonne constitution et l'absence de toute maladie qui vous rendent insouciant, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'une toux négligée est toujours dangereuse.

— Soit, répondit-il; envoyez-moi de nouveau votre médecine. Cette fois mistress Standish ne s'en mêlera plus. Je ne suivrai plus ses inspirations.

Je lui souhaitai le bonjour et j'allais descendre, lorsqu'il me rappela pour me dire :

— Docteur, ne pourrais-je pas aller passer une heure à l'étalage ?

— Gardez-vous-en bien, lui répondis-je, si vous tenez à être bientôt débarrassé de votre toux.

— Soit; puisqu'il en est ainsi, ayez l'obligeance de demander à M. Tavish s'il a retrouvé le troisième volume de ce *Traité sur le mariage*, fait par un savant médecin du XVI[e] siècle; dans le cas où il l'aurait, je vous serais obligé de me l'apporter, la première fois que vous viendrez.

— Je ferai votre commission, répliquai-je, pour ne pas désobliger ce vieillard excentrique.

Deux jours après, je retournai près du malade avec le volume que Tavish avait découvert. Je le trouvai comme je m'y attendais, dans le cas où il aurait suivi mes conseils, presque entièrement débarrassé de sa mauvaise toux, et par conséquent plus porté à converser poliment avec moi. L'empressement que j'avais mis à faire sa commission avait complétement changé ses dispositions pour moi, et il était devenu tout à fait débonnaire.

— Vous êtes le premier médecin qui ait soulagé un malade, me dit-il; mais vous pourriez fort bien avoir un bon moyen contre la toux, sans être capable de guérir les autres maladies. »

Je lui répondis que je désirais de tout mon cœur qu'il ne se trouvât jamais dans le cas de mettre mon habileté à l'épreuve.

« Hem! » fit-il sans ajouter un mot. Il resta ensuite pendant quelques minutes dans un mutisme complet. J'aurais quitté la chambre sans autre forme de procès, si je ne m'étais aperçu qu'il avait encore quelque chose à me dire : je restai donc pour lui fournir l'occasion de parler.

— Docteur, me dit-il enfin, j'aime à croire que vous êtes un homme discret : c'était là, du reste, ce que je pensais sur votre compte chaque fois que je vous voyais à l'étalage. A propos, quel âge avez-vous?

Je ne pus m'empêcher de sourire à la vue de l'air étrange de protection que prenait le vieillard, et je lui répondis :

— J'ai trente et quelques années.

— Hem! Etes-vous marié?

— Oui, monsieur : qui plus est j'ai deux enfants.

— Vous êtes marié trop jeune de trente, ou au moins de vingt ans. Ecoutez ce que dit le savant Godolphin. Oh! c'est à l'époque où écrivait Godolphin qu'il y avait sur la terre

des médecins tout différents des empiriques de nos jours. Je vais vous lire un passage de l'auteur. Voici un livre intitulé : *Traité sur le mariage,* par Goldolphin ; à la page 301, chapitre XVI, tome II, je lis ces paroles remarquables : « Un homme de soixante ans, jouissant de la plénitude de ses facultés physiques et intellectuelles, qui ne se livre à aucun excès, soit de plaisir, soit de table, est, à mon avis, dans l'âge convenable pour contracter mariage. A cet âge le jeune homme a jeté sa gourme et commence à être sage, car toutes les facultés du corps et de l'esprit sont arrivées à une entière maturité. »

Après m'avoir lu ce passage à haute et intelligible voix, le vieillard ajouta :

— Je suis entièrement de l'avis du savant auteur, et je déclare téméraires les enfants qui se marient à trente ans et les jeunes gens qui le font à quarante-cinq ou même à cinquante ans. La coutume de se marier aussi jeune mène à un excès de population dont les suites sont incalculables. C'est à mon âge qu'un homme peut songer honorablement à recevoir ce sacrement. Je vous avouerai donc, docteur, que je songe à me marier. Mistress Standish, je le sais, combat ce projet, et fera tout son possible pour qu'il ne se réalise pas ; mais ma détermination est prise, surtout depuis que j'ai lu ces trois volumes inestimables. Vivant dans la retraite et séparé du commerce des hommes, je sens le besoin d'avoir une compagne, une confidente de mes pensées. Que dites-vous de mon projet? »

Je répondis qu'il n'y avait pas de doute, du moment que le savant Godophin le disait, qu'il ne fût arrivé à un âge où son jugement avait pris tout le développement et toute la solidité possible ; j'ajoutai que j'avais toujours été un très-grand partisan du mariage, et qu'après une expérience personnelle de plusieurs années, je n'avais pas lieu de changer d'opinion ; que, dans la conviction où j'étais que le mariage

est l'état normal de l'homme, je devais lui dire encore : Mieux vaut tard que jamais. Je continuai en disant que si je pouvais faire quelque chose pour hâter un moment aussi heureux pour lui, je le ferais avec le plus grand plaisir. Après cela je pris congé de lui pour aller continuer mes visites.

La première fois que je revis mon vieil amoureux, il était complètement débarrassé de sa toux, et je pus m'apercevoir que j'avais beaucoup gagné dans son esprit, quelles qu'eussent été les insinuations de sa ménagère, qui était persuadée que je l'avais supplantée auprès de son maître.

Dès que je fus entré dans l'appartement, le vieillard me tendit la main.

— Docteur, me dit-il, voilà vos honoraires, ne dites pas un mot. Je sais que je vous donne beaucoup pour le petit service que vous m'avez rendu ; mais c'est mon affaire ; prenez et demeurez un peu avec moi. Je désire vous faire voir la jeune dame dont je veux faire ma femme.

— Une jeune dame ? dis-je sans penser à la portée de mes paroles.

— Hem, fit-il entre ses dents, voilà encore un fou ; cet homme n'a pas le bon sens que je lui supposais. Et pourquoi donc pas une jeune dame ? ajouta-t-il en s'adressant directement à moi. Est-ce que le savant Godolphin ne dit pas ces paroles : « Quand l'homme est vaillant et frais, quand il est dans cette maturité d'âge où l'effervescence de la jeunesse est passée, il faut que la femme soit jeune et belle ; il faut qu'elle soit d'une figure appétissante et même gracieuse. » Qu'avez-vous à dire à cela ? »

Je répondis que je ne doutais point que le savant auteur n'eût raison. Cette confession apaisa le courroux du vieillard. Quelques instants après cette petite scène, j'entendis frapper doucement à la porte de la maison. Tout aussitôt le pas léger d'une personne montant l'escalier m'annonça l'ar-

rivée d'une femme, et une instant après entra une très-jolie jeune fille, qui ne devait pas avoir plus de vingt et un ans, et qui était accompagnée de la ménagère. Elle apportait un gilet en soie que le vieillard lui avait donné à broder. Mistress Standish, dans la simplicité de son cœur, ne s'était pas doutée de la flamme qui s'allumerait dans le cœur de son maître. Elle n'avait pu trouver qu'avec la plus grande difficulté une personne pour faire un ouvrage qui était complétement passé de mode, mais auquel le vieillard tenait d'autant plus qu'il était en harmonie avec le reste de sa toilette.

Le travail de la jeune ouvrière le charma au point qu'en la payant il lui exprima sa satisfaction dans les termes les plus emphatiques. La beauté et la simplicité de la jeune fille avaient fait sur son cœur une impression depuis longtemps si vive qu'il avait cru un jour devoir sortir plus tôt qu'à l'ordinaire pour aller faire sa visite à l'étalage, afin de faire diversion aux sentiments qui bouillonnaient dans sa poitrine. Il était tombé sur les œuvres de quelque auteur du seizième siècle nommé Godolphin, qui avait une théorie étrange et bizarre sur le mariage. Malgré une toux des plus malignes, il avait voulu avoir le troisième volume qui manquait à l'ouvrage. C'est ce qui l'avait décidé à sortir ce jour-là, et c'est ce qui m'avait valu l'honneur de lui parler du danger qu'il y a pour une personne enrhumée à s'exposer à l'air froid et à l'humidité.

Tout indiquait que les arrangements et les préliminaires du mariage avaient été décidés depuis longtemps ; la mère de la jeune fille, veuve respectable, avait donné son consentement, et la fiancée elle-même était tellement charmée de sa fortune subite — car il est impossible de supposer que l'amour jouât quelque rôle dans ce mariage — qu'elle n'avait pas même hésité. La ménagère avait jeté les hauts cris, mais enfin, de guerre lasse, elle avait été obligée de

se rendre. Le vieillard était resté inébranlable dans sa détermination, malgré les clameurs et les menaces qui avaient duré plusieurs semaines. A l'époque où je fus appelé à la maison du vieux célibataire, tout était déjà arrêté. Le fiancé ne cherchait plus qu'un homme auquel il pût confier son secret et qui pût lui être utile dans cette circonstance délicate. C'est sur moi qu'il avait fixé son choix.

Pour abréger ce récit, je dirai que le grand jour arriva. Le mariage devait se faire en petit comité et presque à huis-clos. On avait si bien pris toutes les mesures que personne, pas même les plus proches voisins, ne s'aperçut de rien. Au jour fortuné l'époux revêtit un habit bleu de ciel qu'il avait échangé contre sa redingote râpée habituelle; il avait revêtu une culotte en peluche de soie noire, et ses bas de laine grossière étaient remplacés par des bas de soie; une paire de boucles en diamants étincelaient sur ses souliers et sur ses jarretières; un chapeau retroussé à trois cornes couronnait l'ensemble de cet ajustement, et le vieux bibliomane, jusqu'ici si semblable à ses bouquins, parut métamorphosé en un beau petit maître du temps de la reine Anne ou de Georges Ier. La mariée était modestement vêtue d'une robe de soie couleur de faon; elle était seulement accompagnée de sa mère, qui remplissait l'office de dame d'honneur, et moi je tenais lieu à l'époux de témoin ou de père.

C'était à tous égards un singulier mariage; mais j'ai lieu de croire que, malgré la disproportion d'âge et de condition, il n'a pas été malheureux. M. West, tout vieux qu'il était — et à l'entendre il était à la fleur de l'âge — devint père de deux enfants, un garçon et une fille. Toujours excentrique, il se mit dans la tête, à l'âge de soixante-dix ans, d'acheter une propriété dans l'Etat de Virginie, et il vendit la maison qu'il possédait à New-York. Sa veuve lui survécut de cinq ans, et s'éteignit à l'âge de quarante-cinq ans, environ. Leurs enfants grandirent et se marièrent.

Si eux ou leurs descendants vivent encore, ils pourront reconnaître. dans le récit que je viens de tracer, un portrait d'une parfaite ressemblance de leur excentrique aïeul, le bibliomane.

XIV

Les deux poitrinaires.— Un mariage *in extremis.*— Cruelle catastrophe.

En feuilletant mon journal, je trouve la note suivante : « 24 avril 1826. La pauvre Marguerite Fuller est morte hier à l'âge de dix-huit ans neuf mois. Il est un heureux qu'elle ait été délivrée des douleurs dont elle souffrait ; mais ses parents qui lui survivent sont d'autant plus à plaindre. »

Après avoir lu ces lignes pénibles, il me fut difficile de me rappeler la personne à laquelle elles se rapportaient ; mais bientôt le nuage qui couvrait ma mémoire se dissipa, et la personne dont je cherchais à me retracer les traits se présenta distinctement à mon esprit. Pauvre Marguerite Fuller! répétai-je presque à haute voix et sans avoir conscience de moi-même, si bien que ma femme détourna son attention de son travail pour me regarder un moment avec une sorte d'étonnement, comme si mon exclamation eût éveillé un écho dans son cœur.

— Marguerite Fuller ! dit-elle d'un ton de voix interrogatif.

— Oui ! continuai-je, je parle d'une jeune fille qui est morte il y a trente ans.

— Vraiment, dit-elle, il me semble que c'est hier seulement que j'ai veillé cette infortunée, et que je lui faisais la lecture, pendant qu'elle était assise dans son lit, appuyée

contre son traversin. Comme le temps passe! Ces pénibles souvenirs sont bien de nature à faire abandonner un instant son travail. Voilà dix minutes que je ne sais plus ce que je fais!

— Permettez-moi de vous dire l'histoire de Marguerite, ami lecteur.

Il y a trente ans, il existait une petite chaumière ombragée d'arbres, située sur les bancs de l'Hudson, à six lieues de New-York. C'était une habitation charmante, bâtie au milieu des terres, où habitaient M. Fuller et ses trois filles. M. Fuller, ancien négociant écossais, citoyen de New-York, avait été fort riche; mais, eu égard à de nombreux revers, il s'était vu réduit à une gêne voisine de la pauvreté. C'est avec les débris de sa fortune qu'il avait acheté la chaumière en question, y compris quelques acres de terre qui entouraient la petite propriété. Après avoir placé l'argent qui lui restait, la chaumière payée, il se trouvait encore en possession d'un revenu de neuf cents dollars par an, somme très-minime en comparaison de celle qu'il était accoutumé à dépenser, mais toutefois suffisante, à force d'économie, pour mettre sa famille à l'abri du besoin.

A l'époque où il perdit la plus grande partie de son bien, sa fille aînée allait avoir trente ans; la deuxième était plus jeune de deux ans, et la troisième, Marguerite, en avait à peine seize. Cette dernière, à laquelle on avait donné le petit nom de Maggy, était le bijou de la famille et l'idole des domestiques. Deux ans avant la catastrophe qui l'avait atteint, M. Fuller avait perdu sa femme, et Jeanne, sa fille aînée, s'était mise à la tête de la maison de son père. Elle remplissait les fonctions d'une mère vis-à-vis de sa jeune et gentille sœur.

Un de mes passe-temps les plus agréables est la pêche à la ligne. Je sortais souvent de grand matin, et j'allais m'établir pendant des heures entières sur le bord du fleuve, pour tendre des piéges à la nation muette des poissons, qui

venaient en se jouant chercher la mort, là où ils espéraient trouver la vie. Un jour, j'avais été plus heureux que d'ordinaire. Ma pochette, semblable à une outre, était remplie de mes prises aquatiques. La journée était très-favorable à la pêche. Une chaleur tempérée et bienfaisante régnait dans l'atmosphère ; la voûte céleste était couverte de nuages légers et presque transparents, que le soleil s'efforça inutilement de percer pendant fort longtemps. J'avais choisi mon poste sur un gazon ombragé par un groupe d'arbres touffus, qui formaient, pour ainsi dire, un parasol naturel au-dessus de ma tête. Comme j'avais encore du temps de reste, je m'étais mis à lire, après avoir attaché à un arbuste ma ligne, qui plongeait dans l'eau. La lecture était tellement attachante, que je n'avais pas même aperçu des nuages noirs, précurseurs d'un orage, qui s'amoncelaient à l'horizon. Tout à coup, un éclair vint me prévenir du changement survenu dans le temps, et de grosses gouttes tombèrent sur ma figure. Quelque diligence que je misse à plier bagage, je n'avais pas encore fini que la pluie commençait à tomber à torrents, tandis que les coups de tonnerre et les éclairs se succédaient sans interruption. J'étais à plusieurs lieues de chez moi et à une distance considérable de toute habitation. Bientôt l'atmosphère s'obscurcit au point que je ne pouvais plus distinguer aucun objet. De temps à autre seulement, des éclairs rapides perçaient ces épaisses ténèbres, comme pour rendre l'obscurité plus profonde ; et la terre paraissait trembler sous les coups répétés des tonnerres. J'avais à traverser des champs couverts de hautes herbes, que la pluie avait déjà transformés en marais, et comme un vent orageux s'était élevé, je n'avançais qu'avec la plus grande difficulté. Je pris donc le parti de laisser là ma pochette et mon attirail de pêche, afin de parvenir plus facilement au grand chemin, où mes pieds auraient du moins un terrain plus solide et moins glissant. A moitié aveuglé par les éclairs et la

pluie qui me fouettait au visage, je marchais ainsi depuis une heure, lorsque j'arrivai enfin sur la route; mais j'ignorais quelle direction j'avais suivie, en pataugeant au milieu de cette obscurité; et je ne savais pas davantage de quel côté diriger mes pas pour regagner mon domicile.

Je regardai donc autour de moi avec une sorte de désespoir, lorsque je crus apercevoir une lumière à travers le feuillage d'une haie et à la distance d'environ trois cents pas.

Etait-ce un feu follet, une de ces évaporations phosphorescentes, si communes à la suite d'un orage? ou bien une lumière réelle venant d'une habitation? C'est ce que je ne savais pas, et c'est ce que j'avais cependant tout intérêt à savoir. A tout hasard, je pris la direction du point lumineux placé devant moi, et j'arrivai enfin à un cottage isolé, où je frappai vivement pour demander asile. Un gros chien de basse-cour se mit à aboyer avec fureur; mais une voix d'homme, fort sonore, lui imposa silence. Quelques instants après, on ouvrit la porte avec précaution, comme si la personne qui était là eût voulu apercevoir tout d'abord la figure d'un visiteur aussi inattendu. Mais à peine le verrou était-il tiré, qu'un coup de vent, accompagné d'une explosion de tonnerre et d'éclairs, poussa violemment la porte, et me jeta, malgré moi, dans l'intérieur de la cour. En même temps le chien recommença ses aboiements et j'entendis du bruit dans la maison.

Quelques instants après, un homme sortit, tenant d'une main un pistolet et de l'autre une chandelle; il était suivi de trois jeunes personnes et d'un nègre.

— Silence, Hector, silence! s'écria le gentleman. Et aussitôt le chien se retira dans un coin, emportant dans sa gueule mon chapeau, que le vent avait arraché de dessus ma tête.

— Qui êtes-vous, monsieur, me demanda le maître d'une voix terrifiante; pourquoi venez-vous troubler mon repos et celui de ma famille à une heure aussi indue?

— Je suis le docteur W... répondis-je.

Tandis que je parlais ainsi, j'entendis rire une des jeunes personnes, et le vieux monsieur abaissa l'arme redoutable qu'il tenait à la main.

— Le docteur W....? s'écria-t-il avec un ton d'incrédulité.

En effet, je ne ressemblais à rien moins qu'à un médecin ou à un homme respectable, avec des habits trempés, la tête nue et les cheveux collés sur la figure.

— Un médecin! répéta-t-il, qui est-ce qui vous a permis d'entrer chez moi fait comme vous l'êtes?

— Mon cher monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître; mais je peux vous assurer que la violence de l'orage seule a pu me forcer à frapper à votre porte dans le singulier accoutrement où vous me voyez.

J'expliquai brièvement que, occupé à pêcher à la ligne, j'avais été surpris par l'orage, et que j'aurais peut-être péri, si je n'avais pas aperçu la lumière de sa maison.

Le vieux gentleman me regarda fixement pendant quelques instants, comme s'il eût voulu deviner dans mes traits si je disais la vérité. A la fin, s'avançant vers moi, il me prit la main.

— Excusez-moi, monsieur, me dit-il; je ne refuserais un gîte à personne par une aussi mauvaise nuit. Mary, continua-t-il, en s'adressant à l'une des jeunes personnes, allez chercher des habillements pour que monsieur puisse quitter les siens. Entrez dans le salon, me dit-il ensuite, en s'adressant à moi; asseyez-vous près du feu et prenez un verre de grog. Dans quelques minutes vous aurez du linge sec et quelques habits. »

J'avalai le verre de whisky mêlé d'eau d'un seul trait, tant ma soif était brûlante. La jeune personne était redescendue, et chuchota quelques paroles à l'oreille de son père.

— Maintenant, monsieur, me dit celui-ci, vous pouvez mon-

ter dans ma chambre à coucher ; vous y trouverez tout ce qu'il vous faudra pour changer. »

Je suivis le nègre Sambo, qui me conduisit dans une chambre confortable, où se trouvait un habillement complet. Sambo prit mes habits mouillés pour les porter sécher à la cuisine, et je redescendis dans la salle d'en bas, où le vieux gentleman me présenta à ses filles. On m'offrit un lit, que je me vis forcé d'accepter, car l'orage continuait toujours. Nous nous mîmes à causer. La conversation de M. Fuller était agréable et fort sensée ; il parlait en philosophe de la perte de sa fortune et s'applaudissait de n'avoir pas fait perdre un centime à ses créanciers.

Ses filles étaient d'une amabilité peu commune. L'aînée me parut un peu roide dans ses manières ; la seconde avait visiblement des goûts de ménagère, et elles présidaient évidemment toutes deux aux affaires de la maison ; jolies sans prétentions, et agréables, elles possédaient différents talents d'agrément, comme le témoignaient les murs, tapissés de leurs œuvres ; enfin, elles jouaient aussi du piano, et excellaient sur cet instrument. Elles exécutèrent même un duo d'autant plus gracieux que la petite Marguerite me fit entendre sa voix argentine. Il était facile de retrouver entre ces personnes un air de famille ; mais il y avait dans la petite Marguerite je ne sais quoi qui donnait à ses traits un caractère tout particulier. Je ne pourrais pas dire qu'elle fût une beauté ; toutefois, il régnait dans sa personne quelque chose de gracieux, animé d'ailleurs par une expression d'intelligence qui l'emportait de beaucoup sur la froideur et le vide de la simple beauté. A côté de cet avantage, je lui trouvai un air de délicatesse que mon œil exercé reconnut être le malheureux symptôme de la consomption, maladie implacable, qui ne lâche sa proie qu'à la condition de soins très-assidus et fort prudents. On pouvait cependant lire dans ses yeux, pleins de vivacité, une malice et un air badin qui mar-

chent rarement de compagnie avec le mal dont elle était atteinte. Quand ses sœurs eurent fini de jouer, la jeune fille se mit à son tour au piano, et exécuta plusieurs morceaux avec une habileté extraordinaire. J'en exprimai ma surprise, et je ne revins pas de mon étonnement quand le vieux gentleman m'assura que ses filles aînées s'étaient seules occupées de l'éducation musicale de leur cadette. Après un souper modeste, la famille se retira et le vieux gentleman me conduisit à la chambre que je devais occuper. C'était évidemment la meilleure de la maison, celle que l'on destinait d'habitude aux visiteurs étrangers.

Le lendemain matin je me levai de très-bonne heure. Mes bons hôtes ne voulurent pas me laisser partir sans avoir partagé leur frugal déjeuner. Dès que ce léger repas fut fini, je souhaitai le bonjour aux jeunes personnes, et je pris la liberté, accordée à tout homme marié, et surtout à un médecin, de donner un baiser à la petite Maggy. Après cela le vieux gentleman se rendit avec moi à l'endroit où j'avais déposé mes ustensiles de pêche, que nous trouvâmes facilement au grand jour, car un beau soleil avait succédé à l'orage de la veille. Je le priai d'accepter la moitié de mon butin en poissons, et je pris congé de lui. Il me promit, en me quittant, de cultiver une connaissance inaugurée d'une manière si étrange, et à mon tour je lui promis de lui amener ma femme, à condition que lui et ses demoiselles nous feraient l'honneur d'une visite, quand ils viendraient à New-York.

A dater de ce jour, notre amitié fut scellée et devint bientôt intime; elle dura jusqu'à sa mort, qui arriva quatre ans après. Peu de temps avant, ses deux aînées avaient été mariées; et, quand le brave homme eut été enterré, on vendit la petite propriété, et on s'en alla vers l'Ouest. Un an ou deux après je les perdis de vue. La pauvre petite Marguerite était morte dans cet intervalle.

Mes lecteurs savent maintenant de quelle étrange façon j'avais fait la connaissance de cette famille, et comment cette liaison s'était changée en intimité. Dans le cours de la même semaine je me rendis avec ma femme au cottage de M. Fuller. Le voyage se passa d'une manière fort agréable pour nous. Il y avait un joli petit jardin fruitier attenant à la maison. Nous autres, habitants de la ville, nous n'avions pas souvent l'occasion de goûter à des fruits frais appendus aux arbres; nous en cueillîmes donc, et nous les mangeâmes avec plus de plaisir que nous n'en aurions éprouvé dans un repas somptueux. Pendant la première année de notre liaison avec la famille Fuller, tout se passa à souhait. Le vieillard devenait insensiblement plus faible; mais ses filles prévenaient tous ses désirs et rivalisaient de soins et d'attentions envers cet excellent père; l'amour filial était pour elles en toute vérité un besoin du cœur.

Marguerite, je l'ai déjà dit, était la plus grande consolation de son père, dont l'âge avançait rapidement. Quand le vieillard entendait le bruit des pas légers ou la voix musicale de sa jeune fille apportant le matin un bouquet frais et encore couvert des perles de la rosée, ou bien encore lisant un beau passage de poésie, ses yeux devenaient brillants; il mettait sa main tremblante et ridée sur l'épaule de la petite fille pour l'attirer à lui; sa figure rayonnait du sourire de la plus tendre affection.

Pauvre vieillard! une ou deux fois je fus témoin de cet échange de tendresse entre un père et son enfant favori, l'un touchant au seuil de l'éternité, l'autre placée à l'entrée de la vie. Il me semblait cependant que la tendresse du père était mêlée d'une profonde anxiété; car il était persuadé qu'il était sur le point de la quitter pour jamais au moment même où une fille chérie réclame toute la sollicitude d'un père. Il était loin de penser qu'elle était destinée à le précéder dans le monde des esprits, et que cette jeune fleur allait être fa-

née avant d'être éclose. Rarement on pouvait décider le vieillard à permettre que Marguerite quittât la maison; car il était au dernier point inquiet, quand elle n'était pas avec lui. Aussi ne vint-elle qu'une ou deux fois à New-York, où elle passa alors deux jours avec nous.

Environ un an après le commencement de notre liaison, je remarquai qu'il se faisait un changement dans la personne de la petite Maggy; elle avait alors dix-sept ans. Sa figure, toujours pâle et délicate, se décolora davantage; le moindre exercice changeait cette pâleur en une couleur brillante qui illuminait ses joues, et donnait à son regard une expression enchanteresse; mais je savais que ce regard charmant, ces joues colorées et ces yeux doux et sombres, qui rayonnaient d'un éclat si peu naturel, étaient les preuves du mal que je redoutais et qui minait la belle enfant. Elle perdit enfin sa gaieté, et alla rarement jouer au jardin et dans les champs voisins, comme elle avait coutume de le faire. Une fois, elle avait interrompu la lecture qu'elle faisait à son père, qui s'était endormi, et ses sœurs me dirent qu'elles avaient vu avec douleur Maggy diriger pendant quelques moments son regard fixe sur le vieillard, et prendre ensuite une miniature de sa mère, qu'elle portait toujours à son cou, et qu'elle regarda ainsi, jusqu'au moment où elle perdit la conscience d'elle-même. Dans cet état, on aurait dit qu'elle était en communication avec la défunte. Ses sœurs connaissaient aussi bien que moi la maladie impitoyable qui menaçait de détruire cette jeune existence; mais ni elles, ni moi, n'osions communiquer nos soupçons au père. Le coup soudain d'une nouvelle aussi accablante l'aurait fait descendre immédiatement au tombeau, sur la pente duquel il glissait déjà.

Pauvre vieillard! Peu de temps auparavant il s'était aperçu que quelque chose allait mal dans la santé de sa fille chérie; il pensait que les soins qu'elle lui prodiguait la tenaient trop renfermée dans l'intérieur de la maison, et

qu'elle avait besoin d'air et d'exercice. Il aurait été bon que Maggy le quittât de temps en temps, qu'elle fît dans les champs de plus longues promenades, et elle aurait recouvré bientôt sa fraîcheur. Il n'eût pas fallu surtout que ce petit lys, — c'est ainsi qu'il la nommait dans ses accès de tendresse, — compromît sa santé en soignant celle de son vieux père. Il l'aurait vue alors plus heureuse et plus gaie, et il aurait refoulé dans son cœur le chagrin de ne pas l'avoir à ses côtés. Marie ou Jeanne auraient pris sa place pour lui faire des lectures.

Marguerite, quand son père parlait ainsi, posait sa tête sur son épaule et poussait de profonds soupirs, tandis que le vieillard mêlait ses larmes aux siennes.

Je crus tout d'abord qu'elle avait un pressentiment de sa mort prématurée. Pauvre enfant!

Rien n'est plus cruel que d'être arrachée aussi jeune aux innocentes jouissances de la vie; et de descendre au tombeau, à la fleur de l'âge : c'est doublement terrible pour une jeune fille d'un cœur aussi doux et aussi aimant! Mais il était impossible de se méprendre sur la nature du mal.

M. Fuller avait eu un associé du nom de Douglas, qui était mort deux ans auparavant. M. Douglas, resté veuf, avait conservé un fils entré très-jeune dans la marine en qualité de second. Il avait huit ou dix ans de plus que Marguerite, et s'était trouvé mêlé fort jeune aux guerres désastreuses de 1812 à 1814, où, tout adolescent qu'il était, il avait montré une bravoure qui appela sur lui l'attention du capitaine et gagna toute la bienveillance de ses chefs. A la fin de la guerre, il était revenu dans son pays natal, et avait passé quelques jours avec la famille Fuller, où son courage et ses manières distinguées lui avaient valu les éloges et l'admiration de tous.

A cette époque, Marguerite était encore une enfant; mais elle n'était pas trop jeune pour s'intéresser aux hauts faits du jeune marin. Douée d'un cœur sensible, et d'un esprit im-

pressionnable, elle associait facilement les hasards de la guerre aux charmes d'un roman. Les récits des périls que le jeune marin avait courus au milieu des tempêtes et des combats, récits qu'il était charmé de pouvoir répéter, l'intéressaient beaucoup plus que les merveilles des fées, car le narrateur était devant elle, et son imagination revêtait Edmond Douglas de tous les attributs d'un héros. Lui, à son tour, était charmé de la petite fille qui prenait tant d'intérêt à sa narration. On pouvait appliquer à ces deux jeunes gens ce que Shakespeare dit des amants d'un âge plus mûr. Elle l'aimait à cause des dangers qu'il avait courus, et il l'aimait, parce qu'elle était touchée de compassion pour lui.

Un jour, pourtant, le jeune Douglas dut reprendre la mer, et resta absent deux années. Il avait probablement oublié, pendant ce temps, la jeune fille qu'il avait entourée de tant d'affection pendant son court séjour à terre ; mais elle, elle ne l'avait point oublié; et quand il revint de son voyage, elle désira sa visite avec une anxiété dont elle n'aurait pas pu se rendre compte.

Quand il parut enfin devant elle, beau jeune homme, qui portait l'uniforme avec une grâce extrême, elle l'admira plus que jamais. Le jeune marin, à son tour, fut agréablement surpris de trouver, jeune fille grandie et presque femme, celle qu'il avait laissée enfant. La visite d'Edmond ne fut pas longue. Il repartit encore une fois pour quelque temps; puis il revint, et toutes les fois que le jeune homme et Marguerite se voyaient, leur mutuelle admiration allait en grandissant. Leur attachement enfantin était devenu un amour sérieux.

Peu de temps avant son dernier départ, quelques jours seulement avant que je fisse la connaissance de la famille, les deux jeunes gens s'étaient donné leur foi. Edmond avait parlé à M. Fuller du désir qu'il avait de prendre Marguerite pour femme, et le vieillard avait promis que, quand le jeune

homme aurait obtenu le grade de lieutenant, il ne s'opposerait point à leur union, pourvu que Marguerite eût atteint sa dix-huitième année et qu'ils continuassent à éprouver la même affection l'un pour l'autre. C'était en réalité un excellent parti pour Marguerite; car le jeune homme avait quelques propriétés, outre la perspective d'un avancement rapide.

Edmond devait revenir au bout de deux ans. Un an s'était déjà écoulé quand Marguerite manifesta les premiers symptômes de la maladie qui devait la précipiter prématurément dans la tombe. Ce qui augmentait la tristesse et la désolation de la pauvre jeune fille, c'était la pensée de l'absence de son prétendu, car elle venait de recevoir de lui une lettre de l'un des ports de la Méditerranée, par laquelle il lui mandait que son vaisseau serait de retour au bout d'un an, et qu'à cette époque il serait promu au grade de lieutenant. Il ajoutait qu'il avait été malade pendant quelque temps; mais il exprimait l'espoir que la santé lui reviendrait bientôt et que la chaleur de l'été prochain, jointe à la douceur du climat, agirait d'une manière bienfaisante sur sa constitution. Marguerite éprouva une certaine alarme à la lecture de cette lettre. Elle savait que la mère d'Edmond était morte de consomption, et que lui-même avait montré, dans son enfance, des symptômes de la même maladie, car la seule raison qui avait décidé son père à le laisser embrasser la carrière de marin, était l'espérance que le changement de climat et d'habitudes détruirait le germe du mal dont son fils était affecté.

Marguerite passa les mois de l'été sans changement apparent; l'automne arriva avec les vents et les froids humides, et l'état de la jeune fille empira à vue d'œil. Quand vint l'hiver, elle ne put plus quitter la chambre. Le pauvre père, qui avait fini par voir que le mal s'aggravait, s'abandonna à la douleur la plus poignante. Il pouvait à peine quitter la

maison ; mais son affaiblissement était le résultat de la décadence de la nature, et il n'éprouvait ni malaise ni peines physiques. Il avait transporté son fauteuil de repos dans la chambre de sa fille, et restait assis des heures entières près du lit de la chère enfant. Ses autres filles pouvaient rarement le décider à laisser la pauvre malade, même pour prendre l'exercice devenu indispensable à sa vieillesse. La jeune Marguerite était pour lui un grand sujet de conversation, c'étaient les délices de son cœur, l'enfant de ses jours. L'idée qu'elle lui serait ravie à la fleur de l'âge et de la beauté, tandis qu'il lui survivrait, lui paraissait être un décret trop sévère de la Providence pour qu'il pût le supporter avec patience. Le malheureux vieillard éclatait alors en sanglots en songeant à cette perspective. Sa fille posait sa main blanche sur le bras de son père pour attirer son attention, et, le regardant de ses yeux doux et pleins d'amour :

— Ne vous chagrinez pas à cause de moi, mon cher père, lui disait-elle. Il est pénible, j'en conviens, de quitter Marie et Jeanne, et le beau jardin, et les champs où j'ai si souvent joué, et puis... Edmond. — A ce nom, sa voix se brisait avec émotion; — mais je vous reverrai, vous et ma chère mère, au ciel; bien plus, mon bon père, je suis sûre qu'Edmond nous rejoindra bientôt dans ce lieu de délices, où nous ne connaîtrons plus ni chagrins, ni maladies; car Edmond ne peut pas vivre sans moi. J'ai eu un songe étrange à son sujet; il me suivra bientôt, le pauvre jeune homme! J'aurais désiré vivre un peu plus longtemps, être heureuse comme sa femme; mais nous serons unis, pour ne plus être séparés, dans un monde meilleur; et cela en peu de temps. Marie et Jeanne nous joindront ensuite. Ne serons-nous pas heureux alors? J'ai vu maman dans mon songe; elle me tendait les bras et me souriait, sourire plein de douceur, semblable à celui de la miniature, mais exprimant un bonheur beaucoup plus grand! »

Le vieillard prêtait l'oreille aux paroles de sa fille, et elle s'arrêtait pour embrasser sa tête vénérable, tandis que le pauvre père répondait à travers ses sanglots :

— J'ai tort de pleurer, mon enfant : que la volonté de Dieu soit faite, et non la mienne! »

Le printemps avait reparu; la nature s'était dépouillée de son vêtement froid et avait revêtu l'éclat d'une vie nouvelle. Mais, hélas! l'aspect vivifiant de la nature n'exerça aucune influence sur la santé de Marguerite. C'est moi qui la soignais pendant sa maladie, et je reconnus tout d'abord que la médecine était impuissante à conjurer le mal. J'avais prévu qu'avant que les fleurs de l'été eussent succédé à celles du printemps, son esprit se serait envolé vers un séjour meilleur que celui d'ici-bas.

Un matin, dans les premiers jours de mai, j'étais assis à déjeuner, et lisais le journal, lorsque mon attention fut éveillée par un article qui annonçait l'arrivée du vaisseau d'Edmond. Je résolus à l'instant d'aller le trouver à bord et de lui porter la triste nouvelle ; car je craignais que le coup que lui porterait la surprise de la vue de sa fiancée, sans qu'il y fût préparé, ne lui fût fatal. Je savais d'ailleurs qu'il n'aurait pas plus tôt mis pied à terre qu'il volerait auprès d'elle. Une seule lettre lui avait été envoyée pour l'informer de l'état désespéré où elle se trouvait; car on ne savait où s'adresser pour lui faire arriver directement des nouvelles, et nous pensions qu'il était inutile de jeter le trouble dans son esprit, d'autant plus que nous savions que sa santé personnelle était assez mauvaise.

Je courus donc à bord, et je demandai Edmond Douglas; on me répondit qu'il gisait malade dans son hamac. Je m'étais attendu à le trouver valétudinaire; mais quel fut mon étonnement quand je vis le jeune homme, autrefois si vigoureux et si robuste, réduit à l'ombre de ce qu'il était? Je compris, à n'en pas douter, que la main de la mort s'était

aussi appesantie sur lui, et que le moment fatal ne pouvait être éloigné. Je frémis en pensant à la triste destinée de deux jeunes gens qui s'aimaient et qui voyaient la tombe entr'ouverte, prête à engloutir leurs espérances d'amour et de bonheur. Ils étaient l'un et l'autre mourants du même mal. Le cœur oppressé par la douleur, j'appris à Edmond le dangereux état de Marguerite. Il demanda à la voir immédiatement. Il pouvait marcher à l'aide d'une canne, et je le conduisis sur le pont. Nous descendîmes sur le quai, où nous prîmes une voiture, et je le menai, sur ses instantes prières, au cottage de M. Fuller. Je le laissai au salon, et montai dans la chambre de la malade pour la préparer à cette triste visite. A ma grande surprise, elle montra fort peu d'émotion et me dit avec un calme admirable :

— Je savais qu'il viendrait; j'ai vu Edmond chaque nuit dans mes rêves, et je suis préparée à le voir changé tel qu'il est.

Le vieux gentleman et les deux sœurs de Marguerite fondaient en larmes. Quant à moi, j'étais tellement troublé que je savais à peine ce que je faisais. Je montai au premier avec le jeune marin. Marguerite et lui étaient les seules personnes calmes de la maison. Ils se prirent mutuellement les mains, les tinrent entrelacées, et se regardèrent longtemps avec douleur l'un l'autre, sans parler. Enfin, Edmond, après des efforts suprêmes pour ne pas sangloter, ne put se contenir plus longtemps, et les deux infortunés fiancés mêlèrent leurs pleurs ensemble. Nous sortîmes de la chambre et les laissâmes seuls : une douleur semblable à la leur, et une entrevue dans des circonstances aussi pénibles, étaient trop solennelles et trop sacrées pour que des profanes dussent y prendre part.

Au bout d'une demi-heure, nous entendîmes la sonnette de Marguerite; une des sœurs monta et revint dire aussitôt que la chère enfant désirait voir son père et le docteur. Le

vieux gentleman fut conduit comme un enfant par le nègre, et je le suivis.

Edmond était assis près du lit de Marguerite, sa main toujours serrée dans la sienne; mais l'un et l'autre avaient repris leur calme et leur sérénité.

Marguerite prit la parole.

— Cher père, dit-elle d'une voix faible, j'ai, en mourant, une seule faveur à vous demander; mais auparavant, je désirerais faire une question au docteur, et j'espère, dit-elle avec un sourire qui expira sur ses lèvres, qu'il ne trompera pas mon attente. Monsieur le docteur, ne vais-je pas mourir? et cela bientôt, dans un moment peut-être? Combien de temps pensez-vous que j'existe encore? »

M. Fuller fondit en larmes; mais sa fille le pria d'être courageux, et elle me regarda d'un air interrogateur, comme si elle eût craint que je ne cherchasse à éluder la question.

— Vous me demandez plus que je n'en sais, chère Marguerite, répondis-je. Je ne suis pas homme à vous tromper. Vous êtes fort malade; mais vous pouvez encore vivre plusieurs semaines, même plusieurs mois.

— Il se peut aussi que je meure aujourd'hui même, ajouta-t-elle. Mon bon père, ne vous offensez pas de ma prière et veuillez ne pas la repousser.

— Ma fille, ma chère Maggy! s'écria le pauvre vieillard, jamais votre père n'a refusé d'exaucer vos vœux; ils n'ont jamais été déraisonnables; je souscris donc à l'avance à celui que vous allez m'adresser.

— Alors, cher père, je désire que vous envoyiez chercher immédiatement un prêtre. Je ne vivrai pas au delà du jour courant. Je veux donc être mariée à Edmond avant de quitter ce monde. Il me suivra bientôt, comme mon mari, dans un monde meilleur. Remplirez-vous mon désir, mon bon père? »

Je regardai Edmond, qui ne parlait pas, mais qui témoi-

gnait par son attitude que le désir de Marguerite était aussi le sien.

Quant au vieux père, dans l'amertume de sa douleur, il éclata en sanglots, et finit par me prier de l'aider à remplir le désir de sa fille. On fit venir l'ecclésiastique, qui demeurait à un quart de lieue de la maison ; et quelle fut sa surprise, quand il connut la cause pour laquelle on demandait son ministère ! Il avait toujours beaucoup aimé Marguerite ; sa douleur fut presque égale à celle de son père. Il promit de faire ce que la jeune fille désirait.

On fit venir les deux sœurs, et dans cette chambre, où la mort déjà régnait en souveraine, furent unis par les liens du mariage deux jeunes gens moribonds qui s'aimaient tendrement. On avait oublié la bague nuptiale ; et il en résulta une interruption momentanée de la cérémonie.

— Où est la bague de ma mère? » demanda Marguerite d'une voix faible ; et l'une des sœurs alla chercher ce souvenir chéri...

Edmond, d'une main tremblante, passa l'anneau au doigt amaigri de sa fiancée mourante.

La solennelle cérémonie était finie, et tous les assistants demeurèrent là, pendant quelques instants, silencieux et muets, frappés de stupeur par la scène dont ils venaient d'être témoins.

— Embrassez-moi, Edmond, mon mari, » dit Marguerite au jeune homme, qui se pencha vers elle, et ne releva plus la tête.

Après quelques moments d'attente, l'une des sœurs s'approcha du lit. Elle regarda pendant une minute le visage de sa sœur, et, poussant un cri perçant, tomba sans connaissance sur une chaise.

La vérité fut bientôt connue. L'épreuve avait été trop forte pour les deux jeunes époux affaiblis et brisés par le mal qui les avait consumés. L'époux et l'épouse n'existaient

plus. Le premier embrassement d'amour dans le mariage avait été un baiser mortel. Leurs âmes s'étaient envolées ensemble, affranchies de la servitude de la chair, pour cimenter et sanctifier leur union dans le ciel.

XV

Le vieillard et la jeune fille. — L'harpagon américain.

Pendant les dernières années de ma profession médicale je rencontrais souvent près de chez moi un vieillard à l'œil hagard, au regard éteint, qui était à la fois un objet de dégoût et de pitié pour tous ceux qui le voyaient. Je savais bien qu'il demeurait dans le voisinage; car souvent, lorsqu'il m'arrivait d'être appelé au dehors de grand matin, avant que le soleil n'eût encore paru sur les hauteurs d'Hoboken et que la rosée ne fût évaporée de la surface du sol, je le rencontrais occupé à ramasser des chiffons, des vieux papiers, etc. Il était aidé dans ce travail par une jeune fille d'environ quinze ans, dont les traits pleins d'intelligence et de distinction, se faisaient remarquer même sous les haillons qui couvraient son corps amaigri. Je n'avais jamais pu découvrir en quel lieu ces deux êtres demeuraient, et pourtant le vieillard et la jeune fille avaient aussi excité la curiosité de quelques-uns de mes voisins qui, comme moi, les voyaient depuis des années fouiller ainsi les immondices des rues.

Il y avait près de ma maison, comme on en rencontre même dans les plus brillants quartiers de toute grande ville, deux ou trois de ces habitations malsaines, sales, enfumées,

dont les cours sont constamment remplies d'ordures et de fange, maisons occupées par de nombreuses familles dont la vie s'use dans la misère, le désespoir ou le crime. C'était dans une de ces tristes demeures que mon imagination avait placé ce pauvre diable et sa fille, qui tous deux devaient avoir bien du mal à vivre du produit des bribes qu'ils recueillaient dans leurs courses matinales.

Un jour, cependant, il y a environ quatre ans, ma curiosité fut satisfaite d'une façon singulière, à laquelle j'étais bien loin de m'attendre. Ce jour-là, je m'étais levé beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, pour me rendre chez un de mes clients qui allait partir pour les bains de mer. C'était un homme atteint d'hypocondrie, et ma visite avait pour but de lui donner une certaine liste de médicaments, de lui indiquer une foule de prescriptions, et de lui assigner jour par jour le régime qu'il aurait à suivre.

J'étais à peine parvenu à quelques pas de la maison, que j'aperçus la jeune fille, dont les traits m'étaient parfaitement connus. A mon grand étonnement elle était seule, et semblait se consulter avec inquiétude, indécision, pour savoir si elle devait sonner à ma porte ou non. Quoique extrêmement pressé, je ne pus m'empêcher de remarquer l'agitation que trahissaient ses traits fatigués, et l'anxiété qui se lisait dans ses yeux.

C'était au point du jour : l'aurore d'une plus belles journées du mois de juin allait éclore; l'éclatante beauté du ciel, la bienfaisante pureté de l'air, le calme et la paix qui régnaient dans l'atmosphère, à cette heure matinale, tout faisait ressortir la misère et la sordidité des vêtements de la pauvre fille, qui contrastaient si étrangement avec toute cette splendeur de la nature.

L'inquiétude qu'elle exprimait et l'absence du vieillard me firent penser que ce dernier était malade, et avait envoyé la jeune fille pour me consulter, mais que sa pauvreté

l'empêchait de m'aborder. Ce fut dans cette conviction que je m'avançai de son côté.

— Bonjour, ma chère enfant, lui dis-je. Vous désirez me parler, puisque je vous vois les yeux fixés sur ma maison? Votre père serait-il malade? dites! Est-ce cela? Où faut-il aller? Si je puis vous être utile à quelque chose, je vais me hâter de le faire.

— Oui, monsieur, répliqua-t-elle, mon père est malade, bien malade. Voici déjà quinze jours qu'il souffre; mais il est trop pauvre pour faire venir un médecin. Aussi est-ce à son insu que je me suis hasardée à venir implorer votre assistance. »

Et en parlant ainsi, la pauvre enfant fondait en larmes.

— Ne pleurez pas, répondis-je, j'irai le voir aussitôt après une visite que je vais faire de ce pas, et qui me retiendra une heure environ. Entrez à la maison, je vais donner ordre à ma bonne de vous apporter à déjeuner; et quand je serai de retour, vous viendrez avec moi. »

Les yeux de la pauvre fille élincelaient de joie tandis que je lui parlais de la sorte; mais bientôt elle reprit la parole :

— Oh! monsieur, fit-elle, je ne puis attendre. J'ai laissé mon père endormi; il faut absolument que je rentre avant pour le soigner, et il est si faible, qu'il ne peut faire le moindre mouvement, et il lui est impossible de se tourner dans son lit.

— Hélas! vous mourez de faim, répliquai-je, ému jusqu'aux larmes, en voyant tant de misère. Voyons! vous emporterez votre déjeuner avec vous : voilà qui est convenu.

— Merci, monsieur, répondit-elle en pleurant encore, comme si elle n'était pas habituée à entendre des paroles consolantes et affectueuses. Oui, c'est vrai, j'ai bien faim. A dater du moment où mon père est tombé malade, il m'a été tout à fait impossible d'aller ramasser des chiffons, que j'au-

rais vendus pour m'acheter du pain, et depuis hier matin je n'ai rien mangé.

— Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, est-il possible! Entrez avec moi. »

Je passai alors dans la cour, puis je descendis à la cuisine, où je recommandai de donner sur-le-champ quelque chose à la pauvre fille et de faire une provision pour son père. J'ordonnai même d'ajouter à ces provisions quelques friandises capables d'éveiller l'appétit d'un malade.

— Ayez soin de ne pas trop laisser manger votre père, dis-je à la jeune fille; car je soupçonnais que le manque d'une nourriture convenable était la cause de son mal. Revenez ici aussitôt après votre déjeuner, et j'irai alors avec vous. »

Une ou deux heures après, j'étais de retour. La jeune fille m'attendait avec une certaine inquiétude. Je m'arrêtai tout juste le temps de déjeuner moi-même à la hâte; cela fait, je la priai de marcher devant pour me conduire chez son père.

Elle s'empressa d'obéir, et je la suivis le long de deux ou trois rues. Enfin elle s'arrêta devant une grande maison bâtie en briques, qu'on aurait pu prendre pour la demeure de quelque important personnage, si les murs dégradés, les volets brisés, ne m'eussent fait comprendre que cette maison devait être inhabitée depuis longtemps. En passant par là, j'avais bien souvent remarqué son délabrement solitaire au milieu des belles constructions qui s'élevaient de l'autre côté de la rue; j'avais pensé que le propriétaire avait perdu sa fortune à la suite de quelque poursuite judiciaire, et qu'il ne se trouvait plus personne pour prendre soin de l'habitation.

— Est-ce que vous demeurez ici? demandai-je, avec un ton de surprise, à la petite fille.

— Oui, monsieur, répondit-elle. C'est ici que reste mon père.

— Y a-t-il longtemps que vous habitez cette maison?

— Oh! oui, monsieur, bien longtemps, c'est d'aussi loin

que je peux me souvenir; je crois même y être née. Cependant je n'en suis pas certaine. »

Notre conversation fut interrompue, au moment où la jeune fille entra dans la maison, dont elle ouvrit la porte avec un passe-partout, et je la suivis.

Si j'avais été surpris par ce qu'il y avait d'étrange à voir un homme aussi pauvre occuper une maison aussi considérable, je ne fus pas moins étonné quand je vis l'intérieur de cette demeure dépourvue de tout ameublement, entre les murailles de laquelle l'écho de mes pas résonnait avec le bruit que l'on entend toujours dans les édifices déserts. La jeune fille ferma la porte derrière elle à double tour et me pria de la suivre dans un escalier fort malpropre.

Nous montâmes marche à marche, jusqu'à l'étage supérieur; et alors, ma conductrice ouvrit la porte d'un petit appartement qui semblait servir en même temps de salon et de chambre à coucher. C'était, bien sûr, la seule place habitée dans cette vaste maison. Le mobilier, si l'on peut appeler cela un mobilier, consistait en deux méchantes chaises, dont les siéges tressés en rotin étaient tout arrachés. Il y avait en outre un mauvais lit à roulettes, sur lequel était étendu un vieillard faible et amaigri, que je reconnus facilement pour le malheureux que j'avais vu dans la rue. Une natte, couverte, comme le lit, d'un tas de chiffons, servait, je pense, à coucher l'enfant. Enfin, une vieille table boiteuse, sur laquelle étaient étalés les restes du déjeuner que j'avais donné le matin à la jeune fille, et quelques chétifs ustensiles de ménage, complétaient cet ameublement, bien digne de cette chambre délabrée. L'unique croisée de la chambre avait ses deux panneaux brisés, et des morceaux de vieux papiers y tenaient lieu de vitres. On respirait partout une odeur de moisi et de cadavre. Bien certainement, je n'avais jamais mis les pieds dans un appartement aussi repoussant que celui-là.

— Qui va là? demanda le vieillard d'un ton grondeur, malgré sa faiblesse. Puis, reconnaissant la jeune fille, il ajouta : Est-ce toi, Mary? d'où viens-tu, s'il te plaît? j'ai eu besoin de toi, pour me retourner dans mon lit; mais tu profites de mon état, pour aller courir à droite et à gauche. Tu n'as aucun soin de ton père malade; et tu sembles attendre sa mort avec impatience.

— Mon bon père, je suis allée chercher de quoi vivre. Depuis que vous êtes malade, il ne m'a pas été possible de trouver ni chiffons ni vieux papiers à vendre; mais aujourd'hui je vous ai apporté un déjeuner délicat. N'est-il pas vrai?

— Oui, et sans doute c'est en mendiant que tu te l'es procuré. Il y a longtemps que je t'ai dit d'aller mendier; mais tu ne veux pas, quoique ton pauvre père meure de faim.

— Oh! non, mon père, il m'est impossible de demander l'aumône. Ces aliments m'ont été volontairement donnés par un monsieur que j'ai été prier de venir vous voir, puisque vous êtes malade.

— Eh quoi! s'écria le vieillard, en faisant un effort convulsif pour se soulever sur sa misérable couche, tu as amené quelqu'un ici! » Et au moment où il m'aperçut pour la première fois il ajouta avec colère : « Qui est cet homme? qui as-tu conduit près de moi, Mary?

—Mon père, c'est le docteur W..., qui demeure dans la rue voisine. Je l'ai prié de venir voir s'il ne pourrait rien faire pour vous. C'est lui qui m'a donné ce matin la nourriture que j'ai apportée.

— Un docteur...! je n'ai pas besoin de médecin; je ne puis le payer. Je n'ai même pas assez d'argent pour acheter du pain! comment osez-vous, malheureuse, faire venir un médecin auprès de moi? »

La pauvre enfant ne répliqua pas. Je m'approchai du lit du vieillard, et lui dis que je le traiterais gratuitement, et

nourriture et de charité! Maintenant, monsieur, ajouta-t-il en tournant la tête de mon côté, sortez et laissez-moi seul. Il n'y a rien ici qui puisse vous engager à me faire une seconde visite.

— Rien certainement, dis-je en moi-même, si ce n'est le désir de sauver cette pauvre enfant, trop bonne, trop fidèle à ses devoirs, pour un père aussi dénaturé. Puis, élevant la voix et m'adressant au malade, j'ajoutai : Je suis venu pour vous soigner de mon mieux, mais faites attention à une chose, c'est que les convenances les plus vulgaires, l'humanité, en un mot, me défendent de vous laisser mourir, et si vous refusez ce que je vous offre par charité, quoique vous ne le méritiez pas, j'irai trouver les autorités compétentes, et je vous ferai transporter à l'hôpital. Maintenant, choisissez l'une ou l'autre de mes propositions.

— Eh bien! alors, venez ici. Je ne puis quitter cette maison; je ne veux pas aller à l'hôpital; mais je n'ai rien à vous donner; c'est convenu. Il m'est impossible de vous payer; je ne serai jamais en état de le faire. Quand je suis bien portant, je ne gagne même pas de quoi acheter du pain pour moi et pour ma fille. »

Je tâtai alors le pouls de ce vieillard entêté, et je trouvai qu'il était dans un état d'extrême faiblesse, causée en grande partie par l'âge (car il pouvait bien avoir soixante-dix ans, et plus encore), et aussi parce qu'il se privait volontairement de toute les nécessités de la vie. En effet, ce malheureux était pauvre, il n'y avait pas à en douter ; mais il me faisait l'effet d'être un de ces hommes auxquels l'amour de l'argent fait endurer toutes sortes de privations, et qui préfèrent mourir même plutôt que dépenser leur or.

Je savais bien qu'il ne se rétablirait jamais, et mon cœur saignait en songeant à la pauvre enfant.

Je pris donc mon crayon, et j'écrivis une ordonnance que je mis dans la main de la jeune fille, avec un dollar, en lui

recommandant de faire préparer la potion indiquée, et de veiller à ce que son père la prît. Puis, m'adressant au vieillard, je lui déclarai que si je m'apercevais qu'il se refusât à la médication perscrite, je mettrais ma menace à exécution, et le ferais transporter à l'hôpital.

Je sortis alors, en promettant à la jeune fille de revenir le lendemain. En retournant chez moi, je réfléchissais à cette singulière aventure, à ce vieillard si pauvre, et qui habitait une pareille maison. J'avais été frappé aussi de sa conversation ; son langage, quoique rude et heurté, prouvait évidemment quelqu'éducation. Sa fille aussi avait puisé, auprès de son père, une certaine finesse de ton et de langage; il y avait chez elle une pureté de diction qu'on rencontre rarement dans cette classe de la société.

Le jour suivant, lorsque je revins, je m'aperçus que ma menace avait produit son effet. Le vieillard se trouvait beaucoup mieux. Néanmoins, il était évident pour moi qu'il ne pourrait vivre longtemps. La source de l'existence était épuisée en lui, et il ne devait plus se relever.

Au contraire, peu de jours suffirent à la jeune fille pour éprouver les heureux effets d'un meilleur régime. C'était une créature gracieuse, douce et fort gentille, et dans le cas où son père viendrait à mourir, j'étais tout disposé à faire mon possible pour lui être utile.

A ma grande surprise, cependant, quelques jours après, une rechute se manifesta chez le malade, beaucoup plus tôt que je m'y étais attendu. Qui plus est, toute apparence de santé avait disparu chez la jeune fille. Je ne pouvais m'expliquer ce changement, lorsqu'enfin je pris le parti d'interroger Mary.

L'enfant fondit en larmes, et me pria de ne rien dire à son père de ce qu'elle allait m'apprendre.

Depuis une semaine, le vieillard la forçait, dès que ma visite était faite, à aller revendre les médicaments et les vi-

vres que je leur faisais porter; il retenait tout juste ce qui était indispensable pour ne pas mourir de faim. Mary avait remis à son père la faible somme qu'elle en avait pu retirer; mais elle ignorait ce qu'il avait fait de cet argent.

Je défendis à cette chère fillette d'obéir désormais à son père et je signifiai à celui-ci que, si je m'apercevais que mon traitement restât sans effet, par sa faute, d'ici à un ou deux jours, je le ferais transférer à l'hôpital. J'aurais pris ce parti tout de suite; mais ma curiosité était éveillée au plus haut degré. J'étais certain qu'il avait de l'argent caché quelque part, et, comme je savais qu'il ne pouvait vivre longtemps, je désirais le trouver pour sa fille.

Pendant quelque temps, les choses allèrent au mieux pour le malade et pour sa pauvre enfant; mais, quinze jours après ma dernière visite, un grand changement s'opéra dans l'état du malade.

Mary accourut un matin me prier de venir voir son père. Celui-ci, pendant son absence, s'était levé; et, à son retour, elle l'avait trouvé sur le plancher, évanoui et privé de l'usage de la parole. Les efforts du vieillard avaient été trop violents, et elle craignait qu'il n'y succombât. Je me hâtai de me rendre auprès de lui. Je trouvai les choses dans l'état que l'enfant avait indiqué. D'un coup d'œil, je compris que, pour je ne sais quel motif, le vieillard avait quitté son lit, et qu'il était tombé. Dans sa chute, il s'était blessé aux reins; il y avait en outre une grave lésion intérieure; et dans l'état de faiblesse où il se trouvait, l'issue de cet accident pouvait être fatale. Il avait recouvré à moitié la parole : mais il était difficile de le comprendre. Il se roulait sur le dos, les mains jointes l'une contre l'autre, et aspirait l'air avec effort, s'agitant à droite et à gauche. Il était évident qu'il était à l'agonie.

— Je ne veux pas mourir! disait-il faiblement, en articulant à peine la parole. Je ne puis pas abandonner ainsi

mon trésor ! Allez-vous-en, docteur ! Je n'ai pas besoin de médecin ! Vous voulez me voler ! Oh ! mes dollars ! oh ! mon argent ! que ne puis-je vous emporter avec moi ! »

En prononçant ces paroles il ouvrit démesurément la bouche, et, après une horrible convulsion, il expira.

La nature ne perd jamais ses droits. Rien ne fut déchirant à voir comme la douleur de la pauvre jeune fille, quand elle comprit que son père était réellement mort. Et pourtant, elle avait été bien malheureuse avec lui, car elle mourait presque de faim. Mais tout brutal, tout avare que fût son père, elle l'aimait ! C'était le seul bien qu'elle eût ici-bas; et son deuil fut aussi grand que si celui qu'elle venait de perdre se fût toujours montré bon père à son égard.

Je tâchai de consoler ce bon petit être, et j'y réussis en partie. Je quittai alors la maison pour m'occuper des préparatifs de l'enterrement.

Quand je fus de retour avec les personnes dont j'avais besoin, nous relevâmes le corps du vieillard et nous le plaçâmes sur le lit. On lui ouvrit les mains, qu'il tenait fortement fermées, et on y trouva vingt-six shillings en petite monnaie, qui étaient probablement le prix des médecines qu'il avait ordonné à sa fille d'aller vendre. Il avait sans aucun doute gardé cet argent dans ses mains jusqu'au moment de sa mort, arrivée au moment où il tentait de le cacher avec le reste de ses richesses. Telle était du moins mon opinion.

Je plaçai dans la maison un gardien, sur la probité duquel je pouvais aveuglément compter; je fermai moi-même la porte de la chambre où était placé le cadavre; et, mettant la clef dans ma poche, je conduisis la jeune fille dans une pension du voisinage.

Après les funérailles du vieillard, je voulus faire une recherche complète avec quelques personnes amies, et en présence de Mary, dans le but de trouver l'argent, bien que je ne comptasse pas sur une somme très-considérable.

Nos recherches furent longtemps inutiles. La jeune fille nous assura que maintes fois elle avait pensé que son père possédait de l'argent; mais jamais elle n'avait aperçu en sa possession autre chose que de la monnaie de cuivre, et elle ne lui en avait jamais vu cacher.

Après avoir fouillé tous les coins et recoins où l'on pouvait supposer qu'il avait caché son trésor, il me vint à l'idée qu'il devait y avoir dans la chambre quelque planche sur laquelle cet homme avait dû monter le jour où il avait fait cette chute, après avoir quitté son lit. Nous découvrîmes en effet, derrière une planche mobile, un trou pratiqué dans le plâtre de la muraille et dans ce trou une grande quantité de sacs de toile remplis d'or et d'argent, frappés à toutes sortes d'effigies. Nous comptâmes cet argent devant toutes les personnes réunies à cet effet, et nous trouvâmes le chiffre incroyable de cent sept mille dollars.

Naturellement, cette somme appartenait à la jeune fille, qui, grâce à cette découverte, passa d'une triste condition au rang de riche héritière.

Quelques recherches me firent découvrir que la maison était la propriété du vieillard, qui y demeurait dans cette misérable condition depuis la mort de sa femme, arrivée peu après la naissance de sa fille.

Cet homme appartenait à l'une des familles les plus respectables d'un Etat voisin, et dès son jeune âge s'était trouvé en possession d'une propriété considérable. Jusqu'à la mort de sa femme, il s'était fait remarquer par sa prodigalité extravagante; puis tout à coup, sans qu'on connût la cause de cette métamorphose, son caractère avait changé, et il s'était mis à vivre de privations, se laissant presque mourir de faim, lui et son enfant.

Quoique sa santé fût affaiblie, il s'était soumis, comme tous les avares, aux plus dégoûtantes habitudes, pour ajouter chaque jour quelques sous à son trésor. Le malheureux

avait mieux aimé garder son argent en sa possession que le placer à intérêt; car il eût vécu dans la crainte continuelle de le perdre, lorsqu'il ne l'aurait plus eu sous les yeux. Par une inconcevable folie, il laissait vide la maison qui lui appartenait, au lieu de la louer, et se résignait à perdre un revenu assuré, parce qu'il voulait l'habiter seul. Ainsi, il se soumettait à une perte certaine, afin d'avoir toute sa fortune entre ses mains. Du reste, les avares n'agissent jamais autrement.

La pauvre enfant, si longtemps négligée, a été placée dans une pension où elle est encore aujourd'hui, et l'argent a été confié en son nom à une banque de New-York.

Telle fut la fin de ce misérable avare, dont la race est fort heureusement plus rare en Amérique qu'en aucun autre pays du monde.

Cette affaire fit quelque bruit dans le temps; mais on en étouffa le retentissement autant que possible, pour accéder au désir de quelques parents éloignés; et jamais, que je sache, elle n'a été publiée avec autant de détails qu'aujourd'hui. Au reste, cette histoire ne peut être qu'un utile enseignement pour tous ceux qui la liront.

XVI

La jeune fille séduite. — Un mystère incompréhensible. La négresse lettrée.

Un matin, vers la fin de 1849, je me disposais à endosser mon surtout et à sortir pour visiter le peu de malades que je soignais encore, car j'avais déjà considérablement diminué

le nombre de mes clients, décidé que j'étais à cesser tout à fait l'exercice de la médecine dans le courant de l'année suivante ; j'allais, dis-je, sortir, lorsque mon domestique entra dans le salon et me dit qu'il y avait en bas un homme qui demandait à me parler.

— Que me veut cet homme? demandai-je.

— Je n'en sais rien, répondit Robert; il n'a rien voulu me dire, et il prétend que c'est avec monsieur le docteur lui-même qu'il désire s'expliquer.

— Il m'est impossible de m'arrêter pour le moment, répliquai-je. Dites à cet individu qu'il veuille bien m'écrire ou revenir une autre fois. Je ne puis recevoir personne à présent.

Robert se retira et je me hâtai de sortir. J'allais monter en voiture tout en regardant s'il ne revenait pas avec une réponse, lorsqu'un homme assez mal vêtu, et d'un extérieur fort peu engageant, s'avança vers moi et me remit un billet.

— De qui est ce billet?

— Je n'en sais rien, répondit-il d'un ton brusque, lisez-le, peut-être en saurez-vous davantage.

Et en parlant ainsi il disparut à l'angle de la rue.

Je reconnus le style et la main d'une femme. Voici quelle était la teneur de ce billet :

« Le docteur W... rendra un immense service à une dame » dont le mari se trouve en Californie, si, ce soir, il veut venir, à huit heures, au coin de Bleecker-Street; il trouvera » là une servante qui le conduira à la demeure où on l'attend avec la plus grande impatience.

» L'affaire peut, au premier abord, ne pas sembler très-» claire au docteur W... et pourtant on le prie de ne point considérer ceci comme une mauvaise plaisanterie. *Une question de vie ou de mort* dépend de sa complaisance. J'ai » envoyé ce billet par un messager avec recommandation » expresse de le remettre en main propre, ou de me le rap-

» porter. Je ne connais pas le commissionnaire, et je n'en » suis pas connue.

» *Ne manquez pas de venir !* »

Mon premier mouvement fut de déchirer cette lettre, comme s'il s'agissait d'une mystification ; mais le style, l'écriture, une sorte d'émotion qui se trahissait, pour ainsi dire, dans les mots soulignés, me portèrent à croire qu'il s'agissait bien réellement d'une chose sérieuse. Après tout, que me demandait-on ? De venir trouver une femme, à une heure peu avancée de la soirée, dans une rue passagère et des mieux fréquentées ! J'étais marié, et trop vieux pour qu'en vérité les méchantes langues pussent trouver matière à bavarder, en supposant qu'on vînt à connaître ce rendez-vous, ce qui, d'ailleurs, n'était même pas supposable. Tout bien considéré, je me décidai à tenter cette aventure.

Dans l'après-midi, je retournai à la maison, pour dîner, à l'heure ordinaire, et je prévins ma femme que je serais forcé de sortir encore dans la soirée pour visiter un malade. En conséquence, vers sept heures et demie, je quittai ma demeure, pour me diriger vers l'endroit indiqué.

Huit heures sonnaient, juste au moment où j'arrivai au coin de Bleecker-street ; ainsi, je n'étais pas en retard. Sous le premier réverbère se tenait une femme qui attendait évidemment quelqu'un ; elle était coiffée d'un chapeau de paille sur lequel était étendu un voile rose. Je passai tout près d'elle, regardant de son côté ; mais il me fut impossible de distinguer ses traits, car elle baissa rapidement son voile. Il m'eût, d'ailleurs, été impossible de dire si c'était une servante, ou toute autre personne.

— Vous êtes sans doute la dame désignée dans le billet que j'ai reçu ce matin ? demandai-je.

— Oui ! répondit-on ; et ce oui fut suivi d'un assez long silence. A la fin, pourtant, cette femme, impatientée, reprit la parole.

— Il est peu convenable, fit-elle, de rester ici à cette heure. Es-tu disposé à me suivre d'après le désir de la personne qui t'a écrit ce matin ?

Je restai stupéfait.

— Une quakeresse ! murmurai-je à part moi. Bon, voilà une étrange aventure.

— Je n'entends pas ce que tu dis, continua ma mystérieuse compagnie. Dis-moi tout simplement si tu veux m'accompagner, oui ou non ?

— Mais oui, certainement, je le veux bien, répliquai-je ; et il me sembla distinguer un léger sourire étouffé sous le voile qui me dérobait les traits de cette femme. Au même instant elle se mit à marcher rapidement, et je la suivis jusqu'au bout de la rue, où l'attendait une voiture particulière. Le cocher descendit du siége, et, bien qu'il fût vêtu d'un énorme manteau, le vent ayant soulevé ce vêtement, je reconnus, aux boutons de son habit, que c'était un domestique de bonne maison. Il présenta la main à la dame d'une façon toute respectueuse, ce qui me fit plaisir, parce que je vis que ce n'était pas à une servante que j'avais affaire, mais sans doute à une amie de la personne qui avait écrit le billet. Peut-être encore était-ce cette personne elle-même.

— Monsieur veut-il monter ? fit le cocher, dès que la dame eut pris place. J'acceptai l'invitation. Le cocher s'approcha de la portière ; l'inconnue lui dit à voix basse quelques mots, et dès qu'il fut remonté sur son siége, elle se retourna de mon côté.

— Je vais fermer les stores, me dit-elle, afin que nous soyons plongés dans la plus complète obscurité ; réfléchis bien à ceci. Cette affaire exige le plus grand secret ; tu en comprendras du reste bientôt l'urgence ; aussi je ne désire pas que tu reconnaisses le lieu dans lequel on t'aura conduit. »

Je ne fis aucune objection. Que pouvait-il m'arriver, après tout ? Il était peu probable que quelqu'un me voulût du mal.

Ma compagne était jeune et me semblait jolie, malgré l'épaisseur de son voile. Quant au domestique, c'était un garçon très-habile.

— Je ne vois pas trop le danger que je cours à poursuivre cette aventure, me dis-je à mi-voix. Ma compagne m'entendit et reprit aussitôt :

— Du danger! Non certes, il n'y en a aucun; c'est au contraire un grand bien qui doit résulter de cette visite. Tu n'as pas grand'chose à craindre d'une pauvre et faible femme telle que moi. Et je crus entendre un éclat de rire que ma compagne avait grand'peine à retenir.

— Certainement je n'ai pas peur, répliquai je; et pourtant, j'aimerais assez à savoir où nous allons.

Pendant cette conversation, nous étions emportés rapidement par les chevaux, et je prêtais l'oreille au bruit des roues, espérant reconnaître que nous avions quitté le pavé des rues de la ville et que nous roulions en pleine campagne; mais il n'en était rien, et cependant il s'était bien écoulé une bonne demi-heure depuis que ma compagne avait donné ses ordres au cocher et fermé les stores de la voiture. A la fin pourtant, le doux balancement imprimé à notre équipage me fit comprendre que nous étions sorti de la ville. Je calculais déjà à quelle distance je pouvais être de la maison, et je songeais à l'inquiétude où mon absence allait jeter ma femme, lorsque tout à coup la voiture s'arrêta. Le cocher descendit de son siége, offrit la main à ma compagne, et m'aida ensuite à descendre de la voiture.

Je jetai les yeux autour de moi, avec une curiosité bien excusable, pour tâcher de me former une idée de l'endroit où je me trouvais, mais il ne me fut pas plus possible de me reconnaître, que si j'eusse été au milieu de quelque forêt d'Afrique. Des deux côtés d'un large chemin sablé où nous nous trouvions, les arbustes étaient si serrés et formaient au-dessus de nos têtes une voûte si épaisse, que les rayons

de la lune, qui brillait dans tout son éclat, n'y pénétraient que par de rares éclaircies, comme je pus m'en convaincre dès que j'eus mis pied à terre. Ma conductrice me prit par le bras et m'entraîna à une centaine de pas plus loin. Là je vis devant moi, au milieu d'une pelouse, s'élever les murs d'une vaste maison. Ma compagne me fit monter un perron de pierre et me dit, après m'avoir introduit dans un étroit passage :

— Promets-moi de ne pas parler, avant six mois, de ce que tu verras ici cette nuit, et je vais te conduire auprès de la dame qui a besoin de tes services.

— Je ne ferai pas une promesse aussi téméraire, répondis-je ; la nature de ma profession, qui me conduit souvent à connaître les secrets des familles, me défend de parler jamais de ce qui ne doit pas être divulgué. Vous pouvez donc compter sur ma discrétion, si de là dépend l'honneur ou le bonheur de quelqu'un ; mais, je ne ferai jamais un serment de quelque nature qu'il soit.

— Soit! » répondit-elle ; et après m'avoir emmené à travers une foule de passages tortueux et obscurs, après m'avoir fait monter deux ou trois étages, elle m'introduisit dans un salon richement éclairé, dont l'ameublement me parut des plus somptueux, malgré les housses dont on l'avait recouvert pour le garantir de la poussière.

Une fois arrivé là, ma quakeresse m'invita à m'asseoir, en attendant qu'elle eût été prévenir la dame malade de mon arrivée. Si j'avais été auparavant étonné de la douceur de la voix de mon inconnue, j'admirai encore plus l'élégance de sa toilette et la souplesse de sa taille, lorsque je la vis bondir dans l'appartement avec une grâce tout enfantine : seulement, comme, par coquetterie, m'imaginai-je, elle n'avait pas encore retiré son voile, il m'avait été impossible jusqu'alors de voir les traits de son visage.

— Ce n'est pas une servante! murmurai-je tout bas. En-

fin je vais bientôt savoir à quoi m'en tenir sur cette mystérieuse visite. Vrai, c'est une bizarre aventure pour un vieux bonhomme comme moi. Mais voici ma compagne qui revient. »

Ce n'était pas elle ; mais une domestique, qui me pria, dans un patois irlandais, auquel il n'y avait pas moyen de se tromper, de l'accompagner dans la chambre de sa maîtresse.

Je la suivis, en effet, et je fus reçu, à la porte, par la belle inconnue, qui m'indiqua un sopha sur lequel était couchée une femme jeune et belle, revêtue d'une robe flottante.

— Êtes-vous le docteur W...? demanda cette dernière, quand je m'approchai du sopha.

— Oui, madame, répondis-je. La visite que je vous fais, pour obéir aux désirs exprimés dans votre billet de ce matin, s'est effectuée dans des circonstances fort étranges ; et je serais maintenant heureux d'apprendre la nature de l'affaire qui m'appelle auprès de vous.

— Vous saurez tout, docteur, répliqua-t-elle. Puis s'adressant à l'inconnue, elle ajouta : Adèle, il n'est plus nécessaire que vous sortiez : merci de vos bons soins : j'ai à parler seule au docteur : laissez-nous.

Je me retournai, en entendant parler ainsi, car j'avais autant de désir de voir la figure de la jeune personne qu'elle venait d'appeler Adèle, que l'eût éprouvé à ma place, et en pareilles circonstances, un jeune homme de vingt-cinq ans.

Adèle venait d'enlever son chapeau, et par conséquent son voile. Au moment où je me retournai, elle regardait malicieusement de mon côté. Comment peindre l'étonnement, j'allais dire l'horreur, dont je fus alors saisi? Cette charmante personne, si élégamment vêtue, qui répondait au doux nom d'Adèle, cette quakeresse à l'accent gracieux, à la tournure pleine de distinction, dont je mourais d'envie de voir les traits, et dont je me faisais une si gracieuse idée — c'était une négresse ! Et encore était-elle un des plus vilains spécimens qui eût jamais été exporté des forêts de l'Afrique !

Adèle remarqua certainement ma surprise, mais elle fit bonne contenance. Son visage n'exprimait aucune émotion; son regard était vague et incertain comme l'est celui d'une idiote. Elle quitta la chambre, et une fois qu'elle eut tiré la porte derrière elle, j'entendis ou je crus entendre encore une fois son rire étouffé.

— Docteur, commença la jeune dame, d'une voix faible et entrecoupée par un accès de toux, je n'ai pas besoin de vous dire que je suis malade et que l'esprit souffre encore plus que le corps. Sans doute, vous trouverez ma conduite étrange; car pour m'adresser à vous je m'y suis prise d'une singulière façon; mais j'avais d'excellentes raisons pour agir ainsi, et quand vous les connaîtrez, j'espère que vous me pardonnerez si j'ai pu vous blesser en quelque chose.

Ces paroles furent interrompues par un violent accès de toux, qui fatigua beaucoup la malade, et pendant quelques minutes elle resta étendue sur l'oreiller du sopha, sans mouvements, et la respiration à peine sensible. Enfin, elle revint à elle et se mit à raconter son histoire, que je vais rapporter mot à mot.

— Je n'ai pas toujours habité une demeure aussi somptueuse, me dit-elle, en portant les yeux sur le riche mobilier de son appartement; et, plût à Dieu que je n'eusse jamais connu un pareil luxe! J'étais heureuse, quand j'étais pauvre; aujourd'hui, le bonheur et moi, nous sommes séparés pour toujours! Vous devez trouver tout ceci fort extraordinaire, n'est-il pas vrai, docteur? aller vous chercher, vous qui certainement m'êtes parfaitement étranger, pour vous faire le confident de mes peines! Mais, recueillez bien vos souvenirs; au milieu de votre clientèle, depuis environ cinq ans, vous rappelez-vous madame Barnes.

Et elle me nomma la femme d'un confiseur fort en renom, dans le plus beau quartier de la ville.

— Certainement, répondis-je.

Au même instant, il me sembla que les traits de cette jeune fille ne m'étaient pas tout à fait inconnus.

— Vous rappelez-vous, continua-t-elle, qu'un jour, vous vîntes avec votre femme, et qu'après l'avoir laissée dans le magasin, auprès de l'une des tables, vous montâtes à l'étage supérieur pour voir madame Barnes?

— Je ne puis me rappeler ce détail, ajoutai-je alors, cependant, il n'y a rien d'impossible à cela.

— Je crois que je vais mieux fixer les souvenirs de cette soirée, en vous citant une circonstance toute particulière. Au moment où vous alliez quitter le magasin, une discussion s'éleva entre quelques jeunes gens pris de vin. L'un d'eux se servit à mon égard de paroles si grossières, qu'un autre lui en fit des reproches; le premier s'oublia alors au point de lever sa canne sur moi. Vous détournâtes le coup, et vous me fîtes retirer, jusqu'à ce que ce jeune homme fût sorti lui-même. Ne pensez pas, je vous en prie, docteur, que j'aie la moindre vanité : non, ajouta-t-elle, avec un triste sourire, non je ne suis point vaniteuse; mais pour venir en aide à votre mémoire, j'insisterai sur un point : votre femme fit, sur mon compte, une foule de remarques obligeantes; et vous-même, qui aviez été témoin des procédés de ce mauvais sujet, vous affirmâtes au maître de la maison que je ne méritais aucun blâme, et qu'il y aurait injustice à attribuer à ma légèreté l'indigne conduite de ce jeune homme. Maintenant, docteur, vous souvenez-vous de tout cela?

— Oui, repartis-je, je me rappelle toutes ces circonstances, et je retrouve même vos traits dans ma mémoire; mais vous êtes un peu changée, si mes yeux affaiblis par l'âge ne me trompent pas.

— Changée! dit-elle avec une expression si touchante, que je regrettai d'avoir prononcé ce mot. Oui, je suis changée! Changée dans mon âme, changée dans mon corps. Ma

jeunesse et ma beauté se sont envolées, et je crains bien que la pureté de mon âme n'ait fui avec elles, hélas! Mais permettez-moi de poursuivre., car je veux que vous sachiez tout. C'est le souvenir de votre bonté pour moi, ce soir-là, qui m'a engagée à vous envoyer chercher aujourd'hui d'une façon si singulière, et je vous remercie, docteur, de la promptitude que vous avez mise à répondre à mon billet, dont la tournure assez vague aurait bien pu vous inspirer quelque soupçon. Beaucoup de gens l'eussent jeté de côté en le regardant comme une mystification; et je ne sais alors à quelle personne j'aurais pu m'adresser, si vous aviez refusé de vous rendre à ma prière. Quelques jours après la scène que je viens de rappeler, le jeune homme qui s'était interposé entre son camarade ivre et moi entra dans le magasin, et, s'avançant à ma rencontre, me fit des excuses de s'être trouvé en compagnie de l'homme qui m'avait insultée si grossièrement. Il était si respectueux, il avait l'air si sincèrement indigné de la conduite de son camarade, que vraiment je me sentais plus confuse que lui, et je lui déclarai que je n'avais jamais cru qu'il méritât le moindre reproche, puisqu'il m'avait, au contraire, rendu service autant qu'il avait été en son pouvoir. A la suite de cette première entrevue, ce jeune homme vint régulièrement au magasin, et toujours il s'arrangeait de manière à m'adresser quelques mots de politesse, sans se montrer indiscret. Quelquefois, en passant, il m'apportait un bouquet de fleurs, que je reçus d'abord par la seule raison qu'il me l'offrait, et que je désirais ne pas lui faire de peine par un refus. Je commençai ensuite à apprécier ces fleurs, par intérêt pour celui qui les offrait; et d'ailleurs je ne voyais réellement aucun mal à tout cela. Quatre ou cinq mois se passèrent ainsi, pendant lesquels nous devînmes amis intimes, autant qu'il peut exister d'intimité entre deux personnes de conditions si différentes. Ce jeune homme était fort riche et il avait les plus belles

espérances; tandis que moi je n'étais qu'une pauvre demoiselle de boutique. Maintes fois des idées romanesques s'élevèrent dans mon cœur; car c'était un fort beau garçon, et déjà j'éprouvais pour lui un sentiment qui, s'il n'était pas de l'amour, n'en devait pas être éloigné. Je chassai d'abord ces pensées de mon esprit; plût au ciel que j'eusse toujours agi de la sorte! que de soucis j'aurais évités! Mais, hélas! il n'en fut pas ainsi. Et quand il entrait dans le magasin en compagnie de dames qui occupaient le même rang que lui dans le monde, je commençai bientôt à sentir les angoisses de la jalousie. Ce sentiment aurait dû m'avertir de ne pas me laisser aller à la tentation; car c'était là un signe certain que l'amour avait déjà pénétré dans mon cœur. Je ne vous fatiguerai pas de longs et inutiles détails, et je veux vous dire brièvement tout ce qui me concerne. Ma mère habitait Long-Island, et j'étais dans l'usage; quand il faisait beau temps, d'aller la voir tous les dimanches pour passer la journée avec elle. »

« Un dimanche soir, environ six mois après avoir fait la connaissance d'Edward, je revenais de ma visite ordinaire; la journée avait été étouffante, et il y avait à peine un quart d'heure que j'avais quitté la maison maternelle, lorsque j'aperçus dans l'atmosphère tous les indices d'un prochain orage. J'étais encore à une assez grande distance du bac, lorsque, en levant les yeux, je vis le ciel tout noir : la pluie commença à tomber. Je hâtais le pas, quand une voiture vint à passer près de moi; elle renfermait trois jeunes gens qui paraissaient aussi inquiets que moi de pouvoir se mettre à l'abri avant la tempête. Tout à coup le véhicule s'arrêta à quelques pas de moi; l'un des jeunes gens, après avoir fait quelques recommandations à ses amis, sauta à terre et s'avança de mon côté avec un parapluie. Je reconnus bientôt Edward. J'étais tout à la fois contrariée et contente de la rencontre, et j'éprouvai une sensation étrange, indescriptible,

lorsque, en ouvrant le parapluie, il m'offrit son bras. Quelque chose me disait intérieurement que j'allais faire une folle action. Une voix mystérieuse semblait murmurer à mon oreille : « Sois sur tes gardes, ou sinon cette rencontre te causera bien des regrets ! » Mais je n'écoutai pas les avertissements de la Providence. La conduite d'Edward fut honnête et respectueuse ; nous descendîmes dans la cabine du bac, qui s'avançait ballotté par les vagues, et nous y demeurâmes jusqu'à ce que l'orage eût cessé. Il voulut alors m'accompagner jusqu'à ma demeure, et il ne me quitta qu'après m'avoir arraché la promesse d'aller le rejoindre à Union'Place le dimanche suivant, à une heure convenue, pour aller avec lui me promener en voiture, dans la campagne. »

« Depuis ce jour, mes visites à ma pauvre mère devinrent plus rares et plus courtes : cette première promenade en voiture fut suivie de plusieurs autres, et insensiblement Edward osa me parler de son amour. Comme mon cœur palpitait en entendant ses douces paroles! comme elles pénétraient profondément au fond de mon âme! Peu à peu il devint plus entreprenant, et se mit à plaisanter sur ce qu'il appelait une chose ridicule. » Eh quoi ! je croyais aux paroles mystérieuses d'un prêtre, prononcées au pied des autels, et je m'imaginais qu'elles étaient un lien plus sacré que la promesse faite entre deux amants, promesse dictée par l'affection la plus pure! « Oh ! que ne me suis-je rappelé alors la voix intérieure qui m'avertissait de prendre garde! Oh ! que n'ai-je ouvert mon cœur à ma mère! Ses conseils m'auraient sauvée! Mais non ! il ne devait pas en être ainsi. La première fois, j'écoutai Edward avec effroi ; la seconde, avec chagrin ; mais, néanmoins, je continuai à écouter la voix du tentateur, quand j'aurais dû l'éloigner de moi ! Je résistai cependant à ses doctrines antisociales, et je lui déclarai que celui qui voulait m'avoir pour femme devrait sancti-

fier sa promesse d'amour dans une église. Edward céda à ce qu'il appelait mes préjugés et m'offrit de m'épouser : lui, ce jeune homme riche, bien élevé, consentait à s'unir à la pauvre demoiselle de comptoir ! Lorsque je l'entendis parler ainsi, j'oubliai toute crainte, et, dans le délire de bonheur qui m'envahissait, je lui promis d'être à lui, à lui seul ! Je lui avouai, et je disais vrai, que je l'aimais plus que ma propre vie. »

La pauvre jeune femme, vaincue par ses émotions, s'affaissa pendant quelques minutes sur son oreiller. Je prenais un grand intérêt à cette histoire, et je savais bien qu'en se sentant soulagée du lourd fardeau qui pesait sur son âme, elle serait plus libre et plus calme. Je l'engageai donc à poursuivre son récit.

— Alors, lui dis-je, vous vous êtes mariée avec Edward..., ce jeune homme dont vous me parlez?

Elle n'avait pas prononcé le nom de famille de son séducteur.

— Docteur, me dit-elle en faisant un violent effort, comme il parut à l'intonation élevée et peu naturelle que prit alors sa voix; nous étions mariés : je le croyais, du moins. Mais bientôt j'eus quelque raison de croire que ce mariage était faux, que le prêtre qui était venu célébrer la cérémonie, dans la maison où il m'avait installée, afin, disait-il, que ses amis, qui s'opposaient à son mariage, ne pussent en rien savoir; que ce prêtre, dis-je, était un camarade d'Edward qui avait pris les habits d'un ministre de notre Eglise ! »

La pauvre femme cessa encore une fois de parler. Je gardai quelques instants le silence, afin de mieux rassembler mes pensées.

— Puis je vous demander, lui dis-je enfin, depuis combien de temps cette cérémonie a été célébrée, qu'elle ait été sérieuse ou non?

— Il y a plus de trois ans, répondit-elle. Je fus d'abord

heureuse, oh! bien heureuse! Puis, j'éprouvai la première impression de regret. Le premier moment de transport passé, j'aurais voulu qu'il me fût permis de dire tout à ma mère. Et quelque temps avant de mettre au monde mon premier enfant, — pauvre petit, il est heureux, lui, car il est mort en naissant, — je conjurai Edward de me laisser faire cet aveu, lui promettant, d'ailleurs, un secret inviolable. Alors, pour la première fois, je vis Edward contrarié. Je n'oublierai jamais l'expression de colère que je lus sur son visage, en me défendant de lui parler jamais à ce sujet. Je crois que la terreur que j'en éprouvai fut cause de la mort de l'enfant auquel je donnai le jour, ce qui altéra profondément ma santé. Peu de jours après, néanmoins, je revins à la même demande; mais alors la colère d'Edward ne connut plus de bornes. Il me reprocha mon ancienne pauvreté, me demanda s'il ne m'avait pas élevée à une position assez haute de richesse et de splendeur, et termina cette série de récriminations en me disant d'un ton sec : « D'ailleurs, nous ne sommes pas mariés! Cette cérémonie n'a été qu'une comédie, car il fallait en finir! » A ces cruelles paroles, je perdis connaissance, et je me souviens seulement qu'en revenant à moi je me trouvai étendue sur le sopha, soutenue par Edward, qui me faisait respirer des sels et m'imbibait le front d'essences. »

— Je remercie Dieu, ma chérie, que vous ayez enfin recouvré vos sens, me dit-il, en appliquant un baiser sur ma joue. Quelle folle vous êtes! Allons! faisons un arrangement ensemble. Vous allez me promettre que vous ne me parlerez plus jamais de ce désagréable sujet; et moi je vais jurer à ma chère petite femme, à ma femme selon mes idées, quoique notre mariage n'ait pas été sanctionné par une sotte et ridicule cérémonie, je vais jurer, continua-t-il, que tous ses désirs, ses caprices même seront satisfaits, bien avant qu'elle ne les ait formés, si cela est possible, par celui qui

l'aime de la plus ardente affection. Est-ce là un marché conclu? »

« Subjuguée par ses caresses affectueuses, trop heureuse de le trouver le même qu'auparavant, je promis ce qu'il voulut; et depuis jamais il n'a été question de ce sujet entre nous.

— N'avez-vous eu qu'un seul enfant? demandai-je à mon interlocutrice.

— J'en ai eu deux, docteur; le premier, comme je vous l'ai dit, est mort-né; le second n'a vécu que quelques semaines. »

Elle s'arrêta quelques minutes, et puis elle ajouta :

— Je suis sur le point de devenir mère pour la troisième fois.

— Et votre mari? me hasardai-je enfin à demander, est il ici ?

— Non, répondit-elle, Edward est en Californie, et peut-être ne sera-t-il pas de retour avant un an. Je ne sais quel médecin il a chargé de m'assister dans ma retraite; et, dans la crainte de mécontenter Edward s'il venait jamais à apprendre que j'ai fait venir un médecin, j'ai pris le parti de vous envoyer chercher en secret. Vous ne me trahirez pas, docteur?

— Vous pouvez placer en moi toute votre confiance, lui répliquai-je, je ne serai pas assez misérable pour la trahir. Mais dites-moi : votre.... mari, n'a-t-il pas, à tout événement, pris quelques arrangements, avant de partir pour un aussi long voyage? »

L'inquiétude qui agitait intérieurement la pauvre femme perçait dans sa contenance lorsqu'elle me répondit :

— Non, il n'a pris aucune disposition, c'est-à-dire qu'il est parti en grande hâte, et n'a pas eu le temps nécessaire de songer à cela. »

L'hésitation qu'elle mit à prononcer ces dernières paroles ne m'annonçait rien de bon.

Au bout de quelque temps elle ajouta :

— Puisque je vous ai envoyé chercher, docteur, et que vous m'avez donné votre parole, il est inutile de venir me voir d'une façon aussi mystérieuse.

Je vais vous donner mon adresse, ou plutôt celle de mon mari. Je ne vous dirai pas le nom de famille d'Edward ; je vous demande même encore votre parole d'honneur de ne pas essayer à le découvrir. Peut-être un jour Edward n'aura plus rien à craindre ; peut-être n'aurons-nous plus besoin de nous entourer de mystère. Ah ! mon Dieu ! je me trouve mal. Je n'ai pas eu d'aussi longue conversation depuis le départ d'Edward ! Voici mon adresse, dit-elle en écrivant au crayon quelques mots sur une carte; et maintenant, docteur, je vous en conjure, par tout ce que vous avez de sacré au monde, gardez pendant au moins six mois le plus profond secret sur tout ce que je vous ai dit, *même avec votre femme.* »

La voix de la pauvre dame tremblait en disant ces paroles, et quoique je sentisse que toute cette affaire était enveloppée d'un profond mystère, je ne pus me dispenser de lui promettre le plus profond secret.

— Ne regardez pas cette carte avant d'être rentré chez vous, continua-t-elle, et ne faites pas de questions au domestique. Il vous reconduira jusqu'à votre demeure ; car je vous ai retenu bien longtemps. La direction que vous suivrez suffira pour vous faire retrouver le chemin lorsque vous reviendrez. Quand vous reverrai-je, docteur?

— Après-demain, répondis-je. Je ne pense pas que vous ayez besoin de mes soins avant cette époque. »

Je souhaitai une bonne nuit à mon intéressante malade, et je quittai le salon. Au bas de l'escalier je trouvai la servante qui m'attendait et qui me pria de m'asseoir quelques minutes, afin qu'elle donnât des ordres pour faire préparer la voiture, et disant ces mots, elle sortit.

J'étais arrivé subitement dans la chambre où se tenait la

servante, et je l'avais surprise occupée à lire ; mais à mon approche elle avait promptement caché deux volumes sous le coussin d'un sopha. La curiosité me poussa à regarder quels étaient ces ouvrages. Je trouvai un volume de poésies françaises de Lamartine et *Lalla Rookh* de Moore. Surpris de cette découverte, j'eus à peine le temps de replacer les livres lorsque j'entendis les pas de cette jeune fille, qui revenait.

Je vis bien que tout d'abord elle avait jeté les yeux du côté du sopha, afin de s'assurer que je n'avais pas touché à son trésor. Je lui souhaitai le bonsoir et fus bientôt dans la voiture, qui m'emporta rapidement chez moi.

— Mystère sur mystère ! pensai-je ; que signifie tout cela ? D'un côté le faux mariage de cette malheureuse jeune fille ; de l'autre, cette quakeresse noire qui lit Lamartine et Thomas Moore. Tout ceci est bien étrange !

XVII

Continuation de l'histoire précédente. — La fausse négresse. — Rencontre inattendue dans Broadway. — Départ précipité. — Un infanticide. — La mère de Mistress Mason.

J'ai dit plus haut que mon intéressante et mystérieuse malade m'avait donné son adresse écrite au crayon sur une carte. Au jour indiqué, fidèle à ma promesse, je me mis en devoir de lui faire une seconde visite. Je trouvai facilement son habitation, et je m'assurai qu'elle était beaucoup moins éloignée de chez moi que je ne me l'étais figuré lors de mon premier voyage, soit que le cocher eut reçu l'ordre de ne pas

couper au plus court, soit que ma curiosité, mon impatience et une certaine inquiétude eussent contribué à me faire illusion sur la longueur du chemin.

Je ne dirai pas en quel lieu est située cette maison. Mais quiconque a parcouru la route de Bloomingdale, a passé devant, et bien peu de personnes ont négligé de remarquer son aspect calme et retiré. Ce n'est point une vaste demeure seigneuriale, mais bien une résidence sans aucune prétention, non-seulement par le terrain qui l'environne, mais encore par ses ornements extérieurs. Quant au confortable, tout y est réuni à profusion. Les chambres sont magnifiquement meublées, quoiqu'en partie désertes. Du reste, la dame près de laquelle j'avais été appelé, la négresse qui m'avait accompagné, une jeune servante et le domestique dont j'ai aussi parlé, paraissaient être les seuls habitants de cette habitation.

Ce fut la jeune servante qui me conduisit au premier étage où se trouvait l'appartement de sa maîtresse, et lorsque je fus près de la porte, j'entendis au dedans une femme qui faisait la lecture à haute voix, avec un organe tout à fait mélodieux. Je frappai, je prêtai l'oreille, et j'entendis des frôlements de robe, des pas, comme si quelqu'un sortait par une porte ouvrant à l'intérieur : enfin une voix affaiblie, que je reconnus pour celle de ma malade, m'invita à entrer.

Je trouvai la dame seule ; mais une chaise placée près du sopha sur lequel elle était étendue, un livre ouvert laissé sur une table, me prouvèrent assez que ma supposition était fondée, et que la personne que j'avais entendue faire la lecture à la malade avait quitté l'appartement par une porte qui donnait dans une autre chambre.

La jeune femme avait l'air encore plus abattu qu'à ma première visite, et à la question que je lui adressai sur l'état de sa santé, elle me répondit d'une voix à peine intelligible qu'elle craignait d'être fort malade.

Je n'avais pas besoin de la presser de questions sur les symptômes de son mal, car, comme le lecteur s'en doute bien, je savais parfaitement à quoi m'en tenir à ce sujet depuis ma dernière visite. La toux opiniâtre que j'avais entendue était causée par le dérangement général de toutes les fonctions; c'était là du reste une maladie qui, ne provenant pas d'une affection de la poitrine ou du poumon, était susceptible de guérison. Mais ce qui minait l'existence de l'infortunée, c'était une affection mentale du plus déplorable caractère. Tant que cette cause n'aurait pas disparu, je ne voyais aucun espoir de rétablissement, et je ne comptais même pas sur le moment critique qui devait la rendre mère pour la troisième fois.

Naturellement, je désirais rassembler tous les faits de cette singulière histoire, mais ma position était telle que je ne pouvais faire la moindre question pour éclaircir ce mystère impénétrable, sans me rendre indiscret ou sans faire de la peine à quelqu'un. Aussi, après être demeuré un temps raisonnable, certain d'ailleurs que la crise n'était pas imminente, je me disposai à me retirer, en promettant de revenir prochainement, et ensuite tous les jours. Tout à coup ma patiente se sentit prise d'une grande faiblesse, et me pria de sonner pour appeler quelqu'un.

La négresse que je connaissais depuis ma première visite arriva à cet appel. Elle était tout près, dans un salon attenant à la chambre à coucher dans laquelle mon regard put pénétrer quelques instants, par la porte entr'ouverte.

Cette femme s'approcha de la malade, prit une bouteille d'eau de Cologne et lui en bassina le front; puis elle lui fit respirer des sels. Au bout de quelques minutes, la dame revint à elle.

— Je vous remercie, Adèle, dit-elle alors, je me sens beaucoup mieux maintenant. Et se tournant de mon côté, elle ajouta : Je suis si faible, docteur, qu'à chaque instant j'é-

prouve de pareils évanouissements; mais cela n'a rien d'inquiétant. Ces faiblesses étaient bien plus douloureuses avant la naissance de mon premier enfant.

L'infortunée m'adressait ces paroles d'un ton interrogatif, afin d'avoir mon avis.

— Non, madame, lui répondis-je alors, ces accidents n'ont rien de dangereux, ils sont très-fréquents dans la position intéressante où vous vous trouvez, surtout chez les personnes dont la constitution a déjà souffert d'une maladie précédente, et chez celles qui ont l'esprit affecté. Mais il faut que vous gardiez toujours quelqu'un auprès de vous : faites demeurer constamment l'un de vos domestiques dans la chambre voisine de la vôtre, et surtout tâchez d'être moins triste. Il faut que l'on n'ait avec vous que des conversations agréables, ou que l'on vous fasse quelque lecture, de manière à ce que votre esprit soit toujours occupé.

— Soyez sans inquiétude de ce côté, docteur, répliqua-t-elle, Adèle reste avec moi tout le jour, et la nuit elle occupe la même chambre que moi. Elle me lisait quelque chose lorsque l'on vous a annoncé, et en vous entendant elle a subitement quitté la place; du reste, elle est restée à portée de m'entendre, comme vous avez pu vous en assurer vous-même. »

Tandis que la jeune dame parlait ainsi, je me mis à examiner à loisir les traits de la négresse, que je n'avais pu voir au milieu de l'obscurité de la voiture, et que j'avais à peine entrevue à ma première visite. Je pus alors me convaincre qu'elle portait un masque, que ces traits de négresse étaient faux, de même que la couleur noire dont elle avait recouvert ses bras et ses mains. Tout cela était fort artistement arrangé, et devait nécessairement tromper les yeux de toute personne qui se serait contentée d'une observation superficielle.

La maîtresse du logis, s'apercevant que je l'examinais

avec la plus grande attention, s'efforça alors d'attirer mes regards ailleurs, par quelque remarque. Je feignis d'obéir sans en avoir l'air, et, lui souhaitant le bonjour, je quittai sa chambre.

Au moment où je sortais, la négresse se pencha à l'oreille de l'autre femme, qui consentit sans doute à la demande qu'elle lui fit, car elle me suivit sur l'escalier. Lorsque nous fûmes dans le petit salon, où je l'avais trouvée occupée à lire la première fois, elle me dit à voix basse :

— Je vois bien, docteur, que vous croyez que j'ai pris un déguisement, et vous avez raison. Je porte un masque et une perruque. Quant à ces gants noirs, je ne les ai mis que pour compléter mon déguisement. Et en même temps elle enleva ses longues mitaines de soie noire, et me montra le plus joli bras et la main la plus fine qu'on eût jamais pu rêver. Ce langage de quakeresse que j'ai pris, la première fois que je vous ai adressé la parole, je l'ai choisi, d'abord, parce que je désire ne point être connue, et ensuite parce que c'était une idée folle qui m'avait passé par la tête ; je n'étais pas fâchée de voir jusqu'à quel point je pouvais vous tromper ; mais j'ai compris que je n'étais pas assez habile à garder un déguisement. Maintenant qu'il m'est impossible de jouer plus longtemps mon rôle, il est bon que je vous dise, une fois et pour tout de bon, que je désire rester inconnue. Je me dispenserai désormais de porter ce vilain masque, continua-t-elle en riant, mais je mettrai un voile épais toutes les fois que vous viendrez ici. Et vraiment, je serai heureuse de renoncer à cet ennuyeux déguisement; car, même à présent, c'est à peine si je puis m'empêcher de rire en vous parlant. L'autre nuit, lorsque vous êtes resté comme frappé d'horreur lorsque j'ai découvert mon visage, il m'a fallu une très-grande force de volonté pour ne pas étouffer de rire ; à peine ai-je eu le temps de sortir de la chambre. Vous apprendrez un jour le motif de cette mascarade. Pour le moment je compte sur votre honneur et sur la parole que

vous avez donnée à madame Mason (c'est le nom que je donne à cette dame, pour ne pas le laisser en blanc, bien que ce ne soit pas plus le sien, qu'Edward celui de son perfide amant); je compte, dis-je, sur la promesse que vous ne chercherez pas à découvrir plus de détails qu'on ne vous l'aura permis de tout ce mystère. C'est le seul moyen d'empêcher quelque fâcheux accident.

En disant ces mots, elle me salua et retourna aussitôt auprès de son amie malade.

Je rentrai chez moi aussi intrigué que possible, et ne sachant plus que penser. Il me semblait qu'il se jouait là quelque fourberie dans laquelle je prenais un rôle, et que mon devoir était ou d'exiger qu'on me donnât de suite une explication satisfaisante, ou de me refuser à continuer mes visites. Mais je n'en étais pas moins lié à ce secret; et quoi qu'il pût arriver, les conspirateurs n'étaient en définitive que deux faibles femmes, dont l'une était au moins bien digne de pitié. En conséquence, je résolus d'aller chaque jour à cette maison, et de tâcher d'obtenir par moi-même l'explication du mystère qui semblait envelopper tous ses habitants.

Je faisais donc régulièrement mes visites; mais j'étais toujours seul auprès de la malade; ou s'il arrivait par hasard que l'autre jeune femme se trouvât dans la chambre, elle était si rigoureusement voilée, qu'il me fut toujours absolument impossible de découvrir aucun de ses traits.

Dans ces rares occasions, je la regardais avec une excessive curiosité, et je constatai qu'elle avait au doigt quelques bagues d'un grand prix, tandis que le medium de la main gauche n'en portait aucune. Elle avait aussi sur la poitrine une énorme broche de diamants d'un admirable travail. Ses mains étaient fines et blanches, et tout l'ensemble de sa personne me portait à croire que c'était la fille de quelques parents autrefois très-riches et que la fortune avait frappés. Bien qu'elle ne voulût pas laisser son amie seule, elle dési-

rait conserver quelque chose qui lui rappelât des jours plus heureux. Souvent je me demandais s'il n'était pas possible que je l'eusse rencontrée quelquefois; et alors, je m'efforçais de retrouver un souvenir de ses traits, de sa taille et de sa voix; mais, sous ce rapport, elle me rappelait tant de jeunes filles de ma connaissance, qu'il m'était impossible de rien conclure de ces vagues combinaisons:

Un jour, en passant dans Broadway, je me trouvai surpris au milieu d'un embarras de voitures et d'omnibus, au centre desquels se trouvaient quelques équipages de maîtres. L'une de ces dernières voitures s'arrêta tout en face de moi; et, comme elle était ouverte, je pus apercevoir les personnes qui l'occupaient. C'étaient deux dames : l'une avait déjà un certain âge, et je vis très-distinctement ses traits, lorsqu'elle se tourna de mon côté; mais l'autre avait le visage caché par un voile vert qui le couvrait en entier. Je n'eusse certainement fait aucune attention à ces dames, quand la première tendit le bras pour montrer quelque chose à sa compagne, de l'autre côté de la rue : je fus alors frappé, en reconnaissant à ses doigts les mêmes bagues que celles que j'avais remarquées à la main de l'inconnue, chez ma mystérieuse malade. Je ne pouvais faire erreur. Il y avait surtout un bijou fort reconnaissable par une améthyste entourée de gros diamants, dont la valeur devait être considérable. On voyait rarement quelqu'un porter d'aussi précieux joyaux : il y avait aussi dans le nombre deux autres bagues que j'avais remarquées, l'une formée d'une perle et l'autre de grenats. En un mot, je ne pouvais douter que cette personne qui était là dans la voiture ne fût mon inconnue.

La voiture se mit alors en mouvement; et je demandai à une personne de la foule, si elle savait à qui elle appartenait. Il me fut répondu que non; je répétai ma question tant de fois, que probablement on finit par me prendre pour un fou; mais j'avais une si grande envie d'obtenir quelque ren-

seignement, que je ne m'en aperçus qu'en me voyant entouré par une demi-douzaine de gamins, dont l'un me dit :

— Si vous désirez tant connaître quelles sont ces deux dames, le plus sûr moyen est de sauter dans ce chariot, et alors vous le découvrirez.

— Donnez-moi un shilling, ajoutai un autre, et je vous promets de courir après et de satisfaire votre curiosité.

Lorsque je m'aperçus que j'avais attiré l'attention par mon empressement à questionner les uns et les autres, je m'esquivai au plus tôt, et comme c'était à peu près l'heure de ma visite chez ma malade, je crus que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de m'y rendre. Par ce moyen je m'assurerais si la dame voilée, comme je l'appelais, était réellement à la maison, ou non. Je fus reçu au haut de l'escalier par la servante, et je trouvai la malade dans un meilleur état de santé qu'à l'ordinaire, quoiqu'elle approchât du jour de l'accouchement.

A toutes mes questions sur sa compagne, elle répondit d'une manière évasive; j'allais enfin lui demander si celle-ci n'était pas allée en ville dans la matinée, lorsque je la vis entrer elle-même, la figure voilée comme à l'ordinaire. Elle conservait probablement son voile tout le temps qu'elle restait dans la chambre voisine, tandis que j'étais auprès de son amie. Fort surpris, je jetai les yeux sur les bagues qu'elle avait aux doigts, et je les reconnus pour être celles que portait la dame de la voiture. Quand, en quittant la chambre de la malade, je me trouvai au bas de l'escalier, je m'arrêtai quelques minutes dans le salon : je pris un journal dont on avait coupé un paragraphe, et je me mis à lire l'autre colonne. Pendant ce temps, mon inconnue entra, sans m'apercevoir, parce que j'étais assis derrière la porte; elle s'avança vers la table, dans l'intention, je pense, de prendre ce même journal, et ne le voyant pas, elle regarda autour d'elle, et finit ainsi par me découvrir.

12.

— Je vous demande pardon, docteur; je croyais que vous étiez sorti.

— Vous cherchez sans doute cette gazette qne j'ai prise sur la table? lui dis-je.

— C'est vrai, fit-elle, j'ai l'habitude de lire les journaux à madame Mason; mais ce n'est pas une affaire pressée. Restez, restez, je vous prie.

— J'allais me retirer, répondis-je, en lui présentant le journal. Je n'ai lu qu'un intéressant rapport de la société historique; mais il m'a été impossible d'en voir la fin, car on a coupé un paragraphe au dos de la colonne où cet article est imprimé.

— Oui, dit-elle avec une certaine émotiou. C'est une poésie que j'ai détachée, pour la mettre dans mon album. Cela m'arrive quelquefois. »

En disant ces mots elle me prit vivement le journal des mains.

Je ne pus résister au désir de lui demander si elle n'était pas sortie le matin, et si ce n'était pas elle que j'avais vue en voiture.

Elle fit alors un soubresaut, comme si elle eût reçu un choc électrique, et resta muette pendant quelques instants. Elle ensuite me dit d'une voix tremblante qui trahissait son anxiété :

— Oui, je suis allée en ville aujourd'hui, il serait inutile de le nier. Ces bagues m'ont trahie; cela ne m'arrivera plus désormais.

— Votre incognito, mademoiselle, répondis-je, en plaisantant, n'en est pas moins aussi bien gardé qu'auparavant, et s'il faut absolument que vous soyez sur vos gardes, sachez que je ne connais pas vos traits, et que j'ignore à qui appartient la voiture.

— Pour remplir la promesse que vous m'avez donnée, répliqua-t-elle d'un ton de voix qu'elle s'efforçait à rassu-

rer, vous ne devez rien tenter pour me voir, avant que je n'aie levé le *veto* mis sur votre personne.

— Vous pouvez avoir confiance en moi, » dis-je en me disposant à sortir, et en lui souhaitant le bonjour.

Dès que je fus rentré chez moi, l'idée me vint de rechercher quelle était la nature du paragraphe qu'elle avait coupé dans le journal, car elle avait paru fort contrariée de voir que je m'étais aperçu de ce fait. Comme j'avais remarqué la place, il me fut très-facile de la retrouver dans un exemplaire qui était dans mon salon.

C'était un court article, imprimé au milieu des nouvelles de Californie, où l'on parlait de l'arrivée à San-Francisco d'un jeune homme qui avait, à ce qu'assurait le journal, quitté New-York dans de fâcheuses circonstances.

Ce paragraphe était, d'ailleurs, rédigé en termes extrêmement vagues, et ne pouvait être compris que par les gens au fait des circonstances auxquelles le rédacteur faisait allusion; j'avoue que je n'étais pas de ce nombre. Toutefois, je fus tout à fait convaincu que le jeune homme dont il s'agissait n'était autre que le mari ou l'amant de ma jeune malade, et que son amie avait coupé l'article pour qu'elle ne le vît pas. Il m'était impossible de trouver de motif bien plausible à cette manière d'agir; mais je n'en mis pas moins le journal à part, pour le retrouver à l'occasion, et je me promis de faire attention, dans la suite, aux nouvelles de Californie, dans l'espoir de trouver quelques éclaircissements sur le mystère dont ma malade semblait enveloppée.

A quelques jours de là, mistress Mason devint mère d'un beau garçon. J'avais d'abord conseillé de faire venir une nourrice; mais on m'avait répondu que la jeune servante que j'avais souvent vue à la maison était fort capable d'en tenir lieu, et qu'on ne l'avait prise que pour cela.

Je soignai mistress Mason pendant les jours qui suivirent son accouchement, et j'eus le bonheur de la voir se rétablir

beaucoup plus promptement que je n'aurais osé l'espérer, eu égard à l'état général de sa santé.

Elle semblait trouver une grande consolation à avoir un enfant bien constitué et bien portant. Son amour maternel avait eu déjà deux fois à souffrir à cet égard, et elle avait longtemps redouté, pour une troisième fois, le même malheur.

Huit semaines s'étaient écoulées, et je voyais l'état de la malade bien meilleur que jè ne l'eusse jamais imaginé lors de ma première visite, car depuis trois semaines je ne venais plus qu'accidentellement. Un jour, au moment où j'allais quitter la chambre, mistress Mason me dit qu'elle se trouvait si bien qu'elle pensait que je pouvais me dispenser de revenir; et, en même temps, elle me mit dans la main un billet de banque d'une valeur considérable, bien supérieure à ce que j'avais l'habitude de demander pour prix de mes soins. J'hésitais, car dès le commencement je m'étais dit que je ne réclamerais rien, et, dans tous les cas, j'étais bien résolu à ne présenter mon mémoire que plus tard. Pour le moment, j'aurais volontiers donné toute cette somme pour avoir une explication qui m'eût fait connaître les raisons du secret qu'elle gardait.

Je m'arrêtai à l'idée que, si je refusais toute rémunération de mes services, on se croirait forcé de me faire quelques confidences, ne serait-ce que par reconnaissance; mais la dame s'aperçut de mon incertitude :

— Je comprends votre délicatesse, docteur, me dit-elle, mais je suis en mesure de reconnaître les services que vous m'avez rendus. Cependant, ajouta-t-elle, je ne vous rends pas votre parole ; mais dans quelque temps, si mon enfant conserve cette bonne santé, je vous dirai tout, peut-être même aurai-je quelques conseils à vous demander. Enfin, obligez-moi d'accepter cette légère preuve de ma reconnaissance, pour les services que vous m'avez rendus, dans des circonstances telles, que bien peu de personnes, sans doute,

se contenteraient de si peu. En même temps, elle m'offrit une bague qu'elle venait de tirer de l'un de ses doigts. « Faites-moi le plaisir, continua-t-elle, de venir me voir dans huit semaines ; probablement alors vous serez relevé de votre promesse. »

A l'expiration de ce terme, je revins, comme c'était convenu ; mais, à mon grand désappointement, je trouvai les portes closes et la maison déserte.

Je craignais que ce départ précipité n'eût été causé par quelqu'accident, et je me reprochais de n'avoir pas rendu publique une chose qui, après tout, ne me regardait pas. J'allai donc trouver le maître de la maison pour lui demander s'il savait où étaient ses derniers locataires. Il me répondit qu'il l'ignorait.

— Connaissez-vous, lui dis-je, le motif de leur départ?

— Non, ajouta-t-il, je crois même qu'il a eu lieu au moment où ils s'y attendaient le moins. En effet, le mari, qui est maintenant en Californie, m'avait payé d'avance, jusqu'en septembre prochain ; il y a donc encore trois mois à courir. Je suis d'avis qu'il y a quelque chose d'étrange là-dessous ; car ce monsieur a insisté pour payer comptant, et, depuis le départ de la dame, j'ai découvert qu'il m'avait donné un faux nom.

— Comment avez-vous donc appris cela ? lui demandai-je.

— J'ai rencontré une personne dont le nom est le même que celui qu'il a pris, et qu'il m'avait désignée lorsqu'il avait loué ma maison, pour être un de ses parents. Or, cette personne ne le connaissait pas du tout. Du reste, je n'ai rien à dire, il est en règle avec moi, et je ne louerai pas cette habitation avant l'expiration du terme. Si, à cette époque, je n'ai pas de leurs nouvelles, je trouverai bien un autre locataire.

Ainsi je me voyais complètement joué, juste au moment où je croyais être sur le point d'éclaircir ce mystère ! Je pensai qu'il était de mon devoir de poursuivre mes invest

i-

gations particulières, sans donner à cette affaire une publicité fâcheuse; mais je ne pus rien découvrir. Et ma curiosité diminuait à mesure que le temps s'écoulait. Toutefois, j'avais soin de me mettre au courant des nouvelles de Californie, et de temps à autre je rencontrais des faits qui me semblaient avoir quelque rapport avec ceux du premier paragraphe qui avait attiré mon attention.

Trois mois après ma visite à la maison que je trouvai déserte, je lus dans un journal du matin qu'un petit garçon de quatre à cinq mois avait été trouvé noyé dans l'Hudson, et que tout portait à croire que cette mort était le résultat d'un crime. L'on disait encore, dans le même article, que les vêtements de cet enfant étaient d'étoffe d'une grande finesse, et que, selon toute apparence, il jouissait d'une excellente santé au moment de sa mort.

J'aurais fait peu d'attention à un accident malheureusement trop fréquent, mais le rapprochement des âges (car cet enfant avait à peu près le même âge que le nouveau né de mistress Mary), et cette circonstance que la mort semblait due à la violence, me décidèrent à aller trouver le coroner, et à procéder à une enquête avec lui.

Le cadavre avait été déposé dans un bureau de police, tout près de l'endroit où il avait été retiré du fleuve, et où il avait dû rester fort peu de temps, comme l'indiquait la décomposition à peine commencée.

Je trouvai à son cou un petit collier de corail; or, à deux ou trois reprises, j'avais remarqué que l'enfant de mistress Mason en portait un pareil. Il m'était impossible de reconnaître les traits du visage; mais je relevai la manche du bras gauche, et je constatai l'existence d'une marque de naissance identique à celle que je connaissais sur le corps de l'enfant de mistress Mason. En mon âme et conscience, c'était bien là l'enfant de ma pauvre malade. Mais que devais-je faire? J'ignorais même le nom des parents! Tout le monde

croyait que l'enfant avait été jeté exprès dans la rivière, et que, peut-être, la mère s'était suicidée en même temps. Or, en l'absence de tout autre renseignement, l'on en était réduit à de simples conjectures.

Un certain temps s'était écoulé depuis la découverte du cadavre, peut-être neuf à dix mois, quand je reçus la visite d'une femme d'un certain âge, à l'air tout à fait respectable. Elle était vêtue de deuil, et ses traits semblaient altérés par une profonde douleur.

Dès qu'elle eut été introduite dans mon cabinet, vaincue d'abord par une violente émotion, il lui fut impossible d'articuler une seule parole. Elle parvint enfin à se rendre maîtresse d'elle-même, et me demanda si je n'avais pas soigné, pendant ses couches, une dame qui demeurait près de la route de Bloomingdale? Elle me désigna ensuite très-bien la maison de ma mystérieuse malade.

— Oui, lui répondis-je, mais je vous prie madame, êtes-vous l'une de ses parentes? »

La pauvre dame fondit en larmes, et murmura d'une voix à peine intelligible :

— C'était ma fille, monsieur ! et je crains bien qu'elle ne soit morte! »

— Bon Dieu! m'écriai-je, que voulez-vous dire? qui vous fait croire?... Comment avez-vous appris que c'est moi qui ai soigné cette malheureuse jeune femme? Je ne lui ai jamais rien entendu dire au sujet de sa famille, si ce n'est qu'elle avait encore sa mère, qui demeurait à Brooklyn; ce qu'il y de certain, c'est qu'elle a quitté sa maison d'une façon assez singulière, précisément au moment où je m'attendais à ce que la curiosité qu'elle avait fait naître en moi allait être bientôt satisfaite.

— Je crains qu'elle n'ait pas quitté sa demeure de son propre mouvement, répliqua-t-elle. Oh! que n'a-t-elle eu confiance en sa mère! Si le monde délaissait la pauvre en-

fant, moi je ne l'aurais pas abandonnée! Elle n'était pas coupable. »

En disant ces paroles, la mère infortunée succomba sous la violence de son émotion.

La bonne dame avait connu toute cette histoire d'une manière vraiment extraordinaire, et je finis, à force de patience et de tact, par en apprendre de sa bouche toutes les circonstances. C'était une horrible aventure, pareille à celle qu'inventent les dramaturges pour glacer d'effroi ceux qui les écoutent.

XVIII

Continuation de l'histoire mystérieuse. — Détails et incidents terribles. — Le rêve d'une mère.

La pauvre femme revint enfin à elle. Il se passa quelque temps avant qu'elle fût en état de rassembler ses idées, pour me raconter le mariage de sa fille, et, — comme elle le craignait peut-être, — sa fin prématurée.

Sa narration était fort décousue, et surtout très-exagérée. Cependant, ce qu'elle me dit, avec ce que j'appris dans la suite, me permit de former un tout des différentes parties de cette horrible affaire.

— Quelle raison avez-vous, madame, de supposer que votre fille ait été tuée? lui demandai-je, aussitôt que je la vis tout à fait remise.

— Quelle raison, dites-vous, docteur? Lisez cette lettre, et voyez si mes suppositions sont fondées! »

Je m'emparai du papier qu'elle me présentait. L'écriture

contrefaite; mais à la finesse du caractère on devinait l'écriture d'une femme.

A ma grande surprise, cette missive portait une date déjà ancienne, et, à en juger par ses plis nombreux, elle avait séjourné longtemps dans la poche de la personne qui la possédait. On avait écrit cette lettre à peu près à l'époque où ma malade était accouchée de son troisième enfant. Voici ce qu'elle contenait :

« New-York, 20 septembre 1849.

» Madame, je suis chargé de vous annoncer que votre fille Mary, trop faible pour écrire elle-même, et depuis quelque temps séparée de vous, a mis au monde un beau garçon bien portant. Il peut vous paraître étrange d'apprendre que Mary est mariée ; car depuis plusieurs années vous n'avez pas eu de ses nouvelles. Cependant, quoiqu'elle n'ait pas communiqué personnellement avec vous, elle s'est souvent rendue près de votre demeure, et c'est elle qui vous a fait porter fréquemment des présents dont vous ignoriez sans doute l'origine.

» Son mari désire que son union ne soit pas rendue publique, et c'est aussi lui qui lui défend de vous voir. Mais elle ne peut résister plus longtemps au désir de vous apprendre qu'elle vit encore, et qu'elle est tout heureuse de voir que son troisième enfant est plein de santé. Ses deux premiers sont morts, l'un en venant au monde, l'autre quelques jours après sa naissance. Peut-être la défense de son mari en ce qui vous concerne sera-t-elle bientôt levée ; et dans ce cas, elle sera trop heureuse de venir se jeter dans vos bras pour vous demander pardon de la peine qu'elle vous a causée. Quoi qu'il en soit, contentez-vous pour le moment de ces détails, et recevez de sa part les deux cents dollars ci-inclus. Cette somme peut vous être utile, et doit vous faire comprendre que votre fille ne manque de rien,

puisqu'elle a ainsi des sommes d'argent à sa disposition. »

La lettre était signée de la manière suivante :

« Une personne qui veille avec sollicitude au bonheur et à la félicité de votre fille. »

— Mais, dis-je, après avoir lu cette lettre et en avoir examiné la date, je ne vois rien là-dedans qui puisse vous faire supposer qu'il soit arrivé quelque chose de sérieux à votre enfant. Bien au contraire, d'après l'intention de la personne qui l'a écrite, ce papier vous donne la certitude que votre fille jouit de tout le bien-être qu'elle peut désirer dans sa position. Certainement, je trouve tout naturel que vous, sa mère, vous soyez inquiète après une aussi longue séparation. La date de cette lettre coïncide, à quelques mois près, avec l'époque de la naissance de l'enfant. Dans ce temps-là je devais faire encore quelques visites à ma convalescente. Mais dites-moi, madame, l'espoir que vous aviez conçu de revoir votre fille s'est-il jamais réalisé?

— Hélas! non, répondit la pauvre femme. Si je vous ai montré cette lettre, ce n'est pas qu'elle renferme rien de positivement alarmant, quoique pourtant ce qu'elle contient puisse être capable de faire naître dans le cœur d'une mère de l'inquiétude et de sinistres pressentiments; mais c'est que ce papier est le premier anneau d'une chaîne, à l'aide de laquelle j'ai été conduite à soupçonner, ou plutôt à savoir qu'il est arrivé quelque chose d'affreux à ma pauvre enfant. Je crains fort qu'elle ne soit pas mariée, et alors elle aurait été trompée, car elle se serait crue épouse légitime; elle serait donc devenue la maîtresse de quelqu'un de ces misérables débauchés qui sont si nombreux à New-York. Je crains que cet homme, forcé de fuir loin de la ville, pour quelque méfait, n'ait chargé quelque complice, aussi dégradé, aussi criminel que lui, d'assassiner sa femme et son innocent enfant, qui plus tard auraient pu devenir des témoins dangereux. Sa liaison avec ma fille pouvait, un jour

ou l'autre, faire connaître la perversité de ce mauvais sujet; c'est pour éviter cela qu'il a tué sa femme et son enfant, à la face du ciel. Hélas! monsieur, un vil débauché est donc plus cruel qu'un sauvage! Celui-ci, au milieu de ses déserts, veille avec une tendre sollicitude sur sa progéniture. Pourquoi la justice n'existe-t-elle pas pour le riche, comme pour le pauvre? Pourquoi, dans ce pays, l'argent est-il la sauvegarde de tout châtiment? Qu'un homme pauvre séduise une jeune fille, comme ce misérable a séduit ma fille, ou bien qu'il commette un crime dix fois moins considérable que celui dont le scélérat s'est rendu coupable, il sera bientôt arrêté, pour aller expier sa faute au fond de quelque cachot. Mais, grand Dieu! cela n'arrive pas lorsque c'est un homme riche, un homme dont la condamnation souillerait ses amis. Non, l'impunité est assurée à ces misérables; ils peuvent ruiner leurs associés, voler des millions, tout le monde se taira. O honte! Tout cela parce qu'ils sont fils de quelques *parents respectables!* parce que leurs amis sont aussi des gens *honorables*, dont la dignité serait compromise par leur condamnation! Et alors, on les laisse libres; c'est à peine si on leur conseille de s'éloigner pendant quelque temps du théâtre de leurs iniquités, et même alors ils profitent de cet exil pour méditer quelque mauvaise action qu'ils exécuteront bientôt. Pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi le misérable qui a de l'or peut-il commettre impunément les plus grands crimes, tandis que le malheureux, poussé par la faim, est sévèrement puni pour avoir volé un pain, afin d'échapper à la mort? »

Pendant quelque temps la pauvre femme s'abandonna ainsi à ses pensées tumultueuses.

Quand son exaltation se fut un peu calmée, et que sa douleur eut, pour ainsi dire, pris une forme plus tranquille, je lui adressai de nouveau la parole.

— Vous dites que l'espoir que vous aviez conçu de voir

votre fille ne s'est pas réalisé, lui dis-je. Cependant, d'après les paroles qui sont sorties de votre bouche, je présume que vous avez appris quelque chose sur son compte depuis l'époque indiquée sur ce papier.

— Oh! oui, docteur, répliqua-t-elle. Quelques semaines après avoir reçu cette lettre, qui avait produit en moi une exaltation voisine de la folie, car c'était la première fois, depuis plusieurs années, que j'entendais parler de ma fille, bien que j'eusse reçu quelques présents et divers objets d'une assez grande valeur, que je soupçonnais, que j'espérais presque envoyés par elle ; quelques semaines donc après avoir reçu cette lettre, on m'adressa un message verbal, par l'intermédiaire d'une petite fille. Cette enfant me dit qu'elle était envoyée par une dame qui l'avait rencontrée dans la rue, et lui avait donné un shelling pour sa peine. On l'avait chargée de me demander si, le lendemain, à une heure qu'elle indiquait, je voulais me rendre dans une maison située près de la route de Bloomingdale, où je verrais ma fille, qui désirait avoir une entrevue avec moi. Voilà tout ce que savait la messagère, qui, après avoir rempli sa commission, s'en alla, en me laissant la douce pensée que je verrais, le lendemain, ma fille, ma chère Mary. En conséquence, je partis, le jour suivant, pour ce rendez-vous ; et, dans mon empressement à aller revoir ma pauvre enfant, j'arrivai beaucoup trop tôt à l'endroit désigné. Mais alors j'eus peur de faire tort à ma fille en ayant devancé l'heure du rendez-vous. Si, par hasard, elle m'avait demandé cette entrevue à l'insu de son mari, mon trouble, mon air inquiet auraient pu lui attirer quelque désagrément. Je pris le parti d'attendre, près de la maison, l'heure fixée par la petite fille. Je me décidai d'autant plus facilement à en agir ainsi, qu'il y avait, devant la maison désignée, une voiture de voyage toute prête à se mettre en route. Plût à Dieu que je n'eusse pas été arrêtée par de tels scrupules! Peut-être alors le

malheur qui menaçait ma fille eût-il été détourné par ma présence ! »

» Bientôt la voiture s'ébranla; elle passa tout près de moi, les stores fermés, l'impériale chargée de lourds bagages. Il me sembla qu'une plainte étouffée sortait de l'intérieur, et mon instinct de mère me dit que c'était mon enfant qui l'avait murmurée; mais je chassai cette idée, qui, après tout, pouvait être un rêve de mon imagination. C'est sans doute, pensai-je, le mari de ma fille qui se met en voyage, et Mary a profité de cette occasion pour voir encore une fois sa mère. »

» La voiture s'éloigna rapidement. Après être demeurée là encore une heure, j'entendis midi sonner à l'horloge d'une église voisine; c'était précisément l'heure désignée par la petite fille.

» Je me précipitai vers cette maison, oubliant tout, ne songeant qu'au bonheur de serrer sur mon cœur ma fille repentante. Je gravis un perron qui conduisait à la porte, et je tirai le cordon de la cloche. Personne ne répondit! Je sonnai de nouveau, je sonnai encore avec l'énergie du désespoir; peine inutile! Je me sentais sur le point de m'évanouir; je crus que j'allais tomber sur les marches. Hélas! le retentissement de cette cloche dans l'intérieur de la maison déserte résonnait comme un glas funèbre et m'enlevait toute espérance de revoir jamais ma fille chérie! Au moment où les forces allaient m'abandonner, une jeune fille arriva devant la porte et chercha à l'ouvrir avec un passe-partout.

— Qui attendez-vous ici? me demanda-t-elle avec un accent irlandais des plus marqués.

— Je viens voir miss Ward répondis-je; et dans mon trouble j'oubliais qu'on ne devait pas la connaître sous son nom de famille; j'ignorais moi-même le nom du mari de ma fille, car je la croyais mariée.

— Pour sûr il n'y a personne ici qui porte un nom pareil, répondit l'Irlandaise, en faisant entrer sa clef dans la serrure, tout en me parlant.

— Qui donc demeure ici? lui criai-je, et, sans attendre sa réponse, j'ajoutai : Êtes-vous donc servante dans cette maison?

— Mais oui, assurément. Bien plus, je suis la nourrice du jeune enfant de ma maîtresse, répliqua cette jeune femme d'un ton presque courroucé; mais dès qu'elle s'aperçut du triste état dans lequel j'étais, elle ajouta, comme une bonne fille de l'Irlande : « Vous éprouvez quelque malaise, madame : il n'est pas nécessaire que vous soyez connue ou non dans la maison, pour y être bien reçue, et vous pourrez y rester quelque temps. Je suis sûre que ma maîtresse ne s'en plaindra pas, ni madame non plus. »

» Il me fut impossible d'entendre le dernier nom qu'elle prononça, parce qu'au même instant, elle tournait la clef de la porte, mais elle resta toute surprise de trouver l'*huis* fermé à l'aide d'une grosse clef.

— Voilà qui est étrange, fit-elle. Enfin ! peut-être mistress Mason est-elle sortie pour faire un tour de promenade avec son amie, sans songer que je reviendrais sitôt. C'est égal, je connais un passage par la fenêtre, et si vous voulez attendre, ma bonne dame, je vais bientôt vous introduire dans la maison. »

» A ces mots, la jeune femme sauta dans la cour et pénétra dans la maison par la croisée de la cuisine; puis elle me fit signe de passer par le même chemin. Cette manière d'entrer chez les gens me paraissait peu convenable; mais j'étais fatiguée de marcher et d'attendre, et mon tourment était tel que je n'étais pas fâchée de me reposer un peu avant le retour de ma fille.

— Asseyez-vous, me dit alors la nourrice, je vais monter à l'étage supérieur, pour voir où est ma maîtresse, et m'assurer que mon nourrisson dort encore. »

» Tout en parlant ainsi, elle quitta la cuisine et revint quelques minutes après.

— Sainte Mère! s'écria-t-elle en entrant. Je le vois bien! ma maîtresse est partie avec la dame, le petit, les malles, les habits et tout! Oh! mon Dieu! mon Dieu! maintenant je devine pourquoi l'on m'a envoyée à la ville ce matin.

— Qu'y a-t-il? dis-je, entraînée moi-même par l'agitation qui dominait cette jeune femme.

— Bon Dieu! répliqua-t-elle, assurément l'homme à la figure brune, aux épais favoris, qui est venu la nuit dernière, a emmené ma maîtresse, et pris tout ce qu'il y avait dans la maison, à l'exception des meubles et de ce qui appartenait au propriétaire.

— Eh quoi! sont-ils donc tous partis? demandai-je, sachant à peine ce que je disais.

— Oui, tout a été enlevé; les caisses, les cartons de ma maîtresse, et ceux de la jeune dame, y compris les effets de mon petit nourrisson, que j'aimais autant que s'il eût été à moi! tout est parti! »

» Et la pauvre fille s'assit par terre, en se retournant à droite et à gauche, comme ont coutume de faire, dans les moments où ils sont le plus affligés, les habitants des campagnes de l'ouest de l'Irlande.

» J'étais aussi profondément affectée qu'elle; mais je désirais apprendre tout ce qu'il m'était possible de découvrir, et je restai là jusqu'à ce que ces impétueuses expressions de sa douleur se fussent calmées. Je lui demandai alors de m'expliquer comment il se faisait qu'elle fût restée si longtemps hors de la maison; car cela avait dû être ainsi, puisqu'il s'était passé tant de choses en son absence.

— Hélas! répliqua-t-elle, l'homme aux favoris épais a fait tout cela. Il est venu ici la nuit dernière pour voir ma maîtresse. Quand je suis montée dans sa chambre, celle-ci et l'autre dame pleuraient. L'homme m'a ordonné de sortir, et

quelque temps après il est allé se coucher dans une chambre d'ami. Ce matin, après déjeuner, ma maîtresse m'a fait venir et m'a dit : Brigitte, les gages de votre mois sont échus. — Oui, madame, ai-je répondu, mais peu importe. L'homme dont je vous ai parlé était là, et je ne dis pas un mot de plus. Ma maîtresse me paya alors, et l'étranger ajouta : — Brigitte, votre maîtresse m'a conté combien vous lui aviez été utile pendant sa maladie, et comme je suis l'ami de son mari, voici un dollar à ajouter à vos gages. Et maintenant, ma bonne fille, allez une heure ou deux dans la ville acheter ce dont vous pouvez avoir besoin. Je veux seulement, continua-t-il, que vous soyez de retour vers midi. »

» Je n'avais guère envie d'aller où cet homme me disait, car il parlait en maître. Mais je regardai ma maîtresse et la jeune dame pour savoir en quels termes elles étaient avec lui; ni l'une ni l'autre n'ayant ouvert la bouche, je sortis, car j'avais besoin d'acheter une robe ; lorsque je suis rentrée, vous savez que ma maîtresse et tout ce qui lui appartient étaient disparus.

— Ce singulier personnage, lui dis-je, n'était-il pas le mari de votre maîtresse ?

— Non, certes, répliqua-t-elle, il était trop vieux pour cela. Mais, à vrai dire, je ne crois pas que ma maîtresse fût réellement mariée, quoiqu'elle ait demeuré trois ou quatre ans avec l'homme qu'elle appelait son mari, et qui s'est enfui en Californie.

» John, le cocher, qui est parti avec eux, et qui les connaît bien, ne se gêne pas de jaser sur son maître ; aussi ce vagabond m'a-t-il parlé longuement à ce sujet, certaine nuit qu'il était venu me trouver pour m'engager à m'attacher à lui, de cette façon libre et facile, comme il le disait, qu'avaient adoptée son maître et sa maîtresse. Comme je repoussais les propositions de ce mauvais sujet, il m'a dit que mistress Mason n'était que la maîtresse de son maître, et qu'il

n'y avait pas de mal à cela; car les gens de la grande société nous donnaient à chaque instant ce bon exemple. Depuis ce temps, j'ai tenu John à distance respectueuse; mais ce qu'il m'avait dit m'a donné à penser; j'ai longtemps songé à ses paroles, et je crois qu'il disait vrai. »

» J'écoutais cette dernière partie du récit de la servante sans en comprendre le sens exact, et j'éprouvais une sensation pareille à celle qu'éprouve une personne étourdie par un grand coup. J'ajoutai donc machinalement :

— Quelle espèce d'homme est ce M. Mason?

— Est-ce du maître que vous voulez parler? répondit-elle. Franchement je ne l'ai jamais vu, et je ne crois pas que ce nom de Mason soit le sien. D'après ce que j'ai entendu, je crois que ce monsieur est un vaurien qui a trompé ma pauvre maîtresse. Hélas! quel malheur! Elle était si douce, si naïve et si bien élevée! Il en était de même de la jeune dame qui vivait avec elle et qui sortait ordinairement quand cela était nécessaire; de sorte que personne ne pouvait connaître ma maîtresse, pas même ses anciens amis. Et pourtant, c'était une bien bonne dame, et je crois qu'elle a été trompée par un vagabond qui, après l'avoir enlevée, l'aura abandonnée; car c'était une vraie lady, qui jouait du piano aussi bien que possible!

» C'était la première fois que j'entendais parler du déshonneur de ma fille. Je fis bonne contenance devant cette brave et honnête servante, malgré le coup qui me frappait au cœur. Hélas! je cherchais à me persuader que tout espoir n'était pas perdu!

— Quel est le maître de cette maison? demandai-je.

— Pour sûr, ça n'est pas une de nos connaissances, répondit la jeune Irlandaise. J'ai entendu ma maîtresse dire que le loyer était payé jusqu'en janvier prochain. J'ai vu ici le propriétaire une ou deux fois; il demeure dans la ville : voilà tout ce que je sais sur son compte. Allons! je vais at-

tendre jusqu'au soir ; et si, d'ici là, personne ne revient, ou si l'on ne me fait rien dire, je retournerai chez mes amis. Je ne voudrais pas rentrer seule dans cette maison pendant la nuit, m'offrlt-on tout l'or du monde, car ce misérable John serait bien capable de revenir, dans l'espoir de m'y trouver encore.

— Et moi, je vais retourner chez moi; je vous remercie de m'avoir permis de me reposer, car j'étais bien fatiguée. Je me serais probablement trompée de maison, ajoutai-je, en me levant pour sortir, et en ayant à peine conscience de ce que je faisais.

— Informez-vous aux voisins : vous trouverez peut-être la personne que vous cherchez, me dit la jeune servante. Comment la nommez-vous? n'est-ce pas madame Ward? Je ne connais aucune dame de ce nom près d'ici.

— Oh! ce n'est pas cela, répondis-je. Je me suis sans doute trompée de nom. Je vais rentrer chez moi, et je prendrai de nouvelles informations. »

» Je sortis alors, et regagnai la ville : le chemin était long; mais je ne sentais pas la fatigue. »

» Mon âme était trop fortement ébranlée pour m'occuper de douleur physique. J'étais venue avec l'espoir de retrouver une enfant depuis si longtemps perdue, de la serrer sur mon cœur, de lui dire à l'oreille un mot de pardon, avant même qu'elle le demandât ; de lui exprimer enfin que ces heureux instants payaient toutes ces heures, toutes ces années d'anxiété que j'avais souffertes, hélas! et cette enfant que je cherchais venait de disparaître, et j'apprenais son déshonneur! Plût à Dieu que je fusse morte alors; j'aurais au moins ignoré les horreurs dont j'ai depuis été témoin. Pauvre Mary! ta réputation a été souillée; mais ton cœur est resté pur et sans tache; n'était-ce pas assez de devenir l'innocente victime d'un séducteur? Pourquoi la Providence a-t-elle donc exigé qu'une faute que tu n'avais commise

qu'à ton insu fût lavée dans ton sang! Maudit! maudit soit le misérable qui a perdu mon enfant!... »

Ainsi parlait cette pauvre mère au cœur brisé; je la laissai quelque temps s'abandonner à sa douleur et à ses tristes souvenirs.

J'allais lui adresser une nouvelle question, car je ne savais pas encore comment elle assurait que sa fille était morte assassinée, lorsqu'elle se prit à recommencer ses plaintes et à se parler toute seule, sans songer qu'il y avait là quelqu'un qui l'entendait.

— « Pauvre petite Mary! ma bien-aimée! Les circonstances de ton enfance écoulée dans l'innocence et le bonheur me reviennent en foule. Ton pauvre père n'avait pas encore eu la malheureuse idée de venir dans la ville où les hommes toujours affairés se heurtent sans cesse; nous demeurions alors dans une petite ferme, aux frontières nord de l'Etat. Que nous étions heureux, ton père et moi, quand, assis, le soir, après les travaux de la journée, nous veillions aux premiers pas de notre Mary, sur le gazon du jardin, tandis qu'elle allait çà et là, cueillant des fleurs et faisant de petits bouquets, qu'elle nous apportait, avec une joie enfantine, en demandant un baiser pour récompense!

» Quand son père mourut, et que nous fûmes perdues toutes les deux au milieu de cette solitude enfiévrée de la ville, elle m'appartint à moi seule alors, et c'était l'unique lien qui m'attachât à la terre.

» Avec quel orgueil de mère je voyais sa beauté s'épanouir et se développer de jour en jour! Malheureuse! je me montrais trop fière de mon trésor! Et quand, attiré par le bruit de sa beauté, on vint engager ma chère fille à accepter une place dans un magasin, où ses charmes devaient attirer les acheteurs, lorsqu'on lui proposa une rémunération plus élevée que les sommes affectées aux associés eux-mêmes, j'eus tort, oui, j'eus tort d'accepter ces offres déce-

vantes. Que ne l'ai-je gardée, au contraire! Elle vivrait encore; elle serait heureusement mariée; elle serait la joie et la bénédiction de sa pauvre mère!

» Oh! fatal orgueil! Pourquoi l'ai-je laissée entrer dans cette maison, où une jeune fille sans expérience devait se trouver exposée à de continuelles tentations?

» Elle attirait de nombreux clients, parmi lesquels se trouvaient sans doute des jeunes gens. Hélas! un seul, c'était déjà trop, un seul l'a entraînée à sa perte. Mon Dieu, suis-je assez punie? Oui, ma pauvre enfant, ombre de ma pauvre Mary, c'est ta mère, ce n'est pas toi, qui mérite le blâme! »

Elle resta de nouveau privée de sentiment et absorbée dans ses pensées; je me hasardai alors à lui demander comment elle avait été amenée à soupçonner que sa fille avait été assassinée; car, à vrai dire, je ne croyais, moi, qu'une seule chose : c'est qu'elle avait tué son enfant, et qu'elle s'était suicidée ensuite. Quant à l'inconnue qui l'accompagnait, et dont j'ai parlé si souvent, il m'était absolument impossible de rien conjecturer sur elle.

La vieille dame continua en ces termes :

— Je retournai chez moi, l'esprit dans un état d'effervescence plus facile à comprendre qu'à exprimer; et, après une nuit sans sommeil, je me déterminai à aller trouver le propriétaire de la maison dans laquelle avait demeuré ma fille, afin d'obtenir quelques renseignements sur ce départ, si étrange et si subit. »

» Je trouvai facilement sa demeure; mais il était sorti quand je m'y présentai, et j'appris qu'il s'était rendu à la maison où j'étais allée la veille. »

» Je dirigeai mes pas de ce côté; et je trouvai celui que je cherchais occupé à fermer les volets de cette demeure abandonnée. Il ne put rien m'apprendre, sinon que le mari de la dame que je cherchais était reparti, pensait-il, pour la

Californie, et qu'il lui avait payé trois mois de loyer à l'avance ; mais il ignorait les motifs du départ mystérieux de ses locataires. Il était d'avis de garder la clef, ou jusqu'à ce que ceux-ci vinssent la lui réclamer, ou bien jusqu'à ce que leur terme fût expiré. Peut-être, ajoutait-il, ce monsieur reviendra-t-il de Californie ? Sans doute il a envoyé dire à sa femme de venir le rejoindre : mais je m'étonne qu'ils ne m'aient pas prévenu ; je n'ai vu personne de leur part, si ce n'est la jeune servante, qui est venue me trouver hier soir, et qui m'a dit que sa maîtresse avait quitté la maison avec son enfant et une jeune dame qui demeurait avec elle.

— Connaissez-vous, lui demandai-je, le nom de ce monsieur qui a loué votre maison, ou celui de la jeune dame qui demeurait avec sa femme?

— Non, je les ignore, répliqua-t-il. Quand il a loué cette maison, il m'a donné un nom que j'ai su depuis être faux, puisqu'il m'avait désigné, comme étant de ses parents, une personne qui m'a affirmé ne pas le connaître. Je ne me crois pas le droit de vous donner son nom, à moins que vous ne me fassiez connaître quelles sont les raisons qui vous portent à me le demander. C'est le nom d'un homme bien connu, d'un marchand recommandable de la ville ; et quelle que soit l'issue de cette affaire, il pourrait bien n'être pas content de voir son nom mêlé à tout cela.

— Pensez-vous, demandai-je, que ce monsieur et cette dame soient réellement mariés?

» Le propriétaire me regarda comme pour tâcher de deviner quels motifs j'avais de lui faire une telle question. Il me répondit enfin :

— Je n'ai pas de raison pour soupçonner qu'il en soit autrement ; mais je n'ai pas fait de recherches à ce sujet. Il m'a payé mon loyer sous un faux nom, d'accord ; mais dans les circonstances où il a loué ma maison, je n'ai pas à pren-

dre d'informations. C'est, au reste, ce que je fais rarement, à moins que je n'aie quelque doute sur la solvabilité de la personne à laquelle j'ai affaire. »

» Je saluai cet homme, et m'en allai. Un rayon d'espoir avait pénétré dans mon âme pendant cette conversation. Il ne savait pas si ses locataires n'étaient pas mariés; peut-être la servante ne m'avait-elle pas dit la vérité. Un jour, cette vérité se ferait connaître; peut-être le mari de ma fille, revenu à de meilleurs sentiments, consentirait-il à ce que sa femme revît sa mère abandonnée depuis si longtemps! et cette espérance rendait la paix à mon cœur. Cependant, mon anxiété revenait, quand, de jour en jour, j'attendais en vain, et que je voyais s'éloigner l'instant qui devait me ramener mon enfant. »

» Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi; mon cœur, longtemps déçu dans son atteinte, finit par s'abandonner au désespoir. »

» Je reçus un jour une lettre d'une main inconnue, et de la même écriture que celle de la lettre que vous avez déjà lue; elle ne contenait que quelques lignes; la voici, fit la bonne dame, qui prit un papier dans son portefeuille et en lut le contenu :

« Celle qui vous a écrit une fois pour vous engager à ne point vous inquiéter sur le sort de votre fille, perdue depuis longtemps, vous écrit aujourd'hui pour vous prier de chercher dans la ville le docteur W.... C'est lui qui a soigné votre fille dans sa retraite, et il vous aidera à jeter quelque lumière sur un mystère de ténèbres, sur un crime trop longtemps ignoré.

» Je suis retenue et étroitement gardée dans une maison particulière d'aliénés, mais Dieu sait que je ne suis pas folle, quoique mes persécuteurs font tout pour que je perde la raison. Une seule chose m'étonne, c'est que les démons à face humaine qui ont assassiné votre fille et son pauvre petit enfant ne m'aient pas assassinée moi-même. Celui qui a conseillé, peut-être même commis le double meurtre, n'a échappé

au châtiment que mérite ce crime horrible qu'à cause de sa *richesse* et de son *honorabilité*. Si la justice suivait toujours son cours, si elle était administrée comme elle doit l'être, le scélérat n'aurait pas pu commettre cet horrible attentat. Il y a longtemps que je cherche l'occasion de vous écrire, mais, depuis ma captivité, voici la première fois qu'elle se présente. Je la fais porter à la poste par un enfant que j'ai pu gagner pendant une promenade que l'on me laisse faire chaque jour à cause du mauvais état de ma santé. Le jardin est clos de murs élevés, mais ma gardienne me quitte quelquefois pour aller trouver son amoureux, lorsque je m'asseois dans quelque coin retiré du jardin. Je me suis aperçue hier de ce manége, et, pendant la nuit, j'ai écrit cette lettre; car on me laisse des plumes et de l'encre pour me distraire. Soyez prudente, une fausse démarche peut être irréparable. Si l'on venait à savoir que j'ai écrit ce billet, je paierais cette imprudence de ma vie. Je ne sais point où est située ma prison. »

» Cette lettre n'est pas signée, dit la pauvre femme, quand elle eut fini de la lire avec des pleurs et des sanglots. J'avais voulu vous la montrer d'abord, mais ensuite l'idée m'est venue de vous raconter les choses dans l'ordre où elles sont arrivées à ma connaissance. »

— Voilà, lui dis-je, une étrange histoire; et si ce n'est pas là le rêve de quelque cerveau en délire, c'est certainement une chose effrayante. Permettez-moi, ajoutai-je, de voir le timbre de la poste; peut-être en tirerons-nous quelque induction!

Je pris la lettre et l'examinai; elle portait deux empreintes superposées, ce qui faisait qu'on ne pouvait plus distinguer ni l'une ni l'autre; cependant, après bien des efforts, je parvins à lire le mot de *Maryland state*; quant au nom de la ville, il me fut impossible d'en venir à bout. Malgré toute ma patience, je ne réussis pas non plus à déchiffrer l'autre timbre.

— Je vais m'occuper de tout ceci, lui dis-je en lui rendant sa lettre. Je vous promets de faire ce qui dépendra de moi pour découvrir ce mystère inextricable; car je ne doute pas qu'il n'y ait eu quelque crime de commis. Mais il faut que je songe au moyen d'arriver à mon but. Voulez-vous venir me trouver dans deux ou trois jours? voyons, après-demain?

— Je le veux bien, répondit la pauvre dame, qui ajouta au moment où elle allait se lever et sortir de l'appartement:

— Peut-être allez-vous traiter de folie ce que je vais vous dire, ou le regarder comme un mauvais rêve produit par mon imagination, sous l'impression de cette lettre. Mais la nuit dernière, lorsque je me suis mise au lit, j'ai pleuré amèrement, et j'ai fini par m'endormir; j'ai rêvé que ma fille m'appelait. J'ai répondu à son appel, tout en avançant vers l'endroit d'où partait sa voix; mais elle n'était pas là. »

» Je continuais toujours à m'avancer; bientôt une rivière m'a barré le passage; ses bords étaient couverts d'un épais brouillard, et tandis que j'attendais que la voix se fît entendre de nouveau pour me guider, le corps d'un enfant a été rejeté sur la rive. Dans ce moment ma fille m'a dit: « Regardez, » ma mère, voici le corps de mon enfant; on l'a assassiné; » mais ce n'est pas sa mère qui l'a fait mourir, comme certains scélérats voudraient le faire croire; j'arriverai à confondre le meurtrier. » Il me sembla que la voix continuait encore à parler, mais je ne pouvais plus l'entendre; le vent soufflait, les vagues s'élevaient, le brouillard avait disparu, et le corps de l'enfant avait été éloigné. Au moment où je me disposais à m'en emparer, j'ai été arrêtée par des hommes au visage sinistre. Alors j'ai poussé des cris si aigus, que je me suis éveillée au bruit de ma voix!

— Cette effrayante vision, lui dis-je, a, sans aucun doute, été provoquée par la longue préoccupation que vous a donnée cette lettre.

Je me gardai bien d'épouvanter la pauvre femme, en lui apprenant que son petit-fils avait en effet été jeté sur le rivage, comme elle l'avait vu dans son rêve.

— C'est étrange, disais-je à part moi, bien étrange!

Je la quittai après l'avoir accompagnée jusqu'à la porte, et en lui répétant :

— Comptez sur moi, je vous attends après-demain!

XIX

Continuation de la même histoire. — L'ami de la Nouvelle-Orléans. Découverte de toute une série de crimes. — La maîtresse révélatrice. — Confession.

En indiquant à mistress Ward un rendez-vous assez rapproché de sa première visite, j'avais espéré trouver dans l'intervalle un moyen d'éclaircir un peu le mystère qui planait sur toute cette affaire; mais, malgré toute la peine que je me donnai, je ne trouvai rien de faisable, et je finis par renoncer à m'en occuper davantage jusqu'au moment où je revis la vieille dame.

Elle fut exacte à l'heure convenue. Nous parlâmes quelque temps de ce triste sujet, sans arriver à aucune conclusion.

— Avez-vous, lui dis-je, quelque indice sur l'identité de ce jeune homme qui, après avoir gagné l'affection de votre fille, l'a si cruellement trompée?

— Aucune, docteur, répondit-elle; car, bien que j'eusse remarqué que ses visites devenaient moins fréquentes, et ses manières plus réservées, comme jusqu'alors c'était moi que ma fille prenait pour confidente dans les circonstances

les plus futiles, elle ne m'avait jamais parlé des motifs de ce changement. Plus d'une fois, je l'avais pressée de m'avouer ce qui paraissait occuper ainsi son esprit; je n'en avais rien tiré. Elle répondait d'une manière évasive, disait qu'elle n'avait rien, et arrêtait toute enquête ultérieure par une caresse; mais je voyais bien que son âme était troublée; car jusque là elle avait été d'un caractère doux et égal, tandis qu'à présent elle était alternativement triste et silencieuse, ou bien elle se livrait à des accès d'une gaieté folle qui n'était nullement dans sa nature.

— Je songeais à écrire à quelques-uns de mes amis, dis-je alors, pour les engager à se joindre à moi, afin de découvrir s'il n'y avait pas dans une maison d'aliénés quelque personne qui pût avoir du rapport avec l'auteur de cette lettre; malheureusement cette personne dit être dans une maison particulière, ce qui rend impossible de savoir où la trouver; d'ailleurs il me serait difficile de donner son signalement. Je n'ai jamais vu ni ses traits, ni sa figure; tout ce que je sais, c'est qu'elle est svelte et jeune, renseignement qui se rapporte à des milliers de jeunes personnes.

— Alors vous pensez, docteur, qu'il est impossible de faire la moindre découverte sur ce qui concerne le sort de ma pauvre enfant? demanda la pauvre femme avec anxiété. Son étrange disparition, son assassinat, car je persiste à la croire assassinée, doivent donc rester toujours ensevelis dans le mystère? et cette pauvre créature, quelle qu'elle soit, demeurera donc toute sa vie confinée dans cette horrible maison de fous! elle y restera jusqu'à ce que son cœur brisé ait cessé de battre! elle y mourra oubliée de l'humanité tout entière!

— Certainement non! madame, il n'en sera pas ainsi, répliquai-je; — et pourtant j'étais persuadé que pour le moment il m'était impossible de découvrir cet horrible secret. Je voulais seulement empêcher la pauvre femme de se livrer

au désespoir. — Non, non, il n'en peut être ainsi! Pour le moment, sans doute, tout reste enveloppé d'un voile impénétrable; mais d'un instant à l'autre il peut surgir quelque fait qui nous servira à débrouiller cet horrible tissu d'iniquités et de crimes! Soyez convaincue que si aujourd'hui nous vivons dans l'obscurité et le désespoir, il n'en sera pas toujours ainsi. Un crime ne peut rester toujours caché. Quelqu'événement fortuit le fait découvrir, et rarement le coupable peut échapper au châtiment, même en ce monde. Employez tout votre zèle, madame, pour trouver quoi que ce soit qui jette un peu de lumière sur ce sujet, et soyez convaincue que vous aurez en moi un dévouement sincère. Je suis trop intéressé à connaître le sort de mon infortunée cliente, pour être en repos avant d'avoir réussi à découvrir ce qui la concerne. »

La pauvre dame me quitta profondément affligée; et, quoique je fisse en sorte de la voir assez fréquemment, plusieurs mois s'étaient écoulés, sans qu'il se fût rien présenté qui pût nous donner quelque espérance.

Trois mois après la première visite que me fit madame Ward, je fis un petit voyage à Saratoga, pour la santé de ma femme, qui prétendait que les eaux minérales produisaient sur elle un excellent effet. C'était l'époque où ce village renommé contient une nombreuse société, alors que les maisons particulières et les hôtels regorgent de monde. Nous eûmes donc bien du mal à trouver un gite; mais enfin nous parvînmes à nous loger à l'hôtel de *Marvin*, le plus fashionable du pays.

Parmi les centaines de voyageurs rassemblés dans ce caravansérail, il y en avait de toutes les parties de l'Union, et tous, pour la plupart, étrangers les uns aux autres. Du reste, au mileu de ce mélange hétérogène qui accourt aux sources minérales, à part quelques coteries de haut ton, qui se montrent exclusives, la meilleure lettre d'introduction est

la richesse, et celui qui a de l'argent, de beaux habits, qui porte haut la tête et passe partout, est souvent bien plus recherché, plus flatté que personne, sans que ceux qui l'entourent cherchent à savoir rien de ses antécédents.

Sans nous arrêter à des digressions sur quelques originaux qui me frappèrent tout d'abord, je parlerai immédiatement d'une rencontre qui me procura le moyen d'éclaircir en partie la ténébreuse affaire qui m'occupait toujours. Il y avait là un monsieur et une dame qui attiraient l'attention générale par leurs grands airs, leur magnificence, et l'abandon avec lequel ils jetaient l'argent par les fenêtres. Le monsieur avait quelque chose d'étranger dans sa personne. Ses yeux et ses cheveux noirs annonçaient qu'il était Espagnol; il portait de longues et épaisses moustaches, mais son accent irréprochable prouvait qu'il était Américain. Son teint foncé pouvait bien avoir été bronzé par un long séjour sous le ciel des tropiques; mais pour ce qui regardait la couleur de jais de ses sourcils, de ses cheveux, de ses favoris et de ses moustaches, peut-être, si l'on avait su la vérité à ce sujet, eût-on été tout simplement convaincu de la supériorité de la teinture qu'il employait de préférence.

Ce personnage était encore jeune et n'avait certainement pas plus de quarante ans. Malgré un certain air blasé, résultat probable d'une jeunesse débauchée, c'était encore un bel homme. La dame qui l'accompagnait, inscrite sur le registre de l'hôtel comme sa femme, était beaucoup plus jeune; on lui donnait au plus trente ans. Elle était assez distinguée ; manières et tournure élégantes, toilette de fort bon goût. Je les rencontrais souvent à la promenade, dans les jardins, aux environs du village; mais il y avait déjà plusieurs semaines que je les avais remarqués pour la première fois avant de me trouver assez en contact avec eux pour leur adresser la parole.

Un jour, nous nous trouvions faire partie d'une tronpe de

promeneurs d'une vingtaine de personnes, dont la moitié était étrangère à l'autre, car ceux qui l'avaient organisée avaient invité chacun de leurs amis. Dans le courant de l'après-midi j'eus occasion de donner le bras à la dame. Le mari était allé dans un bois voisin, avec quelques messieurs, pour tâcher de tuer quelques pièces de gibier, ou tout au moins d'essayer la portée de nouveaux fusils. N'étant pas grand chasseur, je m'étais dispensé de les accompagner, et j'étais resté avec deux ou trois des plus âgés pour tenir compagnie aux dames. Celle dont il est question causait bien; aussi ma femme fut-elle bientôt dans les meilleurs termes avec elle. Pendant la conversation, elle retira l'un de ses gants, et jugez de ma surprise, ou plutôt de mon épouvante, lorsque j'aperçus à ses doigts des bagues en tout pareilles à celles que j'avais remarquées aux doigts de mon inconnue.

Je tressaillis comme piqué par un serpent, et ce brusque mouvement fut compris par les dames, qui me demandèrent le motif de ma terreur subite. Je fis une réponse insignifiante, dont elles se contentèrent; mais il me fut impossible d'arracher mes yeux de ces bagues. Etait-ce donc une erreur? non, je ne pouvais me tromper : c'était bien la même améthyste entourée de diamants, et les bagues montées de grenats et de perles ! Il était tout à fait impossible que deux personnes portassent d'aussi riches joyaux, sortis et façonnés sur le même modèle ! Du reste, il n'y avait rien dans cette personne qui rappelât l'autre : celle-ci était plus grande, moins jeune; sa voix était tout à fait différente. D'ailleurs, n'avais-je pas appris, depuis un ou deux mois à peine, que l'infortunée compagne de mon intéressante malade était confinée dans une maison de fous? Alors d'où venaient ces bagues? La dame qui les portait connaîtrait-elle le sort de celle qui en avait naguère la main ornée? Qui sait ? Ne serait-elle pas l'auteur de tous ses maux? Toutes ces questions se pres-

saient sur mes lèvrss; puis je me disais qu'il pouvait bien exister deux modèles de bagues pareilles.

Comment pourrais-je dailleurs obtenir quelqu'explication? comment me serait-il possible de vérifier si mes soupçons était fondés ou non? Je ne savais quel parti prendre. Demander à cette dame comment ces bijoux se trouvaient en sa possession, c'eût été une grossière injure. Ne portait-elle pas à la main gauche l'anneau symbolique du mariage? Dans cette anxiété, mes yeux se fixaient sur elle avec une persistance qui aurait pu l'offenser si elle n'avait point été engagée dans une conversation assez vive pour ne faire nulle attention à mon impolitesse.

Il faisait très chaud; nous vînmes donc nous asseoir à l'ombre sous un groupe d'arbres. Tandis que la dame prenait place sur le gazon, une ronce accrocha son léger châle de crêpe, et l'enleva de dessus ses épaules. Je me hâtai de l'aider à le remettre, et je vis alors suspendu à son cou par un ruban bleu, caché sur son sein, un ferret de diamants, parfaitement semblable à celui dont j'ai déjà parlé comme étant au nombre des joyaux portés par mon inconnue.

Cette découverte confirmant mes soupçons, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Vous avez, madame, des bagues d'une beauté remarquable : ces bijoux me rappellent d'anciens souvenirs; car j'ai connu une dame qui en possédait d'exactement pareils. »

J'examinais attentivement sa contenance, tout en parlant ainsi, et je crus saisir dans son regard le désir de s'assurer si j'avais quelque raison particulière de faire cette remarque, ou si elle avait été provoquée simplement par la richesse de ces bijoux. Après tout, je pouvais me tromper sur la portée de ce coup d'œil scrutateur; car elle me répondit fort tranquillement :

— Oui, monsieur, c'est le cadeau de noces que m'a fait mon mari, y compris ce magnifique ferret de diamants que je

porte au cou. Ces bijoux ont souvent attiré l'attention des étrangers, car ils sont d'un beau travail, et ont une grande valeur. »

Tout en prononçant ces mots, elle tira de son sein le ferret, qu'elle présenta aux dames assises auprès d'elle.

— Je me serai trompé, pensai-je. L'autre dame aura probablement vendu ces bijoux, et le mari de celle-ci les a achetés. C'est égal, j'aimerais bien à connaître qui sont ces personnes. »

Dans ce but, je fis de fréquentes questions, sans aucune importance, aux personnes que je connaissais à Saratoga, dans l'espoir de rencontrer, dans le nombre, quelqu'un qui serait en état de me renseigner sur le compte de ces étrangers. Mais tous me faisaient une seule et même réponse :

— Je ne connais pas du tout ces gens-là. Ils paraissent fort riches. Dans tous les cas, c'est un couple charmant, qui cherche toutes les occasions de passer agréablement la vie. »

Je consultai le registre de l'hôtel Marvin, pour voir d'où venaient les étrangers. En regard de leurs noms, je vis New-York; mais cela ne signifiait pas grand'chose, car je savais que l'usage de s'inscrire sur le registre des hôtels n'était qu'une pure formalité : chacun pouvant y donner pour lieu de sa résidence le nom du pays qui lui passe par la tête.

Une ou deux fois, en parlant de la mystérieuse disparition de mon infortunée malade, ou en mettant la conversation sur les maisons d'aliénés, et sur les cruels traitements qu'on y fait quelquefois subir, je voulus essayer de voir si ces sujets de conversation ne causaient pas quelqu'embarras à la dame étrangère; rien ne trahit une conscience inquiète. Bien au contraire, elle fut la première à nous conter une histoire lugubre sur ce sujet. Il s'agissait d'une malheureuse que son mari avait fait enfermer dans l'une de ces maisons, pour s'emparer d'une propriété qui dependait d'elle. L'affreux régime auquel on l'avait soumise l'avait réellement

rendue folle; et, au bout de quelques mois passés dans cette affreux logis, l'infortunée était morte.

Certain jour, le départ subit de ce couple élégant, avant la fin de la saison, excita une grande surprise, et de nombreux commentaires. On assurait que le gentleman espagnol avait reçu une lettre le matin même, et ceux qui se trouvaient auprès de lui, dans le salon de lecture, affirmaient qu'en la parcourant il était devenu fort pâle. Il était aussitôt monté à la chambre de sa femme, et, quelques heures après ils étaient partis tous les deux. D'après le dire de quelques indiscrets qui avaient jeté les yeux sur les adresses de leurs malles, ils devaient se diriger sur Baltimore.

J'étais moi-même sur le point de retourner à New-York, avec ma femme, lorsqu'eut lieu ce départ si précipité, et 'avoue qu'il me parut étrange, d'autant plus que la semaine suivante on devait donner à l'hôtel des États-Unis, un grand bal dont la dame était une des patronnesses.

De retour chez moi, il me fut impossible de renoncer complètement à l'idée que ces étranges personnages connaissaient ma pauvre malade et son infortunée compagne. Cependant, j'avais fini insensiblement par oublier à peu près tout cela, quand ces faits furent rappelés à ma mémoire de la manière suivante.

Ayant rencontré un de mes amis, un confrère, qui arrivait tout récemment de la Louisiane, où il résidait, je l'invitai à venir dîner avec moi.

Dans le courant de la conversation, je parlai du séjour de quelques semaines que nous avions fait, pendant l'été, à Saratoga.

— Je n'y suis jamais allé, me dit mon ami, mais, d'après tout ce que j'en ai entendu dire, ce doit être un pays fort agréable. A propos ! mais, j'y pense ! Vous devez vous être trouvé à Saragota en même temps que les riches et élégants créoles M. et madame Simpson?

— Il y avait en effet, répliquai-je, un monsieur et une dame de ce nom, qui étaient descendus dans le même hôtel que nous. Et, bien que j'eusse cru qu'ils avaient pris leurs dispositions pour y rester plus longtemps, ils sont partis en grande hâte avant la fin de la saison, quinze jours avant nous.

— Ah ! ah ! répondit mon ami, vous dites qu'ils ont quitté Saratoga très-rapidement. C'est bien heureux ! pas pour eux, mais pour les autres, car ils ont été arrêtés dans le Maryland et transportés à Galveston, où ce gentleman devra répondre de divers crimes de la plus haute gravité; il s'agit de vol et de meurtre. Et puis, mon cher ami, Simpson n'est pas plus son nom que le mien; c'est un scélérat de la pire espèce. Quant à la dame, c'est tout simplement sa maîtresse.

— Sa maîtresse ! fis-je alors. Mais ils passaient pour être mari et femme à Saratoga, et ils étaient reçus comme tels dans la meilleure société.

— Ils passaient aussi pour être riches, comme il faut, et très-honorables : l'étaient-ils ? Hélas ! non. L'un est un misérable, l'autre une prostituée. Ce sont à eux deux un couple de voleurs fort bien assortis.

— Dans ce cas, mes soupçons étaient bien fondés, continuai-je; racontez-moi, je vous prie, ce que vous avez appris à leur sujet.

— Ce que j'ai appris ! Mais, mon bon ami, j'étais dernièrement dans le Sud-Ouest, où leur histoire circulait de bouche en bouche. Le misérable revenait de la Californie; cependant, je suppose qu'il est né à New-York. Enfin, c'est un de ces émigrants qui ont peuplé la terre de l'or. Il s'était lié avec des gens de la pire espèce, et ils avaient formé une association des plus dangereuses, dans ce pays où les vauriens abondent. Ces bandits étaient parvenus, par toutes sortes de moyens frauduleux, à amasser des sommes considérables; et ils avaient eu l'adresse d'éviter toujours le soupçon, et

d'échapper ainsi au châtiment dû à leurs crimes. Votre homme, dont le véritable nom est... — au reste, peu importe, — tua certain jour un mineur pour s'emparer de son trésor. Mais, comme il n'avait pas mis en pratique sa prudence ordinaire, il fut obligé de prendre la fuite pour se soustraire à l'application de la loi du Lynch ; il quitta donc la Californie sous un faux nom, emportant avec lui de grandes valeurs. Les amis de sa victime, originaire du Texas, se mirent à sa poursuite avec acharnement.

Après de longues et inutiles recherches, ils découvrirent que l'assassin était parti en compagnie d'une femme perdue, d'une malheureuse qui, douée de toutes sortes de charmes et d'une excellente éducation, s'était laissée tomber d'une position élevée dans les profonds abîmes de la dégradation la plus complète. Il s'était dirigé vers le Nord, et on l'avait trouvé faisant grande figure à Saratoga, avec celle qu'il présentait comme sa femme légitime. Ses ennemis se rendirent secrètement dans cet endroit, car ils avaient affaire à un homme habile et rusé ; aussi, malgré leurs précautions, trouvèrent-ils l'oiseau envolé. Il fallait bien que le misérable eût des complices dévoués, car la veille même de l'arrivée à Saratoga des amis de l'homme assassiné, ce brigand recevait une lettre de New-York qui l'informait probablement du danger ; il partit immédiatement, se dirigeant vers le Sud, dans l'intention, comme on le suppose, de gagner la Nouvelle-Orléans et de se diriger de là sur les côtes espagnoles, où il se serait trouvé à l'abri de toute poursuite. Il s'est bien gardé de s'arrêter à New-York ou à Philadelphie, dans la crainte d'être surpris par la police, qui pouvait avoir son signalement. On s'est enfin emparé de lui dans le Maryland, et on l'a transporté de là au Texas. D'ici à peu de temps il aura payé probablement de sa tête tous les crimes qu'il a commis.

— J'avais deviné tout cela ! dis-je en poussant un soupir

de regret, et j'aurais dû le faire arrêter à Saratoga. Je racontai alors à mon ami l'histoire de ma pauvre malade qu'il avait séduite, et celle de sa compagne, sans oublier de parler des bijoux que j'avais vus aux doigts de sa compagne et qui avaient été portés par l'inconnue.

— Quel dommage ! me dit-il, que vous n'ayez pas poursuivi vos recherches au sujet des diamants que vous avez vus en la possession de cette femme ! Je ne comprends pas que vous ne l'ayez pas fait en présence de toutes ces circonstances ! La lettre si triste de la jeune femme qui vous a écrit devait pourtant vous donner l'éveil. Enfin, peut-être avez-vous encore un moyen d'arriver à la découverte de la vérité. Cette femme, qui est dans la prison de Galveston, pourra peut-être céder à la persuasion, et faire quelques aveux. Je ne sais quelles charges pèsent sur elle ; dans tous les cas, peut-être, en lui promettant de la faire mettre en liberté, apprendrez-vous ce que vous désirez connaître.

— Mais, répondis-je, un voyage au Texas est bien long ! mes occupations...

— C'est vrai, reprit-il, c'est un bien long voyage pour une simple tentative. Votre récit m'a vivement intéressé, et si vous voulez me donner pleins pouvoirs, je vous remplacerai, et je verrai ce qu'il y a à faire. Je retourne à la Nouvelle-Orléans la semaine prochaine, et je puis me rendre au Texas. C'est d'ailleurs un pays que je ne connais pas, et j'ai une grande envie de voir cet Etat à moitié sauvage. Que dites-vous de mon projet? vous convient-il?

— Tout à fait, assurément, répliquai-je, et je vous en remercie. Je m'intéresse au plus haut degré à cette affaire, et j'aurais regardé comme un devoir de me rendre au Texas, si vous ne vous chargiez vous-même de me remplacer.

— Bien, voilà qui est convenu ! Comptez sur moi, ajouta-t-il ; » et la conversation en resta là.

Au jour décidé, mon ami partit pour la Nouvelle-Orléans.

En lui souhaitant un heureux voyage, je rappelai à son souvenir la promesse qu'il m'avait faite de voir la prisonnière, et de tâcher d'en tirer quelques renseignements. En même temps, je l'engageai à être très-large dans ses promesses, s'il la voyait disposée à nous être utile.

— Vous avez ma parole, fit-il en montant sur le bateau à vapeur; je fais une affaire personnelle de tout ceci. »

Six semaines plus tard, je reçus une lettre de mon ami, qui m'informait qu'en se rendant à la Nouvelle-Orléans, il s'était arrêté à Galveston, où il avait obtenu la permission de voir la prisonnière. Celle-ci avait commencé par rejeter tout le blâme sur l'autre prisonnier; elle était, disait-elle, innocente de tout crime. Son seul tort était d'appartenir à cet homme, de s'être fait passer pour sa femme, et d'avoir profité du fruit de ses vols. Enfin, mon ami avait attaqué la question des bijoux.

Cette femme pâlit, et prétendit d'abord qu'elle était dans la plus complète ignorance à ce sujet; mais quand il lui dit que ces joyaux avaient été reconnus à Saratoga par une personne qui avait positivement affirmé qu'ils étaient la propriété d'une jeune dame sur le sort de laquelle s'étaient répandues d'étranges rumeurs, et que cette personne était toute disposée à pousser son enquête jusqu'au bout; lorsqu'on lui eut dit que si elle pouvait donner quelques éclaircissements à ce sujet avant d'être mise personnellement en cause, elle pourrait en tirer un grand avantage, elle avoua alors avoir vu à Saratoga un monsieur qui lui avait fait remarquer que l'une de ses amies possédait des bijoux parfaitement semblables aux siens, et qu'elle lui avait répondu d'une manière évasive à ce sujet : mais, ajoutait-elle, je suis innocente de toute mauvaise action au sujet de ces bagues; ce n'est même que depuis notre arrestation que Harrisson m'a dit comment il se les était procurées, et il m'a fait promettre le secret le plus absolu à ce sujet.

Mon ami lui répondit aussitôt :

— En cachant à la justice le détail du crime dont on vous accuse, vous vous rendez vous-même coupable. Le gentleman mon ami est déterminé, je vous l'ai déjà dit, à poursuivre jusqu'au bout. L'aveu que vous pouvez nous faire maintenant, et qui vous serait profitable, peut plus tard vous être arraché parole à parole ; vous ne pouvez guère charger Harrisson plus qu'il ne l'est réellement ; ses crimes sont connus, et ils sont si grands qu'il est impossible qu'il échappe à l'action de la justice. Mais, si vous me dites tout ce que vous savez, je crois pouvoir vous promettre que l'on prendra des mesures pour vous faire mettre en liberté, et, qui plus est, vous aurez rendu un grand service à une malheureuse mère. »

La prisonnière a cédé à mes instances, et m'a raconté l'histoire suivante :

« J'ai connu Harrisson avant qu'il se rendît en Californie, il y a déjà plusieurs années ; il avait dans l'Etat du Maine des amis fort riches qui ont fini par le renier, après avoir en vain essayé de le ramener dans le droit chemin.

» C'est de lui-même que je tiens tous ces détails. Il aimait beaucoup à se vanter de son indépendance ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait toujours à sa dispositition de grosses sommes d'argent.

» J'ai vécu quelque temps avec lui, puis il m'a quittée à la Nouvelle-Orléans, et il est allé dans le Nord. J'ai entendu dire que là il a fait d'excellentes affaires, grâce à de nombreuses escroqueries. En effet, le vol est pour lui une science dans laquelle il est passé maître. Il se donnait pour un gentleman, prenait un faux nom et prétendait appartenir à l'une des meilleures familles du Sud. A l'aide de ces mensonges il s'introduisit dans la haute société à Boston ; et là, il parvint à se faire remarquer de miss Leslie, une belle et innocente jeune fille, qui se distinguait par les grâces et l'enjouement de son esprit. Celle-ci avait perdu ses parents, qui lui avaient

laissé une fortune considérable. Harrisson se fit aimer d'elle. Cette malheureuse, abusée par un faux mariage, partit avec lui, à l'insu de ses amis, s'imaginant suivre son mari.

« Ce fut seulement une ou deux années plus tard, que la pauvre femme apprit la triste vérité, à l'occasion d'une querelle qui s'éleva entre son faux époux et l'un de ses amis, qui, comme lui, avait trompé de la même manière une autre jeune fille.

» Lorsque miss Leslie connut la fourberie dont elle avait été victime, elle se désola d'abord ; puis enfin parut prendre son parti. Elle resta même avec Harrisson, qu'elle aimait beaucoup.

» Sur ces entrefaites, celui-ci résolut de se rendre en Californie; et comme la querelle qu'il avait eue avec son ami n'avait pas eu de suites, il engagea celui-ci à l'accompagner, ce qu'il accepta volontiers; car cet homme, fort bien placé d'ailleurs, mais doué des plus mauvais instincts, avait volé à son patron une somme fort importante. Les négociants avaient découvert les vols faits à leur préjudice ; de sorte que l'ami de Harrisson n'était plus en sûreté dans les Etats du Nord. Sans l'entremise de quelques gens honorables, il eût été jeté en prison, et retenu pendant longtemps. Quoi qu'il en soit, il n'était pas fâché de s'éloigner.

» Lorsque ces deux vauriens furent partis, leurs femmes, qui avaient conçu une grande affection l'une pour l'autre, demeurèrent ensemble. Cependant, la maîtresse de Harrisson avait caché la tromperie du perfide et allait de temps à autre visiter ses anciennes connaissances; c'était une personne vive, légère, mais d'un excellent cœur. Elle avait toujours de l'amour pour l'homme qui l'avait séduite, et lui était sérieusement attachée au point même de se complaire dans le mystère où elle vivait.

» Quand les pauvre femmes furent ainsi délaissées, celle de l'ami de Harrisson mit au monde un enfant, c'était la troi-

sième fois qu'elle devenait mère, mais ses deux premiers enfants n'avaient vécu que fort peu de temps. Ce dernier seul vécut, à ce que l'on m'a assuré.

» Il paraît que les associés de Harrisson en Californie étaient des misérables de la pire espère. Il fut obligé de fuir ce pays, je ne sais pas au juste pour quel méfait, car il ne m'en a jamais parlé. J'ai entendu dire qu'il s'agissait d'un meurtre; c'est même pour ce crime qu'il a été arrêté.

» A son retour de Californie, il vint me trouver à la Nouvelle-Orléans : il avait alors en sa possession une grosse somme d'argent. Depuis un an environ, je demeure avec lui, et nous voyagions dans le Nord. Il m'a parlé d'une maîtresse qu'il avait trompée par un simulacre de mariage; seulement, m'a-t-il dit, il s'était brouillé depuis avec elle. Comme elle avait encore une assez grande fortune, il prit pourtant certaines dispositions pour la lui extorquer, comptant bien l'abandonner ensuite à son malheureux sort. Dans ce dessein, il vint à New-York, porteur d'une lettre de son ami, pour celle qui passait pour sa femme. Puis ils partirent ensemble pour Philadelphie, où il avait, disait-il, des affaires à régler. Quant au sort de la maîtresse de son ami, et de son enfant, il m'a été impossible de rien apprendre de positif. Sont-ils en Californie, n'y sont-ils pas? Je l'ignore; il m'a seulement donné à entendre qu'ils vivaient à San Francisco. Ces diamants appartiennent à la maîtresse de Harrisson. Il me les a offerts en me disant qu'elle était morte. Depuis, il m'a avoué que c'était un conte; qu'il l'avait placée dans une pension, ou plutôt dans une maison de fous, dans la Caroline du Sud, près de Charleston. Il m'a recommandé le plus grand secret à cet égard, et s'il m'en a parlé, c'était pour empêcher quelque quiproquo, dans le cas où l'on m'interrogerait sur la possession de ces diamants. Voici, me dit alors cette femme, tout ce que je sais à ce sujet. »

» Ce récit m'avait réellement glacé de terreur, ajoutait

mon ami dans sa lettre, et je frémissais en voyant le sang-froid de cette malheureuse, tandis qu'elle me racontait tous ces crimes. Enfin, puisque nous lui avons fait des promesses, nous devons chercher à adoucir sa position. Après tout, je crois qu'elle n'est pas complice des forfaits dont son criminel amant est accusé. »

Mon ami m'engageait à me rendre dans la ville de la Caroline du Sud qu'il m'indiquait, et à tâcher de découvrir l'endroit où était confinée cette pauvre jeune fille. Du reste, j'étais bien résolu à cela, sur la simple lecture de cettre lettre. J'espérais tout apprendre de la bouche de cette infortunée, si je parvenais à la trouver ; et je désirais en même temps éclaircir quelques points du récit de la prisonnière de Galveston. Je ne perdis donc pas de temps pour me rendre au lieu indiqué, et, après quelques difficultés, je parvins à découvrir l'objet de mes recherches.

XX

Continuation. — Le docteur découvre la position de la maison d'aliénés. — Il s'y rend à cheval, se glisse près des murs, aperçoit miss Leslie et parvient à causer avec elle. — Histoire de cette personne.

Je viens de raconter comment, après d'immenses difficultés, j'étais parvenu à savoir celle que je cherchais dans une maison d'aliénés de la Caroline du Sud ; mais je ne pus réussir à la trouver qu'avec le secours du temps et en m'y prenant avec adresse. Il fallut de nombreuses enquêtes pour

trouver cette maison. Toutes les personnes auxquelles je m'adressais, soit dans les villes, soit dans les villages, soit dans les hôtels, me faisaient invariablement la même réponse : « Il n'y a pas dans tout l'Etat un seul établissement tel que celui dont vous nous parlez. »

Je commençais à perdre espoir; je songeais même à retourner chez moi. Un jour, à Lexington, j'entendis une conversation entre deux messieurs qui attira mon attention et me fit concevoir une espérance. Ils parlaient d'un individu qu'ils appelaient *le médecin des fous* et qui avait un étabissement dans un endroit retiré, à quelques milles de Chester. Les plaisanteries qu'ils échangeaient me firent comprendre la nature des occupations de cet homme, et le caractère des malades qui habitaient sa maison. Je prêtai donc une oreille attentive à leurs paroles, et à la fin, sans avoir l'air d'y mettre la moindre importance, je me joignis à la conversation.

— Il est étonnant, dis-je, en répondant à une remarque de l'un des interlocuteurs, qu'une maison dans laquelle se passent de tels actes de cruauté soit tolérée! M'est avis que les autorités devraient ordonner une enquête sur les occupations de cet homme, comme sur le caractère réel de la maladie de ses pensionnaires, et, si les faits que vous énoncez sont vrais, ce misérable et ceux qu'il aide par ses coupables manœuvres devraient être sévèrement punis!

— Fort bien, répliqua l'un des deux causeurs; le fait existe, mais le plus difficile est de le prouver. Il est peu de personnes qui connaissent tout cela, excepté celles qui, comme moi, ont été à portée de voir et d'être mises au courant de cette affaire. Certains individus se trouvaient avoir l'esprit légèrement dérangé; ils ont recouvré la raison par suite d'un traitement particulier; c'est justement là ce qui rend la chose plus difficile à éclaircir. Mais, ajouta-t-il d'une manière significative, j'en connais qui étaient aussi sains

d'esprit qu'on peut jamais l'être, lorsqu'ils sont entrés dans cette maison, qui, depuis, y ont perdu la raison. Quant aux autorités du pays, elles ne peuvent intervenir, du moment qu'aucune partie intéressée ne les appelle; et alors la solution devient à peu près impossible.

— Mais vous, monsieur, répondis-je, vous qui connaissez les iniquités commises dans cette maison, ne pouvez-vous dévoiler ces faits pour faire rendre justice à quelque malheureux sans espoir, et attirer sur la tête des coupables le châtiment qu'ils méritent?

— Ce ne sont pas mes affaires, reprit ce monsieur en haussant légèrement les épaules; je suis trop sage pour aller m'amuser à entrer en lice comme un chevalier errant qui redresse les torts et délivre les demoiselles. Si cela me regardait personnellement, oh! alors je verrais! »

Et en parlant ainsi, mon homme fit un tour sur lui-même pour mettre fin à cet entretien.

Je sus bientôt où était située la maison en question; elle s'élevait dans un endroit calme et paisible, éloigné de toute habitation, à un mille ou deux de tout village. Le lendemain, de grand matin, je pris un cheval et une voiture, et je me mis seul en route pour aller reconnaître la place. Chemin faisant, je méditais dans ma tête les moyens par lesquels je pourrais m'introduire et sauver la prisonnière, à laquelle je m'intéressais de plus en plus chaque jour.

Après avoir suivi, pendant environ un mille, la grand'-route qui part du village de Cortoc, je pris un chemin étroit qui s'avance entre deux ravins de la plus grande beauté. Les cimes des arbres dépassent à peine le niveau de ce chemin, ce qui permet à l'œil de se promener sur un vaste tapis de verdure d'une variété de tons infinie, grâce aux différentes essences d'arbres qui croissent en ces lieux solitaires. Je parvins enfin à un endroit plus découvert, où je remarquai quelques fermes au milieu de terres labourées.

A un demi-mille de là, je me trouvai près d'une colline verdoyante, au pied de laquelle s'élevait un épais taillis qui me laissait apercevoir çà et là les vertes jalousies des fenêtres d'une maison qui paraissait fort vaste. D'après les renseignements pris à l'hôtel, je ne doutai pas que ce ne fût là l'établissement que je cherchais. Mais comment devais-je faire pour me convaincre que j'étais dans le voisinage de la personne qui m'occupait? Je pouvais causer plus de mal que de bien, en n'usant pas d'adresse et de précautions.

Si j'éveillais les soupçons, on pourrait éloigner cette pauvre femme, et alors ma tâche devenait plus difficile. En appelant les autorités à mon aide, je me mettais dans le plus grand embarras, car j'ignorais le nom de l'inconnue, et je n'étais pas même capable d'en donner le signalement. Je m'exposais donc moi-même à passer pour un fou. Sans compter que si le propriétaire était informé de mes démarches, avant que la loi pût être exécutée, il déjouerait facilement mes projets, peut-être même au péril de la vie de ma protégée, comme elle m'en avait exprimé la crainte.

Tout en faisant ces réflexions, j'arrivai en vue de l'établissement. Je mis pied à terre, et je conduisis mon cheval dans un fourré. Je l'attachai à un arbre et je marchai avec précaution dans la direction de la maison.

C'était une vaste construction de bois, sans aucune prétention à l'élégance; elle était cependant d'une grande propreté à l'extérieur, et les fleurs, les arbustes qui remplissaient le jardin qui l'entourait témoignaient de beaucoup de goût. Les lianes étalées sur la façade grimpaient jusqu'au toit. On eût pu prendre ce bâtiment pour la demeure d'un riche planteur ou d'un marchand retiré. Le beau site au milieu duquel il était placé en rehaussait encore le charme; et le paysage se trouvait complété par une chaîne de montagnes, dont les sommets escarpés tranchaient vigoureusement sur le ciel bleu. A cet aspect si gracieux, je

croyais presque m'être trompé dans mes calculs, car il me paraissait impossible que le crime et la douleur pussent habiter cette douce solitude. Mais je me souvins que, de même que la plus belle personne est souvent gâtée au cœur, de même le plus beau front peut cacher une âme perverse, et le plus beau visage un cœur faux.

On ne doit jamais s'en fier à l'apparence.

Je rôdai dans les environs à peu près une heure, admirant cette belle campagne sous tous ses aspects, et m'arrangeant de manière à n'être point découvert, ni de la maison, ni des jardins. Pendant bien longtemps je ne vis personne; deux ou trois fois je me laissai tromper par les statues qui ornaient ces lieux. Tout à coup deux femmes s'offrirent à ma vue. Je m'avançai avec précaution; et, autant que je pus me fier à mes yeux, l'une d'elles ressemblait de tout point à la dame que je cherchais. Un groupe d'arbres rapprochés les uns des autres m'offrait une place commode pour observer sans être découvert. Ce fut là que je m'installai. Peu à peu je reconnus qu'il y avait quatre femmes dans le jardin, et deux d'entre elles étaient déjà assez rapprochées de moi pour que je pusse entendre leur conversation : elles parlaient des jardins suspendus de Babylone, où elles se figuraient être en promenade. Ni l'une ni l'autre n'était l'objet de mes investigations. Ces deux femmes n'étaient plus jeunes; elles étaient fortes et mal vêtues. Du reste, elles riaient aux éclats et paraissaient heureuses dans leur état. Quelques minutes après, les deux autres dames approchèrent à leur tour, et je fus bien certain alors que l'une d'elles était mon inconnue, bien que je ne visse pas sa figure, qui d'ailleurs ne m'aurait rien appris. La femme qui l'accompagnait me fit l'effet d'être une des gardiennes de l'établissement. J'avais donc fait un pas dans mon entreprise; mais j'étais loin d'être arrivé au but. Il fallait parvenir à parler à celle que je continuerai à appeler l'inconnue.

Mon attention fut alors attirée par un bruit de pas lourds et causé par la marche d'un homme qui passa tout près de la place que j'avais choisie, assez près même pour m'inquiéter. Cet homme pouvait être un habitant, peut-être un des domestiques de la maison. Je pouvais me trouver dans une position désagréable, s'il me découvrait ainsi rôdant. Mais il passa outre, et se dirigea le long d'une allée d'arbrisseaux vers les deux dernières femmes dont je viens de parler. Il siffla alors d'une manière toute particulière, et tout aussitôt la plus âgée des deux femmes tourna la tête, agita son mouchoir en l'air et revint sur ses pas, non sans avoir fait un signe significatif du doigt à l'autre, qui continua à marcher seule.

Dès que l'homme vit que son signal avait été entendu, il revint aussi sur ses pas et marcha droit vers ma cachette. Je compris alors que ce que j'avais de mieux à faire, si je tenais à n'être pas découvert, c'était de quitter la place le plus promptement possible. Je me rappelai cette phrase de de la lettre où il était dit que la gardienne s'arrangeait chaque jour pendant la promenade dans le jardin pour voir son amoureux, et que l'auteur de la lettre avait profité de cette circonstance pour écrire à la pauvre mère de Mary Mason. Sans aucun doute j'étais justement venu m'installer dans l'endroit où les tourtereaux se donnaient rendez-vous, lieu d'ailleurs parfaitement commode, où l'on était à l'abri de tout regard indiscret et de toute surprise.

— J'avais moi-même assez d'expérience en pareille matière pour savoir que le galant et sa belle, une fois engagés dans un doux tête-à-tête, me laisseraient tout le temps de rencontrer celle que je cherchais, de lui faire connaître qu'on était en mesure de la sauver et de m'entendre avec elle sur ce que nous avions à faire pour y parvenir.

Pendant que tout ceci se passait, la dame ouvrit la porte du jardin pour en sortir, la referma avec soin, et s'avança, ainsi que son amant, droit vers le bosquet que je venais de quitter,

Je passai alors de l'autre côté du clos, qui était d'une assez grande étendue ; car les arbustes couvraient un vaste espace ; et je me plaçai aussi près que possible du chemin que suivait mon inconnue, qui marchait de mon côté.

Quand elle fut assez près de moi, je toussai, pour attirer son attention. Ce bruit l'alarma et je crus qu'elle allait s'enfuir, lorsque je dis à voix basse : « Je suis le docteur W....

Elle s'arrêta comme frappée de la foudre, puis elle se remit bientôt, et je l'entendis soupirer ces mots :

« Merci, mon Dieu ! vous avez exaucé ma prière ! »

Elle s'avança aussitôt vers la haie qui nous séparait et ajouta d'une voix tremblante : « Ne me trompez-vous pas ? »

— Non, répondis-je. Quel autre que moi sait que vous êtes ici ? quel autre pourrait ou voudrait vous venir en aide ? quel autre saurait que vous avez écrit à madame Ward, et que vous l'avez priée de me faire connaître dans quel pays vous vous trouvez ?

— Bien, docteur ! bien, répliqua-t-elle d'une voix plus affermie. Grâce au ciel, vous voilà enfin !

A travers l'épais feuillage de la haie je pouvais seulement distinguer les vêtements de mon inconnue.

— Suivez-moi, me dit-elle alors, je vais aller à un autre endroit où nous serons mieux pour parler, et plus en sûreté pour voir si quelqu'un vient de la maison. Tenez-vous le plus près possible de la haie ; car si l'on vous voyait, je crains bien que tout moyen de me sauver ne vous fût désormais enlevé.

Je fis ce qu'elle me demandait, et elle me conduisit à une place où la haie était moins épaisse. A vrai dire, la manière dont elle était faite et la nature du bois épineux qui formait cette haie la rendaient impénétrable. Un bouquet de jeunes cèdres empêchait les gens de la maison de plonger leurs regards jusqu'à cet endroit.

Là, pour la première fois, j'eus enfin l'occasion de voir la figure de l'inconnue ; et jugez de ma surprise lorsque je re-

connus la plus charmante personne que l'on puisse dire, et l'une des plus élégantes jeunes femmes qui fréquentaient, il y a quelques années, les bains de mer dans les Etats Unis! Sans doute, son visage portait l'empreinte de la souffrance; ses traits expressifs disaient bien les tortures que son cœur avait éprouvées; son teint frais et pur avait pâli; les roses avaient fui, laissant le lis seul pleurer l'absence de leurs sœurs; et cependant, au milieu de ces ravages de la douleur, on reconnaissait toujours la belle, l'aimable miss Leslie, dont la beauté et le riche héritage avaient jadis fait tourner la tête à un grand nombre de jeunes habitués des bains de mer.

J'éprouvai un tressaillement involontaire de surprise dont elle s'aperçut, et elle me dit avec un triste sourire : « Oui, docteur, vous devez être bien étonné. Quand je me promenais sur les grèves de l'Océan avec madame W..., votre excellente femme, qui eût jamais pu prévoir qu'un jour il y aurait un tel abîme entre elle et moi! C'est à peine si je puis croire moi-même que j'ai pu tomber dans un gouffre aussi profond! »

Tout en parlant ainsi, la pauvre femme pleurait amèrement. Enfin elle se remit un peu et me dit, en essuyant ses larmes :

— Ce n'est pas de mes regrets que je dois vous entretenir. A l'œuvre! Il faut agir aujourd'hui, et non se lamenter! Merci, docteur, merci à vous qui, tout indigne que je suis, avez eu assez d'humanité pour ne pas m'oublier tout à fait! Je n'ignore pas quelle doit être votre opinion sur mon compte; mais peut-être un jour se modifiera-t-elle? Non! je n'ai pas péché volontairement; mais, comme les anges, j'ai laissé l'orgueil s'emparer de moi; et après avoir découvert la fatale erreur dans laquelle j'étais tombée, j'ai fait taire les reproches de ma conscience; je me suis efforcée de me persuader que j'étais heureuse. Heureuse! hélas! le bonheur et moi nous sommes à jamais séparés! Nous nous

tion, et que nous avisions au plus sûr moyen d'arriver à notre but.

— Oh ! je vous en conjure, pour l'amour de Dieu ! que l'on ne sache pas que vous me portez quelqu'intérêt! Il s'est passé ici des choses horribles. Deux ou trois fois, quelques amis des malheureux habitants de cette maison ont tenté de les faire sortir; mais ceux à qui l'on voulait servir ont disparu sans qu'on ait pu les retrouver, car ceux qui les avaient fait enfermer avaient été fort habiles dans leurs affreuses machinations, et l'ombre d'un soupçon n'a même pas plané sur le maître de cet établissement. J'ai au contraire trouvé un vieux papier tout déchiré, dans lequel on louait l'humanité avec laquelle ce misérable traitait les insensés confiés à ses soins.

— Alors, c'est donc ici une maison particulière d'aliénés? demandai-je.

— Oui; pour le moment il n'y a ici que trois personnes enfermées : moi et deux pauvres folles qui sont réellement bien soignées, et qui reçoivent de temps à autre la visite de leurs amis. Depuis que je suis ici, une ou deux malades sont sorties guéries, et leur cure servira sans doute encore à augmenter la bonne réputation de l'établissement. Mais j'y ai vu deux personnes aussi bien portantes que moi ; on les retenait comme folles, sans doute dans l'espoir que le contact continuel des aliénés finirait par leur enlever leur raison. Un jour, leurs amis vinrent les réclamer, et je remarquai que le directeur manifesta quelque crainte. Il nia cependant qu'elles fussent dans sa maison, et quand on fit des recherches, on ne trouva personne. On ne trouva même pas de trace de leur présence. Mon opinion à moi, docteur, est qu'on les a fait disparaître!

La pauvre femme frissonnait, en me parlant ainsi ; et j'avoue que, moi-même, j'éprouvai un sentiment d'horreur très-prononcé. Toutefois, je me remis bien vite et je lui dis :

— S'il fait beau, je vous verrai demain. Cependant, racontez-moi le plus brièvement possible comment vous avez été conduite ici.

Après avoir jeté les yeux de tous côtés, et s'être bien assurée que personne ne pouvait nous surprendre, elle commença ainsi son récit :

— Un jour, il y a de cela plusieurs mois, quoique je ne puisse vous fixer de date précise, car la douleur m'a fait perdre la mémoire du temps, il y a donc peut-être dix à douze mois, mistress Mason s'était décidée à voir sa mère pour lui conter toutes ses peines, lorsque tout à coup, elle et moi, nous fûmes surprises par une visite de Harrisson, ce monstre que j'avais cru épouser et qui m'a si indignement trahie! Il faut absolument que j'entre dans certains détails, qui seront peut-être trop longs, je le crains; sans cela, vous ne pourrez comprendre cette histoire.

— Ne craignez pas de m'ennuyer, repartis-je, je serai bientôt, je l'espère, mis au courant de tout ce qui vous concerne, et je comprendrai comment, innocente victime, vous avez été trompée par un méchant homme ; mais ce qui importe surtout, c'est de m'expliquer rapidement comment on vous a entraînée dans ce lieu.

—Bien! docteur, continua-t-elle. Un certain matin, Harrisson arriva dans la maison de Bloomingdale : je courus à sa rencontre, et me jetai à son cou, pour l'embrasser, car je le regardais encore comme mon mari. Comme tel, je l'aimais ; et mistress Mason elle-même était bien contente de le voir, espérant recevoir par lui des nouvelles de celui auquel elle se croyait également unie. »

» Harrisson revenait, en effet, de la Californie. »

« Il avait avec nous des manières affables ; mais il était facile de voir que son esprit était sous l'empire de quelque préoccupation. Enfin il se remit de son trouble et nous pria de nous préparer à monter en voiture avec lui, car nous al-

lions faire un long voyage. Nous lui demandâmes le motif d'une aussi soudaine détermination : il nous répondit que M. Mason était revenu avec lui de la Californie, et qu'il nous attendait dans un petit village de la Pensylvanie, ne voulant pas approcher de New-York, jusqu'à ce que certaines calomnies répandues sur son compte eussent été dévoilées. »

» Je savais que M. Mason avait, on le disait du moins, fait plus d'un faux pas, dont j'ignorais la nature. Quant à sa femme, si aimante, si cruellement trompée, elle ne voulait pas entendre mal parler de lui : elle l'espérait, elle le croyait même innocent des méfaits qu'on lui reprochait; aussi, en apprenant que son mari l'attendait, elle se hâta de faire ses préparatifs, et me dit tout bas ces paroles :

» Mason ne sera-t-il pas fier de son enfant? Puis, elle pria Harrisson d'attendre un instant, parce qu'elle attendait la visite de sa mère. Je vis le front de Harrisson se plisser à cette demande; ce ne fut, il est vrai, qu'un mouvement passager; et il répondit que la chose était impossible, car il fallait partir sur-le-champ. A ma grande surprise, je le vis aider lui-même à faire les paquets avec ardeur, en disant qu'il voulait nous éviter tout cet embarras. Quant à la mère de mistress Mason, il promit de prendre ses mesures afin de lui faire savoir que sa fille était en Pensylvanie, et pour l'y faire venir elle-même. »

» Monter à nos chambres, préparer nos effets, nous habiller, tout cela fut l'affaire d'un instant; nous fûmes bientôt en voiture, et John, que je suppose être une créature vendue à Harrisson, prit place sur le siége.

Nous voyageâmes tout l'après-midi. Le soir, nous nous arrêtâmes à une auberge, sur le bord de la route, et nous y passâmes la nuit. Le lendemain matin, je vis une autre voiture qui nous attendait; la nôtre était partie avec le gros des bagages. »

» J'en témoignai ma surprise à Harrisson, qui prétendit avoir

envoyé l'autre véhicule en avant afin que nous fussions plus à l'aise. »

» Lorsque la nuit vint, nous fîmes également halte dans une autre auberge, sur la grande route. J'entendis bientôt comme le bruit d'une lutte dans la chambre de mistress Mason. Je m'inquiétai, j'appelai Harrisson, qui se leva et sortit. Il rentra presque aussitôt et me dit de me rendormir, qu'il n'était rien arrivé. Il alluma alors un cigare et se mit à fumer à la fenêtre. Il me sembla le voir pâlir ; je lui demandai s'il se trouvait incommodé, mais il me répondit durement de songer à dormir. »

» Le matin, quand je m'éveillai, Harrisson était tout habillé. Il m'engagea à faire promptement ma toilette, car il avait hâte de partir. »

» Dès que je fus prête, je m'aperçus que mes bagues et mon nœud de diamants, déposés la veille sur la toilette, avaient disparu. »

» Je demandai à Harrisson s'il savait ce qu'étaient devenus ces bijoux, et il répondit qu'ils étaient enfermés dans sa cassette, parce que c'était une folie de porter des joyaux d'un si grand prix en voyage. »

» Je descendis alors de ma chambre ; et ne voyant pas madame Mason ni son enfant, je demandai s'ils étaient malades, et s'ils viendraient ou non déjeuner avec nous.

» Harrisson me dit alors que Mason avait envoyé une autre voiture chercher sa famille, qui était partie de grand matin ; il ajouta qu'il fallait nous mettre promptement en route, afin d'aller déjeuner plus loin ; car il était déjà tard. Je voulus faire une observation, fort contrariée de toutes ces dispositions ; mais les manières de Harrisson devinrent si différentes de celles que je lui avais vues jusqu'à ce jour, que je me sentis glacée d'épouvante, et je me jetai toute tremblante dans la voiture. »

» Pendant quelque temps, l'inquiétude me dévora ; mais je me calmai, et, de ma voix la plus douce, je me hasardai

à demander si nous ne rejoindrions pas bientôt mistress Mason ? »

» — Je n'en sais rien, répondit-il d'un ton de plus en plus dur. »

» — Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui dis-je, tout alarmée par je ne sais quelle vague terreur. Je commençais à craindre pour moi-même. Je me figurais cependant que peut-être il souffrait lui-même, et je passai mes bras autour de son cou ; il me repoussa violemment, et je fondis en larmes. »

» Harrisson me dit alors de cesser de pleurer, et il devint si brutal, que mon courage un instant endormi s'éveilla ; je lui dis hardiment que je le soupçonnais de méditer quelque méchante entreprise contre nous deux, mistress Mason et moi, car j'avais entendu la nuit dernière d'étranges bruits dans sa chambre. »

» A peine eus-je prononcé ces paroles, qu'il fit un saut, me saisit à la gorge, et me déclara, en proférant un horrible blasphème, qu'il vaudrait peut-être bien mieux me faire ce qu'on avait fait à madame Mason et à son enfant ! Tout d'un coup, il s'arrêta et observa pendant quelque temps un profond silence. Puis il continua en ces termes : Adèle, voulez-vous m'assurer la possession de ce qui vous appartient, comme à votre légitime époux ? si vous le faites, nous partirons aussitôt tous les deux pour l'Europe. »

» — Non, lui répondis-je courageusement. Car je sentais que cette indigne conduite était un calcul de sa part. Non, non ! quand bien même on devrait m'assassiner comme on a fait de mistress Mason et de son enfant ! »

A peine ces mots furent-ils échappés de mes lèvres que je vis les traits de Harrisson se couvrir d'une pâleur mortelle. J'étais glacée d'épouvante ; je gardai le silence, bien déterminée à fuir au prochain relai. Nous arrivâmes enfin devant cette maison. Il sauta en bas de la voiture, et ce fut un étranger qui m'aida à descendre. On me conduisit dans une chambre

dont la porte se referma aussitôt à double tour; puis j'entendis la voiture s'éloigner. »

» Je ne saurais dire combien de temps je restai seule, tant était grande ma stupeur. Je vis enfin entrer une femme assez âgée, d'un aspect hideux, qui me demanda comment je me trouvais, et si je désirais quelque chose? »

» — Je n'ai besoin de rien, répondis-je ; mais où suis-je ? »

» — Dans une maison d'aliénés, répondit-elle, où vous serez fort bien traitée, si vous êtes bien sage. »

» Je me trouvai mal pour la seconde fois. Depuis ce jour, docteur, je mène ici une vie de la plus désespérante monotonie. Je vois rarement le maître de l'établissement; jamais lui ni Marthe ne m'adressent que des paroles de la plus complète trivialité. Quant à cette dernière, elle n'a pas, je pense, un mauvais cœur. Quant à Harrisson, il ne désire qu'une chose, s'emparer de ce que je possède; mais je suis déterminée à tout pour déjouer ses projets. »

— Et vous en viendrez à bout, répondis-je, si Dieu me prête vie! Mais, dites-moi, quelle raison avez-vous de croire que mistress Mason et son fils aient péri de mort violente?

— Quelle raison? dites-vous. Mais la terreur que manifesta Harrisson lorsque je lui parlai à ce sujet, et l'expression de son visage lorsqu'il resta silencieux, après avoir entendu cette terrible accusation!

Au moment où la pauvre détenue prononçait ces dernières paroles, l'homme sortait du massif d'arbres dont j'ai déjà parlé. J'en prévins miss Leslie, en l'assurant des efforts que j'allais tenter pour la délivrer; et je lui promis de revenir le lendemain si la chose était possible.

Je m'éloignai aussitôt, en ayant soin de me tenir caché, tout en m'arrangeant de manière à voir ce qui se passait dans le jardin. Un instant après miss Leslie était rejointe par sa gardienne.

XXI

Conversation avec le directeur de l'hospice des aliénés. — Ma visite dans l'établissement. — Description des fous. — Disparition de miss Leslie. — Expédition avec deux constables. — Délivrance.

Après de mûres réflexions, je me décidai à tâcher de m'introduire dans l'asile des aliénés, sous le prétexte d'y placer une pensionnaire. Peut-être, me disais-je, je pourrai de la sorte trouver le moyen de délivrer miss Leslie? D'une manière ou d'une autre, que je la voie ou non, après avoir pris connaissance des lieux j'aurai plus de chances pour réussir.

Ce projet une fois arrêté dans mon esprit, j'écrivis le jour suivant une lettre au directeur. Je m'entourai d'une sorte de mystère en lui disant que j'avais entendu parler de l'excellente organisation de sa maison, et que j'étais fort tourmenté au sujet d'une de mes amies, possédant de son chef une fortune considérable, et que quelques personnes soupçonnaient atteinte d'un dérangement d'esprit. Je finissais en l'avertissant que je comptais prendre la liberté de me présenter le lendemain chez lui pour causer de toute cette affaire.

Le directeur me répondit qu'il m'attendrait le lendemain.

J'aime à croire que mes lecteurs ne m'en voudront pas de ce subterfuge en songeant que je n'avais guère le choix des moyens pour m'introduire dans cet antre. Enfin s'il y a jamais lieu de justifier les moyens par le but, c'est bien dans une pareille occasion.

— Cela ne vous semble-t-il pas la même chose que si l'on prenait un aveugle pour en conduire un autre?

— Oh! nullement! reprit mon homme avec un rire hébété. Votre comparaison n'est pas juste. Il faudrait plutôt dire que les aveugles sont conduits par des borgnes!

— Soit. Mais pourquoi préférer un borgne à celui qui a deux yeux?

— Parce que le borgne, sachant qu'il n'a qu'un œil pour deux individus, fera plus d'attention qu'un autre.

— Mais peut-on appliquer à l'insensé ce qui, chez le borgne, est un acte de raison?

— Certainement, répliqua le directeur. Il faut conduire par leurs passions ceux qui sont privés de raison.

— Et par l'exercice de quelle passion prenez-vous le plus d'ascendant sur eux?

— Par la crainte. Nous n'obtenons rien, ou presque rien, des insensés, sans leur inspirer une terreur salutaire.

— Ah! pensai-je en moi-même, voici la clef de ta conduite! Mais continuai-je, nous ne pouvons en même temps aimer et craindre la même chose.

— Ce que vous dites là est assez vrai, riposta ce scélérat. Mais qui peut, qui doit compter sur l'affection d'un fou? On corrige les enfants plus souvent que les hommes, parce que leur raison n'est pas développée; et les personnes chez lesquelles la raison n'existe pas doivent être soumises au même régime. Au reste, la terreur n'est-elle pas le principe qui gouverne la raison dans toute société humaine?

— Mais supposons qu'il s'agisse de ma sœur ou d'une parente; n'hésiterai-je pas à la placer dans un établissement conduit d'après des principes que je récuse?

— Quant à cela, répondit le directeur, qui, comptant sur un malade, eut peur de s'être trop avancé, nous ne faisons l'application de notre système que suivant les circonstances. Comme, avant tout, nous cherchons à guérir, il faut néces-

sairement que nous ayons une grande latitude dans nos expériences, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen le plus sûr. Ce moyen une fois trouvé, nous l'employons d'abord avec toute la douceur imaginable. Suivant que l'absence de raison nous le permet, nous sommes pour les moyens de douceur, et nous n'avons recours à la sévérité que lorsqu'il le faut absolument.

— Mauvais gredin ! pensai-je en moi-même, en voyant tant d'astuce. Je changeai le cours de la conversation, et lui dis :

— Votre établissement est, je pense, exclusivement consacré aux femmes ?

— Oh non. J'ai des femmes et des hommes ; bien plus des premières que des derniers. Au reste, mes pensionnaires sont tout à fait séparés. Quelqu'un qui n'a pas vu la disposition de ma maison ne peut se douter de son étendue. Lorsqu'on l'aperçoit de la route, il est presque impossible de s'en former une idée. Les hommes et les femmes, même pendant leur convalescence, ne savent pas être si près les uns des autres. Bien mieux, quelques femmes séparées des autres pour certaines raisons, ne savent pas qu'il y a d'autres malades dans mon établissement.

Ceci m'expliquait pourquoi miss Leslie croyait qu'il n'y avait que deux personnes malades avec elle dans la maison.

— Voyez-vous, monsieur, lui demandai-je, quelqu'inconvénient à ce que je visite votre maison ?

— Malgré ce que je vous ai dit sur le fâcheux effet que pouvait produire la vue d'un étranger, je puis vous faire visiter le quartier des convalescents. Allons, ajouta-t-il, veuillez attendre ici un instant, je vais envoyer quelqu'un qui vous accompagnera et vous expliquera, si vous le désirez, les caractères de certains malades, et la cause de leurs diverses monomanies. »

Le directeur sortit alors, et quelques minutes après un personnage à l'air doux et modeste, aux manières distin-

guées et pleines de convenance, vint se mettre à ma disposition.

Tout en marchant à ses côtés, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la grandeur de ces bâtiments. J'aurais préféré visiter le quartier des femmes; cela eût été plus utile à mon projet; mais la personne qui m'accompagnait me déclara qu'elle ne pouvait m'y conduire. Après avoir visité celui des hommes, cet employé ajouta que nous reviendrions auprès du propriétaire, qu'il appelait le docteur, et qu'alors celui-ci pourrait faire appeler une surveillante pour m'accompagner dans le quartier des femmes. Je désirais vivement faire le tour de la maison; et, à vrai dire, je commençais à éprouver l'effet de cette étrange fascination qui nous pousse à rechercher la vue de quelque scène effrayante. Cette vue nous rend malades; mais nous ne pouvons arracher nos regards d'un spectacle d'horreur ou de danger qui nous attire.

Peu de nos lecteurs ont sans doute visité une maison d'aliénés; j'espère donc qu'ils m'excuseront si, par une courte digression, je me laisse aller à décrire celle dans laquelle je me trouvais.

En entrant dans une chambre où étaient réunis un grand nombre de fous en voie de guérison, le silence, les mouvements irrésolus et fantastiques de ces malades me firent comprendre qu'ils étaient livrés à la souffrance. Les yeux de ces insensés sans cesse en mouvement, l'indifférence de quelques-uns, l'excessive curiosité des autres, à la vue d'un étranger, tout excitait en moi de pénibles sentiments.

— Tous les malades que vous voyez ici, me dit mon conducteur, ne sont pas en convalescence; le plus grand nombre pourtant est dans cet état; mais nous plaçons avec eux quelques malades inoffensifs. Ici chaque profession, chaque passion, chaque état de la vie se trouvent représentés; la loi, la religion, la physique, les arts, figurent dans cette

triste galerie; l'avarice, l'amour, l'orgueil, la jalousie errent comme des fantômes; les uns sautent; les autres gambadent, rêvent, pleurent, grincent les dents, se désolent. Mais chacun, absorbé dans ses propres visions, ne subit nullement l'influence de ses voisins. Cet homme que vous voyez, dont l'aspect est si poétique, s'imagine être l'auteur du *Ménestrel de Battie*. C'est un Ecossais. Je vais l'appeler.

— Sandy, avancez et parlez à monsieur. »

Sandy, sans lever ses yeux ternes, s'avança et répondit :

— C'est moi qui suis l'auteur du *Ménestrel Battie!* et aspirant l'air à pleins poumons, il se mit à marcher au milieu de la chambre, traînant lentement ses pieds l'un après l'autre, de sorte qu'il faisait un pas en un quart de minute. Jamais le pauvre Battie ne fut si injurieusement représenté.

— Voyez-vous, reprit alors mon conducteur, cet homme à la figure réjouie, symbole de santé? C'est un des plus riches de l'Alabama. Il se croit un saint, et prétend faire des miracles. Il se nomme Gray. Venez ici, Gray.

Gray s'approcha, et me regarda fixement.

— Étranger, me dit-il, savez-vous qui je suis? Je parie que non.

— Vous avez gagné, lui répondis-je; je ne vous connais pas; mais si vous aviez la bonté de m'apprendre qui vous êtes?

— Je suis saint Barnabé ! fit-il, et je vais vous donner un conseil. Sortez d'ici le plus tôt possible, ou je ferai un miracle en votre faveur.

— Et comment cela? répliquai-je

— Je vais vous changer en âne. Vous marcherez à quatre pattes; c'est déjà fait; car il faut être un âne pour s'aventurer ici. Vous êtes, je le sais, un des directeurs du chemin de fer. »

On m'apprit que le pauvre M. Gray avait perdu la tête à la suite d'un accident de chemin de fer dans lequel sa femme avait été tuée.

Mon guide me fit ainsi voir bon nombre de pauvres fous

un cordonnier qui ne voulait pas chausser ceux qui ont les pieds plats, un prêcheur méthodiste, des poëtes incompris, des avocats, des philosophes; mais tandis que je satisfaisais ma curiosité, je n'avançais pas mes affaires du côté de miss Leslie. Je demandai à mon conducteur si je ne pourrais pas visiter maintenant le quartier des femmes.

— Pour cela, je vous l'ai dit, monsieur, il faudra vous adresser à M. le directeur; il est probable qu'il vous refusera, car il permet rarement ces visites. Je vais vous confier un secret; car vous m'avez l'air d'un brave homme. Eh bien! entre nous, notre directeur est un méchant scélérat. Surtout soyez discret.

— Je suis fâché, répliquai-je, de ce que vous m'apprenez; car vous devez bien le connaître, vous?

— Oh! oui; je le connais bien! Mais brisons là. Dites-moi, ajouta-t-il, depuis combien de temps êtes-vous allé à l'Opéra?

— Oh! il y a longtemps, plusieurs mois.

— Avez-vous jamais entendu Jenny Lind?

— J'ai eu ce plaisir, dans le dernier voyage que j'ai fait en Europe.

— Je suis enchanté que vous l'ayez entendue, continua mon guide, car il y a ici un homme qui a une voix et une méthode égales à la sienne; cet homme, le seul qui soit au monde, vous avez l'honneur de lui parler, c'est moi! »

Ces paroles étaient dites avec un calme parfait, avec toute l'apparence de la raison; et je ne savais ce que je devais penser au juste, car au milieu de la société dans laquelle je me trouvais, il devenait difficile de bien saisir la ligne de séparation entre la raison et la folie.

— Désirez-vous, continua-t-il, m'entendre, et juger par vous-même de la puissance de ma voix?

— Volontiers, répondis-je, pourvu que vous vous contentiez de quelques notes. »

Mon guide se mit à entonner un chant incroyable, qui ne ressemblait guère à de la musique. Je compris facilement alors que c'était un des malades du docteur.

— Vous êtes satisfait, n'est-ce pas? me dit-il de l'air le plus heureux du monde; je devine alors que vous êtes un homme de goût.

— Jamais, lui dis-je, Jenny Lind, dans ses plus beaux moments, n'a fait de cadences comme celle-ci. Je vais bientôt aller à Londres, où j'ai déjà entendu le rossignol suédois; je compte l'entendre encore, et alors, je serai tout à fait en état de faire la comparaison entre son talent et le vôtre.

— Bien! c'est cela, c'est cela! me dit-il d'un air mystérieux. Les musiciens craignent que je n'éclipse leur idole, et c'est pour cette raison qu'ils m'ont enfermé dans cette maison de fous. Et maintenant, au revoir, monsieur; je vous souhaite bien le bonjour. »

Tandis que je longeais la portion du bâtiment où demeurait le directeur, des cris, des blasphèmes vinrent frapper mes oreilles. Je passais alors près du quartier des fous furieux. Je regardai à travers une grille, et je vis une douzaine de fous attachés à leurs siéges, et qui s'imaginaient tous être des rois et des princes! Là j'aperçus l'empereur de toutes les Russies, auquel on avait mis la camisole de force pour qu'il se tînt tranquille; le Pape, qui sommait Henri VIII de terminer à coups de poing la querelle entre les catholiques et les protestants; Napoléon Bonaparte, personnifié par un individu qui portait d'énormes moustaches et chantait à tue-tête : *Non, je ne suis pas juif, non, je ne suis pas juif, mais je n'aimerai jamais le jambon!* L'archevêque de Canterbury offrait sa mitre en échange d'un bon cigare et d'un verre d'eau-de-vie. Je m'éloignai plein de dégoût et tout mal à mon aise. Au moment où je retirais la tête, un individu que je n'avais pas aperçu avança un doigt armé d'un ongle taillé

en pointe comme la griffe d'un aigle, à l'aide duquel il m'eût infailliblement crevé l'œil, si j'étais resté une minute de plus à sa portée.

J'entrai bientôt dans le salon.

— Eh bien, monsieur, me dit alors le directeur, vous venez d'avoir un bien triste spectacle?

— Vous avez raison, monsieur, c'est un bien triste spectacle; mais j'ai encore un désir à vous exprimer : je voudrais visiter le quartier des femmes. »

A ces mots, cet homme jeta sur moi un coup d'œil soupçonneux.

— Nous laissons rarement, me dit-il, voir les dames, à moins que l'on ne vienne pour une affaire. »

Ces paroles furent dites avec une certaine emphase et je remarquai aussitôt quelque finesse dans son œil cruel.

— Je suis venu, en effet, répondis-je, pour arranger une affaire, et je désire m'assurer de la manière dont les femmes sont traitées dans votre maison. Je suppose qu'une fois confiées à vos soins, il n'y a pas à craindre qu'elles puissent jamais s'échapper.

— Oh! quant à cela, mon cher monsieur, je vous réponds que non!

— Pas même, ajoutai-je, quand elles ne présentent aucun symptôme d'aliénation. Vous savez qu'il arrive souvent que la folie n'est apparente que pour les amis des malades?

— Je vous entends, je vous entends parfaitement, reprit le scélérat, qui comprit que j'avais appuyé avec intention sur ma dernière phrase.

— Non, continua-t-il, il n'y a pas de danger qu'elles s'échappent jamais; et quant au traitement, il est réglé sur la somme que l'on m'alloue. Quelques personnes qui désirent se débarrasser de leurs parentes *devenues folles,* mais qui conservent encore quelqu'amitié pour elles, font largement les choses. Dans ce cas, on traite fort bien ces malheureuses.

Dans le cas contraire, on les place dans un autre quartier en compagnie des folles, et alors elles deviennent bientôt aussi insensées elles-mêmes que leurs compagnes. Vous voyez que je vous parle carrément. Tenez, mon cher monsieur, je vais appeler une gardienne avec laquelle vous visiterez les cellules de mes dames. »

J'avais grand'peine à me contenir; mais il était plus sûr de me taire; et j'accompagnai la gardienne, qui justement était la même femme que j'avais vue dans le jardin avec miss Leslie. Elle me conduisit dans le quartier des femmes.

Celles-ci étaient moins nombreuses que les hommes, et presque toutes offraient le même caractère. C'était un amour malheureux, ou l'orgueil, ou la toilette, ou la débauche qui les avaient conduites à la folie. Cependant, en général, on ne voyait pas chez elles de ces scènes repoussantes que j'avais rencontrées chez les hommes; et, à deux ou trois exceptions près, il était impossible, sans un examen sérieux, de s'apercevoir de leur état, tant leur maintien était convenable.

— Voici, me dit ma conductrice, — après m'avoir fait traverser un long espace qui séparait le quartier des femmes de l'habitation du directeur, — voici des chambres habitées par des dames qui ont des amis qui paient généreusement; aussi, de temps en temps, on leur permet de se promener, en ma compagnie, dans le jardin. Attendez-moi un instant ici, je vais préparer ces dames à vous recevoir.

En parlant ainsi, la gardienne me quitta quelques minutes, puis elle revint me dire de la suivre; je lui obéis. J'espérais voir miss Leslie, mais je fus trompé dans mon attente; il n'y avait là que les deux folles dont elle m'avait parlé et qui se croyaient, l'une la reine de Babylone, l'autre la reine de Saba.

— N'y a-t-il que ces pensionnaires dans les chambres?

demandai-je d'un ton de voix qui trahit sans doute mon désappointement; car cette femme me regarda avec défiance.

— Non, monsieur, fit-elle, nous avons rarement quelqu'un ici. Le docteur ne prend des pensionnaires qu'à des conditions fort élevées.

Je compris que l'on m'avait fait attendre, pour conduire miss Leslie dans une autre chambre, avant de m'introduire moi-même; mais je me gardai bien de laisser deviner que je me doutais de la vérité.

Je retournai donc quelque peu désappointé au salon ; et comme l'on employait la ruse à mon égard, je résolus de gagner du temps; car je vis bien que je n'arriverais à rien en abordant franchement la question.

— Maintenant, monsieur, dis-je au directeur, parlons de l'affaire qui m'amène. Je vous remercie beaucoup de m'avoir laissé visiter votre établissement; permettez-moi de vous dire que je trouve votre méthode excellente, et digne des plus grands éloges. Quant au motif qui m'a conduit ici, ce n'est point simplement la curiosité de voir une maison d'aliénés, mais le désir de rendre service à quelqu'un. Nous prenons intérêt à une jeune dame, comme je vous l'ai fait entendre dans ma lettre, et je suis le *médecin* qui lui donne des soins. Comprenez-vous? L'autre monsieur désirerait m'accompagner demain, et nous pourrions alors vous présenter la jeune dame. Je désirerais qu'elle fût placée dans des appartements particuliers, sous la garde de la personne qui m'a accompagné, et qui me semble véritablement fort convenable.

— Oui, c'est une excellente femme! s'écria le directeur, en se frottant les mains, en songeant à une nouvelle pensionnaire qui paierait bien.

— Ainsi donc, dès demain, je puis amener ce monsieur?

— Oh! certainement, et la dame aussi, ajouta-t-il en

riant. Dans un cas pareil au vôtre, le prix est de cinq cents dollars d'entrée, et de mille pour la pension annuelle. Si l'on se récuse à payer cette somme, nous plaçons les fous dans un autre quartier, car il y a lieu de penser qu'alors leurs amis ne s'occupent plus d'eux. »

Je me levai, et j'étais tellement dégoûté de la présence de ce misérable, que j'eus bien de la peine à rester poli jusqu'à la fin ; lorsqu'il me dit adieu et me tendit sa main, que je pris dans la mienne, j'éprouvai le même dégoût que si j'eusse touché quelque reptile venimeux. Je ne respirai à mon aise que lorsque j'eus franchi l'enceinte de cet affreux repaire.

— Mon parti est pris, me disais-je. Oui, c'est le seul praticable : je vais aller trouver le magistrat ; je lui exposerai les circonstances de ma visite, et alors, j'amènerai deux constables munis de leurs armes et de l'autorisation nécessaire ; morte ou vive, avant demain soir, miss Leslie... sera sortie de cette infâme maison. »

Je suivis cette inspiration. Mais je trouvai plus de difficultés que je ne m'y étais attendu : le magistrat ne voulait pas se mêler de cette affaire ; il émettait quelques doutes sur mes droits. A la fin, pourtant, je le décidai, en lui promettant que, pourvu que je pusse obtenir l'objet de mes recherches, je ne pousserais plus à aucune investigation sur l'établissement. Ceci une fois réglé, on m'accorda l'assistance de deux constables, et, à une heure convenue, nous partîmes pour cette expédition.

J'étais quelque peu âgé pour jouer le rôle de chevalier errant ; mais le véritable héros de la Manche ne chevaucha jamais avec plus d'ardeur que moi, pour arracher à la cruauté d'un géant quelque demoiselle éplorée. Nous arrivâmes enfin, et ce fut le sourire sur les lèvres que le directeur nous reçut.

— Heureux de vous revoir, monsieur ! me dit-il ; ces messieur sont sans doute intéressés dans notre affaire ? Messieurs,

enchanté de vous voir; mais où est la dame? Je ne la vois pas.

— Oh! j'espère que la dame sera bientôt avec nous, répondis-je; et maintenant, monsieur, ayez la bonté de fermer la porte, l'affaire exige le secret.

— C'est juste, c'est juste! répliqua-t-il, en tournant la clef dans la serrure. L'un des officiers, comme nous en étions convenus d'avance, se plaça alors devant la porte.

—Maintenant, fit le docteur, maintenant, monsieur, exp quons-nous; quelle est cette dame? quel est son nom?

— Cette dame, dis-je, se nomme miss Leslie..., et est déjà dans votre maison. »

Notre homme changea de couleur, et grinça des dents; mais il se remit aussitôt:

— Nous n'avons ici personne de ce nom! s'écria-t-il.

— On peut vous avoir donné un faux nom, monsieur, mais la dame dont je parle est ici: je l'ai vue, je lui ai parlé dans le jardin, quoique hier on l'ait fait cacher lorsque j'ai visité l'établissement. Au reste, continuai-je, je suis muni d'une autorisation qui vous forcera bien à la retrouver.

— Mais si elle n'est pas ici? Toutes les autorisations du monde ne pourraient me forcer à vous rendre cette personne!

— C'est ce que nous allons voir. Officiers, montrez vos armes et exhibez vos pouvoirs: que l'un de vous retire cette clef de la porte. On a exercé contre cette dame des traitements infâmes, et j'ai le droit d'exiger qu'on la mette en liberté!

— Certaines raisons de famille, reprit alors cet homme d'une voix lamentable, font que souvent les malades entrent chez nous sous de faux noms. Qu'avons-nous à voir à cela? Notre devoir n'est-il pas de satisfaire aux désirs des parents?

— Votre maison est une maison de santé, et non pas une

prison ; je vous somme donc de représenter la dame que je vous demande.

— Encore faut-il que ce soit possible, ajouta-t-il d'un ton bourru ; car alors ?...

— Alors nous avons l'ordre de vous arrêter, comme complice de séquestration et de meurtre. Faites venir celle que nous demandons, ou nous vous emmenons.

— Si vous désirez voir la dame que je soupçonne être celle dont vous parlez, je vais aller la chercher, fit-il en se dirigeant vers la porte.

— La porte est fermée, répondis-je. Ces messieurs sont des constables armés de pistolets ; nous vous gardons à vue ; l'un d'eux va vous donner le bras ; êtes-vous prêt à nous accompagner ? »

Quand ce misérable vit qu'il n'y avait pas moyen de nous échapper, il consentit à nous conduire à la chambre de miss Leslie, plutôt que de nous laisser faire des recherches qui auraient pu amener la découverte de quelque autre crime.

La pauvre enfant était presque folle de joie, lorsqu'elle se vit libre ; d'abord j'eus bien de la peine à lui faire cesser ses extravagances et beaucoup de mal à l'empêcher de s'évanouir.

Après lui avoir laissé tout le temps nécessaire pour se remettre, après avoir placé ses effets dans ma voiture, nous quittâmes cette horrible maison.

Je récompensai convenablement mes deux constables, et je me rendis à mon hôtel avec ma protégée...

A l'aide des papiers que celle-ci avait serrés dans l'une de ses malles et des détails qu'elle me donna plus tard, à l'aide des aveux de Harrisson et de sa maîtresse, réunis à quelques faits jusqu'ici ignorés, je parvins à éclaircir cette affaire si étrange, si obscure, et si abominable.

XXII

Le récit de miss Leslie.— Histoire succincte de sa séduction, de son faux mariage. — M. et mistress Mason.

J'ai dit, dans le chapitre précédent, que miss Leslie avait conservé dans une malle quelques papiers qui m'ont beaucoup servi à éclaircir tous ces mystères. Pour le moment, ce n'est pas de ces documents que nous allons nous occuper: il faut, avant tout, que nous fassions connaître quelques personnages qui figurent dans cette singulière histoire.

Après avoir arraché miss Leslie aux mains de l'infâme directeur de la maison d'aliénés, je la conduisis à New-York. Comme elle désirait autant que moi n'être pas exposée à la curiosité des indiscrets, je l'installai dans une maison campagne qui m'appartenait, située à quelque distance de la ville, et je la confiai aux soins de ma femme. Nous recevions peu de monde; car mistress W... était assez mal portante, non qu'elle fût atteinte de quelque maladie bien définie, mais elle commençait à ressentir les effets de l'âge. Lorsqu'il nous arrivait quelque visite, il était facile à miss Leslie de se retirer dans sa chambre, jusqu'à ce qu'on fût parti. De la même manière il lui était possible d'éviter les regards indiscrets, aussi bien que si elle eût encore été enfermée dans les murs de la maison des fous. Il y avait encore un autre motif qui m'avait décidé à conduire chez moi la pauvre demoiselle: j'étais certain que, dans l'histoire de sa vie, il existait des détails secrets qu'elle ne pouvait se décider à me

raconter, et dont la connaissance m'était cependant indispensable pour arriver à relier tous les faits de cet étrange mystère.

J'espérais donc qu'une fois devenue intime avec ma femme, elle lui confierait les choses dont elle n'avait pas voulu me parler tout d'abord. Je ne la croyais pas capable de s'être laissé entraîner de plein gré hors du droit chemin; et quand le mal irréparable avait été connu d'elle, elle avait dû s'abandonner à son naturel léger, et montrer une gaieté qui était loin de son cœur. Il ne faut pas toujours regarder l'éclat des yeux ou le sourire des lèvres comme le signe certain du bonheur. Bien souvent un observateur superficiel prend pour de la joie l'apparence de ceux qui sentent le plus vivement; il trouve gaie la physionomie de ceux dont la fibre est la plus facile à s'exalter au plus haut degré. Ceux qui sentent profondément ne sont pas toujours ceux dont les yeux sont rougis de larmes, ceux dont les traits portent l'empreinte de cuisants soucis. C'est dans la solitude de leur demeure qu'ils se livrent aux déchirements de leur cœur. La vraie douleur est une chose sainte qu'on n'expose pas en public.

Telle était mon opinion sur le compte de miss Leslie et je ne me trompais pas sur son caractère. Quelques jours après, elle raconta à ma femme, en lui accordant pleine et entière liberté de me la rapporter, l'histoire de son malheureux amour; car elle avait compris que tous ces détails pouvaient m'aider dans les recherches que je faisais au sujet de la disparition et peut-être du meurtre de mistress Mason et de son enfant.

Je vais écrire tous ces faits tels que je les ai entendu raconter par ma femme, c'est-à-dire en laissant la parole à miss Leslie.

« Ce fut à West-Point, dans l'Etat de New-York, pendant une visite que je faisais à l'une de mes amies, que je vis,

pour la première fois, Harrisson, l'auteur de tous mes maux et de toutes mes angoisses. Je n'avais pas encore fait votre connaissance ; car je me rappelle fort bien que nous nous sommes trouvés ensemble, vous, le docteur et moi, à New-Port, pendant la saison des bains de mer.

» Harrisson était alors un beau et agréable jeune homme, accompli de toutes manières, doué surtout de ces avantages extérieurs qui sont un passe-port dans le monde élégant. J'étais alors bien jeune et sans expérience; Harrisson avait quelques années de plus que moi, et j'étais très-flattée d'avoir été distinguée par lui. Je crains d'avoir été alors un peu vaine, et j'avoue que mon amour-propre était satisfait de toutes les marques d'attention qu'il me prodiguait; car elles eussent été certainement agréées par beaucoup d'autres dames moins jeunes que moi.

» Harrisson, comme je l'ai appris depuis, avait vu s'éloigner de lui ses parents et ses amis, à cause de ses mœurs dissolues; car il appartenait à une riche famille de l'Etat de la Caroline du sud, par l'influence de laquelle il eût pu obtenir une belle position dans la société. Mais sa vie de débauches et des fautes graves, à ce qu'il paraît, lui firent perdre tout le fruit qu'il eût retiré de ces relations. Pendant longtemps il échappa aux conséquences de sa détestable conduite, grâce à la bourse de ses amis; mais ceux-ci se lassèrent enfin de lui venir continuellement en aide ; et un beau jour entraîné par l'ivresse, il s'enrôla dans l'armée des Etas-Unis. Après quelque temps passé au service, ses amis prirent des informations sur son compte; et, comme sa conduite était irréprochable, ils le rachetèrent, en lui fournissant les moyens de recommencer la vie, sur de nouveaux frais, dans l'un des Etats du Nord, loin de ses anciens compagnons de débauches. Ils lui promirent en même temps de lui faire bon accueil et de le raccommoder avec sa famille, s'il donnait des preuves de retour à une conduite meilleure. Ce fut alors

» En rentrant dans ma chambre, je ne pus m'empêcher de pleurer pendant plusieurs heures. Je ne savais que lui répondre, car il m'avait surtout recommandé de ne me confier à personne. Il fallait même, disait-il, que notre mariage restât secret pendant quelque temps, parce qu'il avait des amis qu'il n'osait pas contrarier, et qui avaient d'autres projets à son égard ; mais il avait ajouté qu'une fois réellement marié, ceux-ci en prendraient leur parti. Quant à lui, il me jurait qu'il ne donnerait jamais sa main à une autre femme, quelque belle, quelque riche qu'elle fût, puisqu'il m'aimait.

» Comme la plupart des jeunes filles de mon âge, j'avais lu beaucoup de romans, dont les héros avaient toujours à la bouche des paroles de désintéressement. Il me semblait donc que bien que je fusse une riche héritière, Harrisson agissait comme eux, en m'offrant de m'épouser. Bien plus, je le trouvais bien supérieur à tous ces héros, et mon imagination le dotait de toutes les vertus.

» Je me rappelle encore la première heure qui nous réunit. C'était par une nuit calme et paisible; nous nous promenions sur le rivage, tandis que les autres baigneurs étaient retirés dans les hôtels. Çà et là, on distinguait quelques couples occupés sans doute comme nous l'étions nous-mêmes. Le vaste océan qui s'étendait au loin devant nous, les collines derrière lesquelles la lune commençait à paraître, le sable fin sur lequel nous marchions, tout préparait l'âme aux tendres émotions. C'était bien l'heure où les esprits mystérieux se rassemblent. Tandis que nous errions lentement sur le rivage, évitant le flot qui commençait à monter, écoutant le doux murmure de la vague qui se brisait sur les cailloux, mon cœur s'enivrait d'amour. Aujourd'hui encore, il me semble entendre la voix du tentateur, et en même temps une autre voix plus faible, qui me disait: « Prends garde ! ne sois pas trop crédule ! les propos si doux d'un amant sont aussi trompeurs que les flots profonds de l'Océan! »

» Etait-ce un simple effet de mon imagination, ou ces paroles ont-elles réellement résonné à mes oreilles?

» Quoi qu'il en soit, je promis cette nuit de devenir secrètement la femme de Harrisson le plus tôt possible. Dès que mon amant eut reçu cette promesse, il me remercia dans les termes les plus brûlants et partit le lendemain, afin que tout fût prêt, disait-il, à mon arrivée à New-York, où il me faudrait retourner la semaine d'après.

» Au jour indiqué je revins à New-York, où je trouvai Harrisson à un rendez-vous convenu à l'avance. Il m'assura que toutes les formalités préliminaires avaient été remplies; puis ensuite il me fit monter en voiture et me conduisit dans la maison d'un de ses amis, où un prêtre nous attendait. Là, ce soir même, je reçus sa foi et je lui donnai la mienne avec la conviction de contracter une union légitime.

» Après la cérémonie, celui que je regardais comme mon époux me reconduisit à l'entrée de la rue où demeurait mon tuteur; avant de nous quitter, nous convînmes d'un autre rendez-vous pour lendemain.

» Dès le matin du jour suivant j'allai trouver Harrisson, et nous fîmes ensemble une longue promenade. Mon tuteur me laissait toute liberté d'aller et de venir à mon gré. Il avait en moi la confiance la plus aveugle. Plût au ciel que je n'en eusse jamais abusé!

» Nous continuâmes à nous voir ainsi secrètement pendant quelque temps. Plus d'une fois Harrisson me racontait la contrariété qu'il éprouvait de n'avoir pas reçu des traites qu'il attendait de ses amis; et comme j'avais toujours un capital assez considérable à ma disposition, je lui donnais la somme qu'il désirait.

» Un jour, il m'annonça qu'une affaire importante le forcerait à s'absenter de la ville pour un temps assez court. Il était désolé, me disait-il d'être contraint à me quitter ainsi; mais il lui était impossible de faire autrement. En même

temps il me donna à entendre qu'il était dans une position gênée parce que la pension qui lui était faite ne lui avait pas été envoyée. Il ne pouvait expliquer ce retard qu'en l'attribuant à la maladie de quelque membre de sa famille. Du reste, il avait écrit pour s'en assurer.

» Il me demanda alors si je ne pouvais pas lui avancer pour quelque temps un somme d'argent dont il désigna le chiffre, mais je lui rappelai lui avoir donné tout celui dont je pouvais disposer. Il me demanda ensuite quel était le montant de la dot qui m'appartenait en propre. Trente mille dollars, lui répondis-je. Puis il s'enquit de la possibilité d'en mettre une partie à sa disposition, cinq mille, par exemple.

» Je répliquai qu'à mon grand regret la chose me semblait impossible jusqu'à ce que j'eusse vingt et un ans, ma fortune étant sous le contrôle de mon tuteur. S'il m'eût été permis de me procurer quelque argent, je le lui aurais certainement donné, mais cela ne se pouvait absolument pas. Il me quitta alors assez froidement, en m'embrassant, et disparut. Où allait-il ? Il ne me le dit pas, ou tout au moins mon chagrin et mes angoisses me l'ont fait oublier. Harrisson demeura un mois absent. Je ne sais comment cela se fit, mais en réfléchissant dans ma solitude à ce qui s'était passé, il me semblait assez étrange qu'un homme qui faisait parade d'une fortune considérable pût se trouver jamais assez gêné pour avoir besoin d'une somme comparativement peu importante. Je me rappelai alors avoir lu dans un journal l'histoire d'un homme qui s'était emparé de tout le bien de sa femme, et je résolus dès lors de ne donner jamais à Harrisson, dont j'étais loin de me méfier encore, que les intérêts de la somme qui m'appartenait.

» Trois semaines plus tard, mon tuteur mourut subitement, sans avoir pris aucune disposition relative à ma tutelle pour le reste de ma minorité ; de sorte que je me trouvai complétement maîtresse de ma fortune.

» Le surlendemain de ce triste événement, et une semaine plus tôt que je ne l'attendais, Harrisson se présenta à la maison. Ses affaires, disait-il, l'avaient retenu bien moins de temps qu'il ne l'avait supposé d'abord, et il se hâtait de venir me voir. Il manifesta une grande surprise et beaucoup de regret de la mort de mon tuteur. Mais cette surprise était feinte, comme je le soupçonnai de suite; car s'il n'eût rien su, comment serait-il venu chez mon tuteur, lui qui ne s'y était jamais présenté auparavant?

» Quelque temps après, Harrisson revint encore à la charge au sujet de ma fortune; mais je ne voulais consentir à la lui remettre entre les mains que lorsqu'il m'aurait reconnu publiquement pour sa femme. Comme je vis que cela le contrariait, les choses en restèrent là; toutefois, je promis de lui laisser la libre disposition des revenus.

» Il se trouva bientôt lui-même à la tête d'une somme assez considérable, et nous vécûmes heureux comme mari et femme. Une chose seulement m'inquiétait, c'est qu'il se refusait à me présenter à sa famille et à ses amis.

» A cette époque, Harrisson me fit faire la connaissance de M. Mason, qui nous vint voir très-fréquemment. Cet homme passait souvent des jours et des semaines entières chez nous, dans notre maison de campagne, où nous vivions fort retirés.

» Je n'aimais pas beaucoup M. Mason, et ce qui me déplaisait surtout en lui, c'étaient ses habitudes de dissipation, qu'il ne savait pas cacher comme le faisait mon mari; et pourtant M. Mason occupait une position importante dans une grande maison de commerce de New-York.

» Un soir d'été je me tenais à la croisée ouverte de ma chambre à coucher, admirant la pureté du ciel, lorsque mon attention fut attirée par les voix de Harrisson et de M. Mason, qui se parlaient sur un ton assez élevé.

» Je n'étais pas venue là pour écouter; mais pourtant un sentiment tout particulier m'engagea à rester à ma place.

Je reconnus bientôt que les deux jeunes gens se querellaient; or, comme ils avaient toujours été dans les meilleurs termes, cela m'étonnait et m'alarmait en même temps. Bientôt je reconnus qu'il s'agissait de quelque femme, et cette circonstance contribua singulièrement à augmenter ma curiosité.

» A la fin, j'entendis Mason se moquer de Harrisson en lui disant que sa position sociale n'était pas plus régulière que la sienne, car il savait fort bien que son mariage était faux.

» J'approchai ma tête de la porte, pour mieux entendre. Mon Dieu! comme mon cœur battait! Etait-ce de moi que parlait M. Mason, quand il faisait allusion à un faux mariage?

» J'en eus bientôt entendu assez pour que le doute même ne fût plus possible. Un instant, je me sentis défaillir; j'aurais voulu disparaître dans les entrailles de la terre, pour cacher ma honte et mon déshonneur! Mais, ce premier sentiment passa bien vite, et fit place à une rage inconsidérée. J'ouvris brusquement la porte, et je me jetai entre ces deux scélérats. J'accusai Harrisson de son crime! Il parut d'abord atterré, essaya de balbutier quelques mots d'explication, prétendant que je m'étais trompée, que j'avais mal entendu. Mais j'en avais trop appris pour n'être pas certaine de mon malheur. Rien ne put m'apaiser; je ne voulus entendre aucune explication, et je les menaçai tous les deux.

» Mason sortit bientôt, et je me trouvai seule avec Harrisson. Jusqu'alors il n'avait cessé de me parler avec douceur; j'écoutai ses excuses. Certaines raisons qu'il ne pouvait m'expliquer, disait-il, l'avaient forcé à agir comme il l'avait fait; mais un jour, un jour très-prochain, arriverait où il réparerait sa faute par un mariage sérieux, et sa faute alors serait réparée. Il me jurait en outre que s'il m'avait trompée, c'était son ardent amour qui en était cause, car il craignait de me perdre, s'il eût attendu.

» Mon Dieu! mon Dieu! comment ai-je pu me rendre à ce langage artificieux! Hélas! cet homme me fascinait. Ce

soir-là même, il partit, emportant ma promesse de garder le silence sur tout ce qui venait de se passer, et de rester avec lui, ainsi que je l'avais fait jusqu'alors. Je faisais là un premier pas dans une mauvaise voie : j'aurais dû le quitter à l'instant même; mais je craignais de le mettre dans l'embarras : je l'aimais trop!

» A quelque temps de là, Mason conduisit auprès de nous une jeune dame qui passait pour sa femme. Elle s'imaginait être mariée avec lui, et je le croyais aussi. Elle resta dans la maison quelque temps, et donna le jour à un enfant qui ne vécut que quelques semaines.

» Je ne sais comment cela se fit, mais cette pauvre créature, qui avait cinq ou six années de plus que moi, apprit bientôt qu'elle avait été trompée comme je l'avais été moi-même. Elle refusa de dénoncer son coupable amant, car elle l'aimait à l'adoration, mais elle ne supporta pas son malheur aussi facilement que moi, car elle devint, au contraire, fort triste et très-mélancolique.

» Je dois dire que M. Mason et Harrisson nous traitaient avec beaucoup de douceur, et que nous étions aussi heureuses que possible dans notre triste position.

» Un soir, M. Mason ne revint pas de New-York, et sa pauvre femme s'abandonna à une mortelle inquiétude. Le lendemain matin, on nous apporta le journal comme à l'ordinaire. Elle le prit et se mit à le parcourir. Puis tout à coup elle poussa un cri aigu et s'évanouit.

» Quand elle revint à elle, elle me saisit la main en murmurant ces mots : Ah! cette horrible gazette! cela n'est pas et ne peut être vrai!

» Harrisson était sorti de grand matin; nous étions seules avec les domestiques : je pris le journal et je lus l'article qui avait produit ce terrible effet. Hélas! il s'agissait d'un détournement frauduleux dans la maison de commerce où travaillait M. Mason, et on laissait entendre qu'il en était l'auteur.

» La pauvre mistress Mason tomba dans un complet abattement, jusqu'à ce qu'enfin, tout à fait épuisée, elle s'abandonna au sommeil.

» Harrisson rentra enfin, et me confirma la malheureuse nouvelle. M. Mason avait été arrêté; mais on l'avait mis en liberté, moyennant une caution considérable qu'il avait pu se procurer. Du reste, il était certain que l'affaire s'arrangerait, grâce à l'intervention de quelques puissants amis. Vers dix heures, M. Mason se présenta. Sa femme se réveilla au son de sa voix, se jeta à son cou et le couvrit de baisers.

» — Edouard, cher Edouard, s'écria-t-elle, vous n'êtes pas coupable, n'est-ce pas? Dites-moi que vous n'êtes pas coupable?

» — Non, non, répondit-il : c'est une déplorable erreur qui ne peut tarder à être reconnue. Et, en disant ces mots, il déposa un baiser sur les joues pâles de la pauvre femme.

» La même nuit elle mit au monde un second enfant, qui mourut presque aussitôt.

» L'affaire de M. Mason traîna en longueur : il fut enfin mis hors de poursuites ; mais le public ne jugea pas aussi favorablement sa conduite que le jury. Harrisson et M. Mason résolurent alors de passer en Californie, pour y entreprendre des affaires. Mais avant de s'embarquer ils prirent certains arrangements au sujet de ce qui nous concernait, mistress Mason et moi.

» J'avais conservé une ou deux amies qui ignoraient la fausse route où j'étais engagée; j'allais les voir de temps en temps. Ces demoiselles sortaient fort rarement, et je ne voulais pas leur faire connaître ma position. Un jour, pourtant, je faillis être découverte, car l'une d'elles arriva à New-York à l'improviste ; mais je la fis monter en voiture et je l'emmenai à la promenade ; puis je m'excusai de ne pouvoir la recevoir chez moi, ce qui était un peu vrai, car mistress Mason y était alors en couches.

» Ce fut à cette occasion que le docteur W... m'aperçut en voiture, et me reconnut, malgré le voile épais que je portais toujours, et grâce aux bagues que j'avais eu l'imprudence de conserver aux doigts.

» Peu de temps après le départ de Mason et de Harrisson mistress Mason mit au monde un troisième enfant fort bien portant. Hélas ! je crains bien que ni la mère ni l'enfant ne soient plus de ce monde ! Tandis que nous vivions ainsi toutes deux nous recevions régulièrement des lettres de Californie, quoique pourtant à d'assez longs intervalles. Nous pensions que M. Mason et mon mari s'étaient associés pour leur entreprise ; et nous faisions des vœux pour qu'elle fût heureuse. Nous espérions aussi que bientôt ils nous enverrraient dire de venir les rejoindre, car alors nos chagrins eussent cessé sur cette terre lointaine ; tout triste souvenir eût été effacé, et nous aurions vécu heureux, réunis les uns aux autres.

» Cependant, les lettres que nous recevions de San-Francisco devenaient de plus en plus rares ; mais comme nous avions intérêt à connaître toutes les nouvelles de la Californie, nous faisions la plus grande attention aux articles relatifs à ce pays dans les journaux américains.

» Je lus enfin certains paragraphes étranges, que je crus instinctivement s'appliquer à Harrisson et à M. Mason ; leur teneur me fit craindre qu'ils ne se fussent engagés dans une mauvaise voie. Autant que possible, je cachai mes soupçons à mistress Mason, car elle était si faible, que je craignais que la moindre secousse ne provoquât chez elle une maladie sérieuse. J'étais occupée à couper un de ces paragraphes dans un journal, lorsque le docteur me surprit. Peut-être vous a-t-il parlé de cela.

» J'ai disposé tous ces articles dans un *scrap-book* par ordre de dates. Ce livre est encore au fond de l'une de mes malles. Personne ne s'est douté que je possédasse ces documents, car on me les aurait enlevés pour les détruire.

» Un jour, c'était quelques semaines après l'accouchement de mistress Mason, nous fûmes surprises par l'arrivée subite de Harrisson, qui nous apprit que M. Mason était aussi revenu de Californie, et nous attendait dans une petite auberge de Pensylvanie, où il fallait sur-le-champ nous préparer à aller le rejoindre.

» C'est ce que nous fîmes. Mais il est inutile de pousser plus loin mon récit, le docteur W... connaît le reste de mes aventures. »

Après avoir raconté son histoire et ses angoisses à ma femme, qui me les a rapportées mot à mot, miss Leslie me pria d'examiner les papiers qu'elle avait en sa possession, et de compulser les articles placés dans son *scrap-book*, car elle croyait que je pourrais en tirer des éclaircissements suffisants.

XXIII

Lettre de Galveston.— Révélations de Harrisson. — Sa condamnation. — Les hallucinations du meurtrier de mistress Mason.

Quelques jours après avoir entendu le récit que je viens de reproduire, je reçus une lettre de cet ami dont j'ai déjà parlé, qui était allé à Galveston, pour tâcher de voir Harrisson et sa maîtresse, dans le but d'apprendre quelque chose sur la maison d'aliénés où était enfermée miss Leslie. Il avait fini par s'intéresser presque autant que moi-même à cette affaire. Voici cette lettre de mon ami :

Galveston, le.....

Cher docteur, parlons maintenant de la principale affaire qui m'a conduit, sinon au bout du monde, du moins aux extrêmes limites de la civilisation. J'ai eu plusieurs entrevues avec Harrisson et la femme arrêtée avec lui. Celle-ci, comme vous pouvez vous en douter, semblait d'abord plus communicative que lui; mais elle est, depuis, devenue tout à fait muette. Harrisson, tout en gardant la plus grande réserve sur ce qui le concerne, m'a donné quelques renseignements qui pourront être utiles sur la bande de malfaiteurs à laquelle il était affilié en Californie. Il ne m'a confié, du reste, tous ces détails qu'à la condition expresse qu'on ne s'en servirait nullement dans l'instruction de son procès, et comme je me fais un point d'honneur de tenir ma promesse, je vous prie de garder tout ceci pour vous seul.

Il m'a raconté qu'après avoir quitté NewYork, avec une autre personne qu'il ne voulait pas nommer — les voleurs ont aussi leur point d'honneur! — il s'était embarqué pour San-Francisco, par la voie du cap Horn. Comme il avait une somme considérable — je crains bien qu'elle ne fût due à des moyens peu honorables, — il s'était livré, avec son ami, à de grandes spéculations. Dans le commencement, leurs affaires avaient prospéré.

Mais il vaut mieux que je laisse parler Harrisson lui-même, ce qui m'est d'autant plus facile, qu'en le quittant, j'ai pris une note très-exacte de ce qu'il venait de me dire.

« En débarquant sur le rivage californien, m'a-t-il dit, notre premier soin fut de compter à quel chiffre s'élevait notre capital, et de décider entre nous quel était le plus sûr moyen d'en tirer bon parti. Nos deux bourses réunies, nous possédions neuf mille dollars; mais la plus grande partie de cette somme appartenait à Mason. Je comptais pourtant y ajouter dix mille dollars, provenant de la fortune d'un de mes pa-

rents qui venait de mourir sans laisser de testament, et dont j'étais le seul héritier. Cet argent était placé en différents endroits; et la difficulté de le retirer devint la cause de tous les malheurs qui m'ont frappé; car si j'avais pu mettre dans notre affaire tout ce qui me revenait, nous n'aurions eu à essuyer que des revers passagers; tandis que nous nous trouvâmes ruinés, sans pouvoir nous relever, au moment où un arrivage subit de marchandises sur la place vint déprécier nos articles, et nous laisser sans un sou vaillant.

» Nous avions commencé notre entreprise avec l'intention de faire un gain honnête afin de retourner à New-York y rejoindre nos femmes. »

Remarquez, docteur, qu'il parle de sa femme et de celle de son compagnon. Ne serait-ce pas sa femme qui est dans la maison d'aliénés? et ces dix mille dollars, succession d'un parent mort, ne proviendraient-ils pas de cette infortunée?

Il continua ainsi :

« Mais cette malheureuse catastrophe nous fit renoncer à toutes nos bonnes résolutions; nous venions de faire l'épreuve des mécomptes auxquels on s'expose en faisant des affaires honnêtes. Que nous en était-il revenu? après cette première épreuve de loyauté, nous étions restés sans un shilling!

» Nous résolûmes d'en user, à l'avenir, avec le genre humain, comme le fait un gourmand avec les huîtres, mangeant la chair et jetant les écailles; c'est-à-dire de ne rien négliger pour nous enrichir, à l'occasion, et de ne mépriser aucune capture, quelque petite qu'elle fût. Nous cherchâmes donc quelle serait la meilleure manière de commencer ce nouveau genre de vie, ou plutôt de recommencer, dans un pays presque étranger, la profession de *chevaliers d'industrie* que nous avions exercée ailleurs. Il convenait d'employer du reste d'autres procédés, car mon compagnon était un de ces respectables coquins, qui, tant qu'on ne les a pas découverts, marchent d'un pas ferme dans leur voie, et se

font passer pour des membres honorables de la société. Quant à moi, j'exerçais mon habileté aux tables de jeux, et j'y travaillais de différentes manières qu'il est inutile de vous expliquer. Ma partie, sans être plus coupable, était plus exposée aux affronts et au mépris. Nous travaillions donc comme associés, tout en gardant le secret, car l'honnête fripon ne voulait pas être compromis avec le misérable vagabond. Nos affaires allaient passablement, quand un coup malheureux, que l'on vint à découvrir, nous fit comprendre à tous deux qu'il était temps de quitter le pays. Nous partîmes, en laissant maîtres de nous succéder quelques honorables gentlemen qui, sans nul doute, seront un jour dans la position où je me trouve en ce moment. Aujourd'hui ils rougiraient de nous reconnaître ; leur conduite est encore cachée, et ils marchent tête levée.

» Nous étions donc dans l'alternative ou de mourir de faim dans ce pays, ou de nous avilir par quelque larcin de bas étage, lorsque je rencontrai quelques amis que j'avais connus aux Etats-Unis. Ils me reconnurent fort bien, mais ils hésitaient à me parler ; car si, en Californie, on met de côté toute distinction entre ceux que le monde appelle les honnêtes gens, cela n'empêche pas ceux-ci d'être soupçonneux dans un pays où les fripons se montrent sans honte à visage découvert.

» Je m'arrangeai pourtant de manière à renouer connaissance avec mes anciens amis.

» — Que faites-vous ici, Harrisson? me demanda-t-on tout d'abord, après que j'eus présenté mon compagnon, et à la suite des banalités de quelques lieux communs.

» Je racontai alors les difficultés et l'embarras dans lesquels je me trouvais pour le moment ; j'attribuai ma gêne présente à cette crise monétaire si imprévue, si étrange dans le pays de l'or, et j'exprimai l'espoir que les choses reprendraient peu à peu leur situation normale.

» — Y a-t-il longtemps que vous n'avez joué? me demanda l'un d'eux.

» Je répondis que non, en l'assurant que j'avais été si bien battu, qu'il ne me restait pas de quoi me rattraper avec les dés, ni avec les cartes.

» —C'est fâcheux, c'est fâcheux, me répondit mon interlocuteur; mais nous sommes engagés dans une certaine affaire, dans laquelle il pourrait bien y avoir place pour vous, si vous voulez nous jurer d'avance le secret. Songez-y! quand vous saurez de quoi il s'agit, vous n'aurez plus la faculté de nous quitter, car il y va de la vie!

» — A quelle époque, en quelle occasion avez-vous pu croire que j'étais un lâche? répondis-je en relevant la tête.

» — Jamais, c'est vrai, je le déclare, reprit mon ancienne connaissance. Aussi je suppose que nous pouvons vous compter comme un des nôtres.

» — Et mon compagnon? leur dis-je.

» — Répondez-vous de lui?

» — Serait-il mon ami sans cela?

» — Soit; nous l'enrôlerons aussi. Mais les périls sont grands si les bénéfices sont considérables. Avant tout, il ne faut pas de sots scrupules!

» — Des scrupules! répliquai-je, nous n'en avons ni l'un ni l'autre.

» Nous nous séparâmes à la nuit. Mes nouveaux amis me donnèrent une petite somme pour nos besoins particuliers, et je promis de les rejoindre le lendemain à l'heure convenue.

» Je ne crus pas nécessaire d'expliquer à mon camarade les soupçons que j'avais sur la nature de l'affaire dans laquelle nous allions nous engager; je savais qu'une fois des nôtres, il me serait facile de faire taire le cri de sa conscience, si elle voulait lui parler encore. Nous nous rendîmes ensemble dans une maison de jeu; c'était la première fois que cela

m'arrivait depuis que nous étions en Californie. En moins d'une demi-heure, j'avais quadruplé la somme que l'on venait de me prêter. Mon compagnon ne joua pas, et sortit de la maison avec moi. En regagnant notre misérable demeure, je faisais sonner mon or, en disant : — Voilà de quoi convaincre tout homme sage de la fausseté du vieux proverbe : L'honnêteté est le meilleur des principes. Bah ! je voudrais bien qu'on me donnât une bonne définition de ce mot : l'*honnêteté !* Chacun a ses idées à soi sur ce qui est avantageux. Je suis d'avis que cette qualité, ou du moins ce que tant de fous et de bavards appellent de ce nom, est un oiseau bien rare chez les hommes, et plus rare surtout chez ceux qui font parade de leurs richesses.

» Le lendemain, je trouvai mes camarades au lieu et à l'heure indiqués, et je fus initié à l'affaire secrète qu'ils entreprenaient avec l'espoir de grands avantages.

» Ils avaient formé une association régulière, parfaitement organisée, composée d'hommes de toutes les professions, de toutes les conditions sociales, que le *crime*, comme on dit dans le monde, avait rendus tous égaux.

» Parmi eux se trouvaient deux ou trois mineurs, forts gaillards aux poings vigoureux, capables de fouiller la terre pour leur propre compte, qui pensèrent sagement que, puisque tout le monde pille plus ou moins, ils feraient bien de s'emparer du fruit des travaux des autres. L'un d'eux était un mineur du Cornouailles qui avait quitté depuis longtemps l'Angleterre pour venir au Pérou. Il était fort connu pour découvrir les bons gisements ; de manière qu'à l'aide de ses camarades, mineurs comme lui, il parvenait à rassembler un grand nombre de gens qui voulaient profiter de son expérience.

» Les associés étaient justement alors campés près de la rivière de Tolumne, où l'on venait de découvrir un très-riche gisement, ce qui fit un peu différer ma présentation. Du

reste, les mineurs de la rivière de Tolumne dépensaient une grande partie de leur poudre d'or à Stockton, ville la plus voisine de l'endroit où ils travaillaient. Deux des hommes de la bande, qui autrefois avaient vendu des liqueurs à New-York, tenaient un cabaret à Stockton même, où les mineurs de l'association conduisaient leurs camarades sans défiance, pendant le temps qu'on leur volait leurs gains si péniblement acquis. Un troisième avait ouvert une maison de jeu. Ceux qui n'avaient pas voulu laisser leur raison au fond des verres étaient encore plus vite dépouillés par les dés ou les cartes. Il y avait dans cette dernière maison quelques membres de l'association chargés de mettre les parties en train et habiles à faire tourner la chance en faveur de la bande. Quelques entêtés se refusaient-ils à jouer comme à boire, on les laissait quelque temps accumuler leur poudre d'or, mais on prenait bonne note de leur premier voyage à la ville pour les suivre à la piste et faire en sorte qu'on pût dire ensuite qu'ils avaient été *surpris et tués par les Indiens.* Inutile d'ajouter que le trésor de ces gens entêtés était apporté dans la caisse sociale.

» Grâce à ces moyens criminels, les associés eurent bientôt amassé des sommes considérables. Quelques-uns étaient venus à San-Francisco, où je les rencontrai, et mes talents au jeu les avaient engagés à m'admettre avec eux. J'avais accepté, à condition d'avoir de suite part entière dans les bénefices, attendu que je connaissais ma valeur personnelle. Quant à mon compagnon, dont franchement les scrupules étaient peu nombreux, on devait l'utiliser pour attirer les pigeons dans le piége afin de les plumer.

» Lorsque toutes nos conventions eurent été réglées, nous partîmes pour notre destination. Les choses, pendant quelques mois, marchèrent à souhait; jamais la fortune de l'association n'avait mieux prospéré. Mais un mauvais démon me persuada de faire moi-même un petit voyage aux mines.

Un Français, qui habitait la Louisiane depuis son enfance, vint nous trouver ; bien qu'il fût déjà vieux et qu'il eût un assez bon commerce à la Nouvelle-Orléans, il avait fait comme tant d'autres Américains et Européens, car il avait tout quitté et s'était rendu en Californie.

» Cet homme était pourvu de tous les ustensiles nécessaires pour le travail auquel il voulait se livrer. Il avait entendu parler du mineur de Cornouailles,—car, bien qu'il nous arrivât d'être assez sots pour nous laisser voler quand nous venions prendre nos ébats à Stockton, nous avions encore une bonne provision de pépites. — Il sollicita donc et obtint facilement la permission de se joindre à nous.

» Dès le premier jour il fut évident pour moi qu'on ne devait pas compter sur ce camarade : il était vieux, têtu, passant ses moments de loisir à lire la Bible ou à écrire à ses amis. Si bien que les autres associés et moi nous étions décidés à nous emparer de son trésor aussitôt que cela en vaudrait la peine. Un jour que nous étions sortis, lui et moi, et que nous marchions à l'aventure, de vrais Indiens nous entourèrent et tuèrent le Français. Quand je revins à Stockton, je découvris que mon Français y avait des amis, qui ne voulurent pas croire à ces Indiens. Ils insistèrent pour qu'on instruisît cette affaire : ils parlaient de me faire arrêter. On commençait à parler de cette aventure, et les choses semblaient prendre une tournure fort sérieuse. Après mûre délibération,nous décidâmes,mes amis et moi,que le plus sage était de fuir la loi du juge Lynch, qui nous menaçait déjà. En conséquence, il fut convenu que je me rendrais vers les bords de l'Atlantique et que notre association serait dissoute pour quelque temps. Après le partage des produits de notre industrie, nous tirâmes chacun de notre côté. Quant à moi, je me hâtai de mettre les Montagnes-Rocheuses entre moi et les limiers à ma recherche.

» Je me rendis à la Nouvelle-Orléans, où je trouvai une an-

cienne amie; et ma foi! comme j'avais une somme d'argent assez ronde, je résolus de m'amuser pendant quelques mois. Je me rendis dans le Nord, en m'arrêtant dans les établissements de bains, et je vivais fort confortablement, lorsque quelques amis du Français, aussi nombreux et aussi vindicatifs qu'un nid de frelons, eurent vent de ma présence, et m'accusèrent de cette sotte histoire d'assassinat; ils m'ont fait arrêter ici. Plaise à Dieu que je me tire de leurs mains, comme je l'espère; et alors ils verront beau jeu! »

Le scélérat s'était arrêté à ces dernières paroles, m'écrivait mon ami. Il avait l'air de rêver à quelque projet de vengeance, car, pendant un instant, il grinça des dents, et un sourire amer éclaira son pâle visage. J'étais contrarié de ne pas lui entendre parler de celui que, dans vos lettres, vous appelez M. Mason; je ne voyais guère comment obtenir quelqu'éclaircissement à ce sujet. Employer des menaces ou des marques d'intérêt pour savoir quelque chose, c'était là un mauvais moyen avec un homme de cette trempe. Je me risquai enfin à lui demander si lui et son ami M. Mason n'avaient pas laissé leurs femmes à New-York, lorsqu'ils étaient partis pour la Californie, et si celles-ci connaissaient ce qui se passait? M. Mason était-il resté en Californie? était-il retourné près de ces dames?

J'eus tort de lui parler ainsi; et je compris sur-le-champ la faute que je venais de commettre. Harrisson darda sur moi ses yeux vifs et perçants, comme s'il eût voulu lire au fond de mon âme, et me dit enfin, après un court silence:

» — Ah! on vous a envoyé près de moi pour me faire parler, n'est ce pas? J'ai été bien fou de vous dire tout ceci; mais vous ne saurez pas le reste. »

Dès ce moment il a gardé le silence le plus absolu, malgré tous mes efforts pour le faire parler. On va bientôt commencer son procès, et bien que je ne veuille faire aucun usage de ce qu'il m'a confié lui-même, j'assisterai assidûment aux

débats; et si je découvre quelque chose qui ait rapport à ses relations avec M. Mason et la jeune dame que vous appelez miss Leslie, je ne manquerai pas d'en tenir bonne note et de vous le communiquer.

Comme je l'ai donné à entendre, en commençant cette lettre, je soupçonne fort que les dix mille dollars dont m'a parlé le prisonnier sont pour quelque chose dans la séquestration de miss Leslie. Que pensez-vous d'une confrontation entre lui et cette dame, après le procès? Il ne serait d'ailleurs pas possible qu'elle arrivât ici avant l'issue de l'affaire. Peut-être, par ce moyen, obtiendrions-nous des aveux terribles et complets sur le sort de M. Mason et sur celui de ses pauvres et innocentes victimes.

Je suis tenté de croire, d'après les lettres de miss Leslie, que quelque grande qu'ait été son affection pour lui, elle ne voudrait pas laisser échapper une occasion d'apprendre quelque fait, au moyen duquel ou pût éclaircir tous ces étranges mystères. Ecrivez-moi quelques lignes à ce sujet, mais le plus tôt possible, et dites-moi surtout si vous êtes parvenu à faire sortir cette pauvre femme de la maison de fous où elle est détenue.

Quelque temps après avoir reçu cette première lettre de mon ami, il m'en arriva une seconde, dans laquelle il m'annonçait que le procès de Harrisson était terminé, et qu'il avait été déclaré coupable du meurtre du Francais. Au reste, n'eût-il pas été condamné pour ce fait, ajoutait-il, il eût été retenu pour d'autres crimes fort graves. Mais on n'avait pas eu à s'en occuper. La sentence portait qu'il serait pendu six semaines après le prononcé de son jugement.

Depuis lors, me disait mon ami, Harrisson est resté silencieux et n'a pas dit un mot relatif à sa première femme. Au reste, le mécréant semble disposé à mourir comme il a vécu, le cœur endurci et en blasphémant Dieu. La femme qu'on

avait arrêtée avec lui a été acquittée. Par le fait, il n'y avait aucune charge contre elle, et le grand jury a ordonné son élargissement.

Comme je ne doutais pas que Mason ne fût coupable du meurtre de sa femme, je fis tout mon possible pour le découvrir. J'eus soin de fouiller dans les différents journaux, surtout dans ceux qui venaient de l'ouest de l'Union, où j'avais idée qu'il devait s'être retiré. Longtemps mes investigations restèrent inutiles; je réussis enfin, par un de ces hasards qui semblent émanés de la Providence pour l'exécution de ses desseins.

Un jour mistress Ward se présenta chez moi et demanda à me parler seule. Je fus tout d'abord frappé de l'état d'agitation où se trouvait la vieille dame, qui put à peine se contenir jusqu'au moment où elle fut introduite dans mon cabinet.

Après l'avoir invitée à s'asseoir et lui avoir laissé le temps de se remettre, je lui demandai si elle n'avait pas quelque chose à m'apprendre sur sa fille, comme son trouble pouvait me le faire supposer.

Elle me tendit silencieusement une lettre qu'elle tira de sa poche. Bien que cette lettre ne fût pas signée, tout nous fit supposer qu'elle venait du séducteur de sa malheureuse enfant.

Le style de cette lettre me fit comprendre que l'auteur avait perdu la raison. Je ne m'étonnai plus de l'exaltation de la pauvre dame; car celui qui écrivait reconnaissait, en commençant, qu'il avait épousé sa fille; et il finissait par exprimer un profond regret des moyens auxquels il avait eu recours pour arriver à ses fins. Il donnait à entendre que son enfant et sa femme étaient morts; puis il ajoutait que lui-même allait bientôt les rejoindre dans un monde meilleur. Il se mettait ensuite à battre la campagne, et le reste de la lettre n'était plus qu'une suite de phrases incohérentes. Il

parlait de visions qui le poursuivaient le jour et la nuit. Mary et son enfant lui apparaissaient, tantôt irrités, tantôt le prenant en pitié. Il parlait de ses conversations avec Mary, qui lui disait que bientôt il irait les rejoindre, et qui en même temps lui commandait d'écrire à sa mère pour l'avertir de se préparer à venir aussi les retrouver. « Puis, tandis qu'elle » me parlait encore, ajoutait-il, un diable au visage hideux, » le même qui s'était installé à mes côtés, dans ma voiture, et » m'avait poussé au crime dont Mary était morte, se présentait » à moi, se glissait sous la couverture de mon lit, et me brû- » lait le cœur de ses yeux de feu, dont l'ardeur circulait dans » mes veines et consumait mes muscles. » Le malheureux fou ajoutait que le même démon venait se placer devant lui et le raillait, en lui montrant un squelette au milieu des flammes sulfureuses, d'où s'échappaient des cris, des hurlements, et toutes les impuissantes malédictions des damnés. A côté du squelette il apercevait encore sa femme et son enfant.

Tout cela, disait-il, était la preuve qu'il était condamné à tout jamais. Il sentait déjà un incendie intérieur lui consumer le sang, et calciner ses os. Les appels de sa femme et de son enfant n'y pouvaient rien. L'enfer seul l'attendait! Pour lui les peines de l'enfer, les remords, les angoisses, le désespoir, le supplice des damnés étaient pour toujours son partage!

Cette lettre était écrite en des termes si effrayants, qu'en la lisant, je sentais mon sang se figer dans mes veines. La pauvre madame Ward me disait qu'elle avait été forcée d'interrompre plusieurs fois cette lecture; et qu'après en être venue à bout, il lui avait fallu beaucoup de temps pour revenir à elle. Elle avait pensé bien faire en venant me prier d'en prendre connaissance, car cette confession m'aiderait peut-être à découvrir l'auteur des infortunes de sa fille.

XXIV

Lettre de miss Leslie. — Heureuse rencontre des deux amies. — La confession et la mort de Mason. — La mère et la fille. — Conclusion.

Les mois s'écoulèrent, et miss Leslie, fatiguée de vivre aux Etats-Unis, où elle avait essuyé tant de malheurs, résolut d'aller s'établir en Californie avec la fortune qui lui restait, pour monter un établissement de modes. Ce fut vraiment là une inspiration providentielle, car grâce à cette détermination, nous connûmes les faits qui se rapportaient à l'étrange disparition de mistress Mason. Quelque temps après son départ, elle m'écrivit une lettre qui m'apprenait que ses affaires allaient à merveille; mais cette missive contenait aussi des details qui me surprirent infiniment, comme ils vont sans doute étonner mes lecteurs. Laissant de côté tout ce qui a trait aux affaires personnelles de miss T..., je ne m'occuperai que des choses qui regardent notre histoire.

Sacramento, Californie.

.... Et maintenant, mon cher monsieur, je vais vous apprendre quelque chose de bien extraordinaire : vous allez croire, je le crains, que je vous écris sous l'influence de quelque illusion fantastique : cependant je suis bien certaine de jouir du plein exercice de mon intelligence. Moi-

même, dans le commencement, j'ai douté ; j'ai cru d'abord que mes sens, que mes yeux m'avaient trompée ; et quand j'ai voulu vous écrire une première fois, je me suis arrêtée, car je voulais être bien sûre que je ne me faisais pas illusion, et que ce que j'avais vu était bien vrai.

J'ai vu Mary Mason ! Mary Mason est vivante, elle paraît en bonne santé ! Mais combien elle est changée, bon Dieu ! combien les chagrins l'ont vieillie ! Sa mère aurait du mal à la reconnaître. La première fois, je ne l'aurais pas reconnue sans le son de sa voix qui me frappa, quand je l'entendis parler. C'était une intonation à laquelle je ne pouvais me tromper ; et j'ai su depuis, qu'en effet j'avais deviné juste : j'ai eu occasion de lui parler ; elle est maintenant dans la ville de Sacramento, où elle est sur le point de se fixer, au moins pour quelque temps. Laissez-moi vous donner quelques détails.

Il y a six semaines, je me rendais un matin par le bateau à vapeur à San-Francisco, où j'avais quelques affaires à arranger. Au moment où le steamboat allait démarrer on fut forcé de retarder un peu son départ à cause de l'arrivée d'un vaisseau qui entrait dans le port. Ce bâtiment passa si près du nôtre que quelques personnes purent sauter d'un bord sur l'autre. J'ouvris de grands yeux avec cette curiosité naturelle à tout le monde en pareille circonstance, afin de savoir si je n'allais pas reconnaître sur ce bateau quelques personnes de ma connaissance, venant des Etats et des villes de l'Union.

J'avais examiné les uns après les autres tous les passagers de l'autre navire, sans en reconnaître aucun, lorsque tout à coup les deux bateaux s'étant mis en mouvement, une femme apparut sur le pont et attira mon attention. C'était Mary Mason, pour la taille, le maintien, la tournure ; la même démarche, les mêmes gestes que ceux de la pauvre femme dont le souvenir m'était si cher. Jusque là il m'avait

été impossible d'apercevoir son visage; mais, grâce à une manœuvre qui eut lieu sur le navire, elle se retourna de mon côté, et à mon grand étonnement, je dirai presque à ma grande terreur, car il me sembla voir un cadavre sortir du tombeau, je reconnus le visage de Mary Mason!

Mais, grand Dieu! qu'elle était changée! combien elle avait vieilli! Non, pensai-je, ce ne peut être elle! Et pourtant quelle ressemblance frappante, si l'on ne tenait pas compte des années! car cette femme qui regardait vers moi semblait avoir au moins quarante-cinq ans.

Elle ne me voyait pas, tout occupée qu'elle était à chercher un siége sur le pont, en regardant de côté et d'autre. Tout à coup un matelot lui adressa la parole, probablement au sujet de ses bagages, car il tenait à la main un sac de nuit; elle tourna alors une fois encore la figure de mon côté, pour dire à cet homme que ce sac était à elle, et qu'elle désirait qu'il lui portât le reste de ses effets.

Je ne pouvais plus me tromper, c'était bien la voix de Mary, et je l'appelai par son nom. Elle chercha à distinguer celle qui l'appelait, ce qui me prouva que je ne me trompais pas; mais dans le même moment les deux steamers s'éloignèrent et un grand espace vide nous sépara l'une de l'autre.

Cette rencontre, en apparence surnaturelle, m'empêcha de vaquer à mes affaires, dont je confiai le soin à un ami dès que j'arrivai à San-Francisco. Au lieu d'y rester quelques semaines, comme j'en avais d'abord l'intention, je retournai presque immédiatement à Sacramento.

Mon premier mouvement en débarquant fut de visiter les hôtels et de voir si quelque personne du nom de Mason, et dont le signalement s'accorderait avec le sien, n'y serait pas descendue. Je ne trouvai rien qui pût me satisfaire. Seulement, dans une certaine maison, on me dit qu'il était venu une dame à laquelle répondait assez le signalement de Mary, mais elle était repartie. On pensait, sans pouvoir l'affirmer,

qu'elle demeurait à Stockton. Tous ces renseignements ne m'avançaient pas beaucoup; je commençais à croire que, dans toute cette affaire, je m'étais laissé tromper par un effet d'optique.

A vrai dire, tout cela m'avait tellement frappée que je fis insérer dans les journaux un avis, insignifiant pour tout autre, mais que Mistress Mason ne pouvait manquer de comprendre, s'il lui tombait sous les yeux; j'étais certain que celle que je regardais comme ma meilleure amie, que j'aimais mieux qu'une sœur, vivait encore, et serait très-heureuse de me voir, heureuse surtout quand elle et moi nous serions à même de nous raconter mutuellement nos malheurs.

Quelques jours, quelques semaines se passèrent dans l'inquiétude. Je cherchais dans tous les journaux une réponse à mon article; mais c'était peine perdue. Enfin, un matin, au moment où j'ouvrais mon magasin, une jeune mulâtresse m'aborda et me mit dans la main un billet qui lui avait été confié par une dame descendue dans un des hôtels de la ville.

Mon cœur battait si violemment, mes mains tremblaient si fort, que j'eus bien de la peine à ouvrir le billet dont je venais de reconnaître l'écriture. Je laissai alors la jeune fille dans le magasin, et me retirai dans ma chambre pour lire à mon aise le contenu de cette lettre.

Jugez, docteur, des sentiments qui m'agitèrent alors! Mary Mason avait lu l'avis que j'avais publié; elle avait compris que moi seule pouvais en être l'auteur.

Ce qui l'avait surtout convaincue que c'était bien moi, c'est que le son de ma voix l'avait frappée lorsque je l'avais appelée par son nom, sur le bateau à vapeur. Elle ajoutait, dans ce billet, qu'elle ne se faisait appeler que miss Ward, qui était son nom de demoiselle; et elle me suppliait de ne plus l'appeler jamais du nom de Mason. Du reste, elle n'en-

trait dans aucun détail. Je dis à la jeune mulâtresse qu'avant une heure je passerais à l'hôtel désigné.

Il me fallut quelque temps pour me remettre de l'émotion et du saisissement causé par cet événement. Je repris enfin courage; je fis une toilette rapide et partis pour cette entrevue, à la fois si pénible et si agréable.

Je ne vous raconterai pas la joie des premiers instants de notre réunion, et j'arrive de suite aux faits.

Nous nous étions arrêtés la nuit, comme vous vous le rappelez, dans une petite auberge sur la route, lorsque Harrisson était venu nous chercher pour rejoindre Mason. Au moment où Mary allait se retirer pour prendre quelque repos, un papier que le hasard fit tomber en ses mains lui apprit qu'elle était bien légitimement mariée à Mason, et qu'elle avait alors le droit de porter son nom et de se déclarer publiquement sa femme.

Cette découverte jeta Mary dans un tel trouble, qu'elle ne put retenir ses sanglots; elle était même sur le point de s'évanouir, lorsque Mason s'élança sur elle comme un furieux, le blasphème à la bouche, et lui porta un coup si violent que la pauvre femme tomba sans connaissance.

Elle fut rappelée à la vie par l'air frais de la nuit, et elle se trouva alors assise dans une voiture en compagnie de son mari et de son enfant. Mason divaguait comme un insensé, et battait son cheval avec rage, comme s'il se défendait contre des ennemis imaginaires. Tout d'un coup, il se leva, prit l'enfant des bras de sa mère, et porta à celle-ci un nouveau coup qui lui fit perdre connaissance une seconde fois ; puis, quand elle rouvrit les yeux, elle se retrouva au milieu d'une large rivière, soutenue sur l'eau par ses vêtements. Ce fut seulement à l'aide d'efforts inouïs que Mary finit par regagner la rive : elle regarda autour d'elle, le cœur rempli d'effroi.

De longues heures se passèrent avant qu'elle fût remise

de la commotion, et se fût rendue compte de la situation dans laquelle elle se trouvait. Enfin, la mémoire lui revint insensiblement ; elle pensa alors à son enfant ; qu'était-il devenu ? Son cruel mari, ce père maudit, l'aurait-il jeté aussi dans la rivière, ou bien l'avait-il emmené avec lui ? Mary n'apercevait autour d'elle aucune trace de la voiture qui contenait Mason et l'enfant. L'infortunée suivit les bords de cette rivière et se trouva le lendemain dans le voisinage de la ville d'Albany. Alors, pour la première fois, elle songea au pitoyable état dans lequel elle était. Ses vêtements, il est vrai, s'étaient séchés pendant une marche de plusieurs milles ; et cependant, pour entrer dans une ville populeuse, ils étaient loin d'être présentables. Elle se rappela alors qu'en partant de la maison, elle avait pris sur elle une bourse, renfermant une somme considérable en billets et quelques pièces d'or, dans le cas où Mason en aurait besoin. La lui avait-il prise?

Elle fouilla en tremblant dans sa poche ; la bourse y était encore, les billets étaient collés ensemble par l'humidité ; mais après les avoir pressés fortement l'un contre l'autre, et les avoir fait sécher au soleil, ils furent bientôt revenus à leur premier état. Ainsi, elle avait dans ses mains une somme suffisante pour subvenir à ses plus pressants besoins.

Mary entra donc dans la ville, se présenta dans un hôtel, où elle fut reçue volontiers, quand on vit qu'elle payait d'avance. Accablée de fatigue, le corps et l'esprit brisés, elle monta de suite à la chambre qu'on lui désigna et se mit aussitôt au lit.

Je ne saurais dire comment ma pauvre amie eut la force de résister à toutes ces secousses. Le lendemain matin elle se sentit fort mal, et fut prise d'une fièvre horrible accompagnée de délire.

Pendant plusieurs jours, elle resta insensible à tout ce

qui se passait autour d'elle. Elle entra enfin en convalescence. Par bonheur, la maîtresse de la maison où elle demeurait était une femme remplie de probité et d'humanité. On n'avait point puisé dans sa bourse, et l'excellente femme avait fait toutes les avances nécessaires à la guérison de la malade. Ce fut un bonheur pour mon amie, seule, abandonnée, malade, de n'avoir pas perdu son petit trésor.

Quand Mary se trouva rétablie, elle forma le projet de se mettre à la recherche de Mason, dans l'intention de le forcer a lui rendre son enfant. Elle n'eut même pas la pensée de l'accuser d'avoir cherché à l'assassiner, car elle comprenait si bien la dégradation de cet homme, qu'elle n'eût voulu à aucun prix faire connaître sa triste condition aux quelques amis qu'elle avait à New-York.

Mary vivait avec la plus grande frugalité, afin de ménager ses ressources; aussi, pendant plusieurs mois, suivit-elle son mari à la piste, de ville en ville, en perdant sa trace pendant des semaines, quelquefois des mois entiers, puis en le retrouvant, recommençant alors de nouveau sa poursuite.

Mary découvrit enfin que Mason, sans motif apparent, par pure fantaisie, était parti pour la Californie. Quoique ses ressources fussent alors fort diminuées, elle prit le parti de suivre son mari.

Elle avait encore plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour payer le passage, et elle possédait en outre de beaux bijoux, dont elle espérait tirer parti. Elle ne voulut garder que son anneau de mariage, ce symbole accepté d'abord avec tant de confiance et regardé ensuite comme le signe de son déshonneur, mais qui avait recouvré, depuis, toute sa signification légitime, bien qu'il l'attachât à un homme dégradé.

En arrivant en Californie, elle apprit que Mason s'était rendu aux mines dans le voisinage de Stockton. C'est à cette époque que j'aperçus, pour la première fois, mon amie

sur le bateau à vapeur; elle allait à Stockton, où elle trouva bientôt le logis de Mason. C'était un bouge où se réunissaient des joueurs, des escrocs, et l'on disait même des voleurs et des assassins. Rien n'arrêta Mary dans sa résolution; sans craindre ni pour sa vie, ni pour sa réputation, elle osa pénétrer seule dans cet infâme repaire.

A l'entrée de ce lieu, elle fut arrêtée d'abord sur le seuil, parce que des hommes furieux se battaient à l'intérieur; l'un d'eux était renversé à demi mort.

— Ce n'est pas ici la place des femmes! s'écrièrent quelques hommes en voyant Mary. Si vous voulez de l'argent, ce n'est point ici qu'il faut en chercher.

La malheureuse n'entendait rien. Elle venait de reconnaître Mason dans ce corps étendu par terre, privé de sentiment. Elle courut à lui hors d'elle-même, en criant :

— Edouard! parlez-moi! parlez à votre Mary! à votre femme! Grand Dieu! il est mort!

Elle s'évanouit en ce moment et fut transportée sur un lit par la maîtresse de la maison — car il y avait une femme pour diriger cet affreux établissement.—Quand elle revint à elle, cette femme était à ses côtés et lui demanda, d'un ton bourru où perçait toutefois une certaine pitié, si elle se trouvait mieux.

Mary répondit que oui; puis elle demanda à être conduite vers son mari, en s'informant s'il vivait encore.

Compatissant à tant de douleur, la femme répondit que puisqu'elle voulait voir le blessé, elle allait voir si cela était possible. Elle quitta donc la chambre et revint bientôt en disant que Jackson — c'est le nom que portait Mason dans ce lieu — était beaucoup mieux et qu'il désirait la voir.

— Mon Dieu! je vous remercie! s'écria Mary, en suivant la maîtresse, qui la conduisit dans la chambre occupée par le blessé moribond.

Mason était étendu sur un grabat, respirant à peine. Il jeta

sur Mary des yeux où se lisaient la terreur et l'effroi, et lui dit enfin d'une voix affaiblie :

— Mary ! est-ce bien vous qui êtes sortie de votre tombeau pour venir confondre votre meurtrier ? Est-il possible que vous viviez encore ?

— Je suis encore vivante, Edouard, je suis toujours votre femme. Si vous voulez que je vous pardonne, dites-moi où est notre enfant ?

Le moribond fut longtemps sans répondre, car l'ombre de la mort semblait descendre sur lui.

— Mary, lui dit-il enfin, je meurs, et l'enfer m'attend. J'ai voulu vous tuer ; mais j'étais fou ; un démon me poussait au crime. Depuis cette heure fatale, vous m'avez cherché jour et nuit, et je vous ai vue souvent. Vous me faisiez signe de venir à vous, quoique nous fussions séparés par un gouffre béant rempli de feu que je ne pouvais franchir. Serait-il possible que toutes ces visions ne fussent qu'un songe ?

— Oui, Edouard, tout cela n'est qu'un rêve horrible. J'oublie tout le mal que vous m'avez fait. Mais dites-moi où est mon enfant ?

— L'enfant est mort. Son corps est dans les eaux de l'Hudson ; mais son esprit est là où vous irez le rejoindre, vous, Mary. Quant à son père, il ne vous retrouvera jamais !

Mary ne put se souvenir de ce qui se passa ensuite ; car elle s'évanouit une seconde fois. Quand elle reprit ses sens, son mari était en proie aux horreurs d'une longue agonie, sur ce lit, où plusieurs personnes étaient obligées d'employer la force pour le maintenir. Elle s'approcha pour le calmer ; car, malgré ses crimes, l'infortunée voulait se persuader que le meurtre de l'enfant était le résultat d'un accès de folie. Mais quand ce misérable vit sa femme devant lui, ses convulsions devinrent plus effrayantes encore, il s'imagina qu'elle sortait du tombeau pour le confondre et l'accuser

devant le juge suprême, et il expira enfin en poussant des cris affreux et en se tordant en atroces convulsions.

Après cette catastrophe, Mary se hâta de quitter Stockton et de fuir une ville qu'elle ne pouvait regarder sans horreur.

Au moment où elle allait partir, la vieille femme lui remit une boîte :

« Lorsque vous vous êtes trouvée mal, lui dit cette femme, et avant que Jackson ne fût pris de convulsions, il m'a appelée : Mère, m'a-t-il dit, promettez-moi, promettez à un mourant de remettre cette boîte à sa trop malheureuse femme : elle y trouvera des papiers qui lui seront fort utiles; mais surtout que mes camarades n'en sachent rien ! »

Cette boîte contenait la preuve du mariage de Mary et une obligation considérable de la banque de San-Francisco, inscrite au nom de Mason.

Mary s'occupait donc du soin de ses affaires, lorsqu'elle avait lu dans un journal l'avis qui lui faisait connaître ma présence en Californie. Elle se hâta de venir me trouver, et nous sommes restées ensemble un ou deux jours à San-Francisco, elle pour réaliser ses fonds, moi pour terminer des affaires relatives à mon établissement.

Cet extrait de la lettre de miss Leslie a dû suffire à mes lecteurs pour les mettre au courant de toute cette histoire, la plus extraordinaire de toutes celles dont j'ai été témoin pendant les longues années où j'ai pratiqué la médecine.

J'ajouterai seulement que je me hâtai, au reçu de la lettre de miss Leslie, d'aller trouver mistress Ward pour lui annoncer que sa fille vivait encore, qu'elle avait été légitimement mariée, et qu'elle était veuve; je pris aussi toutes les précautions nécessaires pour lui apprendre la mort de l'enfant.

Madame Ward écrivit à sa fille pour l'engager à venir s'établir près d'elle. Leurs biens réunis assurent une existence très-confortable à ces deux dames, mais Mary est bien décidée à ne jamais se remarier.

La pauvre veuve, peu de temps après son retour de Californie, est donc allée avec sa mère s'établir dans une ville de l'Ouest, où elle demeure encore, à ce que je crois, bien que sa mère n'ait survécu que six mois à cette réunion.

Quant à miss Leslie, elle est toujours établie à Sacramento, où ses affaires réussissent à souhait. On m'a dit qu'elle était sur le point de se marier à un gentleman qui demeure dans les environs de la Sonora; mais j'ignore jusqu'à quel point ce renseignement est vrai.

POST-FACE.

J'ai du, pour satisfaire à certaines exigences, retrancher plusieurs chapitres des *Mémoires de M. W...*, mais ceux qui liront ce volume n'en auront pas moins une idée complète de l'œuvre du *Docteur américain*.

B. H. R.

FIN.

TABLE

Pages.

AVANT-PROPOS ... 3

I. Quelques mots sur mes parents et sur mon éducation; histoire de ma jeunesse ... 6

II. Une famille de fous. — En trouvant un malade je deviens l'un des personnages d'un tableau vivant dont le dénoûment est tragique ... 15

III. Le matelot. — Un ami dans l'embarras. — Le retour d'un fils longtemps cru perdu sert à assurer mon succès dans la pratique de ma profession ... 31

IV. La misère à New-York, il y a quarante ans. — Faux en écriture privée dans la clause d'un testament ... 46

V. Le mariage et la mort de notre première servante ... 55

VI. Un mystère. — L'enlèvement incompréhensible. — Heureux dénoûment ... 70

VII. La fille du marchand, ou la récompense de la vertu ... 79

VIII. La belle aux cheveux d'or. — Le lieutenant de marine. — L'oubli. — La lettre d'adieu. — La folie. — Fatal dénoûment ... 89

Pages.

IX. Une somnambule extraordinaire. — Vols nombreux. — Soupçons erronés. — Découverte bizarre. — Une guérison de la plus grande simplicité............. 98

X. L'acteur malheureux.—L'ivresse pour oublier l'amour. — Folie et suicide............................ 111

XI. Histoire d'une actrice............... 122

XII. Le prodigue. — Le mariage excentrique. — La misère. — La chute. — Le faux. — Une mort terrible...... 133

XIII. Un excentrique. — Le vieillard bibliomane. — Un mariage à soixante ans........................... 145

XIV. Les deux poitrinaires.— Un mariage *in extremis*. — Cruelle catastrophe............................ 157

XV. Le vieillard et la jeune fille. — Harpagon américain.. 174

XVI. La jeune fille séduite. — Un mystère incompréhensible. — La négresse lettrée...... 186

XVII. Continuation de l'histoire précédente. — La fausse négresse. — Rencontre inattendue dans Broadway. — Départ précipité. — Un infanticide. — La mère de Mistress Mason 202

XVIII. Continuation de l'histoire mystérieuse.— Détails et incidents terribles. — Le rêve d'une pauvre mère..... 216

XIX. Continuation de la même histoire. — L'ami de la Nouvelle-Orléans. — Découverte de toute une série de crimes. — La maitresse révélatrice. — Confession... 233

XX. Continuation. — Le docteur découvre la position de la maison d'aliénés. — Il s'y rend à cheval, se glisse près des murs, aperçoit miss Leslie et parvient à causer avec elle. — Histoire de cette personne........... 248

XXI. Conversation avec le directeur de l'hospice des aliénés. — Ma visite dans l'établissement. — Description des fous. — Disparition de miss Leslie.— Expédition avec deux constables. — Délivrance 263

Pages.

XXII. Le récit de miss Leslie.— Histoire succincte de sa séduction, de son faux mariage.—M. et mistress Mason. 277

XXIII. Lettre de Galveston. — Révélations de Harrisson. — Sa condamnation.—Les hallucinations du meurtrier de mistress Mason.................................. 289

XXIV. Lettre de miss Leslie. — Heureuse rencontre des deux amies.—La confession et la mort de Mason. — La mère et la fille. — Conclusion......................... 301

Post face... 311

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Beau, à Saint-Germain-en-Laye.


L. JANNONE
Legatore di Libri
NAPOLI

